



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MOIS DE MARIE  
DES  
MÈRES CHRÉTIENNES

DÉDIÉ  
AUX ASSOCIÉES DE L'ARCHICONFRÉRIE

Par le R. P. HUGUET, S. M.

Approuvé par Son Éminence le cardinal de Bonald,  
Archevêque de Lyon.

QUATRIÈME ÉDITION, AMÉLIORÉE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS	BRUXELLES
VICTOR PALMÉ	G. LEBROCQUY
Directeur général	Directeur de la Succursale
25, RUE GRENELLE-S <sup>c</sup> -GERMAIN, 25	5, PLACE DE LOUVAIN, 5

1877

Tous droits réservés





A 199/15





**MOIS DE MARIE**

**DES**

**MÈRES CHRÉTIENNES**

## MÊME LIBRAIRIE



### Ouvrages du R. P. HUGUET

---

DES DÉLASSEMENTS PERMIS AUX FEMMES CHRÉTIENNES, *appelées à vivre au milieu du monde*, 6<sup>e</sup> édition notablement augmentée, 1 beau volume de 450 pages, 2 fr. *franco*. C'est l'ouvrage le plus complet sur ce sujet si pratique et si important.

TRÉSOR DES SERVITEURS DE SAINT JOSEPH, manuel complet de pratiques et de prières en l'honneur de ce glorieux Patriarche, contenant le Psautier de saint Joseph, un Mois de Mars avec des exemples inédits, 6<sup>e</sup> édition, 1 fr. 50.

SAINT JOSEPH, AVOCAT DES CAUSES DÉSESPÉRÉES, un beau volume in-12 de 400 pages, 2 fr. Cet ouvrage contient un grand nombre de traits inédits de la puissance de saint Joseph.

MOIS DE SAINT JOSEPH DES ENFANTS DE MARIE, 13<sup>e</sup> édition, 312 pages, 60 cent. *franco*.

NEUVAINA A SAINT JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE, *pour se préparer à ses fêtes et obtenir des grâces spéciales*, 7<sup>e</sup> édition, 1 volume de 72 pages, 25 cent. *franco*.



# MOIS DE MARIE

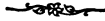
DES

## MÈRES CHRÉTIENNES

DÉDIÉ

AUX ASSOCIÉES DE L'ARCHICONFRÉRIE

Par le R. P. HUGUET, S. M.



Approuvé par Son Éminence le cardinal de Bonald,  
Archevêque de Lyon.



QUATRIÈME ÉDITION, AMÉLIORÉE  
BIBLIOTHÈQUE S. J.



*Les Fatales*  
60 - CHANTILLY

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

VICTOR PALMÉ

Directeur général

25, RUE GRENNELLE-S.-GERMAIN, 25

BRUXELLES

G. LEBROCQUY

Directeur de la Succursale

5, PLACE DE LOUVAIN, 5

1877

*Tous droits réservés*



## INTRODUCTION

---

### I

Nous avons commencé nos travaux littéraires et notre carrière sacerdotale, il y a de longues années, par la publication d'un volume pour les vierges chrétiennes, sous le titre *Mois de Marie des âmes intérieures*. Ce sujet convenait à notre âge et à notre inexpérience du monde. Nous sortions alors du séminaire, et nous n'avions besoin, pour traiter ces matières, que de nous rappeler les bons avis, les sages conseils, les moyens efficaces que l'on nous avait donnés pendant notre éducation cléricale pour nous apprendre à pratiquer la vie intérieure et à conserver sans tache la sainte vertu, le plus bel ornement du sacerdoce catholique. Aujourd'hui que les années et l'exercice du saint ministère auprès des diverses classes de la société nous ont donné plus d'expérience, nous avons cru

b



que nous pouvons traiter un sujet plus difficile et venir en aide à tant de pauvres mères souvent embarrassées pour bien connaître leurs devoirs et les moyens de les accomplir comme il faut. Par la nature de notre plan, nous avons été obligé de toucher à des questions très-déliçates. Nous osons croire qu'avec le secours de la Vierge immaculée nous l'avons fait de la manière la plus convenable.

Il suffit d'ouvrir ce volume et d'en parcourir quelques pages pour voir que c'est un ouvrage spécial aux mères chrétiennes, et qu'il ne saurait convenir aussi bien à d'autres. C'est une erreur assez accréditée de nos jours, qu'un livre de piété reconnu bon et utile en général, doit être regardé comme tel pour chaque personne pieuse en particulier. A moins de nier les principes les plus évidents de la vie spirituelle, il est impossible de ne pas reconnaître que la diversité de portée, d'attrait, de vocation dans les membres de la société chrétienne, nécessite, par voie de conséquence, une sorte de diversité dans la manière de développer les règles de conduite et d'envisager la direction. Peut-être cette idée si simple et si peu contestable avait-elle été trop perdue de vue dans la composition des *Mois de Marie* publiés jusqu'à ce jour. Chaque auteur, en effet, voulant étendre la sollicitude de son zèle à la grande majorité des fidèles, les besoins spéciaux ont été négligés ; et les ouvrages d'ailleurs les plus solides comme aussi les plus édifiants, par le seul fait qu'ils ont été un

peu utiles à tous, n'ont pu l'être beaucoup à personne. De toutes les âmes, celles qui nous paraissent avoir été le plus oubliées et qui méritent le moins de l'être, ce sont indubitablement les mères chrétiennes, dont l'influence est si grande sur la famille et sur la société tout entière.

Napoléon disait un jour à M<sup>me</sup> Campan : « Les anciens systèmes d'éducation ne valent rien ; que manque-t-il aux jeunes personnes pour être bien élevées en France ? — Des mères, » répondit M<sup>me</sup> Campan. Ce mot frappa l'empereur ; la pensée jaillit de son regard : « Eh bien ! dit-il, voilà tout un système d'éducation : il faut, Madame, que vous fassiez des mères qui sachent élever leurs enfants. »

La famille est l'élément premier de toute la constitution sociale. Et c'est pourquoi l'œuvre des mères chrétiennes m'apparaît comme une des œuvres les plus importantes. Dans l'éducation des enfants, le grand agent de la Providence, la plus forte comme la plus douce des puissances, c'est la mère. Elle est le premier prêtre de ce temple de cet auguste sanctuaire domestique. L'adolescence lui est soumise, la jeunesse ressent son influence bénie. Les alliances viennent ensuite, et partout la mère, en se couronnant de bienfaits en même temps que de jours, trouve l'occasion d'exercer sa grande mission providentielle. Les hommes font les lois, et les femmes, plus puissantes, font les mœurs.

Voilà ce qui nous a engagé à réunir les notes que nous avons prises sur ce sujet. Pendant notre

séjour à Rome, nous avons collationné et rédigé ces notes au milieu des souvenirs de tant d'illustres et saintes matrones dont nous aimions à visiter les maisons ou les tombeaux ! Sainte Cécile, sainte Françoise Romaine, sainte Mélanie, sainte Marcelle, sainte Paule, sainte Monique, et, de nos jours, la Vénérable Anna-Maria Taïgi, qui s'est sanctifiée dans les tracas d'un pauvre ménage, ces grandes chrétiennes ont occupé notre pensée pendant que nous écrivions ces pages.

Le jour de la fête de la Purification de Marie, nous avons eu le bonheur de dire la sainte Messe et d'offrir à Dieu cet ouvrage sur l'autel qui renferme le corps de sainte Monique, dans la belle église des religieux augustiniens, à Rome, et que le Pape a désignée pour le centre de réunion de l'Association des Mères chrétiennes, établie par un saint prélat qui lui donne tous ses soins.

L'Archiconfrérie des Mères chrétiennes, fondée par un vénérable prêtre, plein de zèle et de savoir, enrichie d'indulgences par l'auguste Pie IX, et répandue dans le monde entier, sera pour la société, nous en avons la ferme espérance, un principe de résurrection et de vie. Dans ce travail de la régénération que la Providence prépare et que les saints ont annoncée comme la récompense des hommages rendus à Marie dans ces dernières années, les mères chrétiennes joueront un rôle bien important.

Si dans chaque famille il y avait une mère chré-



tienne, vertueuse et ferme comme la reine Blanche, on ne verrait pas tous les scandales qui affligent les honnêtes gens. On aurait, selon la recommandation des païens eux-mêmes, plus de respect pour l'enfance.

C'est pour préserver sa nièce d'un semblable malheur que M<sup>gr</sup> Pie, évêque de Poitiers, lui adressait ces touchantes paroles, dans la chapelle de Notre-Dame, à Chartres, avant de bénir son mariage :

« Si Dieu vous accorde des enfants, vous les élèverez dans la crainte et dans l'amour de sa loi. La foi est un trésor qui dépasse et qui supplée les autres richesses. C'est un grand gain, dit l'Apôtre, que la piété qui se contente du suffisant. Préparez à votre postérité cet héritage béni. Que vos enfants soient bercés dans les bras de la religion, et principalement dans la dévotion à notre tendre Mère et Patronne, la Vierge Marie ; qu'ils la sucent avec le lait, comme un breuvage de famille.

« De votre côté, vous vous appliquerez à vous sanctifier, en vue sans doute de Dieu et de vous-même, mais aussi par devoir d'état, en vue de vos enfants, afin qu'ils soient plus sûrement saints. Ne l'oubliez jamais : la piété des parents, et particulièrement la ferveur de l'épouse, est un principe à peu près certain de grâces privilégiées pour l'enfant. Le point de départ des plus hautes destinées pour un être qui n'est pas encore né, c'est presque toujours un cri, un élan parti du cœur de sa mère

et, quoique certains dons suréminents de Dieu semblent être essentiellement gratuits, ils ont souvent leur raison d'être cachée dans les mystères secrets de la sainteté et de la pureté domestiques.

« . . . . . Que le ciel, jeunes époux, accède à tous les vœux qui vont lui être offerts et par vos tendres parents, si attentifs, si émus à cette heure, et par ces ministres du Seigneur et ces personnes amies qui ont voulu joindre leurs prières à ma prière. Que la très-sainte Vierge Marie, de ce sanctuaire illustre à l'ombre duquel vous êtes destinés à vivre et auquel vous enchaîne la devise qui restera la seule fortune et le seul titre d'honneur de tous les miens : *Tuus sum ego*, joigne sa bénédiction à celle de son divin Fils, et que ce jour soit pour vous, pour moi, pour tous les nôtres, un jour d'où date votre félicité de la vie présente et de la vie sans fin. »

La religion, en rendant à la femme sa mission et ses droits, a résolu par là même le profond problème de la maternité chrétienne ; elle a sanctifié le mariage, elle a assuré les droits de l'enfant en les déclarant sacrés, inaliénables, l'enfant appartenant à Jésus-Christ et la mère n'étant que la tutrice, incomparablement tendre, dévouée jusqu'au sacrifice, il est vrai, mais gardienne d'un dépôt vivant dont la propriété appartient à la loi. Avant d'être mère, la femme doit être chrétienne, et elle n'est ensuite mère qu'en vertu du sacrement solennel qu'elle a reçu au pied de l'autel.

## II

Quelques mots sur cet ouvrage. Nous l'avons composé dans le désir d'être utile aux mères vraiment chrétiennes ; aussi nous avons tâché de le rendre très-pratique. Toutefois, nous n'avons pas pu traiter d'une manière aussi complète tous les sujets ; nous renvoyons nos lectrices aux divers traités que nous avons écrits à leur intention sur *la vraie piété, les délassements permis, le luxe, la charité dans les conversations, etc.* Inutile de faire remarquer que le *Mois de Marie des Mères chrétiennes* ne doit pas être lu en famille ; c'est un livre spécial, comme nous l'avons déjà dit.

Quoique les lectures assignées à chaque jour ne soient pas des méditations, on fera bien cependant de les lire avec réflexion et d'examiner sérieusement si l'on est fidèle à imiter l'auguste Marie. On peut en lire une partie le matin, et l'autre le soir.

Il n'est pas une position, pas une circonstance de sa vie où la femme ne puisse regarder Marie et apprendre d'elle quelque chose.

Quoique ce volume se rattache par son titre et sa forme à un mois particulier de l'année, nous



croyons qu'il pourra être lu et médité dans les autres temps, non-seulement aux fêtes de la très-sainte Vierge, mais encore toutes les fois que les mères chrétiennes voudront se retremper dans l'esprit de leur sublime vocation. Ce volume ne mentirait pas à son titre s'il était appelé *Le Livre de la mère chrétienne méditant ses devoirs aux pieds de Marie*.

Nous n'avons rien négligé pour compléter cette nouvelle édition, et la rendre moins iudigne d'un sujet si important.

Daignent Jésus, Marie et Joseph bénir ces pages et toutes les mères qui les liront pour les mettre en pratique !

Rome, en la fête de la Purification de Marie.

J. M. J. }

# MOIS DE MARIE

DES

## MÈRES CHRÉTIENNES

---

1<sup>er</sup> JOUR.

### **Immaculée Conception de Marie.**

L'Immaculée Conception de Marie se lie à tout dans le christianisme ; ses racines et ses traces se retrouvent non-seulement dans la tradition, mais aussi dans l'ordre et l'enchaînement de nos plus saints mystères.

Marie est la Reine des Anges, Dieu n'a pas donné aux Anges une reine moins pure, moins parfaite qu'eux, et dont ils auraient eu à pleurer la première naissance. Mais que sont les Anges et les Séraphins les plus sublimes devant le Très-Haut, sinon de faibles créatures et d'humbles serviteurs ? Et qui dira maintenant les relations étonnantes,

les incompréhensibles rapports qui unissent Marie, en qualité de Fille, d'Épouse et de Mère, à son Dieu lui-même ! Fille bien-aimée du Père, Épouse du Saint-Esprit, Mère du Fils de Dieu, ses alliances sont toutes divines !

Je n'aperçois que des rois autour d'elle, disait autrefois Bossuet, en parlant d'une grande princesse ; et moi, de quelque côté que je me tourne, je n'aperçois autour de Marie que des personnes divines. Les splendeurs de la divinité l'environnent, la pénètrent, la protègent tellement de toutes parts, qu'il m'est impossible de découvrir comment, par quelle voie, à quelle heure, le péché aurait pu entrer dans son âme.

Au moment où le Père forma de ses mains divines cette admirable créature, ou plutôt, dès les jours de l'éternité, il voyait en elle quelque chose de Jésus lui-même, son bien-aimé Fils, et dans la chair et le sang de cette Vierge, la source auguste où le Saint-Esprit devait venir, un jour, puiser le sang et la chair de notre Sauveur.

Tout délai de la grâce eût mis la plaie du péché en cette sainte âme, si pure, qu'elle préférerait à la maternité divine elle-même une virginité qui se perd cependant sans péché dans l'innocence d'un saint mariage. Marie fut donc adoptée de Dieu en même temps que conçue au sein de sa mère ; il n'y eut, pour elle, entre la création et l'adoption aucun intervalle.

Marie est immaculée ! et cette gloire ne reluit-

elle pas dans les saintes Ecritures avec le même éclat qu'un riche diamant sur une couronne d'or? Dieu n'avait-il pas dit au serpent, en annonçant Marie, espérance du monde : *Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme?* Or cette *inimitié* entre le serpent et Marie, prédite par le Seigneur au berceau du monde, confirmée sous mille formes diverses pendant quatre mille ans, ne saurait être une inimitié d'un jour, mais bien une victoire perpétuelle. Comment, en effet, Celle que Dieu avait choisie pour vaincre la puissance du démon aurait-elle pu être, même pendant un seul instant, sous le pied vainqueur de l'ennemi dont elle devait elle-même briser la tête?

Comment, en effet, concevoir que Marie ayant été prédestinée pour être le digne objet des éternelles prédilections de l'adorable Trinité, le Créateur eût permis qu'elle fût victime du malheureux sort commun à tous les hommes!

Comment le Père aurait-il pu consentir à livrer à son plus mortel ennemi la Fille privilégiée de toutes ses tendresses, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils?

Comment le Fils serait-il venu habiter un temple que son ennemi eût possédé avant lui? Comment la Sagesse éternelle, la Pureté par essence eussent-elles pu accepter pour demeure un cœur que le péché aurait profané, et dont l'iniquité aurait eu les prémices? Quel fils d'ailleurs, s'il pouvait créer sa mère, ne serait pas heureux de l'enrichir de

toutes les grâces et de toutes les perfections en son pouvoir (1)?

Comment le Saint-Esprit, ayant à sa disposition toutes les richesses du ciel, aurait-il pu ne pas les communiquer dans la plus large mesure possible à Celle qu'il avait choisie de toute éternité pour la faire son épouse, le tabernacle de ses complaisances? Comment eût-il pu contracter alliance avec Celle qui aurait été son ennemie?

Non, ô mon Dieu, votre amour éternel pour votre Verbe ne vous permettrait pas de lui offrir un

(1) Il est juste certainement que ce sang précieux du Fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Car remarquez, s'il vous plaît, ce que dit très-éloquemment un ancien évêque de France; c'est le grand Eucher de Lyon : Marie a cela de commun avec tous les hommes, qu'elle est rachetée du sang de son Fils; mais elle a cela de particulier, que ce sang a été tiré de son chaste corps : *Profundendum sanguinem pro mundi vita de corpore tuo accepit, ac de te sumpsit quod etiam pro te solvat*. Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Tellement que nous pouvons dire que la conception de Marie est comme la première origine du sang de Jésus. C'est de là que ce beau fleuve commence à se répandre; ce fleuve de grâces qui coule dans nos veines par les sacrements, et qui porte l'esprit de vie dans tout le corps de l'Eglise. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air, ainsi ne craignons pas d'assurer que le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa Mère, pour honorer le lieu dont il est sorti. (BOSSUET.)

tabernacle souillé au moment de sa conception; il n'était pas juste et convenable que la demeure du Très-Haut eût été habitée un seul instant par son irréconciliable ennemi.

Quand votre Mère fut conçue, vous la regardiez du haut des cieux, vous-même vous formiez ses membres; c'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Votre première grâce fut donc de prendre garde qu'elle ne fût infectée de la tache originelle. Glorieuse Mère, vous deviez être la *terreur du démon*; comment auriez-vous pu être placée même un instant sous son empire? Vous deviez être la *médiatrice* du genre humain; comment auriez-vous pu tremper dans la prévarication universelle? Vous deviez être la *Reine des anges*, créés et conservés dans l'innocence; comment auriez-vous pu ne pas être vous-même sans tache et sans souillure?

Marie fut immaculée dans sa conception, parce qu'elle devait être la divine Mère du Sauveur des hommes. Le sang de Jésus, destiné à purifier le monde, ne pouvait pas venir d'une source corrompue par le péché originel.

Vous aussi, femmes chrétiennes, choisies de Dieu pour donner des enfants à l'Église, vous devez vivre dans la pureté et la sainteté, afin de leur communiquer comme une vertu surnaturelle dès le premier instant de leur conception.

Le fruit est en rapport avec l'arbre qui le pro-

duit; de même l'expérience et l'histoire attesteront toujours l'influence maternelle sur le caractère et le génie spécial de chaque individu (1). Qui n'admire dans l'Ancien Testament le courage héroïque et la dignité sublime de cette mère des Machabées, qui put résister en face à la tyrannie sauvage d'Antiochus? Eh bien! cette femme forte avait élevé sept fils forts comme elle, qui moururent tous martyrs plutôt que de trahir leur foi.

La nature ardente de saint Augustin l'emporta longtemps, comme un navire égaré, dans les abîmes du vice et de l'erreur; mais il y avait au fond de cette âme perdue une image qui gardait sa pureté, un souvenir qui la rappelait à Dieu et au ciel, une prière qui lui reprochait sa dignité avilie : c'était la prière, le souvenir et l'image de sa mère.

(1) Il y a longtemps qu'un écrivain, profond dans sa légèreté apparente, a dit : « Les forts naissent des forts; les bons sont créés par les bons. » Et la sainte Ecriture dit mieux encore, parce que sur cette belle pensée elle met un rayon d'en haut : *Generatio rectorum benedicetur.* « Les justes engendreront des enfants dignes d'être bénis de Dieu. » Cela sera éternellement vrai.

« Voyez Origène. Peut-on prononcer le nom de ce génie si grand et si tendre, sans voir apparaître son vénérable père, Léonide, penché sur son berceau et baisant avec respect la poitrine de son fils comme le temple du Saint-Esprit? Et saint Jean Chrysostome, élevé, même lorsqu'il était déjà évêque, à de si nobles pensées, à de si magnanimes résolutions par le courage de sa sublime mère? Et saint Athanase, et saint Ambroise, et saint Grégoire le Grand? »



Les noms fameux que la postérité a flétris ou préconisés, réveillent presque toujours l'idée d'une mère coupable ou vertueuse, qui partage leur honte ou leur gloire. C'est ainsi que l'humeur dissolue et sanguinaire de Néron rappelle les déportements d'Agrippine et ses haines homicides; c'est ainsi que la belle âme de saint Louis sort de la reine Blanche comme une douce et radieuse fleur d'une tige odorante et bénie. On a dit que la mère de Bossuet avait l'âme grande, l'esprit élevé, les mœurs austères; celle de Fénelon portait en elle un trésor inépuisable de douceur et de miséricorde, et la mère de saint Vincent de Paul dut être, dans l'obscurité de son humble condition, une de ces bonnes et judicieuses femmes, à l'âme pieuse, au cœur aimant, qui ne peuvent demeurer étrangères à aucune espèce de dévouement. Qui a fait saint Bernard, par exemple? dit M. l'abbé Bougaud; qui l'a fait si élevé, si tendre, si fort, si embrasé d'amour de Dieu? Son vénérable père Tescelin, sa sainte mère Aleth. Et sainte Chantal? Ah! elle n'avait plus de mère; mais elle avait, dirai-je un père ou une mère, ou tous les deux à la fois, dans cet incomparable magistrat qu'on appelle le président Frémyot. Voyez plus anciennement saint Symphorien : à qui dut-il l'héroïsme de sa vie et de sa mort, si ce n'est à son intrépide mère, Augusta? Et plus tard, saint Louis, saint Edouard, saint François d'Assise, et dans les temps modernes, saint François de Sales, sainte

Thérèse; il faudrait tout citer. Jamais on n'a vu apparaître une grande âme, un noble cœur, un héros ou un saint, sans que Dieu lui ait donné, dans un père, dans une mère dignes de lui, un précurseur capable de le préparer à ses grandes destinées. Et si les ombres de l'histoire ne permettent pas toujours d'apercevoir les mains vénérables qui ont formé les héros ou les saints, n'hésitez pas à affirmer leur existence; à peu près comme quand je vois un marbre de Michel-Ange ou un tableau de Raphaël : que m'importe qu'ils soient signés ou qu'ils ne le soient pas? Je les regarde, et, à travers les ombres qui couvrent leurs origines, mais qui ne me cachent tout au plus qu'un vain nom, je salue le génie qui les a conçus et qui seul a pu en doter le monde.

Mères chrétiennes, sous la protection de la Vierge immaculée, soyez pures dans toutes vos voies; marchez dans votre innocence, afin que Dieu verse sur vous ses plus précieuses bénédictions, qui se répandront sur le fruit de vos entrailles.

Dès les premiers instants de leur existence, consacrez vos chers enfants à l'auguste Mère de Dieu. Suspendez à leur cou la médaille miraculeuse de l'Immaculée Conception, afin que, comme un bouclier céleste, elle défende leur cœur du souffle empesté du monde. Pendant que vous les tenez étroitement serrés sur votre sein, faites-leur bégayer cette touchante prière qui a obtenu tant de prodiges

de grâce et de miséricorde : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous* (1) !

Soyez fidèles à célébrer avec piété la belle fête de l'Immaculée Conception ; rappelez-vous les suaves émotions qui remplissaient votre cœur de jeune fille pendant que vous étiez encore au pensionnat, où cette touchante solennité était toujours l'occasion d'un renouvellement d'amour envers Marie.

O Marie, Vierge immaculée, je suis heureuse de croire avec la sainte Église que vous avez été préservée, par les mérites du Rédempteur, de la tache originelle. Jamais le plus léger souffle du péché, jamais la moindre tache n'a terni la pureté de votre belle âme qui a toujours été agréable à Dieu. Daignez m'obtenir la grâce de vivre comme vous dans l'innocence et la pureté convenables à mon état, afin que j'aie le bonheur de vous voir dans le ciel.

(1) Si la dévotion à Marie a toujours été, avec l'amour de Jésus, l'âme du catholicisme, chaque siècle pourtant y a introduit quelque sainte nouveauté, et ce qui est toujours le même pour le fond, est toujours varié dans la forme. La maternité divine, la perpétuelle virginité, le scapulaire, le chapelet, ont été longtemps et sont encore la consolation et la force des peuples chrétiens. La Providence avait tenu en réserve pour notre xix<sup>e</sup> siècle la *Médaille miraculeuse de l'Immaculée Conception*.

C'est de nos jours qu'il a plu à Dieu de mettre en lumière ce privilège unique, le premier dont la sainte Vierge ait été favorisée, le dernier qui ait été bien connu. Il est de foi maintenant, et sa définition a été un des plus beaux triomphes de la fille de Joachim et d'Anne. Notre siècle est donc spécialement le siècle de l'Immaculée Conception.

## EXEMPLE.

*Marie, consolatrice des affligés.*

Un homme ne pouvait plus supporter l'existence. La mort lui avait ravi toutes ses affections les plus chères. Trois enfants jeunes et beaux, son espérance et sa joie, étaient descendus successivement dans la tombe. Une épouse vertueuse lui restait pour partager sa grande douleur; mais bientôt, minée par la maladie et les chagrins, elle s'éteignit et alla dormir à côté de ses enfants. Quatre tombes, voilà tout ce qui lui restait des siens. Son affliction était profonde, son désespoir immense. Il repoussait toute consolation. Tout le jour il était seul avec sa douleur; quelquefois dans l'amertume de son cœur, il poussait des gémissements, des cris lamentables, puis il retombait dans un silence effrayant. Seulement, quand le soir se faisait, il s'acheminait lentement vers l'asile silencieux de la mort; il errait parmi les tombeaux, dont la froide immobilité, le silence sombre et lugubre plaisaient à son âme désolée; puis, s'approchant de l'endroit où reposaient les restes de son épouse et de ses enfants, il y demeurait quelquefois des heures entières, immobile. « Tombe, disait-il, tu nous as séparés; tombe, tu nous réuniras. » La vie lui était à charge; il avait résolu de mourir. Le moment fixé est venu. Le jour est à

son déclin. Voyez quel air hagard et sinistre. Il prend une arme et sort précipitamment de sa demeure. Dans le tumulte de ses pensées, dans le trouble de son cœur, la Providence le conduit dans une église où l'on célébrait le mois de Marie. La suave harmonie des cantiques que des voix semblables aux voix des anges chantent à la Reine des cieux, la piété, le recueillement des fidèles qui prient dans l'effusion de leurs âmes, le touchent, l'impressionnent vivement; il est attendri jusqu'aux larmes. A ces mots surtout : *Consolatrix afflictorum*, « Consolatrice des affligés, priez pour nous, » il ne peut plus y tenir, il tombe à genoux, lui si malheureux, et il répète avec la foule ces paroles : *Consolatrix afflictorum*, « Consolatrice des affligés, priez pour nous. » Marie a entendu les cris de son désespoir, et le calme s'est fait dans son âme. Cependant la foule s'écoulait silencieuse, et lui restait là, sous l'impression de je ne sais quel charme divin. Il sent le besoin de verser dans l'âme d'un frère la douleur qui naguère écrasait la sienne; il aperçoit un prêtre, il va à lui : « Mon père, lui dit-il, brisé par la douleur, j'avais conçu une pensée horrible. La mort m'avait enlevé ma femme et mes enfants; je voulais mourir, et, comme la mort aurait été trop lente, j'avais pris une arme pour m'arracher la vie. Je m'en allais mourir sur la tombe de ma femme et de mes enfants. En passant devant cette église, j'ai entendu des chants harmonieux. Je me suis approché; mais à

peine étais-je dans le temple, qu'un calme presque céleste a fait place à mon sombre désespoir. Je sens que le suicide est un mal, j'y renonce, et je veux vivre pour pleurer ceux que j'ai perdus et que j'espère revoir un jour. — Mon fils, lui répondit le prêtre, Dieu soit béni, et bénissons ensemble la Consolatrice des affligés, la sainte Vierge qui a eu pitié de votre douleur. »

A l'exemple de ce père infortuné, recourez à Marie, et la Mère de la divine grâce relèvera votre courage en vous montrant le ciel !

J. M. J.

II<sup>e</sup> JOUR.**Naissance de la très-sainte Vierge.  
Vertu du nom de Marie (1).**

Dieu, qui voulait favoriser l'humilité de sa servante, nous a laissé ignorer le lieu où cette Vierge incomparable reçut la vie. Les Évangélistes eux-mêmes semblent vouloir jeter un voile sur l'éclat de son origine. S'ils marquent sa descendance, ils la cachent sous la généalogie de Joseph. Cette naissance si désirée par les patriarches et par les prophètes, qui fait la joie et l'admiration de toutes les hiérarchies célestes, est un événement obscur et ignoré sur la terre, qui attire à peine l'attention de parents et d'amis, fort éloignés eux-

(1) Suivant une croyance consacrée par l'Église, qui a fixé la fête de la Nativité de la sainte Vierge au 8 septembre, Marie parut sur la terre à l'approche de l'automne, au moment où les arbres chargés de fruits sourient aux désirs et à l'espérance du cultivateur. Le raisin, le plus vanté des fruits, est alors en pleine maturité sur les coteaux de la Judée et sous les climats favorisés du soleil. Partout où la vigne étale ses pampres et ses grappes merveilles, le signal de la vendange est celui de la joie. Aussi saint Jean Damascène, employant une charmante et poétique image, dit-il en parlant de la naissance de la Vierge : « Terre, réjouis-toi, parce que le sein béni d'Anne, comme une vigne fertile et choisie, a produit un raisin doux et mûr; cette vendange fait la joie du monde. » (M. l'abbé BOURASSÉ.)



mêmes de soupçonner quel trésor est donné au monde. Marie naît dans l'indigence et l'obscurité, et sa sainte mère, reconnaissante pour ce bienfait miraculeux du ciel, dit seule l'*hosanna* sur son berceau. Quelle eût été cependant la vénération des hommes pour cette admirable enfant s'ils eussent pu la voir telle que les esprits célestes et Dieu même la voyaient ! Mais rien ne la distingue à leurs yeux des autres filles de Juda ; ils confondent dans la masse commune Celle qu'une grâce invisible et inconnue en a séparée, et la seule créature véritablement innocente qui ait jamais été sur la terre. Celle qui surpasse en sainteté les séraphins eux-mêmes, ne voit environner son berceau que de cette douce joie de la famille qui cache dans l'intérieur ses peines et ses plaisirs. Rien qui révèle sa gloire future. Aussi modeste que sainte, loin de s'affliger de cette obscurité, Marie se réjouira toute sa vie de l'oubli des hommes, qui l'aide à se perdre dans la foule, au gré de son humilité.

Oh ! que les pensées de Dieu sont éloignées des pensées des hommes, et qu'il y a loin des dictées de l'amour-propre au règne de Jésus dans les âmes intérieures !

Le Seigneur voulait que Marie pût servir de modèle à tous les siècles et à tous les états de la vie, il la fit descendre de parents illustres et d'un sang royal, mais devenus pauvres et inconnus.

Issue d'aïeux qui ont porté la couronne, la sainte Vierge ne s'en prévaut pas, et ne rougit pas de partager les labeurs et les privations des femmes les plus pauvres; jamais elle ne se plaint de la Providence, qui l'avait placée si bas. Si nous sommes nés grands, riches, puissants, que l'exemple de Marie nous apprenne à ne pas nous faire de ces frivolités un vain titre pour être orgueilleux, regardant à peine comme des hommes ceux qui sont dans un état inférieur au nôtre. Si nous sommes nés dans la bassesse, dans la pauvreté, apprenons à ne pas rougir de notre naissance, à ne pas nous efforcer de l'oublier et de la faire oublier aux autres, à ne pas porter envie aux conditions plus relevées, gémissant intérieurement de la nôtre comme d'une humiliation.

Voici la réponse que l'abbé d'Aiguebelle adressa à la sœur Marie de Longevialle, qui l'avait consulté à ce sujet :

« La sainte et si nécessaire humilité n'exclut pas l'estime modérée des avantages humains; mais de peur de les juger au-delà de leur juste valeur, il faut commencer par les voir en Dieu. Quand vous songerez, par exemple, à votre naissance, à votre éducation, examinez ce qu'elles sont aux yeux de Dieu : toute grâce spirituelle est au-dessus de celle-là, un acte d'amour vaut mieux, un degré d'oraison est préférable. Dieu donne à un grand nombre de ses ennemis cet avantage temporel, et il ne l'accorde pas à beaucoup de ses amis

les plus chers. En enfer, il se trouvera peut-être beaucoup de nobles, de gens comme il faut, et il y aura dans le ciel une multitude de pauvres, de condamnés à mort, de femmes perdues et converties.

« Après avoir fait la part de ces réflexions, il est permis de reconnaître que c'est un bien d'être né noble ! il faut en remercier Dieu et s'en servir pour sa gloire (1). »

Si nous étions véritablement intérieurs, loin de nous applaudir d'une naissance distinguée, nous serions en garde contre la hauteur et la vanité de cet avantage humain. Que d'écueils ne recèle pas pour la vie intérieure une condition d'éclat ! Hélas ! que de naufrages ne cause-t-elle pas tous les jours ! Il est bien malaisé, dit un maître de la vie spirituelle, d'être grand selon le monde, et de l'être devant Dieu, de vivre honoré dans le monde, et de n'en point affectionner les maximes et les usages.

(1) L'illustration de l'origine est, en effet, une forme de supériorité qui pour nous n'a point cessé d'être appréciée, et qui mérite de l'être, même en ce temps de démocratie et d'égalité. Il n'y a plus de vilains, là est le progrès ; mais il y a toujours des nobles, le blason et la race ont gardé quelque chose de leur prestige. La noblesse nous semble même aujourd'hui d'autant plus honorable, que, dépouillée de ses anciens privilèges, il ne lui reste que des obligations : le devoir de puiser dans le souvenir des ancêtres et dans la conscience de son rang l'inspiration d'une vertu plus haute, d'une plus parfaite dignité personnelle, d'un plus loyal dévouement au service de Dieu et de la patrie.

Or rien n'est plus contraire aux progrès dans les voies de Dieu que ce désordre d'affections. Modestes, affables, prévenants, nous ne serions pas si difficiles sur ce que nous croyons nous être dû. Ceux, au contraire, qui occupent les derniers rangs de la société, au lieu d'en être honteux et de s'en affliger, s'en feraient gloire et s'en féliciteraient, comme d'un trait de conformité que la Providence leur a donné avec Marie. Saintement avides des humiliations auxquelles leur état les expose, au lieu de les appréhender et de les fuir, ils ne prendraient pas tant de précautions pour dissimuler aux autres ce qu'ils sont.

La seule gloire véritable aux yeux de Dieu est celle que donne la vertu. M<sup>me</sup> Acarie, écrit l'auteur de sa Vie, ne négligeait rien pour inspirer l'humilité à ses enfants, parce qu'elle regardait cette vertu comme le fondement de la vie chrétienne. Quoiqu'ils fussent d'une famille noble, elle ne les appelait et ne les faisait appeler que par leur nom de baptême.

Peu de jours après sa naissance, l'auguste fille d'Anne et de Joachim reçut du ciel le beau nom de Marie, qui devait consoler tant de malheureux (1).

(1) La naissance de Marie eut lieu un jour de sabbat. De ce fait découle naturellement un rapprochement entre le sabbat, repos du Seigneur, et le repos véritable du monde, inauguré dans cette journée à jamais mémorable. La Genèse

Le nom de Marie, dit saint Antoine de Padoue, renferme toutes les douceurs qui se trouvent dans celui de Jésus. Il est pour ses enfants la joie du cœur, le miel pour les lèvres, et pour les oreilles comme une douce mélodie. Après le nom de Jésus, dit le pieux et savant abbé François, il n'en est pas, ni sur la terre ni dans le ciel, qui puisse donner aux âmes pieuses qui le prononcent plus de suavité, plus de grâce et plus d'espérance que le nom de Marie. Le nom de Marie, en effet, est comme un bouquet mystérieux composé de l'amabilité et de la bonté divines ; il apporte à ceux qui le respirent l'odeur des parfums les plus exquis. Pour exprimer l'admiration que lui cause l'éclat de la puissance qui environne le nom de Marie, l'Église emprunte les images les plus gracieuses des saintes Écritures. Marie ! c'est la Vierge digne de tout honneur, la Vierge forte et puissante autant qu'elle est douce et pleine de bonté. Marie ! c'est un miroir de justice, le trône de la sagesse, le principe de notre joie, un vase d'élection, un vase spirituel qui renferme tous les trésors de la grâce. Marie ! c'est la rose mystique, l'ornement du jardin où se plaît le céleste Époux ; c'est la Tour de David, où l'on trouve toutes les

rapporte comment, après chaque création particulière dont se compose l'ensemble de ce vaste univers, Dieu trouva que *c'était bon*. Quelles ne furent pas ses complaisances, à la naissance de Marie, en ce chef-d'œuvre de la nature et de la grâce !

armes contre l'ennemi du salut; c'est la Tour d'ivoire dont la blancheur éclatante est le plus riche ornement de l'Église. Marie! c'est la maison que Dieu a faite d'un or pur afin de l'habiter lui-même; c'est l'arche de la nouvelle alliance et la porte du ciel.

O vous donc qui aimez Marie, dites et redites toujours ce nom de salut. Il est de mauvais jours dans la vie, où le cœur ne sent plus d'attrait pour le bien, où le froid et la glace nous environnent et nous pénètrent; alors recourons à notre Mère et disons : Marie! Marie! Il est des heures où, fatigués de nous-mêmes et de tout ce qui nous entoure, nous éprouvons un dégoût général, et ne nous sentons plus aucune énergie pour le combat; alors élevons nos regards vers le ciel et redisons : Marie! Marie! Il est des instants où la tentation nous assiège et nous enveloppe si fortement, qu'entre elle et l'abîme éternel il semble qu'il n'y ait qu'un pas à franchir; oh! alors encore tournons nos regards vers la Vierge puissante, plus formidable qu'une armée rangée en bataille, et disons : Marie! Marie! En un mot, que le nom de Marie exprime pour nous tous les sentiments : que dans la joie il soit notre chant de reconnaissance; dans la tristesse, notre consolation; dans le combat, notre cri de victoire; dans la détresse, notre richesse; à l'heure de la mort, notre vie, et dans l'éternité notre couronne et notre récompense.

## EXEMPLE.

*Ex-voto de la mère de Fénelon.*

Fénelon, dont la mémoire devait devenir si chère aux amis de la religion et des lettres, naquit avec un tempérament faible et délicat, qui fut bientôt pour ses bons parents un grand sujet d'inquiétude, mais qui leur donna aussi l'occasion de manifester les sentiments de piété dont ils étaient animés.

L'état alarmant et presque désespéré auquel il fut réduit dès l'âge le plus tendre et n'étant encore qu'au berceau, suggéra à sa mère la sainte pensée de le mettre sous la protection de la très-sainte Vierge, dans le sanctuaire de Notre-Dame de Roc-Amadour, situé à quelques lieues du château de Fénelon. La confiance de cette pieuse mère ne fut pas trompée, et la prompte guérison d'un enfant si cher combla de joie toute la famille. Pleine de reconnaissance pour une faveur si extraordinaire, M<sup>me</sup> de Fénelon conserva toute sa vie une singulière dévotion pour le pèlerinage de Roc-Amadour; elle y conduisit elle-même son enfant après sa guérison, l'offrit à la très-sainte Vierge, et laissa un petit tableau qu'on y voit encore aujourd'hui, et qui représente l'action religieuse qu'elle venait de faire. Non contente de cette première offrande, elle la renouvela quelques années après, de concert

avec Fénelon lui-même, à l'époque où il venait de prendre ses grades dans l'Université de Cahors ; et ce fut alors qu'on ajouta au tableau dont nous venons de parler les insignes du doctorat dont Fénelon avait été revêtu.

Pour dernier témoignage de sa vive reconnaissance envers l'auguste Mère de Dieu, M<sup>me</sup> de Fénelon fit, au mois de juillet 1691, son testament, dans lequel elle demanda d'être inhumée dans la chapelle de Roc-Amadour, et légua une somme de trois mille livres au Chapitre de cette église, à la charge d'acquitter un certain nombre de messes pour le repos de son âme. On conserve encore aujourd'hui, dans les archives de Roc-Amadour, les pièces relatives à cette fondation, et l'on voit aussi dans le vestibule de la chapelle le tombeau de la pieuse fondatrice.

J. M. J.



III<sup>e</sup> JOUR.**La Présentation de Marie au temple.**

Dès le premier instant de sa conception privilégiée, Marie, prévenue des dons les plus précieux de la grâce, s'était dévouée tout entière au service de Dieu, et avait offert à son Créateur l'hommage de sa reconnaissance et de son amour, avant que le ciel l'eût encore donnée au monde. Dès ce moment, jouissant de sa raison, Marie éleva son cœur vers l'Époux des vierges et le lui offrit sans partage, en attendant le jour heureux où le vœu de son amour serait accompli. Cependant le Seigneur se plaisait à l'enrichir de ses dons, et elle croissait en âge et en grâce devant lui. En elle, la sagesse, la piété, la discrétion devancèrent le progrès des années.

Marie s'épanouissait comme ces fleurs délicates, plantées dans un sol fertile, arrosées de pluies bienfaisantes et à l'abri des ardeurs excessives du soleil. Témoins de ce prodige de la grâce, Joachim, Anne et leurs parents, se demandaient les uns aux autres, à l'exemple des amis de Zacharie en voyant les merveilles qui accompagnèrent la naissance de Jean-Baptiste : Que pensez-vous que sera cette enfant ? Chacun admirait sa candeur, sa simplicité,

sa modestie, sa douceur, son obéissance, ses prévenances envers le prochain et sa piété. A travers son regard limpide, on découvrait comme une ravissante apparition des cieux.

Dès que la troisième année fut révolue et que les forces de la jeune Vierge furent suffisamment affermies, les pieux époux songèrent à payer au Seigneur la dette sacrée qu'ils avaient contractée envers lui (1). Ainsi Marie, à peine âgée de trois ans, allait passer de sous l'aile de sa mère à l'ombre du sanctuaire.

Vous étiez la joie de votre famille et l'admiration des anges, ô Marie ; mais une voix aimée disait chaque jour à votre cœur : « Écoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive ; oubliez votre peuple et la maison de votre père. » Et vous répondiez à cette douce voix : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur ! Vous êtes le Dieu qui, dès mon enfance, m'avez portée entre vos bras ;

(1) Le vœu de consacrer les enfants à Dieu n'était pas rare chez les Juifs ; nous en trouvons des exemples dans tous les temps : c'était pour eux un acte de religion et surtout un acte de reconnaissance. Suivant la volonté des parents, cette consécration était temporaire ou perpétuelle. En ce dernier cas, les parents avaient la faculté de racheter leurs enfants, moyennant une légère offrande et un sacrifice. Il faut en convenir, ces usages judaïques étaient empreints d'un profond sentiment religieux. Selon une expression adoptée, la famille *prêtait à Dieu* le fils ou la fille qu'elle avait obtenu de sa libéralité, et que souvent elle devait aux larmes et aux prières. Plus tard, l'enfant retournait sous le toit paternel, comme un gage de bénédiction.

vous êtes mon sort, mon héritage et mon tout. Le passereau a son nid, où il se tient à couvert pendant l'orage ; la colombe se cache dans les ouvertures de la pierre. Vos tabernacles, ô mon Dieu, vos tabernacles ! c'est là que je désire m'abriter, c'est là le centre de mon repos. Hâtez, Seigneur, ce bonheur : je brûle de consacrer à votre service tous les moments de ma vie. »

O Marie, allez donc dans le temple, soyez autour du tabernacle comme les chérubins qui veillent nuit et jour sur la conservation de l'arche. De vous il sera dit comme du jeune Samuel : Avant sa naissance elle fut un don que le ciel fit à la terre, et après sa naissance elle fut un don que la terre fit au ciel.

C'est ainsi qu'à l'âge le plus tendre, Marie vient consommer son sacrifice, chercher dans le sanctuaire un asile pour sa vertu, et confier à l'ombre du tabernacle le précieux dépôt de son innocence. Spectacle digne de l'admiration des anges !

Vocation divine, dont Marie comprend tout d'abord le mystère. Le même rayon de grâce qui lui a fait connaître qu'elle est appelée à la retraite, lui a découvert le lieu où elle doit se retirer. C'est le temple du Seigneur, cette maison de Dieu où, dégagée de tous les objets profanes, elle marchera sans cesse en présence du souverain Maître qu'elle adore, et où, toute recueillie dans cette suprême majesté, elle ne verra, elle n'entendra rien qui puisse partager son cœur et distraire son esprit de

la contemplation des vérités éternelles. Voilà où se portent ses vœux avec une raison pleinement dégagée des ténèbres de l'enfance ; voilà ce qu'elle envisage comme l'état pour elle le plus désirable. Fidèle à la grâce, elle ne délibère pas, elle ne remet point ; sa résolution est prise, rien n'en peut retarder l'exécution.

Mais quoi ! dira la sagesse humaine, dans un âge si tendre, n'est-ce pas en quelque sorte mourir avant que de vivre ? Encore faut-il faire quelque épreuve du monde, et n'en venir à la fuite qu'après s'être assuré du danger. Où n'expose pas une retraite si précipitée ? Quels regrets, quel repentir, quand le feu de la jeunesse s'allumera, quand l'ennui de la solitude en fera perdre le goût, et qu'y répandant l'amertume, il en fera sentir tous les désagréments ! La carrière est longue ; pourquoi ne pas attendre ? pourquoi prévenir le temps ? Il ne manquera pas dans la suite ; Dieu aura son tour, et ce n'est pas lui refuser ce qui lui est dû que de le différer à un âge plus mûr. D'ailleurs, il est bon qu'il y ait au milieu du monde des modèles de vertu et de régularité ; on peut être fidèle à Dieu et se sauver partout. Vains raisonnements, dont le monde se sert encore aujourd'hui pour retenir dans le siècle des âmes privilégiées que Dieu appelle, comme Marie, dans la retraite et dans la solitude.

Les pensées de la sainte Vierge sont bien différentes des pensées des enfants des hommes. Elle a appris, dans le secret de l'oraison, que Dieu est

également le Dieu de tous les âges et de tous les temps; en effet, c'est faire un partage de notre vie bien injurieux au divin Maître, qui ne nous l'a donnée que pour lui, de prétendre lui en réserver seulement quelques restes flétris par les passions, après que des inclinations toutes naturelles auront eu les plus beaux jours. Plus on est jeune, plus on est pur et innocent devant Dieu : ce sont ces victimes sans tache, ces cœurs innocents qui lui plaisent le plus; enfin ne vouloir pas être à Dieu de bonne heure, c'est risquer de n'y être jamais, parce que ce délai expose à éloigner tellement Dieu de nous et à nous éloigner tellement de Dieu, qu'il n'y ait plus dans la suite de retour de notre part à ce divin Maître.

Joachim et Anne, dociles à l'inspiration du ciel, secondèrent l'attrait de leur auguste fille. Ces fidèles Israélites n'étaient pas de ces parents prévenus des erreurs du siècle qui, abusant de l'ascendant que la nature leur donne sur leurs enfants, se constituent les arbitres de leur vocation, et s'opposent souvent aux desseins de la Providence. En vain mille traits de vocation sainte paraissent dans la personne de leur enfant; en vain mille désirs de séparation et de retraite, que la grâce opère déjà dans son âme, laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui: on regarde les plus saints mouvements de la grâce comme des légèretés de l'enfance; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle. Sous prétexte

d'éprouver la vocation, on la fait perdre; on exige qu'il connaisse le monde, et on attend qu'il l'ait aimé; on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence; on se persuade qu'il faut l'engager dans les plaisirs qui éprouvent sa résolution, et on le met dans des occasions qui corrompent son âme; et, comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoie si souvent sur une terre inondée d'iniquités cette chaste colombe, pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, et ne revient plus dans le saint asile où le Seigneur l'avait appelée. Que la conduite des vertueux parents de Marie est différente! Ils aimèrent sans doute plus que leur propre vie cette fille unique que le ciel leur avait accordée par un miracle; mais ils savaient bien qu'ils ne l'avaient reçue de Dieu que comme un dépôt sacré, qu'ils étaient obligés de lui rendre quand il le voudrait. Ils l'offrirent au grand prêtre avec la foi dont ils avaient hérité d'Abraham, et renonçant à la joie de leur vieillesse, ils ne balancèrent pas à se séparer de leur fille bien-aimée.

Parents chrétiens, imitez de si beaux modèles. Si Dieu vous demande votre fils pour le consacrer au service de ses autels, s'il vous demande votre fille pour épouse, rendez au Seigneur ce qui lui appartient, vos enfants seront plus heureux, et le ciel vous tiendra compte du sacrifice que vous aurez fait. Prêtre, ce fils deviendra à l'autel comme le père du Fils de Dieu. Sœur de charité, religieuse de la

Présentation, votre fille, en formant Jésus-Christ dans les cœurs, deviendra aussi sa mère et vous serez, pour ainsi dire, son aïeule.

Marie, de son côté, aimait et honorait ses vertueux parents comme de vivantes images de Dieu : mais elle savait bien que Celui qui devait sortir du sein de son Père éternel pour se donner à nous, méritait qu'elle quittât volontiers son père et sa mère pour se consacrer de bonne heure à lui ; et après avoir accordé seulement trois ans à leur tendresse, elle courut promptement au temple dévouer le reste de sa vie au Seigneur. Exemple bien capable de confondre les âmes qui, malgré l'appel divin, demeurent dans le siècle, retenues par des liens de chair et de sang.

Depuis le commencement du monde, dit saint André de Crète, jamais oblation plus pure n'avait été faite au ciel ; aucune créature n'avait accompli jusque-là un acte de religion aussi agréable à Dieu. Le grand prêtre accepta, au nom de Jéhovah, le précieux dépôt qui lui était confié, et finit en bénissant les vertueux époux.

Admirons ici les desseins de la Providence. En tout temps on a remarqué qu'elle se plaît à former dans le silence et la solitude les âmes destinées à agir fortement sur les autres hommes ou à opérer de grandes choses. C'est ainsi que, sous la loi ancienne, nous avons vu les prophètes se préparer dans la retraite, loin de l'agitation du monde, à recevoir les communications du ciel.

O Mère toute bonne, donnez à ma faiblesse de vous devenir tous les jours plus conforme. Que je puisse dire avec vous, comme fruit de mes oraisons : Je vis, mais non, ce n'est pas moi qui vis ; c'est Jésus qui vit en moi. Ainsi serais-je heureuse de plaire au Fils en imitant les vertus de la Mère et sûre aussi de plaire à la Mère, en lui faisant comme revivre son Fils. O Mère de miséricorde, faites que je mette Jésus comme un cachet sur mon cœur et sur mes affections, afin que je ne l'oublie jamais. Ainsi soit-il.

### EXEMPLE.

#### *Une mère héroïque.*

M<sup>re</sup> Pellerin, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale, rapportait, il y a quelque temps, un trait récent qui révèle chez nos martyrs de l'extrême Orient un héroïsme égal à celui des premiers siècles de l'Église. La persécution cruelle qui, depuis plusieurs années, ensanglante ce pays, sévissait dans toute sa fureur. Une femme d'un âge avancé vint un jour se jeter aux pieds du missionnaire en poussant des cris désespérés. On venait d'arrêter son fils unique, et comme celui-ci se déclarait chrétien, on allait le tuer. Ce fils, l'affection de toute sa vie, était l'unique soutien de sa vieillesse. Le désespoir de cette mère était déchirant. Le missionnaire ne trouve pas de mots pour calmer une

1\*\*\*



telle douleur ; il essaya cependant de lui rappeler Marie, qui eut l'héroïque courage d'accompagner son divin Fils au Calvaire.

Soudain cette femme se relève fortifiée. Des forcenés viennent saisir son fils ; elle marche avec eux. On arrive au lieu du supplice. La victime est agenouillée ; le bourreau brandit le glaive. La mère ne veut pas que cette tête si chère roule dans la fange ; elle tend un pan de son vêtement et y reçoit pieusement la relique sanglante, qui, dans l'horrible spasme de la mort violente, semble sourire à Dieu et à elle. La pauvre mère emporte son trésor et vient, épuisée de douleur et de forces, tomber évanouie aux pieds du missionnaire effrayé, attendri.

Que les mères des Spartiates, avec leur courage stoïque, sont loin de la vertu héroïque de nos femmes chrétiennes, qui savent allier une sensibilité exquise avec une générosité surhumaine !

J. M. J.

IV<sup>e</sup> JOUR.**Mariage de la très-sainte Vierge.**

Marie était depuis douze années dans le temple, lorsque Dieu appela à lui les êtres qu'elle aimait le plus sur la terre, Joachim et Anne. Seule désormais, dans ce monde, n'ayant d'autre appui que la Providence, elle s'abandonna à la bonté de Celui qui veille avec amour sur toutes les créatures. Remplie de cette douce espérance, Marie continua dans le temple sa vie paisible et cachée, se préparant sans le savoir, par la prière, à la grande œuvre pour laquelle elle avait été créée.

La jeune orpheline eût souhaité de toute son âme d'habiter toujours dans la maison de Dieu, où elle préférerait la dernière place à la première sous les tentes de Cédar ; mais la loi s'opposait à ses désirs. Lorsque les vierges consacrées au service des autels avaient atteint leur quinzième année, le pontife les renvoyait au sein de leur famille, pour leur faire accomplir l'obligation rigoureuse du mariage, que l'orgueil national imposait à toutes les filles d'Israël.

Marie, ne pouvant prolonger son séjour dans le temple, puisque les lois l'en excluaient, ni paraître dans le monde sans un protecteur de sa jeunesse,

se soumit aux coutumes de sa nation, comptant sur le secours du ciel pour concilier son vœu de virginité avec ce devoir. La divine Providence, qui avait prédestiné saint Joseph à être le gardien de la virginité de Marie et le père nourricier de Jésus, fit connaître par des signes particuliers que c'était lui qui devait être l'époux de la très-sainte Vierge.

Qu'on ne demande plus désormais quel heureux mortel rencontrera une femme forte : *Mulierem fortem quis inveniet?* Joseph a eu le bonheur de la trouver, ornée de tant de perfections qu'il se reposa entièrement sur elle du soin de sa famille : *Confidit in ea cor viri sui.*

Que l'on ne cherche plus quelle est cette noble dame dont parle l'Esprit-Saint, et qui doit être la couronne de son époux : Joseph la possède dans la personne de Marie. Que l'on ne s'étudie plus à connaître quel est ce jeune seigneur qui habitera, comme le dit le Prophète, avec une vierge : *Habitabit juvenis cum virgine*, sans danger pour sa vertu : le fils de Jacob est ce mortel privilégié.

Ames pieuses, que vous enseigne Marie en se soumettant à ceux qui avaient mission de la conduire? Elle vous apprend à ne pas raisonner sur la volonté de Dieu quand elle vous est suffisamment connue, à n'appréhender aucun péril pour vous quand c'est lui-même qui vous expose, à lui confier sans crainte vos intérêts les plus chers, et à croire qu'il en prendra soin mieux que vous ne le feriez vous-mêmes.

Dieu a voulu que Marie entrât dans le saint état du mariage, afin de sauver son honneur aux yeux des hommes ; il a voulu ainsi honorer cette vocation et donner aux femmes chrétiennes un parfait modèle qu'elles doivent s'efforcer d'imiter, afin de ne rien ôter au Seigneur en changeant de position.

Marie est en même temps vierge et épouse : vierge pour recevoir la grâce, épouse pour échapper à d'injurieux soupçons. Le Seigneur ne permit pas que l'on pût douter de l'honneur de sa Mère ; il ne voulut pas que les juifs semblassent ne persécuter qu'un fruit de honte. La loi condamnait les naissances illégitimes ; s'il en avait paru porter la tache, comment aurait-il pu dire : Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir ? Enfin, cette qualité d'épouse devait faciliter la foi aux paroles de Marie. Mère sans être mariée, on eût pu dire qu'elle voulait cacher une faute ; épouse, elle n'a aucun motif de mentir, puisque la maternité est le privilège et la grâce du mariage.

Marie accepta avec reconnaissance la main de Joseph, parce que le Seigneur, exauçant sa prière, lui avait révélé qu'il serait le protecteur de sa virginité, son soutien dans les épreuves, et que dans sa société elle pourrait mener la vie parfaite et correspondre aux vœux du ciel sur elle.

Tels étaient les profonds desseins de Dieu, en unissant Marie à Joseph ; leur union ne laissa cependant pas d'être vraie et réelle : le lien, l'amour,

le fruit, aucun des trois biens qui constituent l'essence de la vie conjugale, n'y manquait. Le lien existait entre les deux époux, ils s'étaient donnés l'un à l'autre, mais pour se conserver mutuellement devant Dieu à qui ils appartenaient. « Ils unirent leur virginité, selon l'expression de saint Augustin, pour que l'accord de leur volonté lui servît de protection et d'appui. C'étaient comme deux astres, qui confondent leurs rayons sans s'écarter de leur orbite; comme deux fleurs, qui ne se touchent pas, mais se communiquent cependant le parfum de leur calice; comme deux cordes harmonieuses, dont l'une répond à la vibration de l'autre. Enfin tout ce que la nature offre de plus intime peut servir à représenter l'union de Joseph et de Marie. Les complaisances divines étaient leur appui : c'était le milieu où ils se rencontraient et le but auquel ils ne cessaient de tendre. »

L'exemple de Joseph et de Marie a produit dans le christianisme une forme nouvelle de la sainteté, l'union virginale chaste, sanctifiée par le divin amour. L'ère des martyrs nous montre Cécile et Valérien, unis par ce lien sacré; dans les siècles suivants, nous le trouvons dans les cours des rois : Henri et Cunégonde léguèrent le même exemple au monde. Toujours l'Église a compté des époux qui, dans la force de l'âge, comprimèrent les sens pour suivre les hautes inspirations de l'esprit. C'est la méditation de la vie céleste de Marie et de Joseph qui, de nos jours encore, instruit des couples nom-

breux, aux approches du temps consacré par la mortification, à pratiquer la continence volontaire pour vaquer plus librement au saint exercice de la prière.

C'est l'exemple de Marie et de Joseph qui anime les jeune époux à offrir au Seigneur, dans la continence, les prémices de leur union ; qui rappelle à tous le précepte de l'Apôtre « de veiller à la sainteté du lit conjugal. » Aussi l'union de Marie et Joseph est-elle la plus belle création du Saint-Esprit entre les deux âmes les plus pures qui aient jamais passé sur la terre : l'arome qui sanctifie le mariage chrétien, qui le préserve non-seulement de la corruption, mais l'entoure devant Dieu et ses anges de l'auréole de la continence et de la sainteté.

Le mariage est une vocation ; il est donc essentiel de s'assurer si Dieu y appelle. Cette vocation, comme la vocation religieuse, a ses caractères distinctifs : pourquoi ne pas les étudier avec soin ? Il existe des moyens pour s'en assurer ; toute personne prudente et sérieuse se fera un devoir de les employer. Or, la vocation supposée, il s'agit pour le jeune homme du choix d'une épouse, pour la jeune fille du choix d'un époux. Quelle tâche délicate et difficile ! Sans doute l'influence des parents doit entrer pour quelque chose dans une détermination de ce genre ; mais par quels motifs doivent-ils agir auprès de leurs enfants, et si leurs motifs ne sont pas toujours chrétiens, quelle responsabilité n'assument-ils pas ?

Si le choix d'une épouse est chose difficile, celui d'un époux l'est bien davantage ; car, quoi qu'on puisse dire sur le compte de la femme, il faut être juste : à parler généralement, elle offre plus de bonnes qualités et de garanties que l'homme. Est-il, en effet, si facile de rencontrer aujourd'hui un jeune homme sérieusement religieux, de mœurs pures, sage et laborieux ? Cependant il faut qu'il réunisse ces conditions pour être bon époux. Quel serait le sort d'une femme liée irrévocablement à un mari pour qui la religion ne serait qu'un vain mot, dont la conduite vicieuse ne s'amendrait guère devant le droit et l'obligation du mariage, ou qui, habituée à vivre dans l'oisiveté et ses mille riens, compterait sur une fortune quelconque pour continuer le triste cours d'une vie inoccupée ? Pauvre femme ! pauvre famille !

Toutefois, un mari d'une piété sérieuse et d'une conduite irréprochable, quoique bien rare, n'est pas introuvable. Grâce à Dieu, il existe encore de ces jeunes gens qui, malgré la corruption générale, ont su conserver dans leur cœur les principes d'une éducation solidement chrétienne et persévérer dans la pratique de leurs devoirs. Les moyens de les découvrir et de les connaître ne manqueront pas. Mais la vertu ne suffit pas pour faire un bon époux ; il faut qu'à la foi pratique se joignent la douceur de caractère, l'intelligence des affaires, des devoirs et la sollicitude raisonnable des choses de la vie présente.

Dieu est le souverain maître de toute chose, et sa main est cachée partout. C'est en vain que les hommes s'agitent, qu'ils font des projets, qu'ils établissent les plus ingénieux calculs ; il peut toujours se rencontrer et souvent il se rencontre un endroit où les mailles se défont, où un glaive invisible les coupe et les sépare. Mais quand Dieu est devenu le moteur premier de la vie, le guide principal de nos actions, tout semble se disposer spontanément, tout se prépare et se conclut par une succession d'événements que paraissent amener naturellement une main providentielle et un paternel amour. L'âme peut avoir des épreuves, elle doit en avoir, puisque cette vie est une fournaise et que le cœur de l'homme est de l'or que la flamme doit purifier ; mais ces épreuves n'empêchent pas que la vie ne soit semblable, comme dit le Prophète, à l'odeur d'un champ béni de Dieu, où les épis féconds répandent partout les parfums de la maturité : *Sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus.*

Ces vérités ont leur vivante et spéciale application à la vie du mariage. Cette position si pleine d'honneur et de dignité quand on la comprend au point de vue chrétien, est devenue malheureusement, dans le monde, je ne sais quelle éventualité, je ne sais quel coupon qui se négocie à la Bourse, ou bien une chance aléatoire pour les passions du cœur. Faut-il s'étonner que les résultats soient très-souvent en rapport avec la cause, que la moisson ressemble au germe primitif ? Tout ce



qui vient d'en bas, tout ce qui a la matière pour fondement, aboutit à de déplorables conséquences et produit ordinairement un résultat inverse de celui que l'on désirait.

Aussi les chrétiens, qui sont les vrais sages de ce monde, mettent-ils leur vie et tout ce qui la compose sous la protection du ciel ; ils vivent sous l'œil de Dieu ; ils reçoivent constamment cette rosée d'en haut qu'on appelle la bénédiction du Seigneur, et ils la reçoivent parce que leur âme entr'ouverte appelle de ses continuels désirs la pluie divine : *Dabitur pluvia semini tuo*. C'est surtout à l'époque de leur mariage, de cet acte si important et cependant si négligé de la vie, que les chrétiens invoquent le nom du Seigneur, afin qu'il demeure au-dessus de leur union, comme ce nuage lumineux qui reposait sur le tabernacle : *Nubes Domini incubabat tabernaculo*. Et pendant qu'ils cheminent ensemble, doucement attachés au même joug d'épreuve et d'amour, ils aiment tous les jours, comme la prairie qui va se dessécher, à appeler encore cette même rosée qui a fertilisé leur existence avec les eaux du bonheur et de la vertu.

L'apôtre saint Paul appelle le mariage une union sainte, un grand sacrement. Il est grand, en effet, par rapport à ce qu'il représente, puisqu'il est la figure et le symbole de l'union indissoluble de Jésus-Christ avec son Église ; car si Jésus-Christ nous assure qu'il demeurera inviolablement attaché à l'Église, son épouse, jusqu'à la fin des

siècles, les époux, à leur tour, devront demeurer unis ensemble et ne pourront être séparés l'un de l'autre que par la mort.

Il est grand aussi, le sacrement du mariage, par la grâce que Dieu y confère, grâce sacramentelle à laquelle les époux n'auraient pas droit sans cela, et qui consiste dans le secours que Dieu leur donnera en temps et lieu, afin de pouvoir se sanctifier dans un état si dangereux pour le salut. Il est grand enfin par les devoirs auxquels il engage, qui sont une fidélité inviolable, basée sur un amour réciproque, à la fois chaste et respectueux, les soins religieux et matériels de la famille, et bien d'autres obligations qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Deux chrétiens qui s'unissent par le mariage sont deux personnes qui s'allient pour travailler de concert, avant tout, à leur sanctification, pour achever ensemble le reste de leur course, pour en partager les peines, pour s'aider et se consoler dans les tristesses de la vie, et pour arriver heureusement au terme : le terme de notre course est le ciel.

Le mariage étant quelque chose de grand et de saint, les époux doivent s'y conduire avec dignité et sainteté, et pour cela ils ont des devoirs sérieux à remplir.

Le mari est le chef de la famille, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église. Or, voilà son modèle. L'autorité est son droit ; il doit l'exercer sur l'épouse, sur les enfants, mais avec amour, avec douceur,

pour s'attacher les cœurs et y établir le règne de Dieu. La femme doit répondre à l'affection de son mari, en joignant à ses grâces la vertu qui attire l'estime, en se faisant ainsi l'ange de la famille.

Il y a un côté du mariage qui peut paraître effrayant, c'est celui des peines et des croix. En instruire les jeunes personnes qui désirent entrer dans cet état, ce n'est pas vouloir les détourner de leur vocation, mais les préparer à en supporter chrétiennement les épreuves. Vivre de longues années dans la même sphère ; continuer et répéter sans relâche les mêmes soins, les mêmes occupations ; supporter sans cesse les mêmes caractères plus ou moins défectueux ; donner le jour à des enfants qui, du berceau à un âge assez avancé, coûtent tant de peines, imposent tant de sacrifices, et quelquefois, hélas ! causent tant d'amertumes ; gagner à la sueur de son front le pain de sa famille, ou, si l'on a joui d'une fortune qui a permis d'accepter facilement les charges domestiques, voir ensuite un revers inattendu qui vous fait descendre jusqu'au besoin ; quelles croix accablantes ! quelle vertu il faut pour les supporter ! Mais que l'on est fort quand la religion remplit le cœur, quand la pensée de Dieu plane sur tous ces orages de la vie et que l'on a le témoignage d'une bonne conscience !

**Vous êtes vraiment, ô Marie, cette femme forte en qui le Seigneur a trouvé son repos, et qu'il a**

faite dépositaire de tous ses trésors. L'univers vous honore comme le sanctuaire le plus pur de la Divinité, comme le vénérable temple du Seigneur où le salut du monde a commencé, où s'était faite la réconciliation entre Dieu et l'homme. Vous êtes ce champ privilégié où le péché n'a pu entrer pour le dévaster; vous êtes ce beau jardin où Dieu a mis toutes les fleurs qui ornent son Eglise : la violette de votre humilité et la rose de votre charité; vous êtes, ô Marie, le paradis de Dieu, d'où sort la fontaine d'eau vive qui arrose et féconde la terre; faites, par votre intercession, que, lavés dans ses eaux pures, nous puissions être admis avec vous aux noces de l'Agneau.

### EXEMPLE.

#### *Une fidèle enfant de Marie.*

Malgré l'affaiblissement de l'esprit chrétien, Dieu a ses élus dans toutes les classes de la société; on trouve encore des âmes d'élite, sincèrement pieuses au milieu de toutes les séductions du monde. On lira avec édification les détails suivants sur la vie et la mort d'une fidèle enfant de Marie :

Marie-Julie d'Albert de Luynes de Chevreuse, marquise de Sabran de Pontevès, était l'aînée des enfants de M<sup>me</sup> la duchesse de Chevreuse.

Elle reçut une éducation solide, brillante et surtout chrétienne; et tandis que les habiles maîtres

qui dirigeaient son instruction admiraient en elle un esprit fin et délié, une imagination vive, une mémoire facile, une intelligence rapide et précoce, qui devinait avant d'avoir appris, on aimait plus encore en M<sup>lle</sup> Marie de Chevreuse une piété douce et éclairée, une bonté toujours prévenante, un ardent amour pour les pauvres, qu'elle avait appris de bonne heure à visiter et à consoler.

Elle entra à peine dans le monde, où ses qualités éminentes unies aux charmes et à la grâce de sa personne, attiraient tous les regards, lorsqu'elle épousa M. le marquis de Sabran de Pontevès.

On conserve de délicieuses pages écrites par elle depuis son mariage : les sentiments de la piété la plus vive s'y joignent à ceux de la plus tendre affection pour exprimer les joies pures et simples dont le mariage chrétien possède seul le secret. Elle était heureuse d'avoir uni sa vie à celle d'un *défenseur de la foi*, selon ses propres expressions, et l'héroïque conduite de son mari dans l'immortelle journée de Castelfidardo revenait souvent à sa pensée et sous sa plume comme un sujet de noble et légitime fierté.

C'est surtout depuis son mariage que le monde a pu entrevoir M<sup>me</sup> de Sabran. Ces trop courts instants ont suffi pour faire apprécier et aimer les dons charmants qu'elle avait reçus du ciel ; sa candeur seule lui cachait son mérite.

Très-élégante et très-grande dame, parce qu'elle était très-simple ; d'une conversation attachante,

parce qu'elle savait toujours y avoir de l'esprit et de la bonté, et facilement reine d'un salon où elle n'avait d'autre pensée que celle d'être agréable à tous, personne mieux qu'elle n'aurait eu le droit de prétendre à tous les succès du grand monde; mais le monde n'était pour M<sup>me</sup> de Sabran ni une préoccupation incessante, ni une joie exagérée; c'était plutôt un devoir: et, en effet, son nom, sa fortune, sa position sociale, joints à ses qualités personnelles, étaient de nature à lui faire espérer d'y exercer un jour une très-utile action.

M<sup>me</sup> de Sabran possédait à un haut degré ce qui manque le plus au monde: l'esprit chrétien; elle n'était pas seulement chrétienne par la pratique exacte de ses devoirs religieux, mais chrétienne dans les mille détails de la vie intérieure et privée, chrétienne dans ses affections, chrétienne dans ses études, chrétienne dans ses chagrins, chrétienne même au milieu des plaisirs et des fêtes, où la pensée de Dieu ne l'abandonnait jamais.

Devenue mère, elle comprit que sa première et sa plus sainte obligation était d'élever chrétiennement son enfant; voici ce qu'elle écrivait peu après la naissance de sa fille: « Merci, mon Dieu, merci! Je vous la consacre; disposez-en selon votre sainte volonté. La seule grâce que je vous demande, c'est d'en faire un enfant pour le ciel. »

C'est cet esprit chrétien qui donnait à la jeunesse de M<sup>me</sup> de Sabran la gravité et la maturité qu'on ne se lassait pas d'admirer en elle; elle

avait réalisé ce mot de l'Écriture : « La sagesse tient lieu de cheveux blancs, une vie sans tache est déjà la vieillesse. » Hélas ! on a également pu lui appliquer cette autre parole du Sage : « Ayant très-peu vécu, sa vie a été longue. » Elle a, en effet, répandu autour d'elle beaucoup de bonheur, et versé dans le sein des pauvres beaucoup d'aumônes.

Sa trop courte existence ne lui a permis de passer que dix mois à peine, en trois séjours différents, chez le duc de Sabran, son beau-père, au château du Luc ; mais, dès son arrivée, les habitants du hameau et des villages voisins s'aperçurent qu'ils auraient en elle une bienfaitrice comprenant leurs besoins. Elle visitait elle-même les malheureux qu'elle voulait secourir ; et sa parfaite *intelligence du pauvre*, unie à sa miséricordieuse bonté, ne lui laissa jamais un regret pour n'avoir pas donné, ni un remords pour avoir donné mal.

De même que la piété et la charité avaient été les premières joies de son enfance, ainsi elle fut pieuse et charitable jusqu'à sa dernière heure.

La veille du jour où elle s'alita, elle était allée distribuer des vêtements aux pauvres. Au retour de cette visite, elle se sentit souffrante : cinq jours après elle n'était plus. Une fièvre qu'avait provoquée une fausse couche, et dont le troisième accès prit un caractère pernicieux, l'emportait à l'âge de vingt et un ans. Elle conserva sa douceur jusque

dans le délire, et les derniers élans de sa foi semblaient la soulever vers le ciel qui l'appelait.

Comment dire la douleur qui éclata dans toute la contrée à la nouvelle d'une mort si prompte ? Celle qui se couchait si jeune dans la tombe emportait avec elle le trésor de tant de vertus aimables, tant de bonheur et tant d'espérances !

Au jour fixé, qui était le 20 novembre 1865, le cortège se mit en marche pour l'église de Sigean, et ceux qui ont assisté à ce touchant convoi ont pu croire que c'était un triomphe. Les triomphes de la vie appartiennent aux gens du monde ; ceux de la mort sont le partage des âmes saintes qui ont humblement servi Dieu et passé en faisant le bien. Les funérailles de M<sup>me</sup> de Sabran furent une véritable et chrétienne ovation.

J. M. J.



V<sup>e</sup> JOUR.**L'Annonciation.**

Les oracles des prophètes vont enfin s'accomplir : le sein de la terre va s'ouvrir et enfanter le Juste. Le Dieu de Jacob jette un regard propice sur son peuple ; il vient effacer l'opprobre d'Israël, rallumer le flambeau de David. Près de quitter les splendeurs des saints qui éclairèrent son origine éternelle, il médite une seconde naissance parmi les hommes. Il songe à se renfermer dans le sein d'une mère mortelle ; pour cela, il faut qu'entre toutes les créatures il fasse choix de celle qui porte le plus de traits de ressemblance avec le Dieu dont elle est l'ouvrage.

Guidé par sa sagesse, il va chercher dans l'obscurité de la solitude une vierge simple, pauvre, qui ne connaît pas le monde, et que le monde ne connaît pas : qui se dérobe aux yeux des hommes, et qui attire les regards de Dieu ; qui n'est rien sur la terre, et que le ciel préfère à tout ce que la terre estime, une vierge enfin qui ne tient aucun rang parmi son peuple, à qui sa nation n'offre que des rebuts et des mépris, et que Juda rougit presque de compter au nombre de ses filles. Voilà celle qu'il va reconnaître pour sa mère.

Qu'aperçoit donc le Très-Haut dans Marie, qui le détermine à fixer sur elle la préférence d'un choix si glorieux? Il aperçoit tout ce qu'il aime; l'innocence, la pudeur, la sainteté la plus éminente, les fruits les plus précieux des grâces abondantes dont il l'a prévenue, et surtout l'humilité, vertu, pour ainsi dire, jusqu'alors inconnue à la terre. Voilà ce que Dieu voit dans Marie; et, pour le voir, il faut l'œil d'un Dieu, tant la modestie de cette Vierge solitaire a jeté un voile épais sur tout ce qui peut la distinguer.

L'archange Gabriel est envoyé de Dieu même à Marie; car, dit saint Grégoire, il fallait que la plus grande de toutes les nouvelles fût annoncée par le premier de la hiérarchie céleste. Tel devait être le commencement de la réparation : un ange envoyé à la Vierge par la bonté de Dieu, parce que le commencement de la perdition avait eu lieu quand le serpent aborda la femme par la malice du démon. Et puisque le Réparateur divin devait naître dans notre chair, dit saint Augustin, il devait naître de la seule virginité, afin de n'avoir point d'égal dans la nativité. Il devait naître d'une vierge selon le corps, le Chef dont les membres naîtraient de l'Église, vierge selon l'esprit.

L'ange, dit saint Ambroise, trouve Marie seule. En quittant le temple, cette auguste Vierge y avait laissé son cœur. Rentrée dans le monde, elle n'en était pas moins solitaire; le travail et la prière

partageaient ses moments; la retraite cachait et conservait toute ses vertus. Il fallait être un ange pour avoir quelques accès auprès d'elle; encore la vue d'un ange qui se présente sous la forme d'un jeune homme fut-elle capable de l'alarmer. La profession qu'elle a toujours faite de n'avoir, comme vierge, d'entretien particulier qu'avec Dieu; son exacte et sévère régularité, la pudeur et la modestie qui lui sont plus que naturelles, tout cela lui cause un trouble qu'elle n'a pas honte de faire paraître, parce qu'être troublée de la sorte, c'est le véritable caractère d'une vierge fidèle à Dieu. Mais si la présence de l'ange l'inquiète, le discours qu'il lui adresse ne l'alarme pas moins. L'ange s'humilie devant elle et la salue avec respect : *Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.* Cette manière de saluer était sans exemple dans le monde, selon la remarque des saints Docteurs; l'adorable Trinité l'avait réservée pour Marie, afin de faire connaître à tous les siècles son mérite et son incomparable dignité. Marie ne se reconnaît point à cet éloge; elle ignore les trésors de la grâce renfermés au dedans d'elle-même. Les mystères de son cœur ne lui sont pas plus connus que ceux de la Providence. Elle ne répond aux louanges que par le trouble qui l'agite : *Turbata est.* Sa pudeur s'alarme; elle reste anéantie dans l'étonnement d'une apparition si imprévue et d'une salutation

si mystérieuse. Toujours occupée et de la grandeur de son Dieu et de son propre néant, elle ne peut entendre sans embarras un langage si différent des idées que son humilité lui donne d'elle-même. Cette Vierge prudente, dit saint Bernard, savait que l'ange de Satan se transforme quelquefois en ange de lumière; infiniment humble, elle ne pensait pas que l'ange de Dieu dût lui tenir un discours si avantageux. Ne sachant ce qu'elle devait répondre, elle prend le parti de garder le silence jusqu'à ce qu'elle ait examiné quel est celui qui parle. Femmes chrétiennes, imitez la prudence de la très-sainte Vierge, n'agissez point sans connaissance, faites-vous instruire sur les doutes qui vous surviennent. Tâchez de ne jamais faire une action importante sans savoir si vous la pouvez faire en conscience. Défiez-vous des louanges et des flatteries.

Que les sentiments de Marie sont bien différents des vôtres ! Ce n'est pas la louange qui vous trouble ; vous l'écoutez tranquillement, comme un tribut qui vous est dû. Ce que vous ne pouvez supporter sans émotion, c'est qu'on ne vous donne pas celle que vous croyez mériter.

Que ce trouble de Marie, que ces pensées qui l'agitaient au sujet d'une salutation si honorable étaient agréables à Dieu ! S'il la fit saluer en des termes si admirables, c'est qu'il savait qu'elle était incapable de s'en rien attribuer.

Hélas ! une simple promesse de devenir sem-

blable à Dieu, faite par un serpent, amena promptement la chute d'Ève ; l'annonce faite à Marie par un ange qu'elle va devenir la Mère de Dieu, loin de l'éblouir, ne fait qu'intimider la Vierge. Son intégrité lui est si chère, qu'elle est non-seulement à l'épreuve de la flatterie des hommes, mais qu'elle est prête à résister aux avances de Dieu. Être, au prix de sa virginité, Mère du Fils de l'Éternel, Marie n'y saurait consentir ; et, parce qu'elle craint que ce ne soit le sacrifice exigé pour cette maternité suprême, elle dit à l'ange : « Comment cela se ferait-il, puisque je suis vierge et que j'ai résolu de l'être toujours ? »

O admirable dignité de la virginité, préférable même à la qualité de Mère de Dieu ! O sublime entretien, qui suspend les décrets du Tout-Puissant par respect pour la liberté humaine ; il attend le consentement d'une faible créature pour s'incarner ! O Marie ! Marie ! pourquoi ces délais ? Voyez à vos pieds les siècles inclinés qui espèrent de vous leur délivrance. Oubliez, si vous le voulez, les honneurs infinis qu'on vous prépare ; mais songez à la longue généalogie de vos pères, à l'avenir du monde, à notre salut, et dites sans plus d'examen : « J'y consens. »

La très-sainte Vierge médite devant Dieu le discours qui lui est adressé. Loin de vous, femmes chrétiennes, les choses précipitées ! Loin de vous l'acceptation étourdie des voies extraordinaires et la facilité avec laquelle tant d'âmes entrent dans

des routes inconnues, embrassent des pratiques singulières ! Plus l'inspiration est élevée, plus elle est en dehors de l'ordre accoutumé, plus il est nécessaire de se recueillir, de réfléchir, de peser les choses proposées, de consulter un guide éclairé.

Marie ne se contente pas de méditer, elle interroge, elle dit : *Comment cela se fera-t-il ?* Et cependant Marie était pleine de foi, de confiance et de soumission. Nous avons déjà vu que telles étaient ses dispositions : l'Ange leur rend témoignage par le respect avec lequel il lui répond, et Elisabeth les atteste lorsqu'elle s'écrie : *Bienheureuse, ô vous qui avez cru !* La foi la plus vive n'est pas incompatible avec l'étude et l'examen des voies de Dieu. En effet, la foi et l'amour sont inséparables, et l'amour, qui ne peut subsister sans une connaissance commencée de l'objet aimé, doit aspirer à une connaissance plus complète et désirer de connaître mieux, afin d'aimer davantage.

Dans l'ordre pratique, nous pouvons, nous devons dire souvent : *Comment cela se fera-t-il ?* Cette demande est permise, elle est juste, elle est conforme à la sagesse. Lorsqu'une âme fidèle se voit appelée à une vocation extraordinaire, il ne lui suffit pas de méditer au-dedans d'elle-même et devant Dieu, comme Marie le fit d'abord ; elle doit, à l'exemple aussi de la sainte Vierge, interroger ceux qui ont mission pour lui répondre et l'éclairer ; elle doit dire au ministre de Dieu : *Comment*

*cela se fera-t-il ?* Quelque élevée que cette âme puisse être dans la pratique des vertus ou dans la contemplation des choses divines, il lui faut nécessairement passer par cette voie de saine recherche où Marie a passé, et ici se manifeste d'une manière bien frappante une des lois fondamentales du plan divin.

Satisfaite sur le point qui lui donnait le plus d'inquiétude, Marie accorde sans hésiter ce consentement qui doit sauver le monde : *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole, Fiat* : la même parole dont le Créateur se servit pour tirer la lumière du néant. Elle sait que l'Incarnation n'est pas un ouvrage moins étonnant de la toute puissance que la création de l'univers, et que l'ordre de Dieu seul peut opérer une si grande merveille.

A ces mots, l'ange disparut, et *le Verbe se fit chair*.

Ainsi Marie fut élevée à la dignité sans égale de Mère de Dieu : le Fils éternel du Père s'incarna dans le sein immaculé d'une Vierge. La célèbre prophétie d'Isaïe s'accomplit : « Voilà qu'une Vierge concevra. » O moment trois fois heureux ! la Vierge a un Fils, le monde un Sauveur, les hommes un nouveau législateur et un modèle parfait, les pêcheurs une victime, et le Fils même de Dieu une nouvelle nature.

« Elevez vos esprits, dit Bossuet, et considérez attentivement combien grande, combien éminente

est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal d'une telle grâce, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage, non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine, si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge y ait consenti : tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde, d'où la grâce a pris son cours et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas :

« C'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec  
« abondance cet Esprit de sainte ferveur qui,  
« étant premièrement survenu en elle, a inondé  
« toute la terre. Elle a reçu, dit encore saint  
« Thomas, une si grande plénitude de grâce,  
« qu'elle est parvenue à une réunion très-intime



« avec l'Auteur de la grâce, et a mérité de recevoir  
 « en elle Celui qui est rempli de toutes les grâces :  
 « en l'enfantant elle a, en quelque manière, fait  
 « découler la grâce sur tous les hommes. »

« *Ave, Maria.* Je vous salue, Marie. Cette parole, ô ma Reine, est la plus touchante que je puisse vous adresser, car elle est venue du ciel, et c'est l'ange de Dieu qui vous l'adressa le premier. *Ave, gratia plena.* Salut, pleine de grâce. Et de quelle grâce ? de cette grâce qui vient de la nature et qui enchante les regards ? Je ne le nie pas, vous étiez si aimable ! Mais c'est de la grâce céleste et des dons surnaturels dont votre âme était remplie que l'envoyé du Très-Haut vous félicite. A d'autres une part, à vous la plénitude de cette grâce. C'est par la grâce que vous avez mérité d'être Mère du Verbe, c'est par la grâce que je mériterai d'être fidèle à Dieu.

### EXEMPLE.

#### *Récit de Mgr Dupanloup.*

Je me souviens d'avoir rencontré une fois dans ma vie, de l'efficacité de l'*Ave Maria*, un exemple que je n'oublierai jamais. Il y a quelquefois, dans la vie du prêtre, de ces rencontres où je ne sais quel éclair de grâce éternelle pénètre son âme et y projette, avec une douceur infinie, des clartés et comme des splendeurs qui ne se laissent jamais

oublier. J'ai donc eu un jour une révélation de l'extrême puissance de l'*Ave Maria* ; c'était auprès d'un lit de mort, et en recueillant, en bénissant le dernier soupir d'une enfant qui m'était bien chère, une toute jeune femme naguère admise à la sainte Table. J'avais coutume de ne jamais faire faire la première communion sans recommander à mes enfants au moins la fidélité à cette simple et puissante prière l'*Ave Maria*, et cette jeune femme (elle avait vingt ans, et il y avait à peine un an que j'avais béni son mariage), cette jeune femme, depuis sa première communion, avait été très-fidèle à mes conseils ; et même (c'était encore une autre de mes recommandations) elle récitait tous les jours quelques dizaines du chapelet, et, depuis quatre ans, elle le récitait tout entier. Fille d'un des vieux maréchaux de l'Empire et des plus justement célèbres, adorée d'un père, d'une mère et d'un mari, riche, jeune, brillante, heureuse enfin d'avoir donné le jour à un fils ; eh bien ! au milieu de tout ce bonheur présent, de ces rêves d'avenir, tout à coup, à vingt ans, il faut mourir ! A peine mère, frappée d'une de ces maladies inexorables auxquelles on n'échappe pas, il faut mourir ! Et c'est moi qu'on chargeait de lui porter cette terrible nouvelle. J'entrai. Sa mère était dans la désolation, son mari désespéré, son père anéanti plus encore que sa mère, comme cela n'est pas rare : j'ai remarqué plus d'une fois, dans les grandes douleurs, que les femmes chrétiennes, malgré une sensibilité

profonde, portent plus fortement leur peine que les plus vaillants guerriers. J'entrai donc à travers toutes ces douleurs, et ne savais comment aborder la malade. Je fus stupéfait quand, arrivé près d'elle, je lui trouvai le sourire sur les lèvres. Oui, cette jeune femme qui allait être enlevée, par un coup si soudain, à toutes les espérances les plus brillantes, à tous les plus légitimes bonheurs, à toutes les affections les plus tendres, les plus vives, les plus pures, elle me sourit ! la mort s'avancait à pas pressés ; elle le savait, elle le sentait, elle avait un éclat de visage qui en révélait les approches, et elle souriait avec une certaine tristesse douce où la joie surnageait. Je ne pus m'empêcher de lui dire : « O mon enfant, quel coup ! » Et elle, avec un inexprimable accent (je suis encore ému en me rappelant, en retrouvant l'accent d'une voix qui m'était restée si chère) : « Est ce que vous ne croyez pas, me dit-elle, que j'irai au ciel ? — Mon enfant, répondis-je, j'en ai une grande espérance. — Et moi, reprit-elle, j'en suis sûre. » Je lui dis : « Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ? — C'est, me dit-elle, un conseil que vous m'avez donné autrefois.. — Et quel est ce conseil ? — Quand j'ai fait ma première communion, vous nous avez recommandé de dire tous les jours l'*Ave Maria*, et de bien le dire. Je l'ai dit tous les jours, et même, depuis quatre ans, je n'ai pas manqué un seul jour de dire mon chapelet tout entier. Et c'est cela qui fait que je suis sûre d'aller au ciel. — Com-

ment ? lui dis-je. — Je ne puis croire, ajouta-t-elle avec gravité, et c'est une pensée qui ne me quitte pas depuis que j'ai été frappée, je ne puis croire que j'aie dit tous les jours, depuis quatre ans, cinq fois par jour, à la très-sainte Vierge : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi pauvre pécheresse, maintenant et à l'heure de ma mort*, et qu'en ce moment où je vais mourir, elle ne soit pas près de moi. Elle y est, j'en suis sûre ; elle prie pour moi, et c'est elle qui va m'introduire au ciel. »

Voilà ce que me dit cette jeune femme. Et je vis un spectacle que rien ne pourrait retracer, une mort vraiment céleste. Je vis une tendre et frêle créature enlevée, à cette fleur de son âge, à tout ce qui est le bonheur ici-bas, à tout ce qui fait aimer la vie : quittant là, sur la terre, un père, une mère, un mari dont elle était aimée et qu'elle chérissait, un pauvre petit enfin, gage si désiré et si cher, quittant tout cela non sans larmes, mais avec une sérénité radieuse ; consolant ses vieux parents, bénissant son petit enfant, encourageant son pauvre mari ; et, au milieu de tous ces liens qui se brisaient, de tous ces embrassements qui essayaient en vain de la retenir, ne voyant que le ciel, ne parlant que du ciel, et son dernier soupir a été un sourire à la grâce et à la gloire éternelle.

J. M. J.

## VI. JOUR.

**Marie, Mère de Dieu.**

En devenant Mère de Dieu, cette Vierge vraiment bénie parmi toutes les créatures entre dans un état plus saint et plus parfait que les précédents. Il ne faut plus seulement, avec l'ange, la saluer *pleine de grâce*, mais on doit encore admirer en elle le temple nouveau de l'Auteur de la grâce, qu'elle possède à présent dans son sein, et qui lui est uni de l'union la plus étroite.

Quelle intimité, en effet, quelle communication divine ne s'établit pas alors entre la Mère et le Fils ! Tandis que de sa propre substance elle donne l'accroissement et la forme au corps adorable de l'Homme-Dieu, qui ne fait plus qu'un avec elle, son Fils, par sa présence, lui communique, pour ainsi dire, sa substance divine, nourrissant spirituellement l'âme de sa Mère des lumières de la plus pure sagesse, et son cœur des feux de la charité la plus ardente, faisant ainsi pour son âme ce qu'elle fait pour son corps.

Quelle union parfaite ! Il n'en est point de plus grande dans l'ordre de la nature ni de plus étroite dans l'ordre de la grâce que celle de Jésus et de Marie, si ce n'est celle de l'union personnelle hy-

postatique du Verbe avec l'humanité. Les dispositions, les sentiments du Fils passent dans l'âme de la Mère, et ils ne font l'un et l'autre qu'une même chose moralement. Ceux qui n'ont jamais aimé, dit saint Augustin, ne savent pas combien il y a de force dans l'amour pour transformer vraiment celui qui aime en l'objet aimé, et pour en faire un autre lui-même, jusqu'à lui donner les mêmes volontés, les mêmes inclinations et quelquefois les mêmes pensées. C'est ainsi que Marie n'avait pas une volonté, un sentiment, une inclination qui ne fût en union avec son Fils; elle était toute transformée en Jésus-Christ. Prodige vraiment inouï ! Marie peut dire : *Je vis ; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ;* et Jésus-Christ peut dire dans un sens : *Je vis ; non, ce n'est pas moi qui vis, c'est ma Mère qui vit pour moi...* O aimable union et admirables rapports de Marie avec Jésus et de Jésus avec Marie ! Jésus et Marie sont unis corps à corps, cœur à cœur, âme à âme, esprit à esprit (1).

Qui pourrait dire avec quel profond respect Marie portait au-dedans d'elle-même le Verbe incarné ? Comme elle veillait sur toutes ses pensées, sur tous les mouvements de son cœur, afin de ne

(1) Oui, chrétiens, le Sauveur conçu est à Marie, le Père céleste lui a fait ce présent. Tout le reste de sa vie est à tous les hommes : mais dans le temps qu'elle le conçoit et qu'elle le porte dans ses entrailles, elle a droit de le posséder toute seule.  
(BOSSUET.)

rien faire d'indigne d'une créature appelée à une vocation si sublime !

Ah ! si le prêtre le moins pieux et le moins fervent est cependant plein de religion et de respect quand il porte le Très-Saint Sacrement, comment nous faire une juste idée des sentiments dont le cœur de Marie était rempli quand elle tenait, non pas seulement entre ses mains, mais au-dedans d'elle-même, le Fils unique de Dieu revêtu de notre nature ?

Avec quel respect religieux une mère chrétienne porte en son sein, comme dans un sanctuaire béni de Dieu, la grâce qu'elle a reçue de lui ! avec quelle mystérieuse confiance en la bonté divine, avec quelle ineffable sollicitude elle pense à cette jeune âme qui touche de si près à la sienne, et à ce faible corps qui ne fait qu'un encore avec elle-même ! quel amour et quels pieux ménagements pour cette nouvelle et seconde vie qu'elle sent en elle (1) !

(1) Madame Eugénie de Mun, mère du comte Albert de Mun, écrivait à sa sœur ces lignes touchantes quelques mois avant de mettre au monde son premier-né :

Je suis prête à tout, et je fais bien chaque jour la prière d'être plutôt privée du bonheur de la maternité que d'avoir un enfant qui ne soit pas chrétien. J'offre mille fois par jour sa petite âme à Dieu, afin d'obtenir que le don de son amour lui soit donné en même temps que le don de la vie ; puis, après avoir pensé à toute la beauté que je désire pour son âme, je pense aussi à la beauté que je voudrais pour son cher visage. Oh ! je l'avoue, je voudrais qu'il fût beau, qu'il eût de ces yeux tels que je me les figure. Enfin,

« Qu'elle sera pure et élevée dans ses pensées, dit un philosophe, la jeune femme qui saura que ce sont ses désirs et ses pensées qui imprimeront la première forme à l'esprit de son enfant ! Avec quelle fidélité cette mère va entretenir l'amour divin dans son cœur ! Quels parfums de pureté et de vertu elle va y répandre, lorsqu'elle saura qu'elle prépare mystérieusement l'esprit du nouveau-né ! »

Quelle gravité sainte ne faut-il pas ? quelle délicatesse, quelle réserve, quelle sagesse, quel calme de toutes les passions, afin que la vie de cet enfant se forme sans secousse violente dans la profonde paix d'une âme tranquille, afin qu'un sang doux et pur circule dans ses veines, et qu'il soit aussi prédisposé, autant que possible, à des mœurs paisibles et vertueuses !

Fénelon était bien dans ces pensées, lorsqu'il disait : les enfants maltraités dans leur plus jeune âge, et cela se peut dire aussi du temps qui précède la naissance, deviennent ardents et inquiets pour leur vie ; leur sang se brûle ; *le corps encore tendre et l'âme qui n'a encore aucune pente vers*

Dieu me le donnera, et tout ce qu'il fait est bien fait. Mais je songe à cette merveille de la naissance, à ce grand mystère qui n'a d'égal que celui de la mort ! Penser qu'un être qui n'est pas sera ; que je sentirai vivre en moi une autre vie que la mienne ; que je sentirai naître en moi une créature immortelle ; se dire que cette âme une fois créée ne périra plus, il y a de quoi assurément admirer les œuvres de Dieu. » Comme ses vœux ont été exaucés !



*aucun objet, se plient vers le mal ; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres quand ils sont grands (1).*

Quel malheur, si l'enfant devenait victime des fautes d'une mère imprévoyante et incapable de se priver de certaines jouissances, de bals, de plaisirs, de nature à compromettre la santé et l'avenir de l'être chéri qui lui doit l'existence ! Ève avait-elle calculé froidement toutes les suites effroyables de

(1) On lira avec intérêt le passage suivant d'un profond penseur de nos jours :

« Cette loi générale des reproductions, savoir : que chaque être produit des êtres de même nature que la sienne, est applicable au moral comme au physique. Songe, ô jeune mère, avec quelle anxiété Dieu soigne les dispositions de ton cœur, de ton cœur qui dans ce moment porte la liberté pour deux. Si déjà tu prends tant de soin de ton corps pour assurer la santé de ton fils, quels seront les soins que tu vas prendre de ton âme pour assurer la pureté de la sienne ! Oui, tu commences véritablement ici son éducation.

« La mère dépose dans le corps et dans l'âme de l'enfant les dispositions que l'éducation ne fait ensuite qu'exercer ou combattre. Elle élève son fils en deux fois : elle lui donne la nature de son être, et dans l'éducation ultérieure, la volonté par laquelle il s'en servira. »

M. l'abbé Bautain dit de son côté :

« La femme aime son enfant comme elle s'aime elle-même, sans réflexion et par la seule impulsion de la nature. C'est qu'en effet son enfant, c'est elle. Elle l'a porté en germe dans son sein, avant la conception ; il a été engendré, formé, organisé dans ses entrailles ; il était implanté dans sa substance, se nourrissait de son sang et vivait dans la plus étroite sympathie avec elle. Tout ce qu'elle a senti, éprouvé, aimé, désiré, a retenti dans son fruit et s'est imprimé dans cette existence encore si tendre. Elle l'a moulé, façonné, le pénétrant de tous les rayons de sa vie et s'*imaginant* pour ainsi dire en lui. »

sa faute? Avait-elle l'intention directe d'appeler tant de maux sur sa postérité? Qui oserait le dire? Et pourtant lui en a-t-elle moins légué cet héritage de misères et cette double mort?

Mère chrétienne, quelle leçon! N'est-ce donc pas assez des infirmités qui se transmettent involontairement, hélas! sans y joindre encore des causes qu'il serait si facile d'écarter? Vos enfants font plus que résider en vous; ils vivent de vous; ils prennent de votre substance; ils vous mangent et vous boivent. Vous êtes leur racine et leur séve. Ils naissent de votre sein; bien davantage encore naissent-ils de votre cœur. A cause d'eux vous soignez votre santé, je vous en loue et les en félicite; mais à cause d'eux, par amour ou par pitié pour eux, ne soignerez-vous pas aussi votre âme? Avez-vous calculé, pouvez-vous calculer le mal que vous leur faites, soit actuellement, soit par avance, en ne soignant point cette âme où, moralement parlant, la leur doit bientôt prendre sa forme, et ce que vous leur enlevez de vous en vous retirant vous-même de Dieu? Condamneriez-vous donc ces êtres que les bons anges appellent déjà leurs frères, qui tout à l'heure seront les petits frères du Christ, et qui, s'ils mouraient baptisés, verraient immédiatement la face du Père céleste, les condamneriez-vous à être portés sur les bras d'une pécheresse, et allaités au sein d'une ennemie de Dieu?

Faites en sorte que cet enfant qui, selon la belle

parole de saint Augustin, n'est pas encore le temple de Dieu par le baptême, mais grandit et croît dans le temple de Dieu, qui est votre sein maternel, soit souvent offert par vous à ce Dieu, dont il doit être un jour, lui aussi, le temple vivant, et, par vos prières et vos bonnes œuvres, appelez à l'avance toutes les bénédictions du ciel sur lui.

Ah! combien de fois ne l'avons-nous pas dit à des mères chrétiennes, dignes d'entendre ce langage! « Puisque la grande bénédiction divine est en vous, dans ce profond mystère de la maternité reçue de Dieu même, voyez et sentez la dignité de votre vocation et la grandeur même de votre puissance. Qu'il n'y ait désormais, dans vos pensées et vos sentiments, rien que de noble et de pur. Vous n'êtes plus seule, vous êtes deux. Quand vous priez, quand vous communiez, priez, communiez pour l'enfant que Dieu vous a donné; cherchez ainsi à lui procurer déjà quelque chose de la nourriture céleste. En recevant Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, demandez lui d'inspirer à ce jeune cœur, si près du vôtre et du sien, les germes de la foi, de la grâce et des vertus d'en haut. En vous mettant souvent en communication avec Jésus-Christ à la table sainte, votre langue, vos lèvres, vos yeux, votre cœur se trouvant en contact avec le *Verbe* incarné, vous puiserez à la source même la vie des âmes, vous y puiserez les saintes paroles, les purs regards, les pensées célestes, tous les sentiments de la vertu, et remplie du Dieu très-saint, qui est

à la fois *vérité, pureté, charité*, vous vous mettez en communication avec votre enfant, vous lui transmettez la vie surnaturelle et divine. Invoquez souvent Marie, afin que ce petit être sente par elle la présence de Jésus, comme autrefois Jean-Baptiste. Priez le divin Rédempteur de le baptiser, pour ainsi dire, à l'avance, dans son infinie bonté, de le préparer du moins, de le conserver par sa providence pour le saint baptême, et de le bénir déjà comme il bénissait autrefois les enfants entre les bras de leurs mères (1). »

Quelles joies dans la suite, lorsque la mère chrétienne verra éclore sous ses yeux les heureuses dispositions dont elle avait déposé le germe dans l'organisme de son fils ! Avec quel orgueil elle le montrera à son époux ! Oh ! cette mère doit éprouver quelque chose de la joie infinie de Dieu lorsqu'il voit une âme avancer par les soins de sa grâce.

(1) Dès qu'il eut plu au ciel de donner la fécondité à son mariage, madame de Boissy, mère de saint François de Sales, aimait à venir souvent devant les autels épancher son âme reconnaissante, et consacrer au Seigneur le fruit qu'elle portait. Devant le saint Suaire elle l'offrit à Notre-Seigneur, le priant de tenir cet enfant à jamais pour sien, en vertu du don qu'elle lui en faisait.

Madame Acarie consacra ses enfants à Dieu avant même qu'ils fussent nés, et sa seconde fille a déclaré qu'elle devait à cette consécration, qui avait précédé sa naissance, l'attrait qu'elle sentit pour la vie religieuse dès ses premières années. Pendant ses grossesses, la mère de saint Bernard s'approchait fréquemment de la table sainte, afin que Jésus-Christ, descendant en elle, y déposât un germe de salut pour l'enfant qu'elle portait.

Saint François de Sales remarque que la mère de saint Augustin, étant enceinte de lui, avait coutume de l'offrir à Dieu cent fois le jour. Ah ! pour mesurer la source des bénédictions qui descendent sur cette mère et sur son fils, il faudrait concevoir quels torrents de grâces les trois Personnes répandent sur les époux qui leur préparent ainsi des âmes dès le sein de leur mère. C'est de ces enfantements spirituels que naissent les plus beaux rejetons de l'humanité ; c'est là qu'est renfermé l'espoir du monde. (*Voyez la note 1, à la fin du volume.*)

Plus on sonde ce mystère de la maternité humaine, plus on est ébloui de ce qu'il contient de divin. La maternité, c'est l'être étendu, la vie transmise et la création continuée. C'est le temps faisant écho aux libres conceptions de l'intelligence éternelle ; c'est le néant s'éveillant sur l'appel gratuit de l'amour ; c'est une pauvre créature entrant d'office dans les opérations de Dieu les plus saintes, les plus hautes, les plus étonnantes et, ce semble, les plus réservées. C'est le mariage de cette créature avec la toute-puissance, un libre concours qu'elle lui prête et un service qu'elle rend à l'infinie bonté. C'est la Providence même se faisant chair et sang, après s'être fait dilection humaine et tendresse. Et quand la grâce vient sacrer ici la nature, comme il arrive chez les chrétiens, Dieu devient l'oméga de cette œuvre dont il était l'alpha ; il l'enserme de toutes parts, y couronnant tout ce

qu'il y a fondé, pour ensuite s'y mirer, s'y glorifier et y prendre à jamais ses délices. Montant alors plus haut, pour ainsi dire, que l'acte du Créateur, auquel elle est d'abord naturellement associée, la mère chrétienne, celle qui enfante et dans la grâce et pour le ciel, participe, au moins en principe et comme il est possible, à l'acte même de la génération éternelle : car, de moitié avec ce Père céleste, de qui toute paternité dérive, elle met au monde un être qui, baptisé dès sa naissance, devient, et doit régulièrement demeurer, par-delà tous les siècles, un membre vivant du Christ, c'est-à-dire du Verbe incarné, de ce même Verbe par conséquent que le Père « engendre avant l'aurore dans les splendeurs des saints, » Dieu comme son Père et un seul Dieu avec lui dans l'unité de leur commun Esprit, dit M. l'abbé C. Gay.

### EXEMPLE.

#### *La Mère admirable.*

Il y a environ trois siècles, vivait en Allemagne, à l'Université d'Ingolstadt, dirigée par les PP. Jésuites, un religieux nommé Jacques Rhem, célèbre par ses vertus éminentes et les faveurs extraordinaires qu'il recevait du ciel, non moins que par sa grande dévotion envers Marie et son zèle à procurer sa gloire. Il avait établi une congrégation de jeunes gens sous le nom d'Académie de Marie.

Les associés s'obligeaient à dire toujours quelque chose de Marie dans leurs conversations. Le titre avait favorisé l'œuvre : une ferveur admirable régnait parmi les membres de la congrégation ; ils remplissaient leurs maîtres de joie, édifiaient leurs condisciples.

Or l'amour filial est souvent jaloux de pénétrer le secret d'une mère pour lui plaire davantage, et les saints sont des hommes de désir comme Daniel. L'ardent désir du P. Rhem était de connaître quel est celui des titres donnés à Marie, dans les litanies de Lorette, qui plaisait le plus à la Mère de Jésus. Or, un jour que les jeunes académiciens de Marie, réunis dans leur chapelle, chantaient les litanies de Lorette, un émouvant prodige se manifesta. A l'invocation *Mater admirabilis, ora pro nobis*, la Reine du ciel se montra resplendissante de lumière ; et de sa voix pleine d'une tendresse maternelle et toute divine :

— Le titre que je préfère à tous les autres, dit-elle, est celui de Mère admirable.

— *Mater admirabilis*, s'écria le Père plein de reconnaissance et comme ravi en extase ; puis il ajouta :

— Allons, mes enfants, répétez trois fois cette invocation.

Et tous chantèrent trois fois avec transport : *Mater admirabilis, ora pro nobis*.

Dieu seul sait les grâces qui inondèrent ces jeunes cœurs après cette précieuse révélation.

---

VII<sup>e</sup> JOUR.

## La Visitation.

Instruite par l'ange Gabriel des grâces extraordinaires que le Ciel avait répandues sur les jours déjà avancés de Zacharie et d'Élisabeth son épouse, la Vierge Marie prenant, dit l'Évangile, la route des montagnes, partit en toute diligence, heureuse d'aller féliciter sa vertueuse parente de la miraculeuse cessation de sa stérilité.

Élisabeth ne s'attendait nullement à la visite de sa cousine, qu'elle ne croyait pas instruite de son secret ; et Marie, fort résolue de garder le sien, caché à Joseph lui-même, ne venait pas chercher les félicitations de sa parente. Mais le Seigneur, pour l'exécution de ses desseins et pour la consolation de toutes les deux, fit connaître à la mère du Précurseur que sa jeune amie était la Mère du Messie. A peine entrée dans la maison de Zacharie, Marie courut saluer sa cousine et lui témoigner la part qu'elle prenait à son bonheur.

A la voix de la Mère de Dieu, Élisabeth fut tout à coup remplie de l'Esprit-Saint ; l'enfant qu'elle avait conçu tressaillit de joie, et rendit ses premiers hommages à Celui dont il devait préparer les voies. En effet, dit Origène, jusqu'à ce que Celle qui porte



dans son sein l'Auteur de la grâce soit venue à Élisabeth, nous ne lisons pas qu'elle ait reçu cette abondante effusion de grâces. Mais sitôt que la voix de Marie a retenti à son oreille, que de vives lumières se répandent dans son esprit, de combien de mystères se trouve-t-elle instruite ! Elle voit un Dieu dans le sein de Marie, et aussitôt elle rentre profondément dans l'humble sentiment de sa bassesse. Une espèce de combat d'humilité et de charité s'élève entre ces deux parentes ; c'est à qui s'abaissera davantage, à qui célébrera avec plus de magnificence les miséricordes du Seigneur. Ce n'est point ici une visite de pure cérémonie. La première entrevue ne se passe point en honnêteté de paroles, en éloges réciproques et mutuellement renvoyés avec art : vaine civilité que s'épargnent l'un à l'autre des cœurs véritablement amis. Tout ce qu'elles ont d'obligeant à se dire se tourne en actions de grâces pour le Seigneur.

La douce scène de la Visitation, où Élisabeth, Jean-Baptiste et Marie prophétisent sous l'impulsion du Dieu caché, contient, dit Bossuet, une révélation profonde de l'économie de la grâce et de la manière dont Jésus agit diversement sur les âmes. Il est caché, et il opère tout. Nous voyons dans Élisabeth l'humble étonnement d'une âme qu'il approche, dans Jean-Baptiste l'ardent transport d'une âme qu'il attire, dans Marie l'ineffable paix d'une âme qu'il possède.

Sous l'influence de la grâce, Jean est déjà le pré-

curseur; ses mouvements avertissent sa mère : « L'enfant que je porte a tressailli de joie. » *De joie*, c'est-à-dire avec connaissance; et telle est l'abondance de la bénédiction et l'éclat de la lumière, que sainte Elisabeth redit à Marie la parole de l'ange : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Elle va plus loin, elle la nomme *Mère de Dieu*, et ensuite elle glorifie sa foi dans les mêmes termes que Jésus emploiera : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru. » Jésus le dira à Pierre et, après sa résurrection, à Thomas. L'Évangile n'a qu'un langage, le même à la veille de Bethléem, le même au lendemain du Calvaire.

Elisabeth dit encore à Marie : *Le fruit de vos entrailles est béni*. C'est ce fruit suave dont il a été écrit : « L'odeur de mon fils est semblable à celle d'une terre féconde; » ce fruit est destiné à nourrir les âmes et à détruire en elles les effets du fruit fatal recueilli par la désobéissance d'Ève.

Ne l'oubliez pas, femmes chrétiennes, une visite c'est la rencontre de deux âmes qui respectent en elles l'image de Dieu. Vous voyez d'abord quelle pensée élevée vous précède dans un salon et accompagne vos paroles; ne perdez jamais de vue que vous portez Jésus-Christ en vous par sa grâce, et souvent dans votre cœur par la sainte communion. Le reflet de cette divine présence devrait être manifeste autour de vous. Que la douceur de l'esprit du divin Maître, sa

prudente simplicité, sa charité s'écoulent de vos lèvres.

L'empressement de Marie à aller visiter sa cousine et à demeurer auprès d'elle vous apprend que, pour remplir certains devoirs de parenté et de bienséance, il faut savoir sacrifier au besoin la retraite, le silence, l'oraison, les autres exercices de piété, et ne faire nulle difficulté de se produire au dehors. Si la piété de Marie eût été mal entendue, que de raisons apparentes n'aurait-elle pas d'omettre cette visite et de rester enfermée avec Dieu dans la solitude de Nazareth ! La grâce ne permet pas de négliger ce qu'on doit au prochain même par simple bienséance, et renoncer à ces sortes de devoirs, sous prétexte de dévotion, c'est abuser de la dévotion même et en méconnaître l'esprit. Comportez-vous comme Marie dans ces occasions indispensables, votre piété n'en souffrira pas. Prenez garde seulement de ne rien accorder à la dissipation et à l'envie de vous produire au dehors. Marie s'oublie pour ne s'occuper que de sa cousine ; mais elle n'oublie pas Dieu, et dans les distractions extérieures, inévitables en un tel voyage, elle ne perd pas un instant sa sainte présence. Tous ses discours étaient de Dieu ou tendaient à Dieu. Par ses attentions, sa charité pour sa cousine, par sa modestie, son affabilité, son air tout céleste, par toutes les vertus qu'elle eut occasion de pratiquer, elle édifia la famille d'Élisabeth et les personnes qui la venaient voir.

Marie vous fournit, dans cette circonstance, des règles excellentes dans vos rapports avec le monde. 1° Ne cherchez pas de vous-mêmes les occasions de voir le prochain, mais attendez que Dieu vous les présente. Soyez retirées, comme Marie, par attrait et par choix, mais communiquez-vous comme elle au dehors, quand il le faut et que la grâce vous y pousse. 2° Ne voyez, autant qu'il dépend de vous, que des personnes pieuses qui puissent vous être utiles. Ne regrettez pas le temps passé avec elles, tant que de bonnes raisons vous y obligent, et contentez-vous de vous montrer chez les autres, à qui vous rendez les devoirs de civilité, quand vous voyez qu'il n'y a nul profit ni pour elles ni pour vous. 3° Craignez la dissipation dans le commerce des créatures ; ne les visitez pas pour fuir l'ennui ni pour chercher des consolations humaines : le recueillement intérieur ne saurait subsister avec de telles visites. Quand on possède Dieu dans son cœur, on se passe volontiers de l'entretien des créatures, et l'on ne s'y prête que quand la charité le demande. 4° Enfin, à l'exemple de Marie, ne prolongez pas les visites au-delà du temps nécessaire, lors même qu'elles ont la charité pour objet. En suivant ces règles de prudence et de discrétion, ne craignez pas de quitter quelquefois votre retraite pour visiter le prochain. Que les méchants se cachent, s'ils le veulent : le monde ne perdra rien à ne pas les voir ; mais les gens de bien se rendent utiles par cela

seul qu'ils se montrent. Il faut d'ailleurs que le monde sache que la vie chrétienne n'est ni triste ni sévère, mais simple, douce et facile ; que, loin d'être un obstacle aux relations sociales, elle les facilite, les adoucit, les épure et les sanctifie.

Vous ne sauriez croire combien il est important que les personnes pieuses présentent habituellement, dans leur conduite, dans leurs relations et dans leurs entretiens, ces formes de joie sainte, de sereine expansion et de gracieux épanouissement qui attirent et sont comme l'image vraie de cette sagesse divine, *laquelle se montre à travers les chemins avec un visage riant*. La femme surtout a été admirablement douée sous ce rapport : quand le fond de son cœur est à Dieu et qu'elle laisse la grâce perfectionner encore ce qu'il y a d'aménité dans les formes de son caractère, elle devient une sorte de talisman divin qui rapproche les cœurs de Dieu ; elle prêche sans rien dire ; elle exerce une salutaire influence, d'autant plus solide qu'elle est calme et silencieuse ; elle attire vers Dieu, comme une belle peinture rappelle, en éveillant les plus doux souvenirs, l'image d'une personne bien chère.

« Les chrétiens, dit saint François de Sales, sont des hommes qui ont des cœurs angéliques, ou des anges qui ont des corps humains ; ils ont des ailes pour voler et s'élever à Dieu par la sainte oraison ; mais ils ont des pieds pour cheminer avec les hommes par une sainte et amiable conversa-

tion. Leurs visages sont beaux et gais, d'autant plus qu'ils reçoivent toutes choses avec douceur et suavité. »

Le grand dessein de Dieu, dans la visite de Marie, était la sanctification du précurseur de Jésus. Vous rendez ou vous recevez une visite qui vous semble de pure cérémonie ; peut-être Dieu veut-il s'en servir pour le bien spirituel de la personne qui vient vous voir. Un mot jeté comme par hasard ouvrira le cœur de celui qui vous écoute et y produira des fruits de grâce. Combien de conversions ont commencé par de semblables entretiens, où l'on ne se proposait d'abord rien de sérieux ! Combien d'âmes sont entrées par cette porte dans les voies de la perfection ! L'intimité est souvent plus propice aux développements des principes chrétiens que ces prédications solennelles faites au milieu du bruit du monde, que ne domine pas toujours la voix des ministres de Jésus-Christ.

Saint François de Sales a fait plus de bien par ses conversations que par ses sermons et ses controverses. Prêtez-vous donc à toutes les bien-séances qu'exige le commerce avec le prochain ; portez-y des vues pures ; soyez fidèles à la grâce, afin qu'elle conduise vos pensées et vos discours, et Dieu saura en tirer sa gloire. Dans vos visites imitez Marie, rendez-les en charité ; alors sous une simple civilité il se cachera de grands mystères ; la grâce s'augmentera ou se déclarera par l'humilité, par l'exercice d'une amitié sainte.

Cultivez, Mères chrétiennes, les devoirs de la parenté. Soyez amies, comme Marie et Élisabeth ; que vos conversations soient pleines de Dieu, que votre amitié s'exerce par la piété. Alors elle sera excellente, parce que son lien sera Dieu ; excellente, parce qu'elle tendra à Dieu ; excellente, parce qu'elle durera éternellement en Dieu. Jésus sera au milieu de vous, et vous sentirez sa présence (1).

O Dieu ! sanctifiez les visites ; ôtez-en la curiosité, l'inutilité, la passion, l'inquiétude et la dissimulation ; faites-y régner la cordialité, la simplicité et et le bon exemple.

Voici des conseils pleins de l'esprit de foi que le vénérable abbé Olier donnait à une âme pieuse :

« Quand vous irez visiter une personne distinguée, faites-le toujours dans l'esprit et dans la vue d'adorer Dieu en elle, sous quelque état qu'il y paraisse pour être honoré.

« En visitant des personnes de moindre condi-

(1) Quand vous entrez dans un salon, soyez modeste et grave ; veillez sur vos sens, principalement sur les yeux. Ne vous livrez pas dans la conversation, surtout quand il y a des étrangers. Parlez avec tant de sagesse et de discernement, que vous fassiez en sorte de *n'avoir jamais à revenir* sur ce que vous avez avancé. Rappelez-vous que dans le monde tout est observé, redit, commenté et souvent envenimé. Parlez peu des personnes de votre connaissance, ou dites-en du bien. Dans les rapports extérieurs, soyez longtemps sur la réserve, contentez-vous d'être polie... Ne prolongez pas vos visites chez les femmes mondaines.

(Avis spirituels.)

tion, faites-le dans la disposition de Dieu même, visitant les petits, et descendant avec bonté, douceur, charité, et même avec humilité, pour voir les choses basses et pour se plaire avec elles, dans le dessein de les aider, de les consoler et de les servir. »

### EXEMPLE.

#### *Salutaire influence d'une mère chrétienne.*

Un pauvre jeune homme, jeté de l'abri tutélaire de la famille au milieu des séductions de la capitale, perdit bientôt les bons principes et les habitudes vertueuses que sa mère lui avait donnés. Hélas ! c'est l'histoire de bien des jeunes gens. Sa pieuse mère était morte cependant, et ses leçons et son souvenir avaient reçu cette mystérieuse consécration de la mort qui aurait dû les rendre plus inviolables. En mourant, elle avait fait promettre à son fils qu'il prierait pour elle tous les jours, à dix heures du soir. Ce fut ce qui le sauva. Une fois qu'il était seul, triste et morne, calculant avec désespoir les résultats de sa vie déréglée, il entendit l'horloge d'une église sonner cette heure solennelle où il priait autrefois. L'image de sa mère se leva du fond de son âme agitée, une larme mouilla ses yeux ; tous ses souvenirs d'enfance, toutes ses prières oubliées lui revinrent en mémoire, il se sentit ému et changé, et ce fut par sa mère qu'il put se rattacher à la vie et à la vertu.



Quel est le fils au cœur aimant qui n'ait partout sa mère présente, qui n'entende partout retentir au-dedans de lui la douce voix de sa mère, qui ne se réjouisse de retrouver dans tous les événements heureux de sa vie la main de sa mère, qui ne croie souvent éprouver les effets de la sollicitude et des prières maternelles ? Frédéric Ozanam avait pour sa mère vivante un culte qu'il lui conserva toujours. Quand il l'eut perdue, sa douleur fut extrême ; mais le premier déchirement passé, il se fit en lui un phénomène qu'il appelle la *conviction de la présence réelle de sa mère*. Il lui semblait qu'elle le suivait encore, qu'elle l'inspirait, qu'elle le récompensait, comme au temps de son enfance, par des caresses sensibles.

L'image de notre mère est la seule image que rien ne décolore, son souvenir est le seul souvenir que rien n'efface, ses larmes sont les seules larmes qui semblent toujours tomber sur notre cœur pour l'attendrir ; sa voix est la seule voix que la tombe n'empêche pas de nous encourager ou de nous reprendre. Longtemps après que notre mère nous a été ravie, ses plaintes, ses doux reproches, ses conseils, ses paroles affectueuses frappent encore nos oreilles. Au milieu du tourbillon des plaisirs et de l'enivrement des voluptés, qui donc a tout à coup arrêté ce jeune homme ? Qui l'a rendu sérieux et pensif ? Une voix bien connue, un gémissement qui n'a pu être oublié, la voix et le gémissement de sa vertueuse mère. Parmi toutes les agitations du

monde, qui a rappelé à cet heureux du siècle, à ce favori de la fortune, les maximes de la piété chrétienne qu'il suçait dans son enfance avec le lait maternel ? Un souvenir, un cri de sa mère au tombeau.

La voix gémissante de Marie retentit toujours dans l'Église, et toute femme vraiment chrétienne la fait arriver jusqu'aux oreilles de ses enfants. Je ne serai pas toujours auprès de vous, leur dit-elle, la mort interrompra mes discours et mes soins. Mais, si seuls que vous soyez sur la terre, souvenez-vous que vous avez toujours une mère dans les cieux, une mère qui vous voit, une mère qui vous aime, une mère qui vous couvre de sa protection. Quand le monde et le démon voudront, par leurs perfides conseils, vous éloigner de Jésus-Christ, écoutez au fond de votre cœur la voix de Marie, qui vous rappelle et vous retient auprès de son divin Fils. Dans cette voix si pressante et si douce, vous entendrez encore la voix de votre mère.

J. M. J.

VIII<sup>e</sup> JOUR.**Séjour de Marie chez Elisabeth.**

*Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Elisabeth, et elle retourna en sa maison.* La charité ne doit pas être passagère. Quiconque porte la grâce ne doit pas aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre.

Qui pourrait dire les soins respectueux et les égards pleins de tendresse d'Élisabeth pour une jeune parente dont l'âge lui donnait le droit de la regarder comme sa fille, et que sa suprême dignité élevait fort au-dessus des plus parfaites créatures ? Marie, de son côté, n'en avait ni moins de considération ni moins d'assiduité pour une vertueuse cousine comblée des dons de Dieu et qu'elle aimait comme sa mère. C'étaient des deux côtés des attentions réciproques qui rendaient leur commerce également saint et consolant. Là où est l'esprit de Dieu, là aussi se trouvent la sincérité, l'union des cœurs, le bonheur des sociétés et la paix des familles.

Une fidèle servante de cette auguste Vierge, Catherine Emmerich, nous peint d'une manière touchante la conduite humble, pieuse et dévouée que Marie mena dans la maison de sa cousine :

prévenante comme une fille ne l'a jamais été pour sa mère, elle suit les moindres pas d'Élisabeth, elle partage avec elle tous les soins du ménage; elle l'aide à dresser la table frugale où vient s'asseoir Zacharie; elle prépare les langes de l'enfant qui va naître; elle travaille aux différents objets qui doivent être attribués aux pauvres le jour de cette naissance heureuse; plusieurs fois pendant le jour, le soir bien avant dans la nuit, le matin dès les premiers rayons de l'aube, on voit les deux saintes femmes prosternées à côté l'une de l'autre et répandant, en présence de Jéhovah, leur âme, leur cœur, leurs prières.

La Mère de Dieu se rendait chaque jour à une source voisine, connue encore aujourd'hui sous le nom de *Fontaine de la Vierge*, et marchant sous le fardeau de l'urne domestique, rapportait elle-même toute l'eau nécessaire à la famille de ses hôtes. Ceux qui la voyaient passer songeaient aussitôt à la sage Rebecca ou à la belle et modeste Rachel, si admirées de la jeunesse et des vieillards de Mésopotamie, quand elles se dirigeaient vers le puits antique de leurs pères, et chacun, la bénissant, lui disait dans le secret de son cœur: « Que ton pèlerinage soit long et heureux sur la terre d'Israël, ô charmante étrangère! » — « Enfin, ajoute Marie d'Agréda, telle fut la bonne odeur des vertus que la sainte Vierge répandit dans la maison de sa cousine Élisabeth, qu'un grand nombre de personnes des environs, attachées jusqu'alors à

la pratique du mal, changèrent tout à coup de voie et retournèrent au bien, qu'elles ne quittèrent plus. »

Marie, dit saint Jérôme, est semblable à l'Arche du Testament, revêtue d'or au dedans et au dehors : au dedans, par l'amour et la contemplation des choses divines ; au dehors, par la charité et l'exercice des bonnes œuvres. Une âme vraiment intérieure s'applique, à l'exemple de la sainte Vierge, à ne point séparer l'occupation de Marie de celle de Marthe, et à les subordonner de manière que l'une ne nuise point à l'autre. Elle ne néglige aucun des devoirs de son état, même ceux de bienséance ; mais elle met à la tête de tous ses devoirs l'union inséparable avec Dieu, la dépendance continuelle de la grâce. Elle rend au prochain tous les services qui dépendent d'elle ; mais elle attend que la Providence lui en fournisse l'occasion. Elle parle, elle agit en paix sous la direction de la grâce, et elle n'aspire qu'à se trouver seule avec Dieu.

Par un des privilèges de sa maternité divine, Marie n'éprouvait aucune des incommodités réservées aux filles infortunées d'Ève. Il n'en était pas de même sans doute d'Élisabeth, à qui sa vieillesse pouvait faire appréhender un terme destiné pourtant à combler tous ses vœux. Marie prodiguait à sa cousine les encouragements et les consolations ; par des soins affectueux et constants, elle lui adoucissait les premières douleurs.

Il ne faut pas croire que les grandes âmes admises aux opérations de Dieu les plus sublimes deviennent dès lors incapables d'une douce société. C'est une erreur de ne se les figurer jamais que bien au-dessus de la sphère des hommes, dans les ravissements et les extases. En les consacrant de la sorte à une admiration stérile, nous nous priverions du fruit de leurs exemples.

Pourquoi, se demande saint Ambroise, la Vierge resta-t-elle si longtemps auprès de ses parents ? Marie, dit-il, ne fut pas retenue durant trois mois auprès d'Élisabeth par le seul motif d'une douce et tendre amitié ; elle y demeura aussi pour le progrès spirituel du précurseur du Christ. Si, dès l'arrivée de Marie, et au premier mot qu'elle prononça, l'enfant tressaillit de joie dans le sein de sa mère, si la mère elle-même fut en même temps remplie du Saint-Esprit, combien durent s'accroître la grâce divine et les dons célestes dans la mère et dans l'enfant pendant ce séjour prolongé ! A l'exemple des athlètes, le saint prophète, par les onctions de la grâce, se préparait au combat.

Que les entretiens de Marie et d'Élisabeth durent être saints et pleins de douceur ! L'une jeune, naïve et ignorante du mal, comme Ève au sortir des mains du Seigneur, l'autre déjà avancée en âge et riche d'une longue expérience des choses de la vie ; profondément pieuses toutes deux, et l'objet des complaisances de Dieu ; l'une portant dans son sein, si longtemps stérile, un fils qui devait être

*prophète et plus que prophète*, l'autre contenant le germe béni du Très-Haut, le chef et le libérateur d'Israël. Leurs bouches parlaient de l'abondance de leur cœur, et, l'ayant tout rempli de Dieu, tous leurs entretiens n'étaient que de Dieu, et toute leur conversation était dans le ciel. Quelle douceur de s'entretenir de la sorte ! Quels charmes, quels ravissements, ô Dieu de bonté, de ne jamais parler les uns les autres que de vous !

Leurs cœurs, enivrés des pures délices de la méditation, oubliaient sans effort les soucis vulgaires qui agitent les cœurs de tant de personnes frivoles engagés dans l'état du mariage. Comme elles devaient se plaire à exalter de concert les miséricordes infinies de Dieu, dont elles étaient l'une et l'autre les instruments privilégiés ! Quels hymnes d'ardente reconnaissance elles devaient chanter à la gloire de *Celui qui choisit la faiblesse pour confondre la force, qui réprime l'orgueil de superbes pour faire triompher l'humilité* ! Elles savaient qu'après la longue attente des siècles les promesses faites à Abraham et à sa race avaient reçu un commencement de réalisation. Encore quelques semaines, quelques jours, et le Saint d'Israël allait paraître.

Quand on aime bien Dieu, on parle souvent de lui. Avec quelles délices, dit saint François de Sales, on sent couler entre ses lèvres les louanges et les bénédictions de son saint nom ! Ce n'est pas qu'à tout propos on s'érige en prêcheur ; mais avec

l'esprit de douceur, de charité et d'humilité, on distille le miel délicieux de la piété et des choses divines goutte à goutte, tantôt ici, tantôt là, priant Dieu dans le secret de son âme de faire passer cette sainte rosée jusque dans le cœur de ceux qui vous écoutent.

Heureux si, à l'exemple de Marie, nous faisons régner toutes les vertus dans nos entretiens ! La modestie veut que le langage soit tellement réglé, que, quand nous parlons, la prudence semble avoir dicté toutes nos paroles. La sagesse veut que l'on attende le temps auquel on doit parler, et que quand un autre parle, on ne l'interrompe pas inconsidérément. La charité interdit toute parole qui peut blesser le prochain ; souvent un mot indiscret a fait des plaies mortelles dans un cœur. L'humilité demande qu'on parle rarement de soi-même, soit pour se louer, soit pour se blâmer. Enfin, n'oubliez jamais que vous devez, au dernier jour, rendre un compte rigoureux de toutes les paroles inutiles.

Le mystère de la Visitation est vraiment un mystère de joie ; joie de Marie et d'Élisabeth qui se manifeste dans des transports sacrés, joie du saint Précurseur qui tressaille dans le sein de sa mère à la première rencontre du Messie dont il doit annoncer aux hommes l'heureux avènement ; joie de l'Église et de l'humanité qui, sous la figure de Jean et d'Élisabeth, saluent avec bonheur ce premier pas de Jésus et de Marie vers nous.



« Conservez, dit saint François de Sales, un esprit d'une sainte joie, qui modestement répandue sur vos actions et paroles, donne de la consolation aux gens de bien qui vous verront, afin qu'ils en glorifient Dieu. » Répandez de l'huile de senteur dans un appartement, le parfum pénètre tous les objets, l'air lui-même en semble comme imbibé, et si le parfum est suavement tempéré, il réjouit le cœur de ceux qui s'approchent. Il est un parfum qui, sagement mélangé au sérieux de la vie, fait toujours du bien, c'est celui d'une âme doucement épanouie sous l'œil de Dieu, qui porte, en tout ce qu'elle dit et en tout ce qu'elle fait, cet esprit de joyeuse liberté et de gracieuse courtoisie, vraie perfection de l'âme évangélique. Ces âmes font un grand bien, elles prêchent continuellement, elles portent le prochain à Dieu, elles sont un aimant céleste, et tous ceux qui les approchent sentent le besoin de devenir meilleurs. « Elles donnent de la consolation aux gens de bien, » dit saint François, et c'est une riche et précieuse aumône, aumône invisible, semblable à des flocons de manne céleste qui tomberaient continuellement dans la région des âmes. Sainte Thérèse va jusqu'à dire, en parlant d'une personne joyeuse et expansive : « Je ne puis vous dire le bien qu'elle m'a fait dans cette dernière maladie ; son caractère et sa joie me donnaient de l'allégresse ; elle m'a rendu la vie en m'aidant à prier. » Oui, il y a dans la joie une force communicative qui atteint l'intérieur des âmes, et

leur verse une sorte d'électricité vitale et doucement énergique. C'est quelque chose de l'esprit de Dieu qui se communique, qui renouvelle la vie, rafraîchit le cœur, qui élève le sentiment et rapproche de Dieu. « En effet, quand l'âme est devenue joyeuse, dit saint Bonaventure, elle prie plus facilement, elle s'unit plus facilement à l'Esprit-Saint, car l'Esprit de Dieu est un esprit de joie, et comme les êtres qui s'unissent ont besoin de devenir semblables, il en résulte que, l'âme étant pleine de joie et de confiance, l'union divine s'opère immédiatement. »

Quel plus beau modèle puis-je choisir, ô ma très-sainte patronne, que celui que vous m'offrez en ce mystère ? Que de fois n'ai-je pas agi d'une manière tout opposée à vos sentiments et à votre conduite admirable ! Que de curiosité, de dissipation dans mes rapports avec le prochain ! Oh ! que votre exemple m'éclaire, que votre bonté me tende une main secourable pour me corriger ! Détachez-moi de toutes les vues naturelles et humaines qui m'ont conduite jusqu'à ce jour, et faites que je ne cherche en tout et toujours que la gloire de Dieu et son bon plaisir.

O Vierge douce et bonne, par le mystère de votre Visitation, donnez-nous part à cet esprit de charité divine jointe à une profonde humilité que vous nous y enseignez ; et pour que notre amour pour nos frères plaise à votre divin Fils et nous mérite les récompenses éternelles, gravez dans nos cœurs

l'amour de Dieu, un amour généreux et fort qui soit ici-bas les prémices de cette vie d'amour dont nous espérons fermement jouir avec vous au ciel.

### EXEMPLE.

#### *Une famille chrétienne.*

Un prêtre écrit à la *Revue religieuse* de Rodez :

« Il n'y a que peu de jours, je donnais les derniers secours de la religion à une bonne paroissienne, personne âgée de quarante-cinq ans, peu favorisée de la fortune, mais riche de vertus, et mère de famille vraiment modèle. Il y avait dans la chambre où elle était environ trente assistants agenouillés, profondément attristés. Elle aurait été la femme la plus riche de la paroisse, qu'elle n'aurait été entourée de regrets ni plus nombreux, ni plus sympathiques.

« Quand je l'eus administrée : — Monsieur le Curé, me dit-elle, faites sortir tout le monde, et faites arriver tous mes enfants.

« Je prévis qu'une scène des plus attendrissantes allait se passer, car, autant elle aimait ses neuf enfants, autant elle en était aimée. Cette scène, je voulus l'empêcher, de crainte qu'elle n'occasionnât une nouvelle crise ; mais la malade insista, et il fallut accéder à son désir, auquel l'expression donnait presque la couleur d'un ordre.

« — Mes enfants, leur dit la pieuse mère, aussi-

tôt que chacun de vous eut été fait enfant de Dieu par le Baptême, et qu'on fut de retour de Brandonnet, j'exigeai qu'il me fût présenté. Là, je lui faisais un baiser et je le donnai pour toujours à la Sainte Vierge. Pas un de vous qui ne lui ait été ainsi donné alors par moi. Maintenant je vous donne de nouveau à elle tous ensemble, et ce sera probablement pour la dernière fois. Je vous recommande votre père qui est là ; quoiqu'il ne soit pas riche, il ne vous a laissé manquer de rien ; aimez-le tendrement, soignez-le bien, qu'aucun désagrément ne lui arrive de votre part.

« Sur son visage brillait le calme le plus parfait, la sérénité la plus douce. Quant aux enfants, je renonce à exprimer leur désolation. Qu'il me suffise de dire que c'étaient des pleurs, des sanglots, des cris à déchirer le cœur... Il est impossible que jamais je l'oublie.

« Notre pauvre malade continuait de parler, et de sa bouche sortaient des paroles de plus en plus touchantes, lorsque, au risque de la mécontenter, je lui enlevai toute sa famille perdue de chagrin et de douleur.

« Sept membres de la famille de la pieuse défunte ont fait leur communion, je les ai vus tous avant-hier à la sainte Table, le père, en tête, pour l'épouse la plus aimable, les autres six pour la meilleure des mères.

« DELMAS, *Curé de Brandonnet.* »

---

IX<sup>e</sup> JOUR.**Bénédictions répandues par Marie.**

Qui pourrait dire les bénédictions célestes répandues par Marie sur sa cousine et sur toute la famille de Zacharie ! Une âme sainte a dans sa vie, dans son regard, sur son front, je ne sais quoi de beau, de lumineux, de vivant. Rien de suave et de délicieux comme une âme se révélant par cette manifestation de la foi, qui est le charme et le parfum de la vie. C'est pourquoi la grande puissance de la conviction n'est pas toujours la parole et la démonstration ; c'est surtout la foi vivante et incarnée ; c'est quand on voit un chrétien portant noblement le christianisme, sachant vivre des grandes et splendides traditions de Jésus-Christ.

La très-sainte Vierge en entrant dans la maison de sa cousine, sanctifie Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, elle remplit Elisabeth des dons les plus excellents de la grâce. La salutation de Marie retentit jusqu'au fond des entrailles de sa parente ; elle va réveiller au sein maternel l'enfant qui n'y a puisé que des germes de mort. Une seule parole de Marie le fait tressaillir de bonheur : cette parole inonde son âme des plus vives clartés de la grâce. La lumière surnaturelle éclaire ses yeux avant

même qu'ils soient ouverts à la pâissante clarté du soleil. Ne se possédant pas de joie, il tressaille devant le Dieu caché qui vient lui apporter le pardon, la miséricorde et le salut. De la nuit du péché originel il est transporté par la grâce dans le royaume de la vérité et de la lumière. Et ces merveilles sont produites par les premières paroles que la Vierge sans tache prononce en entrant dans la maison de Zacharie.

« Si le Saint-Esprit, dit Bossuet, nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste, ainsi prévenu, semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserme, c'est à la voix de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a pas plutôt  
« frappé mon oreille, lorsque \* vous m'avez saluée,  
« que mon enfant a tressailli de joie dans mon  
« sein. » « C'est Marie, dit saint Ambroise, qui a  
« élevé Jean-Baptiste au-dessus de la nature ; et  
« cet enfant, touché de sa voix avant que d'avoir  
« respiré l'air, a attiré l'esprit de piété. » Et, selon  
le même saint Ambroise, « la grâce dont Marie fut  
« remplie était si grande, qu'elle ne conservait pas  
« seulement en elle le don de la virginité, mais  
« qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait la  
« marque de l'innocence. C'est à sa voix que l'en-  
« fant tressaille dans le sein de sa mère, obéissant  
« avant que d'être engendré. Il n'est pas étonnant  
« qu'il ait persévéré dans une intégrité parfaite,

« lui que la Mère du Sauveur oignit pendant trois  
 « mois comme de l'huile de sa présence et du par-  
 « fum de sa pureté. »

Jésus se sert de Marie pour combler Jean et Élisabeth de ses plus précieuses faveurs, afin de nous apprendre que c'est désormais par sa divine Mère qu'il nous communiquera toutes ses grâces. La sanctification de Jean-Baptiste est le premier fruit de l'incarnation du Verbe. La voix de Marie y servit d'instrument et fut comme le signe sensible de l'opération invisible de la grâce. C'est un grand motif de confiance en Marie que de trouver son entremise dans la première application qui ait été faite des mérites de Jésus-Christ depuis son incarnation, et dans la sanctification du plus saint des enfants des femmes. La pureté dans laquelle saint Jean vécut toujours, dit saint Ambroise, fut un effet de cette onction et de cette grâce répandues dans son âme par la présence de la sainte Vierge. Ayons donc recours à Marie avec confiance dans tous nos besoins et toutes nos épreuves.

Ah ! si le nom et le culte de la très-sainte Vierge étaient dans l'âme de toutes les mères chrétiennes pendant ces mois d'épreuves et d'angoisses qui précèdent le jour où elles mettront au monde le fruit que leur sein a conçu, croyez-vous que les enfants dont elles doivent devenir mères ne recevraient pas, même avant de naître, des semences premières de cette vie surnaturelle qui les attend au baptême ?

Le fruit d'un arbre est toujours en harmonie

avec la sève dont il s'est nourri sur sa tige, et les enfants à qui Dieu a donné pour mères des femmes remplies de dévotion à Marie se distingueront toujours par des inclinations heureuses pour la vertu. Leur âme, en reposant neuf mois dans le sein d'une mère vraiment chrétienne, a reçu par ce contact mystérieux des germes qui ne manqueront pas de produire un jour des fruits de bénédiction (1).

Femmes chrétiennes, aussitôt que l'enfant, don de Dieu, respire vivant dans votre sein maternel, votre tâche a déjà commencé. Sachez-le bien, vos passions, vos vertus, vos émotions de tout genre peuvent alors imprimer leurs traces sur ses organes délicats, desquels l'âme reçoit une influence. Qu'une douce piété règle donc vos mouvements intérieurs et éloigne de votre âme les chagrins amers, les désirs violents, les images vicieuses ; faites-vous, par vos habitudes, vos lectures, vos relations, vos prières, un type de beauté morale qui se reflète en votre enfant.

(1) Il existe dans beaucoup de paroisses une pratique bien touchante : quand le nouveau-né est à Dieu par le baptême, quand l'onde sainte a effacé en lui la tache originelle, quand son nom est écrit sur le livre de vie, on le porte à la chapelle de la très-sainte Vierge, afin de le consacrer à la meilleure des mères, et comme pour lui dire : *Mater, ecce filius tuus* ; Mère aimable, voici encore un de vos enfants ; veillez sur lui, couvrez-le de vos ailes tous les jours de sa vie, et à la fin de sa carrière ouvrez-lui les portes du ciel. « Le cœur du nouveau-né, dit Chateaubriand, qui ne comprend pas encore le Dieu du ciel, comprend déjà cette divine Mère qui tient un enfant entre ses bras. »



Voici à ce sujet de belles paroles d'un pieux auteur :

Prenez une vraie mère, une de ces âmes pleines de foi et d'élévation, qui aimeraient mieux mourir que de souiller leur conscience, selon l'énergique devise de nos pères: *Potius mori quam fœdari*, et imaginez ce qui arrivera de l'âme de son enfant pendant les neuf mois où il dort dans un sein sanctifié par un tel amour, et pendant les deux ou trois années où, penchée sur son berceau, elle l'éveille à la vertu et à l'honneur en même temps qu'à la vie, et pendant ce doux printemps de l'adolescence où l'enfant croit à sa mère et ne croit pour ainsi dire encore qu'à elle, et plus tard, et toujours ; car tant qu'on a sa mère, il sort de son cœur comme d'un doux soleil, une influence qui éclaire, qui chauffe et qui vivifie jusqu'à la fin. Ce qui arrivera, c'est que l'empreinte mise par une telle mère sur l'âme d'un enfant sera ineffaçable à jamais ; ou l'enfant, emporté par ce souffle sacré, montera à la lumière, à la vertu, à la sainteté, et y demeurera toujours, ou du moins, s'il vient à succomber un instant, il conservera toute sa vie des restes vivants du feu sacré, des étincelles de probité et d'honneur prêtes à se ranimer, des tristesses et des malaises au milieu du mal, preuve évidente qu'il n'était pas fait pour lui, mille stigmates divins qui révéleront aux plus inattentifs qu'une mère chrétienne a passé par là : semblables à ces beaux marbres antiques que la main des Vandales a mutilés et déshonorés,

mais qui conservent, à travers toutes les dégradations et toutes les ruines, la trace immortelle du grand maître qui les avait sculptés.

C'est à Marie que s'adressent les mères chrétiennes pour la prier de veiller sur le fruit de leurs entrailles, afin que leurs enfants puissent recevoir le saint Baptême. Combien de consécérations à Marie précèdent la naissance ! Combien d'enfants sont à cette divine Vierge avant même d'avoir vu le jour ! Combien peuvent lui dire : J'ai été à vous, Vierge sainte, dès le sein de ma mère ! Combien d'entre nous doivent à cette touchante pratique ce qu'il y a en eux de bon et de naturellement chrétien, comme le dit si bien Tertullien !

Après chacune de ses couches, sainte Élisabeth de Hongrie prenant son nouveau-né entre ses bras, sortait secrètement du château, vêtue d'une simple robe de laine et nu-pieds, et se dirigeait vers une église éloignée. La descente était longue et rude, le chemin rempli de pierres aiguës qui déchiraient et ensanglantaient ses pieds délicats. Elle portait elle-même pendant le trajet son enfant, comme avait fait la Vierge sans tache ; et arrivée à l'église, elle le posait sur l'autel avec un cierge et un agneau, en disant : Seigneur Jésus-Christ, je vous offre, ainsi qu'à votre sainte Mère, le fruit chéri de mon sein. Voici, mon Dieu et mon Seigneur, que je vous le rends de tout mon cœur. C'est vous qui me l'avez donné, vous qui êtes le Souverain et le Père très-aimable de la mère et de l'enfant.

La seule prière que je vous fais aujourd'hui, et la seule grâce que j'ose vous demander, c'est qu'il vous plaise de recevoir ce petit enfant tout baigné de mes larmes au nombre de vos serviteurs et de vos amis, et de lui donner votre sainte bénédiction.

Heureux les enfants qui ont puisé, comme Louis de Gonzague, dans les sollicitudes d'une mère chrétienne une tendre dévotion pour la Reine des cœurs purs ! Heureux les enfants qui ont appris à bégayer les noms de Jésus, de Marie et de Joseph avant que leur langue pût articuler nettement le nom de leur père selon la chair ! Heureux enfin tous ceux qui, sous les douces influences maternelles, ont tourné leurs cœurs et leurs premiers regards vers la belle *Etoile du matin*, dont la ravissante clarté les conduira, au milieu des écueils et des orages, jusqu'à la véritable patrie ! Dieu récompensera dès cette vie tant de sollicitude et d'amour, et la mère pieuse et éclairée verra se développer avec bonheur dans l'âme de ses enfants les germes régénérateurs de vertu qu'elle y aura soigneusement déposés ; elle verra les premières fleurs de la vie de la grâce bourgeonner sur ces tiges échauffées par son amour et arrosées par ses larmes, et dans le temps et dans l'éternité bienheureuse ses enfants formeront sa plus belle couronne (1).

(1) La vertueuse Anne d'Autriche n'eut pas plutôt un fils qu'elle s'empessa de le consacrer à Marie, par l'intercession de laquelle il lui avait été accordé après une longue stérilité. Elle voulut qu'un magnifique tableau, offert à Notre-Dame

Si la santé d'une fille bien-aimée, d'un enfant qui doit perpétuer le nom d'un époux, est faible et languissante, la mère chrétienne les voue à la sainte Vierge, et leur en fait porter jusqu'à l'âge de raison les blanches livrées. La confiance en Marie est si grande, que ceux-là mêmes dont la croyance est légère n'hésitent pas quelquefois à suivre aussi cette pieuse coutume.

On ne lira pas sans intérêt ce que dit l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* dans ses *Mémoires* sur cette touchante pratique :

« Ma nourrice se trouva stérile ; une autre pauvre chrétienne me prit à son sein ; elle me voua à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth, et lui promit que je porterais en son honneur le bleu et le blanc jusqu'à l'âge de sept ans... Il entra dans les conseils de Dieu d'accorder au vœu de l'obscurité et de l'innocence la conservation des jours qu'une vaine renommée menaçait d'atteindre.

« Ce vœu de la paysanne bretonne n'est plus de ce siècle ; c'était toutefois une chose touchante que l'intervention d'une Mère divine placée entre l'enfant et le ciel, et partageant les sollicitudes de la mère terrestre. »

de Liesse, perpétuât la mémoire de cette consécration de Louis XIV à l'auguste Mère de Dieu.

Le père et la mère de Bossuet avaient fait aussi un vœu au même sanctuaire en faveur de leur enfant, destiné à jeter un jour tant d'éclat sur l'Eglise de France.

C'est à vous, Mère pleine de tendresse, que s'adressent les mères mourantes ; c'est dans vos bras qu'elles remettent leurs fils. Heureuses celles qui, pendant leur vie, se sont hâtées de les placer sous vos auspices, qui, déjà enfants nouveau-nés, les ont bercés aux chants que votre amour inspire, qui bien jeunes encore, les ont charmés par le récit touchant de vos bienfaits et par le tableau de vos vertus, et puis les ont conduits à vos autels et à vos belles fêtes et ont placé sur leur cœur encore innocent votre image bénite et celle de votre divin Fils ! Que toutes les mères aient ce bonheur, ô Marie, et que tous, enfants et mères, sur la terre et au ciel, nous soyons reçus dans les bras de votre divine maternité !

### EXEMPLE.

#### *La boîte d'une bonne mère.*

En 1809, M. de M... quittait le foyer paternel et disait adieu à son village, et l'on pleurait comme on pleure au moment d'une douloureuse séparation, et sa mère lui recommandait la sagesse, comme le font toutes les mères. Afin d'appuyer sa recommandation et de la rendre efficace, elle s'avisa d'un expédient. *Tiens, mon fils, dit-elle, voici une petite boîte; promets de la garder pour l'amour de moi, et ne la quitte jamais.* Le fils le promit. Or cette petite boîte renfermait une image de la Vierge

Marie. Le jeune soldat va joindre son régiment et emporte avec lui la boîte de sa mère. Le régiment change de garnison, la petite boîte le suit ; le régiment est appelé sur les champs de bataille de l'Empire, la petite boîte accompagne le guerrier. C'était pour lui plus qu'une couronne pour un roi. Chaque soir il lui faisait sa courte prière ; puis, avant de s'endormir, il la plaçait très-religieusement sur son chevet, sous son havre-sac : sa mère lui avait ordonné de ne point s'en séparer. Nous avons vu, dit l'abbé Sève, cette boîte vénérée ; nous avons été lié d'amitié avec le brave militaire qui en était le possesseur, et c'est de lui que nous tenons ces détails d'une si haute édification.

Il est mort en 1842, arrivé au grade de chef de bataillon.

J. M. J.

X<sup>e</sup> JOUR.**Les Sollicitudes de la Mère de Jésus.**

Rien de plus touchant que le récit évangélique de la naissance du Fils de Dieu. Recueillez avec soin les leçons salutaires qu'il renferme.

Arrivés à Bethléem après beaucoup de peine et de fatigue, Joseph et Marie cherchèrent d'abord un asile hospitalier pour se reposer ; mais, malgré toutes leurs démarches, il leur fut impossible de se procurer le plus modeste logement. Ils errèrent dans la ville jusqu'à la nuit, sans pouvoir obtenir dans la plus chétive maison un petit coin pour reposer leur tête. Enfin, partout rebutés, partout abreuvés d'humiliations, ils se retirèrent dans une grotte taillée dans le roc, qui, dans les nuits d'orage, servait de retraite aux bergers et d'étable à leurs troupeaux. Ce fut dans ce misérable réduit, pendant la saison la plus rigoureuse de l'année, que, dans le silence de la nuit, Marie, la Vierge pure et innocente, mit au monde, sans secours et sans douleurs, le Sauveur des hommes, Celui que David nommait son Seigneur, le Rédempteur du genre humain.

Le Messie promis est donné à la terre. Marie se prosterne, l'adore profondément comme son Dieu, puis le couvre de ses chastes baisers comme son

Fils. De pauvres langes elle enveloppe son corps délicat, et lui donne pour berceau une crèche, pour chevet de la paille, et, pour garantir du froid ce cher nouveau-né, elle confie ses membres tremblants à l'haleine des animaux qui le réchauffent.

O ciel! sous quel humble toit, dans quelle pauvre demeure se trouve cette auguste Vierge qui sera placée un jour au-dessus de tous les chœurs des anges, dans la maison de Dieu, à qui les plus belles étoiles du ciel doivent servir de couronne, la lune de marchepied et le soleil de manteau royal! Quel est le dénuement de cette Mère qui enfante dans une étable et ne peut donner à son Dieu naissant d'autre lit que la paille, d'autre berceau qu'une crèche! Digne Mère de Celui qui n'aura pas où reposer sa tête, qui vivra du pain de l'aumône, mourra nu sur une croix, et laissera pour trésor à ses disciples cette maxime : *Bienheureux les pauvres.*

« Marie, dit saint Amédée, tenait dans ses mains le Verbe de vie; elle réchauffait de son haleine Celui qui réchauffe et qui inspire tout; elle portait Celui qui porte l'univers; elle allaitait un Fils qui versait lui-même le lait dans ses mamelles et qui repaît toutes les créatures de ses dons. A son cou pendait la Sagesse éternelle du Père; sur ses épaules s'appuyait le Dieu fort qui meut tous les êtres par sa vertu; dans ses bras, sur son sein, reposait Celui qui est le repos éternel des âmes saintes. »

Si la maternité de Marie fut pour elle une source de consolations et de délices célestes, on peut dire



aussi qu'elle fut la cause et le principe de ses plus cruelles douleurs et des épreuves les plus poignantes pour son cœur si tendre et si dévoué.

Avant que Jésus fût né, Joseph et Marie vivaient pauvrement, mais avec paix, dans leur humble retraite, du fruit précieux du travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a plus de repos pour eux. Partout où entre Jésus, il y entre avec sa croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. *Levez-vous*, dit l'ange à Joseph, *hâtez-vous de prendre l'Enfant et sa mère, fuyez en Egypte*. L'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant, *et il semble*, disait un Père, « que la terreur ait saisi le ciel avant de se répandre sur la terre, » afin de mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Marie, et de lui prouver qu'on devait prendre part aux croix de Jésus quand on avait le bonheur de le posséder.

Dieu a parlé, saint Joseph a transmis l'ordre, et, malgré le cri de la nature qui s'effraye à la vue des souffrances de tout genre qu'elle prévoit, Marie obéit promptement, simplement, sans autre étoile que l'*obéissance*, sans autre nourriture que la *volonté divine*, sans autre appui que l'*abandon à la Providence*.

Et vous aussi, femme chrétienne, dès que vous êtes mère, vous pouvez vous appliquer ces paroles que Siméon adressa à Marie : *Cet enfant est posé pour la ruine ou pour la résurrection de plusieurs*, selon que vous l'élèverez dans l'amour du monde

ou dans la crainte du Seigneur. Dans l'un et l'autre cas, il éprouvera de grandes contradictions ; et pour vous, aujourd'hui si heureuse, un glaive transpercera votre âme ; car l'amour maternel n'est-il pas comme un glaive que la main de Dieu tourne et retourne dans l'âme des mères ? Et lorsqu'elles ne portent plus leur enfant dans leur corps, cessent-elles de le porter en leur cœur et d'y souffrir les tourments d'une seconde gestation bien plus douloureuse que la première ?

La vie d'une mère chrétienne se définit en trois mots, immenses dans leur signification et leurs résultats :

Aimer Dieu,

Le faire connaître et aimer,

Travailler et souffrir pour sa gloire.

C'est-à-dire oubli de soi et dévouement du matin au soir. Ouvrez votre cœur à ce dévouement absolu dont nous ne trouvons le type que dans le Cœur même de Jésus-Christ, et faites de votre vie une permanente protestation contre la vanité, l'oisiveté, si ordinaires dans le monde.

L'application spéciale de ce dévouement, c'est le soin de vos enfants. Une mère est la forme que revêt la Providence pour les bercer, les nourrir, les élever, les sanctifier ; mission qui vous a été divinement préparée et que vous devez avoir la volonté de remplir dans les moindres détails.

Il y a du vrai dans cet adage : Quel que soit son âge, une femme qui a des enfants n'est plus jeune,

parce que l'auréole de la maternité doit faire briller en elle la maturité des vertus et toutes les qualités que demande la difficile science de l'éducation. Mais rassurez-vous, Dieu ne vous a pas imposé de graves devoirs sans vous donner les moyens de les remplir; il a mis dans votre âme sa grâce, et dans votre cœur un dévouement instinctif, capable de faire face avec énergie à toutes les exigences les plus minutieuses comme aux plus hautes obligations. Vos enfants ne sauront jamais tout ce qu'ils peuvent attendre de vous, parce que l'amour descend et ne remonte pas. Que de sacrifices attachés à la maternité! et, sous ce rapport, on pourrait presque dire que c'est une sorte de sacerdoce (1).

En vous rendant mère, Dieu vous a donné *charge d'âme*. C'est une bien sérieuse pensée, en face de ce petit ange que vous caressez avec tant de tendresse, et sur lequel votre cœur verse tout son amour. Cependant cet enfant qui vous comble de bonheur, c'est une croix sur votre vie, la croix sur

(1) Dans cet enfant que vous aimez, ne considérez pas seulement un être petit et faible qui réclame vos soins et votre tendresse; mais, portant plus loin vos regards, et perçant par l'espérance le voile de l'avenir, voyez en lui un chrétien, un élu à former, une postérité nombreuse peut-être à élever, et dont l'avenir dépendra en partie de l'éducation que vous allez donner à celui qui doit en être le père. Qui ne sait, en effet, qu'il y a comme des familles privilégiées, qui conservent intact le précieux héritage de foi et de vertus qui leur a été transmis à l'origine par une mère chrétienne et pieuse?

(CHARLES SAINTE-FOY.)

votre cœur, si vous cherchez en lui autre chose qu'*aimer* et *souffrir* pour Dieu.

Regardez votre enfant comme le bien de Dieu et jamais comme votre propriété. Il est de vous, c'est votre sang ; mais son âme, la plus noble partie de son être, vient de Dieu ; et, d'après la loi qui déclare propriétaire celui qui possède la plus grande partie d'un objet, votre enfant n'est point à vous, mais à Dieu. Voilà la vérité trop souvent méconnue. Dieu, par des coups terribles, se charge de rappeler ses droits à celles qui les oublient.

Dès lors que vous êtes mère, il faut, de toute nécessité, vous renoncer. Vous pouvez croire que Jésus-Christ pensait à vous en disant : « Renoncez à vous-même. » Parole dont le sens est si profond, qu'on voit bien qu'elle est divine ; elle embrasse la pratique de toutes les vertus et contient tous les renoncements. On peut dire que le cœur d'une mère est l'autel d'un continuel et douloureux sacrifice ; il faut donc vous y préparer en faisant abnégation de vous-même, c'est-à-dire en ne songeant plus à vous comme centre de vos pensées et de vos désirs. Renoncement et abnégation, voilà les deux ailes sur lesquelles doit porter toute votre vie.

### EXEMPLE.

#### *Les mères des martyrs.*

Personne n'ignore que, dans le guet-apens de Castelfidardo, la fleur de la noblesse française fut

assassinée par des ennemis dix fois plus nombreux et sans déclaration de guerre, ce qui n'a lieu qu'entre les peuples sauvages. Les mères héroïques de ces jeunes soldats de l'armée pontificale ont écrit, à ce sujet, des lettres qu'on ne saurait lire sans être ému, nous en citerons quelques extraits.

Voici d'abord une lettre écrite avant la bataille de Castelfidardo, par la mère d'un volontaire qui devait y mourir; elle est adressée, je crois, à la mère d'un autre soldat de l'Église :

«..... C'est vrai, madame, le sacrifice que nous faisons en laissant partir nos enfants est grand, et nous avons cru, en leur disant adieu, les embrasser pour la dernière fois. Mais ne sont-ils pas entre nos mains un dépôt que Dieu nous a confié jusqu'à ce qu'il nous le redemande, et les mères chrétiennes ne peuvent-elles pas voir que le moment est venu d'offrir à Dieu ce qu'elles ont de plus cher ?

« Quand l'Église est attaquée et qu'elle a besoin de défenseurs, la place de la jeunesse catholique n'est-elle pas autour du trône pontifical ? Et si malheureusement elle est si peu nombreuse, c'est que l'indifférence a corrompu les cœurs.

« Au milieu de l'inquiétude et de la tristesse d'être séparée de mon fils, je remercie Dieu de l'avoir préservé de l'égoïsme général et de lui avoir inspiré les sentiments qui l'animent. Il ne m'a jamais donné que des consolations, et si Dieu me le conserve, il sera mon soutien et celui de ses sœurs.

« Mais, madame, nous devons élever nos pen-

sées, et, comme mon cher enfant me le mandait dans une de ses lettres : « Si je ne revois pas la France, ce sera pour mon plus grand bien, » je ne dois donc pas me plaindre de le voir courir tant de dangers.

«..... Mon fils s'est rendu à Rome avec des idées si pures, son cœur était si uniquement occupé de travailler à la gloire de Dieu, que, forte du sacrifice que j'ai fait en consentant à son dévouement, c'est avec une confiance entière que je l'ai remis entre les mains de la Providence ; et j'espère qu'elle le préservera de ces dangers de l'âme, bien plus à craindre pour les parents chrétiens que les dangers qu'il pourrait rencontrer pour sa vie. »

Dieu, en effet, a préservé l'âme du jeune soldat des dangers que sa mère craignait pour lui plus que la mort ; il a fait mieux que préserver cette âme, il l'a prise et couronnée de gloire, et le fils de cette admirable mère chrétienne est un de ceux qui moururent sur le champ de bataille même de Castelfidardo.

On vient de voir le sacrifice accepté par avance ; voici maintenant une mère écrivant à la personne qui lui avait annoncé la mort de son fils :

« Je bénis le ciel de tout mon cœur des faveurs de piété et de résignation dont il a comblé mon fils autant que de son dévouement simple et héroïque. Il manquera bien à la famille, mais il lui vaudra, j'espère, un affermissément dans la foi, et

pour mon compte, malgré le bonheur que j'aurais à l'embrasser, je ne voudrais pas le faire revenir dans ce monde : je l'estime trop heureux ou près de l'être. Si vous avez fortifié mon fils dans sa généreuse résolution, ne craignez pas que je vous le reproche. Dieu veuille que je sois ce qu'il faut être. Nous avons, j'espère, un bon précurseur pour l'autre vie. »

« Je suis sûre, écrit une autre de ces femmes héroïques, que vous me pardonnerez mon retard à vous répondre, et que vous prierez Dieu qu'il nous soutienne dans l'épreuve qu'il nous a envoyée; car, quelles que soient les consolations dont il l'a accompagnée, consolations ineffables dont nous ne pourrons jamais assez le remercier et le bénir, je me sens bien faible et parfois bien abattue.

« Et pourtant aurais-je pu rêver et demander pour mon pauvre enfant une gloire et un bonheur comparables à ceux auxquels le bon Dieu a daigné l'appeler dans sa divine miséricorde? Plus heureuse que les autres mères à qui Dieu a demandé le même sacrifice, j'ai eu la consolation de voir mon cher enfant, de l'entourer de mes soins, de ma tendresse, et surtout d'être témoin des grâces que le bon Dieu a répandues dans son âme.

« Vous avez raison, nous sommes d'heureux parents, et, malgré la douleur dont nos cœurs sont blessés, nous ne pouvons que nous réjouir et glorifier Dieu de toutes les grâces qu'il a daigné ré-

pandre sur nos chers enfants. Mais ces grâces sont aussi des engagements et des obligations pour ceux qui sont encore sur la terre, et je demanderai à Dieu du fond de mon cœur, par l'intercession de notre divine Mère et de nos bienheureux enfants, qu'ils nous accorde à tous la grâce de correspondre avec fidélité à tous ses desseins sur nous. »

Quand une cause inspire de pareils dévouements et des sacrifices aussi héroïques, on peut dire que ce n'est pas une cause perdue.

J. M. J.



XI<sup>e</sup> JOUR.**Marie nourrit son divin Fils de son lait virginal.**

Dieu, en nous appelant à naître, n'a cru suffire à sa bonté qu'en nous préparant pour berceau le cœur d'une mère. Tandis que toute créature est emportée par l'égoïsme, le cœur d'une mère s'en va de tout son poids sur la pente du sacrifice, et y puise une sorte d'infailibilité morale qui ne lui permet pas de se tromper, pour ainsi dire, sur l'aliment qui convient au bonheur de son fils. Voilà comment s'inaugura notre vie. Notre mère nous imposa les mains, ces mains étaient sacrées ; elle nous oignit d'une onction de croyance et d'amour, cette onction était ineffaçable ; elle nous toucha de ses lèvres, et ce baiser, tombé du ciel sur nous, est comme le premier sacrement que nous ayons reçu, dit le P. Lacordaire.

Temps précieux, que la Providence ne voulait point borner au soleil d'un seul jour ! Sept ans nous sont donnés sous cette tutelle de l'âme ; sept ans entiers, nul ne nous disputera aux embrassements et aux leçons de notre mère (1).

(1) Quoi de plus touchant que cet hommage rendu à sa mère par le P. Lacordaire dans ses *Mémoires* :

« Elevé par une mère chrétienne, courageuse et forte,

L'amour maternel commence avant la naissance, comme il persiste après la mort. Désirer des enfants, c'est déjà les aimer ; les regretter toujours, c'est les aimer encore.

ÊTRE MÈRE, mystère d'amour et de vie ; donner le jour à un enfant, entendre son premier cri, contempler pour la première fois la frêle créature dont l'existence ne vous avait été révélée que d'une manière incomplète, c'est une grande joie, signalée par Jésus dans l'Évangile.

SAVOIR ÊTRE MÈRE, c'est réchauffer sur son cœur le fruit de ses entrailles, c'est l'y garder pour qu'il

la religion avait passé de son sein dans le mien comme un lait vierge et sans amertume... Un jour elle me conduisit auprès du curé de sa paroisse pour y faire mes premiers aveux. Je traversai le sanctuaire et je trouvai seul, dans une vaste et belle sacristie, un vieillard vénérable, doux et bienveillant. C'était la première fois que je m'approchais du prêtre ; je ne l'avais vu jusque-là qu'à l'autel, à travers les pompes et l'encens. M. Deschamps, c'était son nom, s'assit sur un banc et me fit mettre à genoux près de lui. J'ignore ce que je lui dis et ce qu'il me dit lui-même ; mais le souvenir de cette première entrevue entre mon âme et le représentant de Dieu me laissa une impression pure et profonde. Je ne suis jamais rentré dans la sacristie de Saint-Michel de Dijon, je n'en ai jamais respiré l'air, sans que ma première confession me soit apparue sous la forme de ce beau vieillard et de l'ingénuité de mon enfance. L'église tout entière de Saint-Michel a, du reste, participé à ce culte pieux, et je ne l'ai jamais revue sans une certaine émotion qu'aucune église n'a pu m'inspirer depuis. Ma mère, Saint-Michel et ma religion naissante, font dans mon âme une sorte d'édifice, le premier, le plus touchant et le plus durable de tous. »

s'y développe, c'est fortifier le corps en même temps que l'âme, c'est donner à tous deux la nourriture qui leur convient.

Quoi de plus ineffable et de plus attendrissant que ce tableau des émotions et des préoccupations de la sainte Vierge au moment de la naissance de son divin Fils, emprunté aux écrits du pieux Thomas à Kempis : « Qui pourrait dépeindre l'ardeur de l'amour de Marie, les flammes de sa charité ? Dans le ravissement de l'extase, elle s'étonne d'être en même temps vierge et mère, la fille de Dieu et sa mère, sa créature et sa nourrice ! »

« Le divin Enfant, dit Bossuet, n'est pas plutôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges, et les Gentils par les astres. Tout le monde a droit sur les Fils de Dieu, parce que sa bonté nous le donne à tous. Cependant, ô dignité de Marie ! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'elle peut le posséder comme fils. Nulle autre créature n'a part à ce titre. Il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils ; et par cette sainte alliance, Jésus-Christ se donne tellement à elle, qu'on peut dire que le trésor commun de tous les hommes devient son bien particulier : *Sola possides.* »

Marie contemple ce mystère et s'anéantit devant un pareil prodige ; elle tressaille de joie à la vue de son Enfant, et s'humilie de tant d'obéissance ; elle se sent consumée par le feu de l'amour, et se

voit inondée des splendeurs de la sagesse. Prenant Jésus, elle le réchauffe sur son sein et en reçoit les plus affectueuses caresses : *Fovebat puerulum in gremio, et a Verbo amplexabatur* ; elle donne à son cher petit Enfant le lait qui doit le nourrir, et elle en est récompensée par le nectar de la piété la plus consolante ; elle embrasse avec une tendresse inexprimable son divin Fils, et elle est vivement blessée par les traits les plus forts de l'amour : *Oscula imprimebat infantulo, et dilectionis jaculis vulnerabatur*. Son esprit parcourt silencieusement les vastes parterres de la contemplation, et elle cueille partout des fleurs qui exhalent le plus suave parfum d'amour. Dans l'ivresse de sa joie, elle ne fait plus aucune attention à tout ce qui se passe autour d'elle. Déjà elle a fixé son séjour dans le cœur de son Jésus ; déjà elle ne vit plus que pour Celui qu'elle vient d'engendrer. Comment le nourrira-t-elle ? comment s'y prendra-t-elle pour le servir ? Telles sont les idées qui la préoccupent. S'oubliant elle-même, elle ne songe plus qu'à son cher Enfant ; en considérant la perfection de sa nature visible, elle est amenée à la contemplation de sa nature invisible ; en un mot, elle ne peut se lasser d'admirer la clémence inexprimable qui a porté le Verbe de Dieu à s'associer à la nature humaine.

« Avec quel soin, dit saint Bonaventure, Marie veille sur Jésus ! avec quel respect ne touchait-elle pas cet Enfant qu'elle savait être son Seigneur ! avec quelle tendresse et quelle vénération ne l'em-

brassait-elle pas ! avec quel saint recueillement ne considérait-elle pas ses membres délicats ! avec quel saint empressement ne lui présentait-elle pas son chaste sein pour l'allaiter ! »

Saint François de Sales disait à sainte Chantal dans son style inimitable : « Quand je vois ce divin Enfant sur les genoux de sa Mère ou entre ses bras, ayant sa petite bouchette comme un petit bouton de rose attaché au lis de ses saintes mamelles, ô Dieu ! je le trouve plus magnifique en ce trône, non-seulement que Salomon sur le sien tout d'ivoire, mais que jamais même ce Fils éternel du Père ne le fut au ciel ; car si le ciel a plus d'être visible, la sainte Vierge a plus de perfections invisibles, et une goutte de lait qui flue virginalement de ses sacrés sucherons vaut mieux que toutes les affluences des cieux (1). »

Bossuet a aussi écrit quelques lignes bien touchantes sur ce mystère :

« La Mère de Jésus l'enveloppe de langes avec ses chastes mains. Il faut couvrir le nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévore-

(1) Dans un autre passage, saint-François de Sales a aussi écrit quelques touchantes paroles sur ce mystère :

« O vrai Jésus, que cette nuit de Noël est douce ! Les cieux, chante l'Eglise, distillent de toute part le miel ; et moi je pense que ces divins anges qui résonnent en l'air leur admirable cantique viennent pour recueillir ce miel céleste sur les lis où il se trouve, sur la poitrine de la très-douce Vierge et de saint Joseph. *Quelle douceur de voir le miel sucer le lait !* »

rait, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc, Marie, ce tendre corps ; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement ? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère ? Osez-vous découvrir ce sein maternel ? Et quel Enfant ose en approcher ses divines mains ? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs. »

Quelles saintes pensées, quelles célestes émotions devaient remplir le cœur de Marie pendant que le Verbe par qui tout a été fait puisait la nourriture et la vie à son chaste sein !

Le prophète, pour louer la providence de Dieu sur toute la nature, dit que les yeux de toutes les créatures sont toujours attachés sur lui : *Oculi omnium in te sperant, Domine*. C'est en faveur de Marie que Dieu change cet ordre de sa providence, et pendant que toutes les créatures tournent leurs yeux vers sa bonté, dont elles attendent leur nourriture, Dieu les porte lui-même sur Marie ; c'est à elle que Dieu demande sa nourriture, c'est elle qui nourrit son Seigneur !

Nous admirons la sagesse de Dieu, qui verse à la dernière des plantes sa goutte de rosée de chaque jour ; et quand nous contemplons les campagnes couvertes de riches moissons et fécondées par les eaux qui sortent du sein de la terre, nous ne pouvons assez bénir la providence de ce bon Père de famille qui nourrit si délicieusement ses enfants.

Pourquoi donc n'admirerions-nous pas Marie, qui nourrit Celui qui a créé les anges et les hommes ? Est-il moins étonnant de nourrir le Fils de Dieu que les enfants des hommes, et de gouverner le Créateur que de gouverner les créatures ?

A l'exemple de Marie, une mère chrétienne ne souffre point que personne s'interpose entre elle et son enfant ; elle ne permettra jamais qu'il boive le lait d'une autre, si elle peut le nourrir elle-même.

Pourquoi, vous surtout, mères pieuses, qui invoquez la Mère du Christ comme le modèle de toutes les perfections, qui lui demandez de vous inspirer ses vertus, pourquoi ne l'imitiez-vous pas dans la manière dont elle a, dès le début, accompli sa tâche maternelle ? Dites-moi s'il vous est une seule fois venu à la pensée qu'elle ait pu éloigner d'elle l'Enfant divin, né au milieu des misères d'une étable, pour le confier à une mercenaire ? Sans interroger la tradition, nos sentiments, nos inspirations, la poésie, les arts, tout est d'accord pour nous représenter cet Enfant divin au sein de sa Mère (1).

En déposant dans le sein d'une mère le premier aliment de son enfant, Dieu lui trace clairement le devoir de le nourrir elle-même, à moins que des raisons graves ne l'empêchent de le faire. Il y a des femmes qui redoutent cet assujettissement et se dispensent un peu légèrement de ce

(1) Voyez la note 2, à la fin du volume.

grand devoir ; mais d'autres s'en font une obligation trop rigoureuse, et compromettent, par des fatigues excessives, leur santé, si nécessaire au soin de leur famille.

Il est certain que l'allaitement est un devoir pénible et douloureux ; mais n'est-il pas cruel pour une mère de voir diriger vers une autre le premier sourire et les premiers mouvements du cœur de son enfant ? Dieu, admirable en toutes choses, a fait de l'allaitement maternel un avertissement qu'un enfant doit recevoir de sa mère le premier aliment de son âme, soin bien autrement essentiel que celui du corps, et qui a une bien plus grande influence sur la vie du temps et de l'éternité.

Celles qui remettent si facilement leurs enfants aux bras d'une étrangère ne savent pas de quoi elles se privent par leur faute. L'enfant s'attache au sein qui l'a nourri, et ne connaît point celui qui l'a porté. Puis le lait est un extrait du sang, et le sang est le véhicule de la vie. Avec le lait de l'étrangère passe son sang, avec son sang sa vie, avec sa vie quelque chose de son âme et de son esprit ; de là des prédispositions, des penchants, des inclinations au bien ou au mal qui s'infiltrent dans le nourrisson. La raison et l'expérience, la philosophie et l'histoire établissent de concert, sans pouvoir trop l'expliquer, que l'âme d'une nourrice se communique un peu avec son lait. L'enfant qui s'assimile dans sa première alimentation la substance d'une autre femme que sa mère,



s'assimile aussi quelque chose du caractère et des inclinations de cette femme.

Combien sont gâtés physiquement par le mauvais lait d'une nourrice ! combien y ont puisé les germes des maladies qui ont affligé le reste de leur existence, les virus qui ont infecté dès l'origine les sources de leur vie ! Quelle douleur pour un cœur de mère de ne pouvoir communiquer l'aliment vital à l'enfant qu'elle a mis au jour, et de le voir prodiguer ses premières caresses et, pour ainsi dire, la virginité de son amour à un être qui ne lui donne en quelque sorte qu'une nourriture animale, et qui n'a pas pour lui des entrailles maternelles !

Voyez donc à qui vous livrez votre sang, ce que vous avez de plus cher. A une inconnue dont vous ne savez pas même la vie d'hier. Vous l'avez prise au hasard, comme cela se fait trop souvent. Il ne faut pas s'enquérir, dit-on, d'où viennent ces femmes, afin de ne pas avoir à s'inquiéter où elles iront. C'est plus simple. Tant mieux donc si le sang est pur, si la vie a été régulière, si le caractère n'est ni emporté ni cruel ; car de tout cela vous n'en savez pas un mot. Elle a l'air d'être forte et d'avoir du lait, cela vous suffit. Vous n'êtes vraiment pas difficile, et vous vous contentez de peu. Hélas ! souvent de trop peu.

Sainte Reine était née de parents idolâtres ; sa mère était morte en la mettant au jour ; son père, désolé, choisit une femme vertueuse pour servir de nourrice et de mère à cette enfant. Elle remplit

au delà ses espérances, car cette femme, étant pieuse, fit sucer à son enfant avec le lait les vertus chrétiennes, et la jeune Reine devint une sainte et une martyre.

O Marie, inspirez à toutes les mères quelque chose de votre amour pour Jésus, afin qu'elles ne se séparent pas trop facilement de ces petits êtres confiés par Dieu lui-même à leur tendre sollicitude. Apprenez-leur par vos exemples à traiter avec autant de respect que d'amour ces chers enfants, devenus par le baptême les temples vivants du Saint-Esprit.

### EXEMPLE.

#### *Dévotion de saint Louis à Marie.*

La pieuse reine Blanche de Castille désirait ardemment de donner au trône un héritier qui fût selon le cœur de Dieu. Saint Dominique lui conseilla de recourir à la dévotion du Rosaire, de le réciter souvent, et d'engager les personnes les plus dévotes qu'elle connaissait dans son royaume à lui rendre fréquemment en son nom le même hommage, et il lui fit espérer d'obtenir le fruit de bénédiction qu'elle désirait par la protection de la Mère de miséricorde. Blanche suivit ce conseil avec autant de fidélité que de bonheur. La vertu du Rosaire et la piété de la religieuse princesse obtinrent bientôt l'effet désiré. Elle eut un fils, et dans son fils un roi

qui mit la sainteté sur le trône, qui consacra sa couronne par toutes les vertus chrétiennes, qui illustra sa vie par les actions les plus héroïques, en un mot, qui porta au tombeau la robe de l'innocence baptismale, enrichie de tous les mérites qui font les saints, et les plus grands saints. Il avait une dévotion si tendre et si vive pour la très-sainte Vierge et tant d'amour pour son humilité, que, pour l'honorer et l'imiter, il faisait assembler tous les samedis une multitude de pauvres dans son palais, dans son appartement même. Là, à l'exemple du Sauveur, il leur lavait les pieds dans un bassin, et, les essuyant de ses mains royales, il les baisait avec un respect qui faisait bien voir qu'il reconnaissait en eux les membres de Jésus-Christ. Après cela, pour joindre la charité à l'humilité, il les faisait dîner et les servait lui-même à table, plus satisfait mille fois de glorifier par là Jésus et sa sainte Mère que de tous les hommages qu'il recevait de sa cour. Enfin il terminait une si édifiante cérémonie par une riche aumône qu'il distribuait encore à chacun d'eux, toujours en l'honneur de la Reine du ciel et de la terre. Il avait désiré de mourir un samedi, comme pour couronner par l'hommage de ses derniers soupirs tous les honneurs qu'il avait rendus ce jour-là à la très-sainte Vierge chaque semaine de sa vie ; il fut exaucé, Marie voulant que ce jour d'honneur pour elle fût aussi pour son fidèle serviteur celui de son entrée dans la gloire du ciel.

Saint Louis devait, après Dieu, à sa vertueuse mère, cette piété solide qui ne se démentit pas un seul instant, même au milieu des camps. Dans les tentations, ces belles paroles de la reine Blanche : « Mon fils, je préférerais, malgré tout mon amour, apprendre que vous êtes mort, que coupable d'un seul péché mortel, » revenaient à l'esprit de saint Louis et suffisaient pour le fortifier dans le bien.

Godefroy de Beaulieu raconte « que le roi se « trouvait à Jaffa quand vinrent les premiers bruits « de la pieuse mort de Madame Blanche, son « illustre mère. »

Ce fut le légat qui se chargea d'annoncer au roi cette douloureuse nouvelle. « Le roi, poussant de « grands cris de douleur et fondant en larmes, « tomba à genoux près de l'autel, et, les mains « jointes, il disait d'une voix éplorée : « Sire Dieu, « je vous rends grâce et merci de m'avoir prêté ma « très-chère mère, tant qu'il a plu à votre bonté, « et de ce que, maintenant, Sire, l'avez prise et « reçue à vous pour votre bon plaisir. Il est bien « vrai, beau très-doux Père Jésus-Christ, que « j'aimais ma mère par-dessus toute créature qui « fût en ce siècle mortel, et elle l'avait bien mérité. « Mais puisque tel est maintenant votre bon plaisir, « que votre nom, Seigneur, soit béni. »

J. M. J.

XII<sup>e</sup> JOUR.**Circoncision de Jésus. — Le baptême  
des enfants.**

Le huitième jour, où l'enfant devait être circoncis, étant arrivé, Marie, toujours fidèle à la loi, et entrant dans l'esprit de son divin Fils, consentit à ce qu'il fût mis au rang des pécheurs et qu'il portât sur sa chair un caractère servile et la marque du péché de notre origine.

D'après un savant historien, ce sacrifice eut lieu sur les genoux de la très-sainte Vierge, qui lui servit d'autel.

Alors, dit saint Bonaventure, le sang du Rédempteur commença à couler avec ses larmes. Les pleurs de Marie se mêlèrent à ceux de son divin Fils mettant sa petite main à la bouche et au visage de sa Mère, comme la priant par signe de ne pas pleurer; car celle qu'il aimait tendrement, il la voulait voir cesser de pleurer. Telle fut la première immolation de l'Emmanuel. Il s'offre avec douceur à l'instrument cruel qui devait lui imprimer une marque de servitude. Marie voit avec désolation les détails de cette cérémonie; elle ne peut ni fuir ni considérer son Fils dans les angoisses de cette première douleur. Il faut qu'elle entende ses soupirs, ses cris

plaintifs, qu'elle voie couler ses larmes, qu'elle s'associe enfin à chacune de ses souffrances par le douloureux retentissement qu'elles avaient dans son cœur maternel.

C'est ainsi que Marie n'hésita pas un seul instant à faire subir à son divin Fils la loi rigoureuse de la circonsion ; cependant des motifs bien puissants, qui n'auraient pas manqué de nous paraître suffisants, semblaient lui faire un devoir rigoureux de cette exemption. Car, en effet, quand les raisons tirées de sa propre gloire n'auraient pas été capables de la toucher, pouvait-elle être indifférente à la gloire de son Fils ? En le soumettant à cette cérémonie légale, ne semblait-elle pas le confondre ainsi avec les autres enfants d'Israël ! Et pouvait-elle se désister publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine et préparer de loin des preuves à l'incrédulité et aux blasphèmes de ses ennemis ?

Marie avait appris, dans sa retraite de Nazareth, que l'œil de la grâce est simple ; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière qui éblouit et qui égare ; que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'âme juste le mérite de sa soumission.

Ne laissez pas perdre, mères chrétiennes, de si beaux exemples. Rappelez-vous, dit un pieux auteur, que dès la naissance d'un enfant ses parents

contractent l'impérieuse obligation de lui faire recevoir sans retard le baptême; ne le différez donc pas aux vôtres *sous aucun vain prétexte*. Si vous voyiez votre enfant exposé à un péril imminent, vous courriez sans délai à son secours; aucune difficulté ne vous arrêterait. Il ne s'agit pas de lui sauver la vie temporelle, mais d'assurer celle de l'éternité. Tant qu'il n'est pas baptisé, *son bonheur éternel reste en suspens*; vous retenez en quelque sorte entre vos mains son immortelle destinée. Jugez quelle responsabilité pèse sur votre conscience tant que, par négligence, par caprice ou par crainte de compromettre sa santé, vous différez de lui procurer le sacrement qui lui ouvre le ciel. Et si, par malheur, comme cela arrive parfois, votre enfant, inopinément enlevé, mourait sans baptême, quels remords amers empoisonneraient le reste de votre vie!

N'imites pas les personnes qui ne se font aucun scrupule de réclamer auprès de l'autorité religieuse la permission d'ondoyer leurs enfants, et qui ajournent indéfiniment les cérémonies jointes à l'administration ordinaire du baptême. Cette permission n'est donnée qu'à regret, et l'on ne devrait jamais la solliciter sans une pressante nécessité.

L'ondoisement est le baptême pur et simple, il en opère tous les effets dans l'âme et par rapport à Dieu. Cependant celui qui est entré ainsi furtivement dans l'Eglise, n'a pas encore de nom pour nous, c'est lorsqu'on supplée les cérémonies qu'il le reçoit. A partir de ce moment il n'est plus connu

dans l'assemblée des saints que par le nom de baptême. C'est sous ce nom que l'évêque un jour lui administrera le sacrement de confirmation, que le prêtre lui donnera les sacrements de mariage et d'extrême-onction ; et quand il faudra mourir, au jour de ses funérailles, on oubliera les titres et les distinctions dont il était honoré ; le nom de ses ancêtres, fût-il le plus brillant et le plus pur, descendra dans la tombe, mais le nom de baptême viendra se placer sur les lèvres du prêtre, montera au saint autel et jusque dans les cieux.

Mères chrétiennes, sans retard demandez qu'on porte votre enfant à la piscine régénératrice. Le baptême ! le baptême ! point d'ennemi de Dieu dans votre maison ! point d'esclave du démon entre vos bras ! Vous ne seriez pas heureuse. Une tache hideuse défigure l'âme de la pauvre petite créature que vous aimez ; vous ne pouvez lui donner vos baisers maternels qu'avec une douloureuse affection. Faites donc hâter les préparatifs ; on a dû y songer déjà. Vous avez déterminé les noms du futur baptisé ; les saints noms de Marie et de Joseph y tiendront la place d'honneur. Le parrain et la marraine sont désignés ; le choix en a été réfléchi. Votre époux et vous, vous avez voulu donner pour père et pour mère spirituels à votre enfant, dans l'ordre de la foi, de vrais chrétiens, de fidèles enfants de l'Eglise. Sur les fonts sacrés, ils répondront comme ils croient, et leur conduite ne démentira pas la publique profession de leur croyance.



C'est en mesurant toute l'étendue de leurs actes, qu'ils se portent caution des inviolables engagements contractés au nom de leur bien-aimé pupille. C'est du fond du cœur qu'ils prennent sous leur responsabilité ce cher ange de leur adoption. Pendant le pèlerinage de sa vie, ils l'environneront de leur tendre sollicitude. Par la sagesse de leurs conseils et l'édification de leurs exemples, ils lui montreront le véritable chemin de la foi et du salut (1).

Tout est prêt ; on peut partir pour l'église. Le pieux cortège s'y est rendu avec piété. Le père a accompagné son enfant. Les prières liturgiques ont été récitées ; le ministre du Seigneur a fait couler l'eau sainte sur le front du jeune catéchumène. Dieu a un nouvel enfant de plus, Jésus-Christ un nouveau frère, l'Esprit divin un nouveau temple, l'Église un nouveau membre, le ciel un nouvel héritier (2).

Souvenez - vous que désormais l'Église, cette autre mère si pleine de sollicitude, vous confie comme son trésor le plus précieux ce petit enfant orné de l'innocence baptismale. Il est pur comme un ange ; le Roi des rois est son Père, la Reine du

(1) Les parents ne songent trop souvent qu'à donner à leurs enfants des protecteurs en ce monde, et ils font servir à leurs besoins, à leurs espérances temporelles, des fonctions qui devraient tourner au profit de l'âme et de l'éternité. Il serait bien nécessaire de revenir à l'esprit véritable du christianisme ; sur ce point, comme sur tant d'autres, nous avons dégénéré.

(2) Voyez la note 3, à la fin du volume.

ciel sa Mère, la grâce sanctifiante son bien propre, et le paradis son héritage. Vénérez en lui le caractère sacré qu'il vient de recevoir, et quand vous déposerez un baiser sur son front, songez que vous avez sur les bras un enfant tout resplendissant de pureté. Que vos caresses soient mêlées d'un saint respect qui en retienne l'expansion dans de justes bornes.

Un profond penseur de nos jours a fait à ce sujet de belles réflexions :

« Au sein des sociétés chrétiennes, l'enfant régénéré dès le berceau par la vertu vivante du christianisme, est une merveille encore inaperçue. Les mères s'en doutent, chacune pour son enfant, lorsque, dans leur amour et leur admiration, j'allais dire dans leur adoration, elles sont tentées de pousser en leur cœur ce cri d'orgueil qu'un ancien attribue à la première femme qui fut mère, en présence de son premier-né : « Ah ! je possède « l'Homme-Dieu ! »

« Et si cette mère respecte, admire et contemple ainsi son enfant au nom du Christ, c'est le Christ qu'elle reçoit : « Celui qui reçoit en mon nom cet « enfant, c'est moi-même qu'il reçoit (1). »

(1) Lorsque l'enfant, revenu des fonts du baptême, est présenté à sa mère, qu'elle l'embrasse alors avec une affection, un épanchement d'amour plus vif que jamais, et qu'en présence de la famille assemblée, elle déclare avec naïveté qu'elle est heureuse de voir en lui un enfant de Dieu, et que, comme tel, il lui devient plus cher, il est possible qu'un sentiment si pieux ait d'heureux effets dans le cœur de

« Mais, si telle est l'âme régénérée, il est vrai que celui qui reçoit un pareil enfant reçoit en effet Jésus-Christ. Le Seigneur a dit : « Craignez de mépriser un seul de ces petits ; leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est au ciel. »

O Marie, veillez vous-même sur ces chers enfants confiés, par leurs mères, à votre touchante sollicitude, afin de les préserver du souffle empesté du monde et de les rendre dignes des faveurs de Jésus, qui se plaît parmi les lis et qui a promis ses plus belles récompenses à ceux dont le cœur est pur.

### EXEMPLE.

#### *Le dévouement d'une mère.*

M<sup>me</sup> B... joignait à une grande et solide piété une tendre dévotion envers la sainte Vierge. Elle voulut que Marie fût le premier des prénoms de chacune de ses enfants, que sa fille ne portât point d'autre nom que celui de Marie, et que son fils aîné s'appelât Joseph, à cause des rapports de ce grand saint avec la Mère de Dieu. Elle s'était mise avec toute sa famille sous la protection de sainte Anne,

ceux qui en seront témoins. Qu'alors elle-même prenne devant Dieu l'engagement, si doux à remplir et si nécessaire, d'être doublement mère, en mettant tous ses soins à conserver dans ce cher objet de ses affections cette seconde vie, la vie de la grâce, plus précieuse mille fois que celle de nature.

qu'elle honora toujours le plus qu'il fut possible, parce qu'il lui semblait qu'honorer la mère c'était la voie la plus courte pour se rendre favorable le cœur de la fille. La dévotion qu'elle avait pour Marie se rapportait toujours à Jésus-Christ; jamais elle ne séparait la Mère du Fils, aimant à devoir à cette divine Mère tout accès auprès de lui, et s'étant d'ailleurs engagée par une consécration particulière à honorer leurs sacrés Cœurs et à propager leur culte.

Elle ressentait peu de dévotion sensible ; elle avait très-bien compris que pour plaire à Jésus-Christ il faut bien se pénétrer de sa doctrine et y conformer en tous points ses pensées, ses paroles et ses actions. Aussi était-ce d'après les lumières de sa foi qu'elle envisageait toutes choses, qu'elle jugeait le vice et appréciait la vertu. Le vice lui faisait horreur, et surtout ce qui pouvait seulement avoir l'ombre de l'immodestie ; elle ne pouvait supporter la pensée que ses enfants s'en souillaient jamais, et son cœur généreux lui inspira d'offrir à Dieu sa vie, d'accepter les douleurs les plus horribles pour préserver ses enfants de toute immodestie. Mille et mille fois elle avait dit à Dieu, conjurant Marie d'appuyer sa demande : « Mon Dieu, faites de moi ce que vous voudrez, mais sauvez mes enfants ; ne permettez pas qu'ils cessent d'être purs. » Un mal affreux dont elle se vit atteinte lui donna lieu de croire que son dévouement était accepté. En effet, elle disait à ses enfants : « Gardez

vosre innocence : c'est pour vous la conserver que je souffre. » La maladie de cette femme héroïque dura cinq ans, après lesquels Dieu, voulant couronner une si belle vie, l'appela auprès de lui le 21 février 1854. Là-haut, dans le ciel, elle est devenue pour ses enfants une protectrice bien autrement utile qu'elle n'eût pu l'être ici-bas.

Heureux les enfants qui ont de telles mères !

Nous engageons les mères chrétiennes à redire souvent cette prière :

Jésus, Enfant-Dieu, qui ne permettes pas que la Très-Sainte Vierge, votre Mère, fût un seul instant souillée par le péché, faites-moi vivre dans une grande pureté, afin d'attirer la bénédiction divine sur moi, sur mes enfants et sur toutes les personnes associées à l'OEuvre de votre Divine Enfance. Vous daignâtes sanctifier saint Jean-Baptiste dès le sein de sa mère, daignez, je vous en supplie, sanctifier avec leurs mères tous ces chers enfants que Dieu nous a confiés comme un dépôt précieux. Je vous consacre les miens sans réserve, ô mon Jésus qu'ils meurent mille fois plutôt que de perdre leur précieuse innocence ! Ainsi soit-il.

J. M. J.

XIII<sup>e</sup> JOUR.**Soins respectueux de Marie pour Jésus.**

La très-sainte Vierge connaissait trop bien ses devoirs de mère, elle aimait trop ses douces obligations, dont les anges se seraient trouvés très-honorés, pour avoir eu la pensée de confier son divin Enfant à une autre femme.

Jamais personne, excepté Joseph, ne toucha Jésus dans son enfance ; Marie seule eut l'insigne bonheur de lui rendre ces soins si affectueux et si pleins de tendresse, qui étaient autant d'actes de religion :

Qui pourrait dire avec quelle modestie, avec quel respect elle levait et habillait le divin Enfant ? Que de douces larmes mouillaient ses yeux en voyant le Roi immortel des siècles, le Fils unique de Dieu, le Verbe incarné, soumis, par amour pour nous, à toutes les faiblesses de l'enfance !

Jamais aucun prêtre ne toucha, au saint autel, le corps de Jésus-Christ, caché sous les apparences du pain, avec cette vénération et cet amour dont Marie était toute pénétrée dans les services qu'elle rendait à son Fils et à son Dieu.

Tous les motifs d'aimer Jésus se trouvaient réunis en Marie, et dans le plus éminent degré. Elle aimait

Jésus comme son Dieu, et dépassait de beaucoup en ardeur les séraphins eux-mêmes ; elle aimait Jésus comme son Sauveur, et son amour reconnaissant, en effaçant les désirs enflammés des patriarches, devint à jamais un modèle que les siècles qui ont suivi et qui viendront encore ne pourront jamais égaler ; elle l'aimait d'un amour qui à lui seul a plus de vivacité et d'étendue que ne peuvent en avoir tous les cœurs des élus réunis.

Elle aimait Jésus comme son fils unique, le fruit précieux de sa virginale fécondité, ce Fils qu'avait formé de son chaste sein l'Esprit d'amour lui-même. On sait comment aime le cœur des mères, cette copie fidèle de la tendresse providentielle du Créateur ; on sait tout ce que Dieu a donné de noble, de généreux, de dévoué et de sublime au cœur maternel ; on sait cela, mais jamais on ne saura tout ce que cette tendresse si vive, ce dévouement si généreux que Dieu a répandu dans les cœurs ordinaires, a d'inférieur et de faible en comparaison des affections ineffables du cœur de Marie, de ce cœur dont l'amour ne l'emportait pas moins en sublime de tous les genres sur l'amour maternel ordinaire, que sa maternité était élevée au-dessus de toute autre maternité.

Un grand évêque nous a donné une haute idée de cet amour par ces paroles sublimes : « Pour former l'amour de Marie, deux amours se sont joints en un. La sainte Vierge rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à un Dieu, et elle rendait

aussi à son Dieu l'amour qu'elle devait à un fils. C'est-à-dire la nature et la grâce concourent ensemble pour faire dans le cœur de Marie des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus fort ni de plus pressant que l'amour que la nature donne pour un fils, et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont deux abîmes dont on ne peut pénétrer le fond ni comprendre l'étendue. Nous pouvons dire ici avec le Psalmiste : « Un abîme appelle un autre abîme, » puisque, pour former l'amour de la sainte Vierge, il a fallu y mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre et la grâce de plus efficace. La nature a dû s'y trouver, parce que cet amour embrassait un fils ; la grâce a dû agir, parce que cet amour regardait un Dieu. Mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaires n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un fils ; il faut donc nécessairement s'élever plus haut. »

Il est plus aisé de sentir que d'exprimer quelle fut la force et l'étendue de la charité dans le cœur de Marie. Qui pourrait, en effet, raconter ou comprendre les saints transports et les divines extases que la charité fit naître dans le cœur de cette Mère, qui aimait son Dieu dans le plus aimable des fils ?

Mères chrétiennes, aimez vos enfants comme Marie

4\*\*



aimait Jésus, et vous ne céderez pas à d'autres le bonheur de les servir (1).

Quelle tendresse pourrait être aussi ingénieuse que celle de la mère dans tous les soins que réclame son enfant ? Que de larmes épargnées à l'adolescence, si les premières années avaient été surveillées par elle ! Que d'imperfections de moins dans l'humanité, si toutes les mères s'appliquaient à remplir leur tâche avec la patience et le soin que mérite une œuvre si digne d'elles !

Le premier âge de la vie, selon la pensée de Fénelon, est celui où se font les impressions les plus profondes, et qui, par conséquent, a la plus grande

(1) M<sup>sr</sup> de Quélen, archevêque de Paris, écrivait, le 23 septembre 1826, la lettre suivante à M<sup>me</sup> de V\*\*\* :

« 23 septembre 1826.

« Vous voilà mère, ma chère fille. Je ne doute pas que cette nouvelle grâce de Dieu ne vous attache davantage à lui, de qui découlent toute *paternité* et toute *maternité* ; car le terme masculin, dont saint Paul se sert, est ici *générique*, comme la *femme* est comprise dans celui-ci : *les hommes*. Oh ! combien de croix vous aurez faites sur votre cœur lorsque vous portiez cette chère enfant ! Maintenant que la voilà au monde, combien de fois vous la bénirez avec ce signe sacré ! Comme vous l'offrirez souvent au Seigneur, dont elle est devenue le temple par le baptême, et comme vous demanderez avec ferveur que la place qui a été marquée pour elle dans le paradis soit gardée et embellie de toutes les vertus, lorsqu'elle se trouvera en âge de les pratiquer ! Vous voyez, mon enfant, que je vous suppose très-fidèle à Dieu, et vraiment il me semble que vous ne pouvez faire autrement, tant vous êtes l'objet de sa particulière dilection. »

influence sur l'avenir d'un enfant. Si de très-bonne heure, dit Bossuet, on s'occupe avec soin des enfants, alors de bons enseignements peuvent beaucoup. Mais, au contraire, que deviendra l'enfant abandonné à lui-même, faussé dans ses premiers développements et privé d'une sainte culture morale?

La mère de saint François de Sales avait su si bien inspirer la vertu à son fils dès le berceau, que ce saint enfant, par les regards et les gestes, demandait à sa nourrice l'aumône pour tous les pauvres qu'il rencontrait; en sorte qu'elle était obligée de porter toujours des fruits avec elle. Un jour qu'elle n'avait rien à offrir à un très-petit enfant pauvre, François l'obligea à lui offrir son sein, et soutint tout joyeux, de ses petites mains, la tête de cet enfant étranger suçant le lait de sa nourrice. Plus tard, devenu évêque de Genève, François recommandait à M<sup>me</sup> de Chantal d'avoir un grand zèle pour s'emparer tout de suite et sans perdre de temps, des petites pensées de ses enfants, de leurs affections naissantes, afin de les tourner vers Dieu.

Élever ses enfants sera toujours le grand œuvre de la vie d'une femme; avec du dévouement nulle ne sera inhabile. Pourquoi sa raison et son amour seraient-ils moins parfaits, moins dévoués que l'instinct des êtres privés du flambeau de l'intelligence? Dans toutes les espèces, Dieu n'a-t-il pas voulu que la mère pût subvenir aux besoins et aux nécessités de l'être auquel elle a donné la vie? Ne proportionne-t-il pas les facultés qu'il accorde à l'im-

portance du devoir qu'il assigne ? Et dans toute la nature ne retrouve-t-on pas les traces de cette prévoyante tendresse ? N'est-ce pas elle qui inspire l'oiseau ? La mère qui a déposé l'œuf dans le nid peut aussi le faire éclore ; celle qui a réchauffé le petit lui donne les premières leçons dont il a besoin pour diriger son inexpérience. Elle seule devine que pour lui apprendre à voler il faut mesurer l'espace à la faiblesse de son aile ; elle seule devine le moment où il est assez fort pour s'élancer avec elle dans l'air et dans la liberté, tandis que le père, qui a sans cesse secondé son amour, les suit et les protège encore (1).

Il faut entretenir l'habitude de s'aimer ; il faut que l'enfant voie que vous lui donnez votre cœur, pour lui apprendre à vous donner quelque chose du sien. Et si ce n'était pas assez de montrer le seul bonheur enviable à ces femmes qui s'oublient dans de perpétuels et dangereux loisirs, je leur dirais qu'elles transgressent la plus impérieuse des lois que Dieu a gravées dans nos âmes. Combien cependant s'endorment tranquilles dans les béatitudes que leur donne l'accomplissement scrupuleux de petits devoirs et oublient que ce qu'il y a de plus sacré c'est de vivre avec son enfant sur son cœur ou à ses côtés (2) !

(1) Voyez la note 4, à la fin du volume.

(2) M<sup>me</sup> Acarie, dans les maladies de ses enfants, les soignait elle-même, passait les nuits auprès d'eux, leur rendait

Recueillez et pratiquez, autant que vous le pourrez, les avis suivants, adressés par une femme chrétienne à de jeunes mères, sur les soins qu'elles doivent donner elles-mêmes à leurs enfants :

« Comme les impressions qu'ils reçoivent dès le berceau dominant toute la vie, il est indispensable de ne leur en préparer que de bonnes et de pures. Ne vous reposez sur personne de la surveillance de vos enfants ; ils réclament, dès l'âge le plus tendre, non-seulement l'éducation, mais des soins maternels trop délicats pour les faire donner exclusivement par une *bonne*. Quelque sûre que vous soyez de celle que vous avez placée auprès de votre petit enfant, ne lui laissez jamais faire seule sa première toilette, et qu'elle ne le touche qu'avec respect. Ne permettez pas qu'elle le tutoie, qu'elle l'embrasse, ni qu'elle use de familiarité dans ses soins pour lui ; exigez qu'elle les lui donne dans les limites de la plus exacte modestie et toujours sérieusement. La plus complète vigilance doit régner autour de ce cher petit être que vous préparez à la vie du ciel. Quand vous ne pouvez surveiller vous-même la toilette de votre enfant, envoyez une personne de

tous les services dont ils avaient besoin. Quand ils lui en témoignaient leur peine, elle répondait que c'était là sa consolation : cette manière d'agir à leur égard produisait les meilleurs effets. La charité avec laquelle cette bonne mère les soignait, les encourageait à souffrir avec patience ; ils se prétaient à tout pour lui épargner de la fatigue par leur prompt guérison ; enfin ils apprenaient d'elle à se vaincre quand il faudrait rendre aux autres les mêmes services.

4\*\*\*

votre maison pour y assister, et faites en sorte que la *bonne* ne sorte jamais seule avec vos enfants(1).»

Pour vous ranimer dans vos saintes obligations, rappelez-vous que vous répondrez au jugement de Dieu de l'âme de ces chers enfants qu'il a confiés à votre tendresse. Voici à ce sujet quelques lignes bien touchantes de la jeune princesse Albert de Broglie, morte à la fleur de son âge :

« Je connais une mère qui, au moment de la mort de son fils, qui lui était ravi par une longue et pénible maladie, au moment où sa tête se penchait et où il rendait le dernier soupir, au lieu de pleurer et de pousser des cris déchirants, restait à genoux près de son lit, la main dans la main de son enfant, et le regard vers le ciel, où elle suivait son âme qui paraissait devant Dieu. Tout entière à ce redoutable moment, elle oubliait sa douleur et croyait assister au jugement de cette âme qui lui

(1) Fénelon écrivait à une dame : « Si vous la laissez (votre enfant) à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Elles parleront trop librement entre elles en présence d'un enfant, qui observera tout et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses : l'enfant entendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos : elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles. D'ailleurs ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cet enfant par les complaisances et les flatteries les plus dangereuses. »

avait été confiée et de laquelle elle se sentait appelée à répondre, de sorte qu'il lui semblait que son propre jugement était commencé. Le jugement d'une mère est prononcé par Dieu chaque fois qu'un de ses enfants paraît devant lui. Prenons donc soin de ces chères et bien-aimées âmes, et donnons-leur aussitôt et aussi longtemps que nous le pourrons tout l'aliment dont nous sommes capables. »

Le P. Félix, dans une de ses belles conférences de Notre-Dame, s'écriait :

« Ah ! qui mieux qu'une mère chrétienne peut sentir le prix de ce trésor céleste déposé par le Christ dans l'âme d'un enfant, l'innocence ? J'ai vu des mères verser leurs larmes les plus brûlantes devant une révélation qui, déchirant pour elles le voile de leurs plus chères illusions, laissait voir à leur cœur à jamais blessé la chute de cette innocence ; j'en ai vu, et c'étaient des plus saintes et des plus tendres, préférant la mort pour elles-mêmes à une souillure pour l'âme d'un enfant, et prêtes, pour conserver leur chasteté dans tout son virginal éclat, à accepter tous les sacrifices, même les plus douloureux et les plus héroïques. »

### EXEMPLE.

#### *La meilleure des mères.*

Une vertueuse petite fille vit mourir sa mère, et des hommes vinrent emporter son corps et le des-

cecidèrent dans la fosse. Alors la jeune fille pleura amèrement et répéta en sanglotant : « O ma mère, ma bonne mère, qui me donnera désormais à boire et à manger ? Maintenant je suis seule au monde, et personne n'a compassion de moi. O ma mère, ma bonne mère ! » La jeune fille sortit et s'en alla dans une forêt, où elle vit une chapelle dédiée à Notre-Dame, et elle se mit à genoux devant son image en disant : « O Marie, douce et céleste Mère, ma mère est morte, et je n'ai personne qui prenne compassion de moi ! Pauvre orpheline que je suis, ne m'abandonnez pas dans mes besoins ! » Or, pendant qu'elle priait ainsi, une vive clarté illumina la chapelle, et la jeune fille entendit des chants si doux, que jamais elle n'en avait entendu de semblables, et elle respira des parfums plus suaves que ceux du printemps. Bientôt après apparut une Vierge ; la robe qu'elle portait effaçait par sa blancheur l'éclat de la neige, une couronne d'or brillait sur son front, et à ses côtés chantaient merveilleusement une troupe d'anges. Et la Vierge sourit avec douceur et dit à la jeune fille : « Mon enfant, sachez que je suis Marie, la Mère de Dieu ; j'ai entendu votre prière, et désormais je veux vous servir de mère. » Alors la sainte Vierge toucha avec la main le front de l'enfant et disparut. Le cœur de la petite fille était consolé, et elle sortit joyeuse de la chapelle pour retourner chez elle. Et Marie, la Mère de Dieu, fut dès ce jour avec la petite fille, la protégeant contre tous les dangers qui menaçaient

son corps et son âme, et elle devint pieuse, pure et chaste. Et quand la petite fille mourut, Marie la prit avec elle dans le ciel et la rendit à sa mère qui s'y trouvait. (*Légende d'Albert Werfer.*)

Aimable Jésus, né pour moi dans la crèche d'une étable et soumis à vos propres créatures, je me livre à vous par le don irrévocable de tout mon être. Que mon cœur n'aime que vous; que mon esprit ne pense qu'à vous, que ma volonté soi entièrement conforme à la vôtre ! Que mes yeux se tiennent sans cesse attachés sur vous; que ma bouche publie à jamais vos louanges; que mes mains ne fassent d'autres œuvres que les vôtres; que mes pieds me conduisent là, seulement, où votre bon vouloir m'appellera !

Sanctifiez mon âme et mon corps par les mérites de votre divine enfance, et rendez-moi digne de de vous posséder dans le ciel.

J. M. J.



XIV<sup>e</sup> JOUR.**La Purification de Marie.**

Le moment de la purification étant arrivé, Marie va, conformément à la loi, présenter Jésus au temple, et son chaste époux l'offre avec elle. La sainte Vierge consent donc à passer dans l'esprit public pour une mère ordinaire, elle tient caché le secret de sa miraculeuse virginité. Marie, par son innocence et sa sainteté, était au-dessus d'une loi qui suppose la souillure du péché. Contente d'être sans tache devant Dieu, elle ne rougit point d'avoir devant les hommes l'apparence du péché, autant pour cacher les dons merveilleux répandus en elle par la bonté divine que pour imiter son adorable Fils, qui avait déjà souffert le couteau de la circoncision. Quel prodige de discrétion, de soumission et d'humilité apparaît en Marie ! Après tous les honneurs qu'elle avait reçus de l'Ange, d'Elisabeth, des pasteurs et des mages, après l'hymne, chantée par elle, de ses grandeurs, et la vue prophétique de tous les hommages que l'univers lui rend depuis dix-huit siècles, elle, la *bénie entre toutes les femmes*, se soumet à la commune humiliation des femmes. Ne pouvait-elle pas redire en ce moment que *Dieu lui avait fait de grandes choses*, qu'elle était *bienheureuse*, qu'elle était *bénie* et que *le fruit*

*de son sein était béni*, qu'elle venait apporter au monde la purification, loin de la chercher, et le rachat, loin de le demander? Méditons avec attention les enseignements renfermés dans ce mystère.

Contemplez, je vous prie, cette jeune femme voilée qu'un homme grave accompagne et qui porte un enfant enveloppé dans des langes. Elle va droit, d'un pas calme, égal, simple et pourtant majestueux. On devine, rien qu'à la voir, qu'elle a coutume de vivre dans la solitude et qu'elle aime le silence. Cependant elle ne choisit point les rues écartées : elle passe où tout le monde passe, ne recherchant, mais n'évitant personne. Mon Dieu! qu'elle est modeste et que son attitude inspire de recueillement, de sympathie et de respect! Sa vue fait instinctivement penser à la lumière du jour s'avancant dans le ciel à la première heure du matin. Toutefois l'impression qu'elle produit n'est pas la même chez tous. Les uns la voient passer sans la moindre émotion; d'autres ne prennent seulement pas garde à elle : quelques-uns, des pharisiens probablement, semblent jeter sur elle un regard dédaigneux. Aux yeux de Dieu et de ses anges cette femme est la Reine de la terre et du ciel; la plus belle, la plus puissante, la plus sainte, la plus divinement aimée des créatures, enfin ce qu'il y a de plus grand et de meilleur après Dieu, qui la nomme sa mère. Et cet Enfant qu'elle porte, et qui est le sien, c'est l'éternelle splendeur du

Père, la vérité, la vie, la gloire ; le Verbe qui a créé le monde et commence de le racheter. En compagnie de Joseph, ils vont au Temple à l'heure accoutumée où les mères juives viennent purger leurs souillures légales, et payer à Dieu le droit de garder leur enfant. Plusieurs sont déjà arrivées ou arrivent en même temps que la famille de Bethléem. Marie prend son rang et attend paisiblement son tour ; elle n'a averti personne, n'a rien fait préparer, et n'a rien réclamé. Elle n'a demandé, pour cette cérémonie, ni le grand prêtre, ni aucun prêtre de marque. Elle s'adresse, comme les autres, au prêtre de semaine. Tout lui est bon, surtout de disparaître. A vrai dire, elle s'oublie plus encore qu'elle ne se cache. Je ne dis pas qu'une distinction quelconque lui fit peur ou horreur ; elle n'en a même pas la pensée. Sa pensée est tout entière et exclusivement à l'intérieur des choses, c'est-à-dire à Dieu, à sa volonté, à ses intérêts, à ses œuvres : c'est ce qui la rend et la maintient si humble.

Autre forme de son humilité, qui, étant d'abord celle de Jésus, emplit aussi l'âme de Joseph : ils se présentent comme pauvres, avec l'offrande des pauvres. Que sont donc devenus les riches et tout récents présents des mages, l'encens, la myrrhe, l'or surtout ? Qu'incontinent après le départ des saints rois, Marie ait tout donné aux indigents de la contrée par les mains de Joseph, cela était simple et digne de son grand cœur ; mais ne fût-ce que pour faire honneur à Dieu et à son Fils, ne

devait-elle pas du moins réserver la somme, assurément modique, qui était le prix ordinaire de la victime qu'offraient les riches, c'est-à-dire d'un agneau d'un an ? En outre, et sans parler d'autre chose, toutes sortes de sentiments pieux ne la devaient-ils pas incliner à cette réserve ? Certes, elle n'ignorait point le symbole sacré de tout agneau offert dans le temple. N'était-il pas touchant, convenable, régulier même, de rapprocher cette fois la figure de la réalité que, depuis tant de siècles, elle signifiait et annonçait ? Mais Marie prend dans des sphères plus hautes le principe de ses décisions. Elle vit de foi, non de sentiment et de poésie, même religieuse. Elle ne juge point en mère seulement, mais en mère de Dieu. Elle est pleine de cet esprit qui « scrute les profondeurs divines. » L'abîme de son humilité attire en elle, et par torrents, les lumières qui jaillissent éternellement de cet abîme qui est le sein du Père, et elle s'en sert pour éclairer ses voies : ce qui rend ses voies absolument incomparables. Le Verbe qu'elle tient entre ses bras et dont le cœur bat sur son cœur, lui est comme un livre ouvert. Elle y lit : Bienheureux les pauvres ; l'Évangile est le bien des pauvres ; le royaume des cieux est aux pauvres. Elle entend donc demeurer pauvre, se mettre et se tenir au rang des pauvres, prendre leurs mœurs et s'assortir à leur condition. O chère humilité, qui se traduit par la pauvreté, qui s'en revêt, qui s'en couronne ! Qu'elle est sûre, celle-là ! Qu'elle est vraie

et sincère ! Elle fut, et dans cette forme, la compagne assidue de Jésus, qui, possédant toutes choses, venait, en se dépouillant de tout, nous mériter d'entrer en partage de sa fortune et de sa gloire, mais d'abord le mériter à sa mère qui l'imitait de plus près dans son humilité. (*Conférences aux Mères chrétiennes.*)

Mère chrétienne, cachez, à son exemple, sous les dehors les plus communs, les grâces que Dieu pourrait vous faire ; ne craignez pas de vous assujettir, dans cette vue, à des pratiques dont vous seriez en droit de vous exempter. Les faveurs célestes sont quelque chose de grand, mais l'humilité qui les couvre est bien plus grande. Fussiez-vous élevée au-dessus des séraphins, faites en sorte qu'on vous regarde toujours comme une âme commune.

Dans une union merveilleuse avec les vues d'abaissement et de sacrifice de son Fils, Marie oublie toutes ses grandeurs, elle voile toutes ses gloires pour s'assujettir et l'assujettir aux plus humiliantes prescriptions. Elle qui, naguère simple jeune fille, inconnue à elle-même comme elle l'était au monde, osait, dans sa jalouse fidélité à la virginité dont elle avait fait vœu, parlementer avec un ange et objecter à l'honneur de devenir Mère de Dieu qu'elle *ne connaissait point d'homme*, maintenant, de la hauteur de cette divine maternité et d'une virginité qu'elle avait mise plus haut encore, elle descend jusqu'à paraître aux yeux des hommes

dépouillée de cette double gloire, ou plutôt s'élève à la gloire des gloires, à celle de l'humilité.

Les grandeurs de Marie échappent à toute comparaison ; elles ne peuvent se mesurer que les unes par les autres, et c'est ce qui fait que nous ne les voyons pas. Ainsi Marie professe la virginité au point de lui sacrifier l'honneur de devenir la Mère de Dieu, et elle pratique l'humilité au point de lui sacrifier l'honneur de cette virginité même : ce sont des hauteurs sur des hauteurs, dont le sommet dépasse toutes les vertus de la terre et des cieux, et n'a pour spectateur que cet œil de Dieu qui contemple l'humilité de sa servante dans les grandeurs qu'il lui a faites. En se dépouillant elle-même de ces grandeurs par cette humilité, elle les justifie, elle les mérite, elle les consomme. Aussi ne saurait-on douter que de la purification, dont elle n'avait pas besoin, Marie ne soit cependant sortie plus pure Vierge, plus digne Mère de Dieu, étant sortie plus humble.

Quand vous monterez au temple, offrez à Dieu votre enfant ; ratifiez, mères chrétiennes, les engagements qui ont été pris pour lui dans le saint baptême ; dites à Notre-Seigneur en le lui présentant : Il est à vous, mon Dieu, encore plus qu'à moi ; je vous l'offre, je vous le recommande. Si vous me le conservez, je ferai tout au monde pour qu'il croisse et grandisse, à l'exemple de l'Enfant Jésus, en sagesse et en grâce, comme en taille et en âge, devant Dieu et devant les hommes.

Marie, oubliant ses prérogatives, voulut se perdre humblement dans la foule ; elle se souvint de ses devoirs comme fille de Sion, et parut négliger, pour les remplir, ses privilèges de Mère de Dieu. Femmes chrétiennes, à l'exemple de Marie, soyez fidèles à venir dans le temple pour remercier Dieu d'avoir ajouté un nouveau fleuron à votre couronne, et pour lui demander de vous purifier des souillures que vous auriez pu contracter. Ne dédaignez pas de vous assujettir à la touchante pratique des relevailles.

L'Église, il est vrai, ne fait pas de cette cérémonie une obligation, comme pour vous laisser le mérite de faire, à l'exemple de Marie, une chose dont vous pouvez à la rigueur vous dispenser sans faute ; mais une femme chrétienne n'y manque jamais. Il y en a tant qui succombent dans les périls et les douleurs de l'enfantement ou qui gémissent de leur stérilité, que la piété et la gratitude doivent amener sans respect humain au pied des autels celles qui sont plus heureuses (1).

(1) Sous le Nouveau Testament, les femmes ne sont pas assujetties à la loi du Lévitique, c. XIII, qui les éloignait du temple pendant un certain nombre de jours. Néanmoins, soit par respect pour l'église et pour les divins mystères qu'on y célèbre, soit pour imiter l'auguste Mère de Dieu qui, par humilité, se soumit à cette loi sans y être obligée, étant demeurée toujours vierge, les mères chrétiennes font bien de ne pas entrer dans l'église après leur délivrance sans s'être présentées au prêtre, qui, après certaines prières, les y introduit de la manière suivante : Si une femme, se

Les pratiques de piété sont nécessaires à l'homme comme les prières vocales. L'homme est composé de corps et d'âme ; de là pour lui la nécessité d'une hygiène particulière. L'ange n'a pas d'autre pratique de piété que de se projeter continuellement en Dieu par un mouvement d'amour. L'homme, depuis la chute, est égaré au milieu des sens ; il est descendu vers les régions inférieures de la matière, et toutes les fois qu'il veut remonter aux régions de l'esprit, il est obligé, surtout dans le principe, de faire un effort, de secouer ses ailes, de traverser les nuages du monde matériel, et d'opérer ainsi son ascension vers les régions élevées.

L'homme est ainsi fait, qu'il faut le conduire à la sagesse par une multitude de petits moyens.

conformant à cette pieuse et louable coutume, vient à l'église pour remercier Dieu de son heureuse délivrance, et demande la bénédiction du prêtre, celui-ci, revêtu du surplis avec l'étole blanche, va à la porte de l'église, asperge d'eau bénite la femme qui s'y tient à genoux, ayant à la main un cierge allumé. Il implore le secours du ciel en invoquant le nom du Seigneur ; il récite le psaume *Domini est terra*, précédé et suivi de l'antienne *Hæc accipiet*. Il présente à la femme l'extrémité de son étole, afin de la préserver des embûches du démon, et l'introduit dans l'église, en disant : *Ingrederè in templum Dei*, etc. Elle se met à genoux devant l'autel, prie le Seigneur et le remercie des bienfaits qu'elle en a reçus. Le prêtre récite les prières et les oraisons indiquées, et l'asperge encore d'eau bénite en forme de croix en disant : *In nomine Patris*, etc.

Quelques auteurs pensent que la mère doit apporter à l'église son enfant nouveau-né, surtout pour imiter la sainte Vierge Marie, qui présenta au temple l'Enfant Jésus, que le saint vieillard Siméon reçut dans ses bras.



C'est vers l'infini, source de beauté, c'est vers cet idéal, source de toute grandeur, que doivent converger toutes les pratiques de piété, semblables à des fils conducteurs qui nous transporteront avec eux vers les régions éternelles. Il faut que la conclusion de toute pratique, de toute instruction soit cette parole de saint Augustin : « Je vous ai aimée trop tard, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard ; » mais aujourd'hui que je vous ai entrevue, ma vie, mon cœur, mon corps et mon âme, mon présent, mon passé, mon avenir, tout est à vous et pour toujours. *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova ; sero te amavi.*

L'Église est une mère qui prépare un repas somptueux ; les convives ne sauraient être plus nombreux, puisque tous les hommes sont invités. Il faut donc des mets spirituels variés et presque innombrables pour satisfaire tous les goûts et tous les besoins ; ces mets spirituels sont les exercices religieux, les pratiques, les indulgences et tout ce qui se rapporte au culte extérieur. Mais, dans cet immense banquet des âmes, il faut imiter la tempérance d'un sage convive, choisir ce qui nous convient et laisser le reste, le laisser sans le mépriser, le laisser en le respectant, mais aussi, au besoin, faisant respecter notre liberté et les règles de sobriété spirituelle que nous nous sommes imposées.

Quand les exercices de piété sont trop nombreux,

ils fatiguent l'âme, ils la submergent; c'est comme un jardinier qui, sous prétexte d'arroser des plantes délicates, les étoufferait sous un torrent impétueux. Il faut des choses extérieures à l'âme, mais il ne lui en faut pas trop, et il arrive un moment où le trop produit un effet contraire. C'est là, du reste, une loi générale de la vie; passé une certaine dose, le remède devient souvent nuisible. Il est clair que je ne parle point ici des pratiques commandées, comme l'assistance aux offices le dimanche, etc. Mais ces pratiques sont peu nombreuses, et, pour le reste, l'esprit de l'Église est qu'on en use avec sagesse.

### EXEMPLE.

#### *Piété de la mère de S. S. Pie IX.*

Dans son enfance, le petit Mastai priait pour Pie VI, comme nous prions aujourd'hui pour le comte Mastai devenu Pie IX.

C'était en 1799, la pieuse mère de celui qui devait être le grand Pape du XIX<sup>e</sup> siècle dit un jour à son enfant d'ajouter à sa prière du matin et du soir un *Pater* et un *Ave* pour le Pape persécuté. Et l'enfant avait répondu : « Oh ! oui, je veux prier avec vous pour le Saint-Père et je vous le promets, ma prière va être bien bonne. » Depuis ce jour, le jeune enfant rappelait à sa mère la prière qu'ils devaient dire à la sainte Vierge pour Pie VI.

Un soir, la comtesse embrassa son fils en pleu-

rant. « Cher fils, oh ! comme il faut prier ce soir avec ferveur pour le Saint-Père ! Les malheurs qu'on appréhendait viennent d'arriver. Des hommes armés se sont emparés de Pie VI ; il est prisonnier et on l'emmène loin de Rome. » A ces mots l'enfant se mit à pleurer avec sa mère et joignant les mains il pria avec la ferveur d'un ange. Puis se relevant, il dit avec une sorte d'exaltation : « Mais comment le bon Dieu peut-il permettre que le Pape, qui est le représentant de Jésus-Christ son Fils, soit aussi malheureux, et qu'on le fasse prisonnier comme un malfaiteur, lui qui est si bon ? — Mon enfant, ne ne te souviens-tu pas de l'histoire de Jésus-Christ que je t'ai racontée ? Et bien ! cher petit, Dieu a souvent permis que les Papes, à l'exemple de Jésus-Christ, eussent à souffrir de l'injustice des hommes ; c'est ce qui arrive au saint Pontife Pie VI.

— Mais enfin, maman, répliqua l'enfant, ces hommes qui traitent si cruellement le Saint-Père, ce sont des méchants, n'est-ce pas ? Est-ce qu'il ne faut pas prier Dieu de les punir ? — Mon cher enfant, reprit la comtesse, il ne faut demander à Dieu de punir personne. Te souviens-tu encore de ce que faisait Jésus-Christ sur la croix ? il priait pour ses ennemis et demandait à Dieu d'avoir pitié d'eux et de changer leurs cœurs. C'est aussi, j'en suis sûre, ce que fait en ce moment Pie VI. Il faut nous unir à lui et supplier Dieu de convertir ces impies qui ont porté les mains sur le saint Pontife.

J. M. J.

XV<sup>e</sup> JOUR.**Marie sacrifie son Fils unique pour  
le salut du monde.**

Il faudrait avoir l'amour de Marie pour Jésus afin de pouvoir mesurer et comprendre l'héroïque courage de cette auguste Mère, qui n'hésita pas à offrir son Fils pour la rédemption du monde.

Poussé par le Saint-Esprit, Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur transpercera son âme; son cœur n'en sera pas seulement effleuré, il en sera pénétré et percé de part en part. Les souffrances des martyrs, les peines intérieures des âmes les plus éprouvées n'auront rien de comparable à ses douleurs. On lui prédit que cet Enfant qu'elle vient d'offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs dont la pensée seule fait frémir sa tendresse. Cependant à des présages si funestes elle offre une foi généreuse et soumise. Elle jette, comme le prophète, toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles; elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet

Enfant, elle s'y soumet avec foi. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage : elle voit déjà la montagne sainte, le bûcher fatal dressé, le véritable Isaac prêt à être immolé, sans que son amour arrête le bras qui va le frapper. Elle entre dans les dispositions divines de son Fils, unissant sa soumission à la sienne ; elle tire de lui toute sa force, et comme ils offrent la même hostie, ce n'est pour ainsi dire que la même obéissance qui en consomme et sanctifie l'oblation.

Rien n'est spécifié dans la prophétie de Siméon ; ce qui fait que Marie peut redouter tous les malheurs.

« C'est ainsi qu'on la traite, dit Bossuet : ô Dieu, qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous dans tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure afin qu'elle le sente longtemps ; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à sa douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère, elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! Étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre ; ce qu'on exécute lui fait

tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là, elle ne se demande point : qu'arrivera-t-il ? Ici, elle ne se plaint pas de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse ; sa douleur n'est pas impatiente ; ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut : se soumettre humblement à tout ce qu'il fait. »

Voilà les voies de Dieu et la patience des Saints. Où que Dieu vous conduise, mères chrétiennes, regardez votre divine Mère ; et comme elle a suivi Jésus, suivez-la. Il y a du plus ou du moins dans les douleurs humaines ; mais nul ne vit ici-bas sans souffrir ; et depuis le péché, la douleur est une loi sans dispense. C'est donc à tous, sans exception, que « la patience est nécessaire. » Sachez-le ; et l'heure venue de « compléter, » soit dans votre chair, soit dans votre cœur, « ce qui manque encore pour vous aux souffrances rédemptrices du Christ, » courbez la tête et taisez-vous. Communiez alors mentalement à la bénie Passion du Sauveur ; unissez-vous de cœur à la compassion de Marie ; adorez : tous deux, vos devanciers et vos modèles, l'ont fait incomparablement quand ils étaient noyés dans la peine. L'adoration est ici la grande lumière, la grande force et l'apaisement souverain.

Croyez que la confession humble et l'amour sin-

cère, confiant, persévérant des droits de Dieu sont, dans une âme qui souffre, le triomphe de la grâce, le comble de la perfection et le trait final de cette conformité avec le Christ qui est la condition du salut et la forme même de la sainteté. Quiconque donne ce fruit à Dieu n'a plus qu'à voir toute sa moisson serrée dans l'inviolable paix des greniers éternels. Il a fini sa tâche ; ses jours sont pleins ; son âme est faite ; et, selon cette loi à laquelle l'amour infini nous a miséricordieusement soumis, après l'avoir gratuitement portée, la joie du ciel, la joie en Dieu, la joie de Dieu, la joie qui est Dieu lui est due en justice, dit M. l'abbé C. Gay.

Et ne doutons point que Marie n'ait eu la connaissance de ce grand ministère au moment où elle le remplissait. « Que si, en effet, dit Bossuet, les Juifs éclairés entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement, à plus forte raison la très-heureuse Marie, ayant le Sauveur entre ses bras et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en esprit, joignait son intention à ce que représentait la figure, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'Incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'ange, de même

elle ratifia pour ainsi dire en ce jour le traité de sa Passion, puisque ce jour en était une figure et comme un premier préparatif. »

C'était en effet une profession d'holocauste de son Fils comme Rédempteur du monde que faisait Marie dans ce mystère. Cet holocauste ne devait se consommer que sur la croix, mais il était consenti par Marie dès la Présentation, dès l'Annonciation même. Aussi rachètera-t-elle le Rédempteur en donnant pour lui deux pigeonneaux ; mais elle le rachète en figure pour le livrer en réalité ; elle le rachète temporairement et sous condition, pour l'élever en vue de son sacrifice, pour l'y suivre et le partager avec lui.

Dieu voulut que la Passion du Sauveur fût présente à l'esprit de Marie pendant tout le cours de la vie de son Fils, afin que cette amertume vînt détremper la joie qu'elle goûtait dans la possession de son trésor. Si cette joie avait été toute pure, elle n'aurait pas acquis assez de mérites, et celui de consentir au sacrifice de son Fils n'aurait été, comme celui d'Abraham, que le mérite d'un jour.

Comme Marie, dans ce mystère, donnait Jésus à Dieu, elle le donnait au monde avec le même amour et le même désintéressement.

Je parle de désintéressement ; mais ce n'est pas encore assez dite : car, sachez-le, pour admirer cette Vierge autant qu'elle le mérite et la bénir comme il convient, ce qu'elle donne ici, ce qu'elle donne à Dieu pour vous, ce que, par suite, elle



vous donne pour Dieu, intérieurement, volontairement, réellement, elle s'en dépouille. Et qui dira jamais la nature, l'étendue, la profondeur de ce dépouillement et les incompréhensibles vertus qui y éclatent ? Jésus est véritablement le bien de sa sainte mère, son bien comme celui de personne. En un sens, il n'est pas plus à Dieu qu'à elle, car il n'est pas plus né de Dieu qu'il n'est né d'elle. S'il reçoit de Dieu sa substance divine, il reçoit sa substance humaine de Marie. S'il n'est le Verbe que parce que le Père l'engendre par nature, il n'est le Christ, c'est-à-dire le Verbe incarné, que parce qu'il a plu à Marie qu'il le fût, et qu'elle lui a librement prêté, dévoué, livré pour cela son âme, son cœur, son sang immaculé et sa chair virginale. Assurément tout enfant appartient à sa mère, mais nul autant que Jésus à la sienne, puisque, unique en ceci, elle a toute seule, et sans concours humain d'aucune sorte, conçu, formé et enfanté son Fils. « Ce qui naîtra de toi est saint, lui avait dit l'Archange, et on l'appellera le Fils de Dieu. » Eh bien ! vous étonnerai-je si je vous affirme qu'en ce moment où elle présente Jésus au temple, où, selon les termes de la loi, elle vient « sanctifier, » c'est-à-dire consacrer et sacrifier à Dieu le « Saint de Dieu, » ce qu'elle apprécie le plus dans sa maternité divine, c'est la puissance qui lui est faite et le congé qui lui est accordé de renoncer à tous les droits qui en découlent et de les aliéner tous radicalement et à jamais entre les mains du Père

céleste, Dieu et Seigneur de Jésus, comme il est son Dieu et son Seigneur à elle. En entrant dans le temple, et par suite des contemplations qui ont rempli les heures précédentes, elle est toute transportée de zèle, tout enflammée d'amour divin et, pour ainsi parler, ivre de religion; ivresse chaste, paisible et toute sainte, comme tout ce qui existe ou se passe en son cœur. Ah! qu'était-ce pour Marie que de se donner elle-même? Est-ce que, depuis qu'elle existait, elle s'était réservé, gardé même un instant? est-ce qu'elle s'était appartenue? Se donner, pour elle, c'était vivre; elle se donnait comme elle respirait. Mais ici elle faisait infiniment plus : elle donnait Jésus, son Jésus, le fruit de ses entrailles et la vie de sa vie, et elle le donnait absolument à des droits absolus. Elle savait, à n'en douter point, jusqu'où Dieu agréait et prenait son offrande; elle savait l'usage qu'il en ferait, et quels devaient être l'histoire, l'emploi, la fin de ce divin Agneau qui sortait d'elle. Au besoin la prophétie de Siméon, si épouvantablement claire, le lui aurait montré. Elle voyait donc, dès cette oblation, sinon tous les détails que, pour de très-hautes raisons, Dieu jugeait peut-être à propos de lui cacher encore, du moins tout le fond des conditions et des états où Dieu placerait et maintiendrait son Fils. Elle le céda néanmoins; elle le livra à tout sans question, sans examen, sans délai, sans restriction, sans mesure, sans retour. Certainement, Dieu le voulant ainsi, elle reprit son Enfant des mains du saint

vieillard, et le remporta du temple comme elle l'y avait apporté ; elle le garda trente ans, en continuant, selon que l'âge de Jésus l'exigeait ou le permettait, de remplir à son égard toutes les fonctions d'une mère. Elle l'entoura de tendresse, elle lui prodigua des soins, elle le dirigea même et lui intima des ordres ; mais elle fit tout cela sans oublier jamais qu'elle s'était dépouillée de lui dans le temple ; et que, par le fait de sa présentation, Jésus était devenu le pur bien de Dieu et sa chose exclusive. En toute rencontre elle le traita comme tel, sans l'ombre, je ne dis pas d'égoïsme (à Dieu ne plaise !), mais d'une propriété quelconque, d'un égard personnel, d'un retour aperçu, enfin du moindre sentiment s'arrêtant à elle-même. O la Vierge ! ô l'unique ! ô la femme bénie entre toutes ! ô la plus pure, la plus belle, la plus divine des créatures ; et parce qu'elle est de toutes la plus semblable à Dieu, la moins indigne d'être sa mère !

Que vous dirai-je encore ? Venez au temple comme Marie, pour y offrir Jésus. C'est lui qui est votre hostie ; c'est lui qui est votre prière. Nous n'avons pas d'autre voie que lui pour aborder le Père ; mais nous avons cette voie, et elle est si sûre, si droite, si abondamment pourvue de ce dont l'âme qui y chemine a besoin ; elle est si proche du terme aussi, qu'en vérité, y être décidément entré et y marcher d'un cœur sincère, c'est être déjà presque arrivé. Jésus est notre titre aux complaisances de Dieu. Son sang, toujours versé, ne laisse

plus Dieu libre de n'écouter point ceux qui lui parlent, de ne répondre point à qui l'appelle, de n'exaucer point qui l'implore, et de ne recevoir point dans ses bras l'âme qui s'y jette avec amour. Offrez Jésus. La messe est cette offrande. Le prêtre l'a fait pour vous. Vous la faites par les mains du prêtre. Le prêtre est ici le ministre de Dieu ; il est aussi le vôtre. Offrez Jésus ; assistez à la messe. C'est l'œuvre royale de la piété, l'acte suprême de la religion. Et lorsque vous y êtes, pensez-y parfois à Marie portant son Fils et le présentant au Seigneur. Ah ! quel refuge dans toutes vos peines, quelle décharge pour tous vos fardeaux, quel appui pour toutes vos faiblesses, quel trésor pour votre indigence, quelle ressource pour votre maternité ! Une mère offrant pour les enfants sortis de ses entrailles le Fils immolé que le Père porte éternellement dans son sein ! dit un pieux auteur.

Offrez Jésus ; mais aussi offrez-vous vous-même ainsi qu'a fait la très-sainte Vierge ; et, comme elle, offrez vos enfants. Ils appartiennent à Dieu ; c'est leur gloire et la vôtre, mais faites qu'ils le comprennent ; faites qu'ils s'en souviennent, et commencez vous-même par ne l'oublier point. Chaque jour, mais surtout dans le temple, et quand vous y entendez la sainte messe, donnez leur âme à Dieu, le suppliant de la défendre, de la garder, d'y établir son règne, de l'y étendre incessamment, en chassant d'eux de plus en plus le mal et les ténèbres, et en y faisant abonder les vertus. Offrez vos

filis à Dieu ; et parce que, tout en les prenant, il vous les laisse, au moins comme il a laissé Jésus à Marie, durant le temps de leur enfance et même de leur jeunesse, en les recevant une fois de plus de ses mains, regardez-les comme de saints dépôts, traitez-les avec révérence. Ne cherchez en eux principalement ni votre honneur, ni votre joie ; mais, rapportant fidèlement à Dieu, qui en est la source, l'honneur qu'ils vous font et la joie qu'ils vous causent, cherchez toujours par-dessus tout, et dans leur cœur et dans leur vie, l'honneur et la joie de Dieu.

### EXEMPLE.

#### *Les consolations de la foi.*

« Jamais je n'oublierai, dit M. l'abbé Bougaud, l'émotion dont je fus saisi la première fois que j'assistai de mon ministère, et encore plus de mon cœur, un pauvre jeune homme qui se mourait. Je vois encore d'ici son père se promenant, muet et morne, accablé de cette douleur sans larmes qui fait tant de mal, et, assise devant ce lit de mort, la pauvre mère qui laissait enfin éclater ses sanglots, contenus pendant l'agonie. J'étais assis moi-même à côté d'elle, déchiré mais muet, ne sachant comment consoler, n'osant pas même l'entreprendre. Je me rappelle très-bien que, pendant ce long silence que l'on garde auprès des grandes dou-

leurs (car que pourrait-on dire ?), je me demandais par quel mystère Dieu, qui est la bonté même, pouvait permettre de telles choses et faire à un cœur de mère de si cruelles blessures. Ce que je me demandais alors, je l'ai compris deux ans plus tard en assistant, dans la même chambre et, hélas ! au pied du même lit, à l'agonie de cette pauvre mère elle-même et en entendant sortir de sa bouche ce mot qui fut presque le dernier et me fit tressaillir : « Je vais rejoindre mon enfant. » Je vis alors dans une lumière qui me saisit, que la vie de ce monde n'est pas le dernier mot des choses, et que si Dieu, pour élever les âmes, pour les purifier, pour en faire jaillir les grandes vertus, sépare quelquefois ceux qui s'aiment, c'est qu'il peut les réunir dans une région où l'on s'aimera davantage encore sans se quitter jamais. Je fermai, d'un doigt tremblant d'émotion, les yeux de cette mère, et bien des fois depuis, pensant à elle et à son fils, tous deux disparus de la terre, tous deux réunis dans le ciel, je me suis demandé ce qui pouvait rester en eux de la blessure si cruelle qu'ils avaient reçue deux ans auparavant : un souvenir à peine ; et qui sait même si ce souvenir n'est pas une félicité de plus ? »

J. M. J.

## XVI. JOUR.

**La première parole de l'Enfant Jésus.**

Qui dira et qui pourra apprécier les vifs transports de l'âme de l'auguste Vierge-Mère, lorsque, contemplant dans ses chastes bras Celui qu'adorent les anges dans un doux frémissement d'amour — *trementes adorant angeli* — elle le pressait sur son cœur ? Qui décrira les consolations de son âme si ardente et si pure, lorsque les regards caressants de Jésus se confondaient avec les siens, et qu'à l'amour de sa Mère il répondait par l'effusion de ses divines faveurs ? Les caresses de Jésus à l'égard de Marie n'étaient point, comme celles des enfants ordinaires, des caresses de simple instinct : c'étaient des témoignages raisonnés de charité, des émanations de sa divinité, des preuves de sa prédilection ; c'étaient des caresses qui produisaient par leur propre vertu des effets délicieux de suavité et de perfection. Aussi, quelles saintes délices ne dispensaient-elles pas à ce cœur si pur, à cette charité si ardente ? Comment exprimer tout ce que le Sauveur communiquait de divin à sa Mère et tout ce qu'offrait de gratitude et de correspondance le cœur de Marie ?

O caresses, ô baisers de Jésus ! ô regards, ô sou-

rires, ô balbutiements du Verbe de vie répondant aux étreintes, aux larmes et aux tendresses de Marie ! « Heureux baisers, dit saint Augustin, imprimés d'une bouche humide de lait, lorsque Jésus, vrai Fils de Marie, se jouait sur son sein ! »

Cependant il manquait quelque chose au bonheur de Marie : Jésus, qui avait voulu s'assujettir en tout aux faiblesses de notre nature, ne parlait pas encore (1). Oh ! comme il tardait à cette divine

(1) Bossuet a admirablement expliqué la croissance que l'on remarquait dans le divin Fils de Marie :

« L'Enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et « la grâce de Dieu était en lui. » Il y en a qui voudraient que tout se fit en Jésus-Christ par des coups extraordinaires et miraculeux. Mais par là Dieu aurait détruit son propre ouvrage ; et, comme dit saint Augustin : « S'il faisait tout « par miracle, il effacerait ce qu'il a fait par miséricorde. » *Dum omnia mirabiliter facit, deletet quod misericorditer fecit.* Ainsi, il fallait que, comme les autres enfants, il sentît le progrès de l'âge. La sagesse même dont il était plein se déclarait par degrés, comme l'Évangéliste nous le dira bientôt. Cependant, dès le berceau et dès le sein de sa Mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la Sagesse éternelle en unité de personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent, au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre ; en sorte que, selon l'humanité même, « tous les trésors de sagesse « et science étaient cachés en lui. » Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. « Et la grâce de « Dieu était en lui. » Qui en doute, puisqu'il était si étroitement uni à la source de la sainteté et de la grâce ? Mais le saint évangéliste veut dire qu'à mesure que l'enfant croissait et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu : tant tout était simple, mesuré, réglé, dans ses actions et dans ses paroles. »



Mère d'entendre la douce voix de son Bien-Aimé ! Que de fois elle dut répéter ces paroles brûlantes de l'épouse des Cantiques : « Que votre voix pleine de douceur résonne à mes oreilles comme une mélodie céleste. »

L'immortel Bossuet, contemplant ce touchant mystère, s'écriait :

« Aimable Enfant, heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils ; faire, soutenu de lui, vos premiers pas ; dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu votre Père ! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras. J'adore votre silence ; mais commencez, il est temps, à faire entendre votre voix. Qui me donnera la grâce de recueillir votre première parole ? Tout était en vous plein de grâce ; et n'eussiez-vous fait que demander votre nourriture, j'adore les nécessités où vous vous mettez pour nous. La grâce de Dieu est en vous, et je la veux ramasser de toutes vos actions. Encore un coup, faites-moi enfant en simplicité et en innocence. »

Cette heure bénie a enfin sonné ; le Verbe divin, si longtemps condamné au silence, va parler.

---

Quel délicieux tableau ! Joseph vient d'interrompre son travail ; il tient dans sa main la pièce de bois qu'il allait ajuster à une autre, Marie a cessé de filer. Leurs yeux sont fixés sur l'Enfant debout et se tenant au manteau de sa Mère. De lui-même, sans y être excité, sans qu'on s'y attende, sans avoir entendu ces mots que les parents offrent avec amour à l'imitation de leurs enfants, il a prononcé sa première parole. Peut-être était-ce le nom de Dieu, peut-être celui de sa Mère. Étant Dieu lui-même, plein d'amoureuses prévenances et d'une délicatesse exquise dans les inventions d'une compatissante bonté, nous pouvons croire que ce fut le nom de sa mère. Voyez les yeux des deux parents : un tremblement de terre pourrait bouleverser Héliopolis, qu'ils n'entendraient et ne sentiraient rien. Le ravissement de l'extase, l'étonnement sans inquiétude se lisent sur leurs visages. Le Verbe, parole éternelle du Père, vient de parler lui-même. Qui oserait avancer que Marie elle-même a pu apprendre au Verbe à parler ? Le silence cesse soudainement de voiler son esprit, comme un nuage qui disparaît de devant le sommet d'une montagne, et la petite maison d'Héliopolis est remplie de splendeur. Le son a produit la lumière, et la lumière elle-même a des sons harmonieux. Marie et Joseph avaient tous les deux entendu le *Gloria* des chœurs angéliques à l'heure de minuit, mais sa mélodie n'approchait pas du mot qui vient de frapper leurs oreilles ; il est si rempli de merveilles, qu'il a pres-

que fait sortir leur âme de leur corps. C'est un tableau qu'il faut plutôt écouter que regarder.

Qui pourrait dire la joie qui remplit le cœur d'une mère chrétienne au premier éveil de la raison de son enfant ?

Ceux qui ont parcouru cette route bénie, semée de sourires et de caresses, ceux qui ont savouré tous ces bonheurs ont connu les meilleurs instants de la vie.

Le premier sourire, comme on se le rappelle, est incertain d'abord ; c'est à peine s'il effleure les chères petites lèvres, à peine si la mère le devine. Demain il sera plus marqué. Comme elle cherche à le faire naître ! comme elle voudrait le hâter par les tendres agaceries que son impatience imagine ! Enfin il a ri, et c'est en la regardant. Et qui voulez-vous qu'il regardât ? Ah ! le ciel, s'est ouvert avec ce sourire. Ce ciel, elle l'avait rêvé, elle l'avait entrevu dans son cœur.

Elle est si heureuse, qu'elle voudrait que l'univers entier reflêtât son bonheur. Et que sera-ce donc lorsque cet enfant parlera, lorsqu'il dira ce premier mot qu'on lui a redit tant de fois ? C'est toujours le même, c'est toujours cette courte syllabe qui, deux fois répétée, va vous dire tant de choses et rendre heureux son père. Pour vous, jeune mère, un peu plus tard il dira votre nom, mais si souvent ! Il faut avoir le temps de savourer toutes ces joies ; venues ensemble, elles étoufferaient le cœur.

Oui, il est des heures bénies. Voyez, c'est encore notre douce mère, l'heureuse femme que vous savez. L'enfant s'est développé : comme elle en est fière ! Il a un an, c'est presque un homme. Il parle, il dit tout, elle le croit du moins ! elle devine si bien ! Le père écoute, elle lui traduit le petit langage ; tout seul il ne l'eût pas compris. La leçon répétée s'achève et recommence, mais l'enfant indocile ne dit plus rien ; il cherche le sein maternel, le presse de ses mignonnes petites mains, le quitte, regarde sa mère et le reprend encore. Il semble se faire au désir que vous avez de l'entendre ; puis, de baisers en baisers, de sourires en sourires, il répète vingt fois de suite le mot qu'il ne voulait plus prononcer.

Sous l'influence protectrice d'une mère apparaissent les premières lueurs de la pensée, qui, pour se faire jour, aura bientôt besoin d'être initiée aux expressions du langage. Nulle autre ne pourrait, comme la mère, enseigner à cette jeune créature un art sans lequel tout développement resterait imparfait. Ce ne sont donc pas seulement ses sentiments et ses pensées qu'elle donne à son enfant, elle lui transmet en même temps le choix et la connaissance des mots qui servent à les exprimer (1).

(1) Tout ceci pourrait se dire encore de l'intonation, qui est la mélodie de la parole. Cherchez à ce qu'elle soit toujours juste et naturelle : rien de forcé ni de faux ne doit blesser l'oreille. La vérité se décèle par le son de la voix. Il y a entre ces choses un rapport intime, qui s'appelle l'accent de la vérité.

Ce jeune enfant, qui est là sur les genoux de sa mère, qui déjà commence à sourire et à parler, semble au premier coup d'œil ne vivre que d'une vie physique et végétative, comme les petits des animaux privé de la raison, comme les arbres et les plantes de nos jardins. Mais si vous l'examinez de plus près, si vous étudiez sa physionomie et son regard, ses gestes et ses cris, son sourire et ses pleurs, bientôt vous trouverez en lui les premiers germes des qualités et des défauts qui lui sont naturels ; en lui, il y a déjà une intelligence et un cœur qu'il faut instruire et former, des inclinations mauvaises qu'il faut corriger, un penchant à imiter qui le portera au mal comme au bien. Le père et la mère de famille qui ne se rendraient pas compte de tout cela, seraient incapables de bien remplir leurs devoirs à l'égard de ceux à qui ils ont donné le jour.

Ici s'applique dans toute sa force cette vérité, que la première éducation laisse toujours des traces ineffaçables. Si bien penser est un devoir, bien dire est un attrait qui en est déjà la récompense. Le doux babillage d'un enfant attendrit et attache l'homme le plus insensible ; combien plus encore lorsque la bouche maternelle aura seule enseigné tous les mots de ces premiers essais !

Soyez fidèle à élever vous-même vos enfants ; ne les livrez jamais à nulle autre, surtout à cet âge où leurs sens, incomplets et débiles comme leurs corps, reçoivent toutes les impressions, et les mau-

vaises peut-être encore d'une manière profonde et plus durable que les bonnes.

Ce n'est pas sans raison que Dieu vous a donné une âme plus expansive et plus tendre, il a fait de vous, pour ainsi dire, le *Verbe* dans cette Trinité humaine qu'on appelle la famille. Parlez donc à l'enfant, avant même qu'il vous comprenne ; que le son de votre voix retentisse doucement à son oreille encore tendre, provoque son attention, lui porte les harmonies de la vertu et forme autour de lui comme une mélodie pure et chrétienne.

Accoutumez-vous à ne parler que très-correctement à votre enfant. Ne vous pliez pas à sa manière de dire ; c'est lui qui doit prendre la vôtre. Ne changez rien aux mots, même pour l'aider ; tous sont nouveaux pour lui, et il n'aura pas plus de peine à les apprendre tels qu'ils sont qu'en les défigurant. Articulez avec netteté et sans affectation ; l'enfant, toujours imitateur, aidé par la flexibilité de ses organes, cherchera à prononcer de même. Cela suffit, ne lui en demandez pas davantage. Ne l'intimidez pas en le reprenant avec une insistance trop rigoureuse. Laissez la nature faire son œuvre ; aidez-la, mais ne la forcez pas.

Que ces bouches si pures, toujours inspirées par vous, ne fassent entendre que ce qu'elles auront appris de la vôtre ; que tout révèle à tous une mère dévouée. La bonne éducation des enfants, même celle des premiers jours, dépose en faveur de la vertu vigilante de la mère et la fait respecter.

N'oubliez pas que vous faciliterez ainsi à votre enfant l'instruction plus sérieuse des années qui vont suivre. Il apprendra ainsi auprès de vous, sans qu'il s'en doute et sans que vous vous en rendiez compte, mille choses qui plus tard lui deviendront utiles ; il retiendra des mots, des tours de phrase qu'il a entendus au hasard et qu'il applique déjà avec une justesse qui surprend.

Ce n'est pas assez d'avoir cherché à diriger vers Dieu le premier sentiment et la première pensée d'une jeune âme qui s'éveille, il faut encore lui apprendre, il faut l'aider surtout, à offrir et à sanctifier ses premières paroles et ses premières actions, afin que les actions et les paroles qui devront remplir un jour tout l'ensemble de sa vie extérieure, soient consacrées par là et déjà sanctifiées dans leurs prémices.

Semez de bonne heure dans cette jeune intelligence ; que les bonnes pensées y arrivent sous une forme gracieuse et toujours vraie, à l'aide de mots heureux. Qui mieux que vous saura éviter et corriger ceux qui peuvent produire un mauvais effet ? A vous seule il appartient déjà de séparer le bon grain de l'ivraie. Qui mieux que vous jugera quelle semence convient ? Qui mieux que vous enfin peut la faire fructifier dans ce cœur et cette intelligence où vous lisez sans cesse ?

Apprenez à votre enfant le nom de son Père qui est au ciel avant de lui apprendre celui de son père sur la terre ; et aussitôt que sa langue se déliera,

mettez sur ses lèvres les trois noms de Jésus, de Marie et de Joseph, afin que Dieu ait les prémices de son esprit et de sa vie.

Apprenez-lui, lorsqu'il bégaye encore, le nom de son Créateur; que ce soit le dernier mot qu'il entende lorsqu'il s'endort, et le premier qui le frappe au réveil. Qu'il vive et grandisse sous la pensée de cette puissance qui plane sur tout l'univers et l'enveloppe; qu'il la sente en lui, qu'il la voie en tout et partout; qu'elle le pénètre et le guide depuis son enfance jusqu'au déclin de ses jours.

« Si les anges, comme nous l'apprend la sainte Écriture, recueillent et portent à Dieu nos prières, croyez-vous qu'ils ne lui portent pas aussi avec amour les premiers mots de piété qui tombent de la bouche naïve et pure de l'enfant au berceau? ne sont-ils pas empressés de lui dire : Consolez-vous, Seigneur, la mort vient de fermer peut-être dans cette maison la bouche qui chantait vos louanges; mais voici une autre bouche qui prélude en ce moment à de nouveaux cantiques. Entendez-la, votre nom est béni et prononcé le même nombre de fois sur la terre, en attendant qu'il le soit une fois de plus aux cieux ! »

C'est en commençant de bonne heure et presque avec la vie cette instruction de l'âme, c'est en développant sans cesse le germe qui y est renfermé, que l'enfant grandissant sous ces révélations divines

\*\*\*



croira, tant elles s'identifieront avec lui, les avoir apportées en naissant (1).

C'est quand elles sont révélées à l'enfant, tandis qu'il est encore sur les genoux de sa mère, que ces premières notions d'un Dieu juste et bon deviennent ineffaçables. Transmises dans un langage simple et naïf, elles seront toujours pures et assez vraies dès le début pour que, si la raison plus tard vient à les compléter, elle n'ait jamais à en rien retrancher. Puisse l'homme retrouver toujours dans le Dieu qu'il adore le Dieu que sa mère adorait !

Rien ne peut remplacer ce premier enseignement. Qui mieux, ou même aussi bien que cette mère qui croit, aime et prie, dirait à ce jeune enfant qu'il faut croire, aimer et prier ?

Les salutaires impressions que saint Augustin reçut sur les genoux de sa mère ne s'effacèrent jamais ; toujours, même au milieu de ses désordres, il garda quelque chose de ce respect qu'elle lui avait inspiré pour le nom de Jésus.

« Ce nom de Jésus, dit-il, je l'avais amoureusement bu dans le lait de ma mère, et il était demeuré

(1) Fénelon voulait qu'on formât l'enfant à la vertu avant même qu'il sût parler. « On trouvera peut-être que j'en dis trop, écrivait-il ; mais on n'a qu'à considérer combien, dès cet âge, les enfants cherchent ceux qui les flattent, et fuient ceux qui les contraignent ; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent. On peut donc compter qu'ils connaissent dès lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire. »

au fond de mon cœur ; et sans ce nom, nul livre, si rempli qu'il fût de doctrine, d'éloquence et de vérité, ne pouvait m'arracher l'âme tout entière. Il restait au plus intime de mon être des fibres qui n'étaient pas atteintes. » Et quelles étaient ces fibres si heureusement rebelles ? On le sent bien ; c'étaient celles que sa mère avait touchées quand il était encore au berceau, et qui, consacrées et comme transfigurées par ces atouchements chrétiens, n'étaient plus capables de frémir qu'au seul nom de Jésus.

### EXEMPLE.

#### *La dernière volonté d'une mère.*

Un saint missionnaire de nos jours raconte le fait suivant : « Un pécheur âgé, dont la vie avait été fort scandaleuse, me fit prier de le venir visiter. Je me rendis à son invitation, et je vis un vieillard qui se jeta à mon cou, en me disant : « Voici, Monsieur, un pécheur affreux ; sauvez-moi ! » Je le rassure, puis je lui demande, au nom de la gloire de Dieu, de me faire connaître ce qui a décidé sa conversion. « Je l'ignore absolument, mon père. — Avez-vous suivi nos instructions ? — Jamais. — Vos amis vous auraient-ils encouragé ? — Je n'en ai point, et je les eusse choisis tels qu'ils m'eussent plutôt dissuadé de revenir à Dieu. — Vous alliez peut-être aux offices ? — Jamais. » En

ce moment mes yeux s'arrêtèrent sur un tableau de la sainte Vierge. « Quoi ! lui dis-je, un tel tableau chez vous ? — Oui, monsieur, reprend le vieillard ; je n'ai respecté que cela, et je me souviens que chaque jour je récite un *Ave Maria* devant ce tableau pour obéir à la dernière volonté de ma mère. — Ah ! réjouissez-vous, Monsieur, m'écriai-je tout ému : c'est à Marie et à ce faible tribut de respect que vous devez votre conversion et le ciel. »

Après ce trait, nul ne doit désespérer de son salut, s'il se recommande à Marie. Celui qui s'autoriserait de sa puissance et de sa bonté pour persévérer dans ses égarements, serait dans la société chrétienne un méchant, un impie et un insensé.

J. M. J.

XVII<sup>e</sup> JOUR.**Une mère chrétienne doit prier pour son enfant.**

En venant au monde, l'enfant est reçu dans des mains que l'Évangile a bénies ; il n'a plus à craindre le meurtre ou l'exposition, il dort tranquille sous la protection de sa mère, armée de Jésus-Christ. Et dès que ses yeux s'ouvrent, quel est le premier regard qu'il rencontre ? le regard d'une chrétienne. Et dès qu'une parole, se glissant par les tortueux canaux de l'ouïe, pourra s'introduire jusqu'à son âme, qui la lui dira ? qui lui jettera la première parole, la première révélation, le premier cri d'une intelligence à une intelligence ? Qui ? Ce fut Dieu autrefois, c'est encore lui maintenant par notre mère purifiée et sanctifiée. C'est la femme chrétienne qui a succédé à Dieu dans le ministère sacré de la première parole. Quand Adam l'entendit et que la flamme de son esprit s'alluma de ce coup sous l'horizon étincelant du ciel, c'était Dieu qui lui avait parlé. Et nous, quand notre cœur s'éveille à l'affection et notre esprit à la vérité, c'est sous la main, sous la parole, sous le poids de l'amour maternel que ce prodige s'accomplit, dit le P. Lacordaire.

Au nombre des devoirs qu'impose aux mères l'obligation d'élever leurs enfants, en est-il de plus sérieux que celui de développer le sentiment de la Divinité dans leur jeune âme ? La mère doit à son enfant l'amour et la foi ; à elle appartient surtout la mission de cette première initiation religieuse qui doit commencer au berceau, grandir avec l'enfant pour qu'il puisse soutenir l'homme pendant les épreuves de la vie et l'aider à mourir.

Dans le jeune âge, la religion ne saurait être enseignée dogmatiquement ; il faut qu'elle soit présente par le cœur avant d'être confiée à l'intelligence. Dans cette tâche, la mère pourrait-elle être remplacée ? Une étrangère aurait-elle l'intérêt puissant qui dirige celle-ci ? Vous doit-elle cet intérêt ? Est-elle à votre niveau comme pensée religieuse, et ce qu'elle dira s'harmonisera-t-il toujours avec vos croyances et avec celles que vous voudrez inspirer plus tard ? Quand la raison plus développée permettra d'assurer sur des bases plus positives les vérités de la religion dans laquelle a été élevé votre enfant, croyez-vous qu'elles ne seront pas recueillies et acceptées avec plus de fruit, qu'elles n'aient pas des racines plus profondes, si cette âme a été préparée par vous à connaître et à aimer Dieu (1) ?

(1) Voici un trait bien touchant cité par l'évêque de Tulle :

« Pères et mères, vous ferez vos pâques ; aux fêtes surtout de Jésus-Christ et de la Vierge, vous viendrez manger

Qui pourrait dire la joie de Marie quand l'Enfant Jésus fut assez avancé en âge pour pouvoir unir ses prières à celles de sa divine Mère ?

Avec quelle confiance cette auguste Vierge ne s'adressait-elle pas à Dieu en le priant en union avec son Fils unique ?

Pleine de sentiments d'humilité et pénétrée de son néant, Marie unissait ses oraisons à celles de Jésus pour remercier Dieu de tous ses bienfaits. Je ne suis rien, disait-elle, je ne puis rien, je n'ai rien à vous offrir, ô mon Dieu, mais j'ai le divin Fils que vous m'avez donné ; je vous adore par lui, je vous rends grâces par ses mérites. Ne me regardez pas : que verriez-vous ? et à quel titre pourrais-je paraître devant vous ? Mais regardez ce Fils, c'est le vôtre, c'est le mien : *Respice in faciem Christi tui.*

Oh ! combien de fois cette heureuse Mère de Jésus allait-elle, comme une chaste abeille, tirer le

le pain divin. Et vous, petits, vous viendrez aussi, vous viendrez souvent ; il faudra dire : J'ai faim ! j'ai faim ! Il y avait une sainte toute petite encore, sainte Madeleine de Pazzi : elle voulait bien communier. On lui disait : « Tu es trop jeune ; attends, attends. — Mais je sais bien distinguer ce pain et ce vin des nourritures vulgaires, » répondait la petite Madeleine. Sa mère était très-pieuse, elle communiait souvent. Que faisait la noble enfant ? Elle s'attachait aux flancs de sa mère, comme l'agnelle dans la prairie ; elle se mettait à genoux près d'elle à l'église ; elle prenait un pan de sa robe et se disait : « Ma mère va recevoir Dieu, elle sera inondée de lumière et de vérité ; un rejaillissement passera à son corps, de là à ses vêtements, de là jusqu'à moi. »

suc de la plus pure dévotion de cette belle fleur de Jessé ! Combien de fois allait-elle se cacher, comme la colombe, dans le cœur de ce rocher sacré ! Combien de fois allait-elle se reposer, comme le passereau solitaire, sur le toit de cet auguste temple de la Divinité ! Tantôt, voyant ce divin Enfant endormi sur son sein, et se souvenant du repos éternel qu'il prenait dans le sein de son Père céleste : Reposez, disait-elle, Verbe incarné, vous qui donnez le repos à toutes les créatures et qui faites couler la joie et la douceur de la paix comme un riche fleuve dans le cœur des hommes. Tantôt, prenant ses petites mains et les levant vers le ciel : Astres du firmament, disait-elle, voilà les mains qui vous ont formés ; ô soleil, voilà le bras qui vous a tiré du néant ! Tantôt considérant ses divines perfections : O Fils du Dieu vivant, que vous êtes aimable ! Oh ! si les hommes vous connaissaient ! O mortels, ouvrez les yeux ; voici votre trésor, votre rançon, votre vie, votre tout !

Si une mère parvient à faire prier son enfant en enfant chrétien, si elle a le bonheur de lui inspirer l'attrait de la prière, si elle est assez heureuse pour imprimer dans son âme une foi vive de la majesté, de la grandeur, de la présence de Dieu devant lequel il est prosterné ; si elle parvient, en un mot, à le faire prier avec attention, avec recueillement, avec respect, et surtout avec une confiance amoureuse et vraiment filiale, l'avenir de son enfant est assuré. Son éducation sera riche de succès et fer-

tile en fruits de bénédiction. Quand elle verra son enfant réciter avec une piété tendrement désireuse d'être entendue de Dieu, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres et les autres formules priantes qu'elle lui a enseignées, cette heureuse mère peut être assurée que le Saint-Esprit qui habite dans le cœur de son enfant, prie en lui, et féconde par la grâce toutes les paroles qui s'échappent de sa bouche enfantine. Un enfant qui prie avec piété et avec ferveur, qui met son cœur sur ses lèvres quand il parle à Dieu, quand il s'adresse à l'Enfant Jésus, à sa divine Mère, aux Anges et aux Saints, a déjà fait de grands progrès dans la vie chrétienne.

Avoir prié auprès de son enfant d'abord, puis avec son enfant, cela est immense. Non-seulement on a obtenu pour lui beaucoup de bénédictions, mais on lui a fait faire, dans les circonstances les meilleures, son premier cours de religion. Ce sera le plus important d'ordinaire ; rien dans le reste de la vie ne pénétrera si avant, n'exercera une action si intime et si profonde (1).

(1) Dans vingt ans, dans cinquante ans, les fils de ces mères-là, même quand ils ont oublié leurs leçons, rencontreront tout à coup devant eux des images bénies de jadis, et leur cœur se troublera, et les larmes monteront à leurs paupières. Qui sait si ce n'est pas un appel d'en haut ?

Vous connaissez le grenadier de Charlet, qui murmure ces mots : « Je crois que je me sens de la religion. » D'où vient son émotion ? Il y a là, près de lui, deux enfants à genoux



Dès que l'homme apparaît sur terre, il est tenu de s'orienter vers sa fin, qui est Dieu ; c'est à la mère d'y veiller. Imitez la reine Blanche : elle voulut, nous raconte l'historien de sa vie, que le premier mouvement de ses enfants fût de marquer sur eux le signe de la croix ; et prenant leur petite main, elle la conduisait doucement en invoquant pour eux à demi-voix les trois Personnes de la sainte Trinité : au nom du Père, et du Fils et du saint Esprit. Aussi ses enfants conservèrent l'habitude de faire souvent le signe de la croix ; saint Louis en particulier le traçait sur ses lèvres avant de parler au conseil, ou de répondre dans une affaire importante. Le signe de la croix est bien placé sur la poitrine d'un enfant où l'Esprit de Dieu habite et que la grâce du baptême pare et sanctifie.

Priez souvent, et que votre jeune enfant apprenne que c'est à Dieu qu'il faut demander la sagesse et surtout la bonté.

Qui ne se sentirait ému et recueilli devant ce cher petit qui répète attentif les mots d'une courte et naïve prière que sa mère vient de lui dire ? Il la comprend, j'en suis sûr ; c'est du cœur maternel

devant une tombe, sur laquelle ils ont déposé une grosse couronne de fleurs. Le soldat a tout deviné : les pauvres petits ont perdu leur mère. Et voilà que la sienne lui revient en mémoire. Son âme de fils tressaille : les temps anciens ont reparu. Il a prié, lui aussi ; lui aussi autrefois il a plié les genoux avec celle qui l'avait porté dans ses bras ; il croit qu'il se sent de la religion.

qu'elle s'est échappée. Dis-la bien longtemps, cher enfant, dis-la toujours, cette simple et touchante prière ; ce n'est qu'un mot, une parole, une pensée vers Dieu, et cependant, jusque dans l'âge mûr, elle te rappellera l'innocence des premiers jours de ta vie. Heureux celui qui garde de sa mère un souvenir qui le rapproche de Dieu (1) !

« Obligée de fuir avec son enfant dans le désert, et menacée d'y mourir de besoin, Agar pleure, mais surtout elle prie, et son enfant prie avec elle, et Dieu lui montre une source d'eau qui lui rend la vie. L'Écriture semble insinuer que ce fut surtout la prière, la voix de l'enfant éploré, qui attira cette grâce. Apprenez à vos enfants à prier, mère chrétienne, et dans les peines de tout genre qui peu-

(1) M<sup>sr</sup> Berteaud, évêque de Tulle, se rendait un jour avec d'autres prélats à Bourgneuf pour une cérémonie. Le bourg de Sauviat se trouve à moitié chemin : les prélats s'y arrêtèrent pour adorer le saint Sacrement. L'église villageoise se remplit de peuple, et l'évêque de Tulle monta en chaire. « Vous êtes heureux, disait-il, bons habitants de la campagne, qui avez sous les yeux chaque jour le beau spectacle de la nature qui vous parle de Dieu. Quand l'alouette monte dans le ciel bleu, elle s'élève vers le soleil, et elle chante, et elle voudrait monter encore, et elle chante les louanges de Dieu. La campagne nous parle de Dieu, et Notre-Seigneur donnait pour enveloppe à sa doctrine des images empruntées à l'agriculture : c'est le vigneron, le laboureur, le figuier, la vigne, le froment. » Puis, apercevant dans son auditoire un grand nombre de petits enfants portés par leurs mères, il exhorta ces mères à parler de Dieu à ces pauvres petits : « Quand il est sur votre bras, comme sur un siège doux et velouté, parlez-lui de Dieu : le premier banc d'école pour un enfant, c'est le bras de sa mère. »

vent vous venir, ne vous contentez pas de prier vous-même, faites joindre les mains à ces petits anges terrestres : faites que leurs yeux si purs se lèvent vers leur Père et le vôtre, qui est dans le ciel, et leur prière et leur innocence vous obtiendront bien des consolations et des faveurs célestes. Pourquoi ne pas utiliser le trésor que vous avez dans les mains ? »

« Ah ! grâce à Dieu et à la puissance que la foi exerce sur la femme chrétienne, écrit le P. Ventura, pour être inconnues, il n'existe pas moins et en plus grand nombre qu'on ne pense, de nouvelles Blanche... Nous n'en citerons ici qu'une seule de ces mères héroïques que nous avons connues. C'est Virginie Bruni, jeune veuve, morte à Rome en 1840 à l'âge de vingt-cinq ans. Elle avait trois enfants, un garçon et deux filles. Or, tous les jours, le soir, après la prière qu'elle leur faisait faire en commun et en sa présence, elle élevait la voix et d'un ton énergique elle disait tout haut au Seigneur : Mon Seigneur et mon Dieu, ne regardez pas à mon amour pour ces petits enfants, et faites qu'ils meurent tous les trois... sous mes yeux, avant qu'ils aient le malheur de commettre un seul péché. » Cette prière était faite pour inspirer de bonne heure à ces petites créatures une grande horreur pour le mal. Or, élevés ainsi dans la crainte du mal, il n'est pas étonnant que ces enfants soient devenus trois petits saints, après la mort de leur mère.

Rien de plus touchant que la sainte et antique coutume trop oubliée parmi nous, qui chaque matin et chaque soir rassemblait les enfants et les serviteurs autour du chef de la famille. N'est-ce pas pour celle-ci surtout, n'est-ce pas pour la sanctifier que semblent avoir été dites ces divines paroles : « Lorsque vous vous réunirez deux ou trois en mon nom, je serai au milieu de vous ? » Paroles consolantes qui assurent à la mère de famille qu'elle peut, sans quitter son foyer auquel le devoir la tient si laborieusement attachée, appeler sur ses enfants et sur elle les bénédictions promises à ces deux ou trois qui se réuniront pour prier ! Ce foyer ne va-t-il pas lui être plus cher puisqu'elle pourra y accomplir les devoirs les plus sacrés comme les plus doux, y concentrer tous ses amours ?

Elle va créer ainsi l'unité dans la famille ; elle va en cimenter l'union par quelque chose qui fortifie encore les liens du sang ; elle va réunir ses enfants dans une même pensée ; ils vont adorer Dieu de la même manière, ils vont l'aimer et le prier avec la même foi. L'action de grâces pour les joies accordées, comme la demande pour supporter leur perte avec résignation, va s'échapper de tous ces cœurs avec le même élan, parce qu'elles sont l'expression d'une même reconnaissance et d'une même douleur.

Les enfants élevés dans cette communauté de prières, resteront plus tendrement unis à ceux qu'ils doivent aimer, et si les serviteurs se joignent à la

famille dans ce moment où tous sont également prosternés devant Dieu, vous vous souviendrez qu'ils sont vos frères ; la distance où vous les tenez s'effacera pour vous, j'en suis sûr, pendant cet instant, et pour eux aussi, espérons-le. Dans ce contrat, il restera de votre côté plus de bonté ; de leur, plus de résignation pendant les travaux du jour. Le soir, ils oublieront que vous avez été parfois injuste envers eux, et vous leur pardonnerez les fautes qu'ils auront pu commettre.

Pourquoi aussi avoir trop abandonné l'usage qui assignait au père et à la mère le devoir d'appeler la bénédiction du Seigneur au commencement et à la fin de chaque repas ? Le *Benedicite* et les *Grâces* sont les élans les plus naturels d'un cœur reconnaissant. Comment se refuser de dire à Dieu ce que l'on exprime journallement si volontiers à la personne qui nous accorde la chose qu'elle ne nous devait pas ? Et d'ailleurs rien de ce qui réunit la famille dans une même pensée, rien de ce qui rappelle Dieu ne doit être omis dans l'éducation morale d'un enfant. Ce repas qui a commencé par une invocation et qui se terminera par un acte de reconnaissance, sera sage ; le calme et la paix se répandront sur tous (1).

Qu'il en soit de même dans les principales actions de la vie, dans la souffrance, dans tout ce qui est indépendant de la volonté humaine ; que l'en-

(1) Voyez la note 4, à la fin du volume.

fant y voie Dieu, il apprendra à se soumettre. Priez lorsqu'il attend la santé ; il croira, il espérera avec plus de confiance que si vous lui disiez seulement de croire et d'espérer (1).

Madame de Chantal, tous les matins, lorsqu'elle avait fait son oraison, à peu près vers les six heures en hiver et un peu plus matin en été, entrait dans la petite chambre de ses enfants, les éveillait et les habillait elle-même, et lorsqu'ils étaient prêts elle les faisait placer en cercle autour d'elle et leur apprenait à prier. Après la prière, elle faisait faire aux plus grands un quart d'heure d'oraison mentale. Tout le monde allait à la messe, même les plus petits enfants. Notre sainte, persuadée qu'une journée est bien vide lorsqu'on n'a pas assisté à ce sacrifice adorable, n'épargnait ni peines ni fatigues pour leur apprendre à y assister saintement.

### EXEMPLE.

#### *La prière d'un petit enfant.*

Dans une modeste maison de Bordeaux vivait, il y a peu d'années, une jeune femme dont on plaignait avec raison la vie triste et abandonnée.

(1) On lit dans le *Traité d'éducation maternelle* : « On dit que saint Joseph, voulant engager l'Enfant Jésus à faire son premier pas, eut l'idée de lui présenter, à distance, une petite croix. Attiré par cette croix, comme par un aimant sacré, le Fils de Marie s'abandonna aussitôt, s'élança vers

Son mari, entraîné par de mauvaises connaissances, apparaissait à peine chez lui, et n'y venait jamais que pour maudire la misère et les privations qui l'y attendaient. Douce et pieuse, la jeune femme pleurait et priait, mais elle ne murmurait pas. Elle souffrait en silence; néanmoins, et malgré cette résignation, elle ne pouvait assurer la paix à son intérieur. Ses angoisses secrètes eussent été grandes, si Dieu, dans sa bonté, ne lui avait donné pour la consoler un charmant petit ange dont la tendresse enfantine la dédommageait de l'abandon de son mari.

Le soir, pendant ces longues veillées qu'elle faisait seule et triste au coin de son foyer mal entretenu, la pauvre mère, avant de poser son fils dans son berceau, lui enseignait ses prières et lui faisait baiser sa médaille. Ensuite elle l'endormait en lui répétant les noms bénis de Jésus, de Marie et de Joseph.

Un jour, cependant, le mari, n'ayant pas rencontré sans doute ses compagnons habituels de plaisir, se décide à revenir chez lui achever la soirée à

elle, il la prit, la baisa avec amour; c'était sans doute l'acceptation par avance du sacrifice qu'il devait offrir entre ses bras... Montrez aussi un crucifix à vos chers petits enfants en prononçant le nom de *Jésus*; posez-le sur leurs lèvres; qu'il brille à leurs yeux; suspendez pieusement à leur couche une médaille de la très-sainte Vierge et passez votre chapelet entre leurs bras en disant *Marie*, ce sera une première leçon, un premier acte d'amour dont le Seigneur leur tiendra compte.»

peine commencée. Au moment où il allait mettre la main sur la clef, il s'arrête : la voix de sa femme l'a frappé. Avec qui peut-elle ainsi parler ? se demande-t-il, le cœur déjà en proie à d'injustes soupçons. La curiosité l'engage à pousser la porte à petit bruit.

Quel spectacle se présente alors à sa vue ! La jeune femme est à genoux ; elle tient son enfant dans ses bras et achève avec lui la prière du soir. « Mon fils, ajoute-t-elle, prions maintenant pour ton père que j'aime tant et que tu aimeras tous jours aussi, n'est-ce pas ? » Alors l'enfant serre plus fort ses petites mains croisées sur sa poitrine, et récite à haute voix une prière spéciale pour son père, prière apprise depuis longtemps et dite chaque jour.

Le mari, ému par cette scène, ne peut résister au sentiment qui l'entraîne à avouer, à réparer ses torts ; il vient, lui aussi, s'agenouiller près de sa femme ; il prie avec elle, et Dieu lui donne, en échange de cette prière, un cœur purifié.

Depuis, bon chrétien et heureux père de famille, l'ouvrier bordelais est fidèle à faire tous les soirs la prière avec sa femme et son fils.

Bossuet veut qu'on parle de Dieu aux petits enfants, sans se mettre en peine s'ils comprennent ce qu'on leur dit, et il en donne une admirable raison : « Parce que, dit-il, Dieu leur en donnera l'intelligence. » Du moment qu'un enfant croira que



Dieu voit tout, il se troublera de mal faire, par la crainte du regard divin, et cette crainte sera bientôt un auxiliaire à vos efforts.

Unissez, dans la pensée de votre enfant, l'idée de la bonté de Dieu avec celle de sa puissance ; montrez-le toujours prêt à exercer celle-ci par amour et pour nous faire du bien. L'enfant éprouvera du bonheur à prier. N'y a-t-il pas quelque chose d'angélique dans ce petit être qui, les mains jointes, dit avec une naïve confiance, en regardant le ciel : Notre Père !

Rien de plus propre pour retirer leurs cœurs et leurs pensées du naturalisme où ils sont trop portés à s'engager, que de contempler dans leurs enfants les images vivantes du petit Jésus, dont la divine enfance a passé par toutes les phases qui occupent et réjouissent l'intérieur d'une famille. Rien de plus précieux aussi pour les enfants que d'être amenés souvent à la crèche. Là les attendent l'accueil le plus aimable et les plus douces bénédictions. Lorsque viendra l'âge dangereux, ces bénédictions ne seront pas inutiles. Les prières des pères aussi auront leur prix. C'est aux mères que la mission de prier pour leurs enfants semble plus spécialement dévolue.

J. M. J.

XVIII<sup>e</sup> JOUR.**Les épreuves du cœur de Marie.**

Rien ne tient si vivement au cœur d'une mère chrétienne que le salut de son enfant. Pour l'arracher à la mort, et surtout au démon, elle ne marchandera jamais avec aucun sacrifice. Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils ? La santé, la maladie, la tribulation, la joie, tout lui est indifférent quand elle est en peine pour lui. Cherchez sur la terre une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, un dévouement plus héroïque, une immolation de soi-même plus complète que dans une mère. Que le bonheur de son enfant demande qu'elle s'arrache aux douceurs de la patrie, qu'elle porte le poids du jour et de la chaleur, qu'elle ne vive que de privations, qu'elle affronte la mort s'il le faut ; rien ne saurait l'arrêter.

Voyez Marie, la meilleure et la plus dévouée de toutes les mères. Cette auguste Vierge savourait à longs traits le bonheur d'être avec Jésus, de le presser sur son cœur, de le nourrir de son lait, de le couvrir de ses baisers. Tout à coup un ange apparaît à Joseph pendant son sommeil et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, sauvez-

vous en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir ; car Hérode se dispose à chercher l'Enfant pour le perdre. »

L'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant, *et il semble, dit un Père, que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre, afin de mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Marie, et de lui prouver qu'on devait prendre part aux croix de Jésus quand on avait le bonheur de le posséder.*

Marie s'approcha du berceau où l'Enfant Jésus était endormi, et ce sommeil n'était pas sans mystère. La divine Mère lui dit : « Fuyez, mon Bien-Aimé, comme le faon de la biche ; venez, allons aux champs. » Votre pouvoir ne saurait être limité par celui des rois de la terre, mais vous voulez le cacher par une très-haute sagesse. Qui comprendra les secrets impénétrables de votre providence ? Alors l'auguste Reine éveilla l'Enfant. Notre aimable Sauveur, voulant donner des marques qu'il était homme véritable et attendrir ses parents, pleura quelque peu, mais il se tut incontinent.

Dieu a parlé, saint Joseph a transmis l'ordre, et, malgré le cri de la nature qui s'effraye à la vue des souffrances de tout genre qu'elle prévoit, Marie obéit promptement, simplement, sans peine et sans murmure. C'est ainsi qu'à l'exemple de l'auguste Reine des cieux, une mère chrétienne ne doit rien négliger pour soustraire son enfant aux dangers qui le menacent, et surtout aux occasions délicates où

sa vertu serait exposée à faiblir. Il ne faut pas compter sur des secours extraordinaires du ciel, quand on peut, comme Marie, prendre la fuite et délivrer Jésus de la haine d'Hérode, image et suppôt du démon.

La Providence réservait une épreuve plus terrible encore à Marie, et qui devait montrer tout son amour pour Jésus.

Cinq années s'étaient écoulées depuis le retour d'Égypte : le Sauveur avait alors douze ans. Cette année-là, il alla à Jérusalem, pour la pâque, avec Marie et Joseph.

C'est ainsi que les parents doivent accompagner leurs enfants, non-seulement à l'église, mais encore à la sainte table, afin de resserrer par ces communions faites ensemble les liens de la nature et de la grâce.

La semaine des azymes s'étant écoulée, Marie quitta Jérusalem avec sa famille ; mais voilà que Jésus resta dans la ville sans que sa Mère s'en inquiétât, pensant qu'il avait préféré la compagnie de Joseph (1). Mais quel ne fut pas son étonnement

(1) Il y avait alors chez les Juifs un usage introduit sans doute par bienséance : c'était que, dans ces voyages religieux, les femmes faisaient route ensemble, et les hommes allaient entre eux. Quant aux enfants, ils étaient libres de s'adjoindre à leurs pères ou à leurs mères. La séparation s'étant faite au milieu d'une foule immense, car c'était tout un peuple qui s'ébranlait pour retourner dans ses foyers, les parents de Jésus restèrent dans l'ignorance du parti qu'il avait pris. Joseph crut qu'il s'était mêlé à la troupe des

quand, le soir, avant d'entrer dans le lieu où elle voulait passer la nuit, Marie s'aperçut que le divin Enfant n'était pas avec Joseph (1) ? En effet, ils se trouvaient soudainement seuls au milieu de la multitude, plus seuls que deux cœurs n'avaient jamais été depuis le soir où le soleil s'était couché sur Adam et Ève, leur montrant les montagnes du paradis comme des portiques d'or désormais impénétrables. Marie fut accablée par une douleur indicible, et jamais aucun saint n'a connu une désolation plus terrible. Elle s'informa parmi ses parents

femmes pour accompagner sa Mère, et Marie se persuada qu'il avait suivi les hommes pour être près de Joseph. Or on conçoit que, dans cette fausse persuasion, ils aient pu marcher tout un jour séparés de Jésus sans en concevoir aucune inquiétude.

(1) Il paraît que Marie et Joseph commençaient à donner une certaine latitude à leur divin Fils ; nous profiterons de cette occasion pour rappeler ici de sages conseils de Fénelon à ce sujet.

« ..... Quoique N\*\*\* soit fort jeune, et dépendante de vous, il est néanmoins vrai qu'une des plus importantes parties de son éducation est de lui donner peu à peu insensiblement la liberté, qu'elle ne devra avoir tout entière qu'à un certain âge. La liberté qu'on donne tout à coup, sans mesure, à une personne qui a été longtemps gênée, lui donne un goût effréné d'être libre, et la jette presque toujours dans l'excès. Lorsqu'une personne doit être bientôt sur sa foi, il faut la faire passer de la dépendance où elle est, à cette liberté, par un changement qui soit presque imperceptible, comme les nuances des couleurs. La sujétion révolte ; la liberté flatte et éblouit. Il faut faire faire peu à peu à une jeune personne des expériences modérées de sa liberté, qui lui fassent sentir que sa liberté n'est point tout ce qu'elle s'imagine, et qu'il y a une illusion ridicule dans le plaisir qu'on se promet en mangeant le fruit défendu. »

et ses connaissances si Jésus était dans leur compagnie ; car beaucoup d'entre eux aimaient cet adorable Enfant avec une affection extraordinaire dont ils ne se rendaient pas compte. Marie et Joseph continuèrent leur recherche sans découvrir Celui qu'ils aimaient uniquement. Cependant les ténèbres étaient descendues sur la terre. Il y avait, cette nuit-là, beaucoup de douleurs dans le monde, il n'y en avait pas de comparable à celle de Marie et de Joseph. Il y a eu beaucoup de nuits depuis lors, avec leur belle obscurité parsemée d'étoiles, et beaucoup de douleurs poignantes sans une étoile de consolation ; mais il n'y a jamais eu de désolation comme celle de Marie. Les étoiles, dit un auteur moderne, auraient cessé de briller si elles avaient été animées ; les ténèbres auraient répandu des larmes de sang au lieu de rosée, pour s'associer à l'angoisse et à l'abandonnement de cette nuit mémorable.

Marie et Joseph revinrent à la ville sainte, seuls et désolés, marchant dans les ténèbres ; leurs pieds étaient blessés et fatigués, mais leurs cœurs étaient plus déchirés encore.

Recueillons le salutaire enseignement que nous donne la profonde douleur de Marie. Elle nous apprend que la perte de Jésus, quelque courte qu'en soit la durée, est le plus grand de tous les maux. Voilà ce qui était presque intolérable pour Marie elle-même. Hélas ! combien peu le sentons-nous !

Elle vous apprend encore, mères chrétiennes, que vous ne devez jamais perdre de vue vos enfants, surtout quand ils sont encore jeunes, si vous ne voulez pas éprouver de terribles mécomptes.

On pleure avec juste raison la mort d'un fils unique, et combien peu d'âmes aujourd'hui qui sentent la perte de Jésus et le malheur d'un infortuné jeune homme devenu par le péché mortel l'ennemi de Dieu ! Et cependant imaginez, si vous le pouvez, une douleur plus grande que celle d'une pauvre mère qui, au lieu de voir mourir son enfant pour un jour, pour deux ans, le voit se perdre pour l'éternité tout entière, se détacher à jamais de Dieu et devenir l'objet de sa haine éternelle (1).

Après avoir vainement cherché son divin Fils parmi ses proches et dans les rues de Jérusalem, Marie le trouva enfin dans le temple. C'est là aussi qu'une pauvre mère peut espérer de retrouver l'enfant qu'elle a perdu.

Entre tous les moyens que la Providence a mis

(1) Quoi de plus touchant que le spectacle d'une mère chinoise, nouvellement convertie, conduisant vers un oratoire sa fille unique, âgée d'environ quatre ans, et lui disant : « Je t'aime, Dieu le sait, ô mon enfant ; cependant, si je croyais que tu dusses jamais abandonner Jésus-Christ, ou perdre l'innocence de ton baptême, je prierais le Seigneur de te retirer au plus tôt de ce monde. Oui, mon Dieu, répéta trois fois cette pieuse mère, les yeux fixés sur une image de Notre-Seigneur, s'il en devait être ainsi, elle est à vous, vous pouvez la reprendre ; loin de la pleurer, je vous remercie de m'avoir accordé cette grâce. »

à la disposition de la femme chrétienne pour ramener les âmes à Dieu, il en est un plus particulièrement béni que les autres : c'est celui qu'un auteur appelle *le travail à genoux*.

La prière est une arme douce et efficace qui doit servir à la femme pieuse à glorifier Dieu et à procurer le salut des âmes ; elle doit accompagner et soutenir les autres moyens d'apostolat ; elle les remplace même quand ils nous manquent.

Les plus grandes lumières qui aient éclairé le monde, les deux plus célèbres docteurs dont Jésus-Christ ait jamais enrichi son Église, ont été convertis, non par la prédication, mais par la prière.

Que de fois, en présence d'une âme éloignée de Dieu, le cœur de la femme pieuse n'a-t-il pas brûlé de s'ouvrir, et l'expression ne s'est-elle pas glacée sur ses lèvres ! Que de fois n'a-t-elle pas voulu lui peindre avec des paroles de feu et les amabilités infinies de la vertu, et le bonheur de croire, et ces mille beautés et cette grandeur qui la pénètrent d'admiration ! Que de fois une indicible crainte ne l'a-t-elle pas retenue ! Elle s'effrayait de l'accueil que recevraient de telles pensées ; elle s'efforçait de faire dire à ses regards ce que n'osait proférer sa bouche.

Eh bien ! qu'elle dise à Dieu ce qu'elle n'ose dire à l'homme. Qu'elle fasse monter vers Celui auprès duquel ils trouvent toujours accès, ces soupirs qu'ici-bas on ne comprend pas toujours, et qui



fatiguent au lieu de toucher. Qu'elle lui demande, à lui, plein de miséricorde, de convertir ce cœur qu'il a formé et dont il sait les détours. Qu'elle le prenne pour confident de ses inquiétudes, de ses défaillances, de tout ce qui la fait gémir et qui la trouble. Qu'elle implore de lui et les directions de détails, et l'esprit qui la doit animer. Qu'elle aille se réjouir en lui de ses victoires et lui raconter ses douleurs afin qu'il les apaise. Qu'elle le presse avec cette ferveur pleine d'abnégation qui saisit les promesses et se les approprie, avec cette affection, cette sainte opiniâtreté qui obtiennent les grâces (1).

L'histoire ecclésiastique nous rappelle une conversion bien mémorable due à la persévérance dans la prière. Égaré par les exemples d'un père peu religieux, et emporté par une nature ardente, Augustin s'est abandonné sans réserve aux plus mauvaises passions. L'erreur a perverti son esprit, le libertinage a corrompu son cœur. Témoin de ses

(1) Quand une mère a épuisé, pour ramener un fils coupable, les conseils, les avertissements, les reproches, et qu'en apparence il ne reste plus rien, il lui reste encore une puissance, la plus grande de toutes : il lui reste les larmes. Qu'elle prie, qu'elle pleure, qu'elle aille chercher, dans ces replis secrets où l'âme de la mère et l'âme de la chrétienne se touchent, une certaine larme que Dieu a faite exprès, voilà l'enfant sauvé. Et tous les jours on voit des jeunes gens qui avaient abusé de tout, dont la vie avait traîné dans toutes les ignominies et dans tous les scandales, et qui renaissent à la vertu parce que leurs mères ont pleuré.

*(Vie de sainte Monique.)*

excès honteux, sa mère, la pieuse Monique, a mis inutilement en usage pour l'arrêter toutes les instances de l'amour maternel, toutes les représentations du zèle, tous les efforts de l'autorité. Il n'y a point de frein assez puissant pour arrêter le fougueux jeune homme. Elle gémit, mais sans se laisser abattre, elle se désole, mais sans se décourager; sa tendresse semble s'accroître de tous les torts de son fils. Toujours douce, jamais faible, prudente en même temps que zélée, elle emploie pour le ramener les exhortations plus que les reproches, les exemples plus que les exhortations, et plus que tout encore ses ferventes prières. Elle parle quelquefois de Dieu à Augustin, mais bien plus souvent d'Augustin à Dieu. En même temps qu'elle excite le remords dans son cœur, elle en sollicite vivement la grâce. « Non, lui dit un saint évêque touché de ses pieux efforts, non, il n'est pas possible que le fils de tant de larmes puisse périr. » Il arrive enfin ce jour désiré par tant de vœux, obtenu par tant de prières, préparé par tant de travaux, jour heureux qui vit Augustin tomber aux pieds de sa mère, abjurant ses erreurs, détestant ses vices, et reconnaissant que c'est à elle après Dieu qu'il doit son retour à la foi et à la vertu.

Marie ayant retrouvé Jésus, lui manifesta sa douleur, mais avec quelle respectueuse tendresse, quel amour ineffable ! Comme elle lui parle avec bonté, dans le petit reproche tendre et maternel qu'elle

croit devoir lui adresser : *Mon enfant, pourquoi avez-vous agi de la sorte ? Voici que nous vous cherchions, votre père et moi, fort affligés* (1). Elle ne s'irrite pas, vous le voyez ; elle ne multiplie pas inutilement les paroles ; mais toute pleine de l'esprit de ce Dieu dont le Sage a dit « qu'il nous traite avec un véritable respect », nous qui sommes si petits devant lui, elle parle avec autant de déférence à son fils enfant, qu'elle le fera vingt ans plus tard, aux noces de Cana ; et comme elle connaît parfaitement le cœur si bon de son Jésus, elle lui parle de l'affliction que ses parents ont éprouvée à son occasion. Il n'y a rien de plus puissant sur un enfant bien né et bien élevé, que la pensée d'épargner une peine à sa mère, et ce sera toujours un des meilleurs moyens de le maintenir dans la route de la sagesse, et de l'attacher à

(1) « Sa mère, le retrouvant après trois jours d'inquiétudes, lui dit, encore émue : « Mon Fils, nous vous cherchions tout affligés, *votre père et moi.* » Il répond avec quelque sévérité : « Pourquoi me cherchiez-vous ? ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent **MON PÈRE ?** » Elle parle de Joseph, il parle de Dieu. Marie elle-même ne comprit pas. S'ils avaient compris et entendu, s'ils avaient su tout ce qu'était le Fils de Dieu, comment soutenir cette majesté ? Il fallait qu'elle fût deux fois voilée, même à Marie. Mais le respect de Joseph fait assez connaître ce qui perceait de divin à travers la nature, et Marie « conservait cela en sa mémoire, » et comme il est encore écrit, « elle le méditait dans son cœur. » Elle apprenait le détachement, elle faisait son noviciat pour le jour de la croix. »

LOUIS VEUILLOT.

tous ses devoirs, de manière qu'il puisse mériter constamment le bel éloge que l'Évangile fait du Sauveur : *Il leur était soumis.*

Parmi les œuvres spirituelles de miséricorde, une des plus agréables à Dieu et des plus avantageuses au prochain, c'est la correction fraternelle, quand elle est faite conformément aux règles de l'Évangile. Mais ce n'est pas une petite chose, dit saint Bernard, que d'avertir un homme de ses fautes ; c'est une entreprise plus grande qu'on ne croit ; car il en est peu qui soient bien dociles.

Il faut, quand vous avez reçu la mission de reprendre et de corriger quelqu'un, vous unir au Saint-Esprit ; de sorte que ce ne soit pas vous qui repreniez, mais que ce soit le Saint-Esprit qui reprenne en vous et par vous, c'est-à-dire que vous repreniez par le mouvement du Saint-Esprit et non par celui de la passion, par impétuosité, par emportement, impatience et colère ; il faut que vous le fassiez par le mouvement de la grâce et non de la nature ; il faut reprendre avec charité, avec bonté et douceur, dans le désir véritable et sincère de faire du bien à votre prochain, et non par aversion, par antipathie, parce que la chose ou la personne vous déplaît, qu'elle blesse votre humeur ou qu'elle contrarie vos desseins.

Quand la charité domine dans la correction fraternelle, la douceur et la discrétion l'accompagnent. « La réprimande, qui de sa nature est si âpre, dit saint François de Sales, tempérée par la charité et

faite avec douceur, devient souvent aimable et toujours très-utile (1). »

*L'enfant, dit l'Esprit-Saint, qu'on n'a jamais repris, fait la confusion de sa mère, et celui qui veut passer ses dernières années dans la paix, et n'avoir pas dans sa vieillesse à mendier un morceau de pain ne cesse de reprendre et de corriger.*

Les parents faibles et inconsidérés, qui se jouent avec les caprices et les passions de leurs fils et de leurs filles, et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, n'ont pas prévu tout ce qu'ils auront à souffrir un jour de l'ingratitude, de la licence et des emportements de ces malheureux enfants (2).

Vous devez donc à Dieu, à vos enfants et à vous-mêmes, mères chrétiennes, de reprendre et de corriger ceux que le Seigneur a confiés à vos soins. Malheur à eux, malheur à vous, si entraînées par je ne sais quelle fausse tendresse, je ne sais quelle faiblesse, vous négligiez cet important devoir ! Comme aussi, si vous mettez à le remplir toute l'énergie de votre âme en suivant les règles tracées, le Seigneur bénira vos efforts, et vos enfants, lors même qu'ils apporteraient en naissant les germes

(1) « Il y a une fausse fermeté, dit l'éloquent Bossuet ; c'est la dureté, la roideur, l'opiniâtreté. » « Toute fermeté, dit M<sup>r</sup> Dupanloup, dont la bonté n'est pas le fond, est une fermeté fausse. » *Parents, dit saint Paul, n'aigrissez pas vos enfants par une sévérité mal entendue ; mais corrigez-les à propos et instruisez-les selon le Seigneur.*

(2) M<sup>r</sup> Dupanloup.

les plus destructeurs, deviendront des hommes et des chrétiens. Mais ne tardez pas de vous mettre à l'œuvre. « Semblables, dit Fénelon, aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années et ne peut plus se redresser, les hommes, à un certain âge, ne peuvent plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusque dans la moelle de leurs os ; souvent ils les connaissent, mais trop tard ; ils en gémissent, mais en vain : et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger. »

Mères chrétiennes, *courbez le front de votre enfant*, vous dirons-nous en empruntant les paroles de l'Esprit-Saint, *dès sa jeunesse, et châtiez-le dès son enfance ; de peur qu'il ne s'endurcisse dans le mal, et que vous n'ayez ensuite la douleur de voir vos réprimandes sans force.* »

### EXEMPLE.

#### *Le retour d'un enfant prodigue.*

Voici comment une mère chrétienne, pleine de tact et de bonne volonté, s'y prit pour ramener un enfant prodigue :

Elle n'ignorait pas qu'elle avait été étrangement contrariée dans l'éducation de son fils. A sa sortie du collège, elle l'accueillit avec sa tendresse accoutumée ; il retrouva en elle cette sérénité riante qui

prend sa source dans la paix de l'âme ; elle le remit en possession de son ancienne chambre, où il retrouva tous les objets qui lui rappelaient sa première éducation, et lui dit : « Vous le voyez, mon fils, rien n'est changé. — Non, répondit le jeune homme, excepté peut-être celui qui l'habitait. » Il embrassa sa mère, laissant tomber sur elle des larmes qui promettaient beaucoup. La mère ne fit pas semblant de s'en apercevoir, mais elle en avait reçu la douce impression ; dès lors elle espéra tout, et ne se trompa point.

C'était un édifice à reprendre en sous-œuvre, ce devait être un ouvrage difficile et qui demandait du temps ; elle eut recours à Dieu, qui seul, et par des moyens également doux et puissants, triomphe des obstacles humainement invincibles. La prière et l'exemple précédèrent l'instruction, et cette instruction même ne fut donnée que par degrés « Toujours pas à pas, disait saint François de Sales ; le soleil dès son lever n'atteint pas à son midi. »

Cependant le jeune homme, resté seul dans sa chambre, ne put s'endormir. Ces tableaux, ces livres, ce crucifix, tout lui rappelait ses anciens sentiments, ce qu'il était alors, ce qu'il était devenu. Son sommeil était-il aussi paisible qu'il l'avait été ? Il ne fit cette nuit aucune prière, mais sa mère redoublait les siennes. Le lendemain elle n'eut pas de peine à s'apercevoir du trouble de son fils. Elle n'en fit rien paraître ; au contraire, elle

montra la même joie que la veille. Le déjeuner fut élégamment servi ; elle y fut fort gaie. Elle parla de quelques visites à faire à ses anciens amis, de retour du collège avant lui. On pense bien que ce furent des visites de choix. Elle avait conservé des liaisons avec les mères des jeunes amis de son fils, qu'elle savait toujours heureuses de la sagesse de leurs enfants. Il fut fêté par eux ; on se quitta à regret, on promit de se revoir. Il n'y avait de la gêne et de la contrainte que dans le nouveau venu ; il parut le moins aimable de tous. La journée se passa, la mère toujours réservée et prudente, le jeune homme embarrassé, mal à l'aise ; il aspirait au moment d'être seul. Rentré chez lui, il fond en larmes ; mais qu'elles coulaient délicieusement ! Il recourut à la prière, et le seul projet de conversion lui fit éprouver un contentement qui lui permit de prendre cette nuit du repos. A son réveil, il court à l'appartement de sa mère, et, la trouvant seule, il se jette à son cou et lui dit : « Combien j'ai reconnu votre délicatesse, et que j'y ai été sensible ! Vous n'avez pas relevé ce *peut-être* qui m'est échappé. Croyez qu'en effet je ne suis pas le même. Mais déjà, et c'est par votre douceur et votre indulgence, j'en suis aux regrets ; il n'est rien que je ne veuille faire pour n'en plus éprouver l'amertume. — Mon fils, répondit la mère, vous commencez comme l'enfant prodigue, vous finirez comme lui. »

Une conversation de confiance mutuelle s'établit ;



son fils lui dit, comme saint Paul sur le chemin de Damas : « Que pensez-vous que je doive faire ? — Rien d'extraordinaire. Commencez par vous montrer fidèle aux devoirs communs du christianisme; paraissez dans l'église aux jours commandés et dans le particulier, faites de bonnes lectures, de ces prières courtes, mais vives, qui pénètrent les cieus et en font descendre des miracles. »

Ces conseils si sages furent suivis. Un confesseur fut choisi; il ne précipita rien, et il arriva au but, en avançant même lentement, mais toujours, et ce fut avant ceux dont la course n'avait été impétueuse que par saillies.

C'est ainsi qu'une charité ingénieuse, formée sur le modèle du bon Pasteur, obtint enfin une victoire que l'on n'eût jamais obtenue par d'autres moyens.

J. M. J.

## XIX. JOUR.

**Vie commune de Marie à Nazareth.**

Une des choses les plus admirables en Marie et les plus contraires aux idées que nous nous faisons de la perfection, c'est la vie commune qu'elle a menée, et qui, étant de son choix, est évidemment la plus parfaite. Nous ne considérons guère la sainteté que par ce qu'elle a d'extérieur, de frappant, d'extraordinaire ; nous avons peine à croire qu'un homme soit un saint, à moins qu'il n'étonne notre imagination par sa vie solitaire, ses jeûnes, ses austérités. Tandis que ce qu'il y a de solide et d'éminent dans la sainteté est renfermé au dedans ; Dieu seul le voit et en juge ; les hommes n'en aperçoivent rien, ils n'en peuvent juger que par conjecture, et même ils sont pour la plupart hors d'état d'en juger.

Voyons, en effet, quelle vie Marie mène à Nazareth.

La sainte Vierge mène une vie commune et cachée, et elle est bien aise de la mener, et elle la préfère à tout ce qui aurait été singulier et extraordinaire. Les révélations et les miracles ont eu leur temps, il est passé ; elle est rentrée dans l'ordre commun, et elle s'en félicite. Marie ne reçoit plus

d'ambassade du ciel ; Dieu ne suscite plus pour elle des Élisabeth, des Zacharie, des Siméon, qui lui apprennent ses hautes destinées : la voilà devenue une simple femme dans une pauvre bourgade. Rien de remarquable dans ses exercices de dévotion. Les autres femmes qui la fréquentaient ne voyaient rien en elle qui les frappât et qui leur fit dire : Voilà une personne d'une piété extraordinaire. Elle se laissait aborder indifféremment de tout le monde ; son air, sa démarche, son entretien, tout en elle ne présentait rien que de simple et de modeste.

Représentons-nous, car il est beau de se représenter ce détail que Dieu n'a pas dédaigné de voir avec complaisance, représentons-nous donc cette auguste Reine du ciel, livrée aux travaux qui nous paraissent les plus rudes et les plus bas, toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portait, tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son front, tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille, selon la coutume des femmes juives, tantôt apprêtant le modeste repas que devait faire son divin Fils avec elle et son chaste époux, dit Fénelon.

Ah ! si une autre Marie, un moment *assise aux pieds du Sauveur et écoutant sa parole* pendant que Marthe sa sœur s'occupait avec empressement de beaucoup de soins, *a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée*, selon la parole même du Sauveur, quelle moisson merveilleuse n'a pas recueil-

lie, n'a pas portée ce cœur de la bienheureuse Vierge Marie, si longtemps seule aux pieds de son Fils, si longtemps occupée de son service ! Car l'auguste Vierge a eu l'insigne privilège de réunir en elle les deux parts de Marthe et de Marie, meilleures encore toutes deux que la meilleure des deux : la vie active et la vie contemplative, le soin de Jésus et la méditation de ses vertus ; et par la pénétration réciproque de ces deux grandes opérations de son âme, soignant Jésus en le méditant, et le méditant en le soignant, elle a offert aux anges et aux hommes le spectacle de la plus complète, de la plus éminente, de la plus glorieuse perfection.

Le soir, à l'heure où les femmes de la Palestine vont puiser de l'eau aux fontaines, la divine Vierge prenait le chemin qui conduit à Cana. A deux cents pas de sa maison, elle trouvait une source abondante, dont l'eau, excellente à boire, suffit seule aujourd'hui à tous les besoins des habitants de Nazareth et de leurs troupeaux. Cette source porte le nom de *fontaine de Notre-Dame*. Le souvenir de Marie fait sa gloire. Nul alors ne remarquait l'angélique épouse de Joseph lorsqu'elle sortait du pauvre atelier, portant sur sa tête le vase qu'elle allait remplir d'eau, et tenant par la main un enfant vêtu comme le fils d'un ouvrier. A cette heure, toutes les femmes de la ville se pressaient autour de la source, les rangs ne s'ouvraient point pour Marie ;

6\*\*\*

elle passait douce et modeste, aperçue seulement de quelques amies au milieu de ces rieuses jeunes filles qui venaient à ce rendez-vous du soir, où les femmes de l'Orient jouissent d'une heure de liberté. Pendant que les autres femmes, après avoir rempli leurs urnes, s'arrêtaient pour causer longuement des nouvelles du jour, Marie revenait aussitôt; charmée par les paroles pleines de grâce qui sortaient de la bouche de son Fils, elle oubliait le fardeau qui pesait sur sa tête bénie.

Qu'il est beau de la voir ainsi dans ces humbles fatigues, mortifiant son corps innocent pour faire rougir les femmes de tous les siècles par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse !

Le travail de Marie était assidu, journalier, continu. Ce n'était point un travail de goût et de fantaisie, mais de nécessité, un travail pénible, obscur, humiliant, assujettissant : en un mot, sa conduite était celle de la femme d'un pauvre artisan.

Origène raconte que les païens, qui ne connaissaient pas le prix de l'humilité, se moquaient des premiers chrétiens, parce qu'ils se glorifiaient d'être les disciples d'un homme né d'une femme pauvre qui gagnait sa vie en filant. Il n'est peut-être pas de précepte sur lequel on se fasse plus facilement illusion, dans une certaine classe de la société, que sur celui qui nous oblige tous au à manger notre pain à la sueur de notre front.

Si la nécessité de vivre ne le commande pas à tous les hommes, une nécessité d'un ordre supérieur leur en impose l'obligation : celle de subir le châ-timent qui nous a été imposé ; celle d'obéir à la loi de Dieu, qui ne souffre pas d'exception ; celle enfin de ressembler à Jésus, à Marie et à Joseph, si nous voulons être du nombre des prédestinés.

Faites avec humilité des œuvres basses, et faites-les sous l'œil de Dieu, en vous entretenant de bonnes pensées, en priant même de temps en temps, ne fût-ce que par des élévations de cœur, pour sanctifier votre travail ; car cela seul, vous le savez, compte pour vous devant Dieu qui est fait dans l'esprit de Dieu et rapporté à Dieu. Ainsi agit la femme forte. Sa main est industrieuse ; l'habitude lui a donné cette facilité à l'ouvrage qui permet à l'esprit de garder toute sa liberté ; et c'est pourquoi il est dit de ses mains qu'étant habiles, elles sont aussi intelligentes et sages. Au dehors son œuvre est sensible ; dans son fond, dans son principe, dans son but, elle est spirituelle et sur-naturelle. C'est une action pleine d'âme, ou plutôt pleine de ce qui remplit toute âme vraiment chrétienne, c'est-à-dire pleine de grâce, pleine du Saint-Esprit. C'est donc en somme, vous le voyez, une action très-noble, très-sainte, digne du ciel, et, comme dit saint Paul, « digne de Dieu ».

Apprenez aussi de l'exemple de Marie qu'il n'est point d'occupation, quelque basse qu'elle soit selon nos préjugés, dont un chrétien doive rougir,

pourvu qu'elle soit honnête ; qu'au contraire il a sujet de s'estimer heureux et bien honoré si son état le rapproche davantage de Jésus, de Marie et de Joseph. Mais pour avoir une plus parfaite conformité avec eux, il faut qu'il accepte par amour le travail auquel sa profession ou sa condition l'assujettit.

Dieu aime infiniment plus en vous le moindre acte d'obéissance et de soumission à sa volonté, que tous les services que vous vous proposez de lui rendre par goût et par inclination. Ne regardez jamais la qualité des choses que vous faites, mais l'honneur qu'elles ont d'être agréables à Dieu.

Si Marie eût été capable de quelque complaisance, elle se fût complue dans cette vie cachée qui le confondait avec la foule. Cette vie de Marie, si commune en apparence, était cependant la vie la plus agréable à Dieu qu'aucune créature ait menée sur la terre. A son exemple, faites vos délices de la vie commune, afin d'imiter plus parfaitement l'auguste Marie, de vous conserver dans l'humilité, de vous éloigner davantage de l'orgueil, qui aime la singularité, et de rendre la vertu aimable au prochain, au lieu de le rebuter en la lui présentant sous une forme et des dehors presque impraticables.

Appliquez-vous, à l'exemple de Marie, à ne vous distinguer en rien des autres à l'extérieur : Dieu voit le dedans ; faites en sorte que ce dedans soit aussi pur à ses yeux qu'il peut l'être. Quant au dehors,

qui frappe les regards des hommes, qu'il soit édifiant, mais qu'il n'ait rien qui se fasse remarquer.

Aimons, dit Bossuet, cette vie cachée où Marie s'est enveloppée avec Jésus. Qu'importe que les hommes nous voient ? Celui-là est follement ambitieux à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas, et c'est lui faire trop d'injure que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas en ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire ; mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître. O Dieu ! qu'il fera beau paraître en ce jour où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire ? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour.

Non-seulement il faut pratiquer la piété selon sa vocation, mais encore on doit préférer les vertus humbles et cachées, les petites vertus. Souvent, dans le monde, on estime une personne en raison de ses vêtements et de la beauté de sa décoration extérieure ; la pompe du dehors fait croire à la splendeur du dedans : c'est parfois l'inverse qu'il faudrait conclure.

Écoutez les douces et spirituelles remarques du saint évêque de Genève :



« Chacun, dit-il, veut avoir des vertus éclatantes et de montre, attachées au haut de la croix, afin qu'on les voie de loin et qu'on les admire. Très-peu se pressent à cueillir celles qui, comme le serpolet et le thym, croissent au pied et à l'ombre de cet arbre de vie. Cependant ce sont les plus odoriférantes et les plus arrosées du sang du Sauveur. » — « Ce sont l'humilité, la patience, la douceur, la bénignité, le support du prochain, la condescendance, la suavité du cœur, la débonnaireté, la cordialité, le pardon des offenses, la simplicité, la candeur, et autres semblables. Ces vertus-là sont comme les violettes qui se plaisent à la fraîcheur de l'ombre, qui se nourrissent de la rosée, et qui, quoique de peu d'éclat, ne laissent pas de répandre une bonne odeur. » Chacun, ajoutait-il, veut goûter celles qui sont au haut de la croix, « parce qu'elles sont plus excellentes, plus estimées, et souvent parce qu'elles nous rendent plus illustres et plus considérables. » — « Je dis qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ait plus de valeur en une âme où l'amour sacré règne ardemment, que le martyr même en une âme où l'amour est allangouri, faible et lent. Ainsi les menues vertus de Notre-Dame, de saint Jean et des autres grands saints, étaient de plus grand prix devant Dieu que les plus relevées de plusieurs saints inférieurs, comme beaucoup de petits élans amoureux des séraphins sont plus enflammés que les plus relevés des anges de dernier ordre, ainsi que le chant des

rossignols apprentis est plus harmonieux incomparablement que celui des chardonnerets les mieux appris. »

Femmes chrétiennes, à l'exemple de Marie votre modèle, ayez une vraie et solide piété, évitant également et les singularités qui la défigurent, et les travers qui la déshonorent, et les petites serviles du scrupule, contraires à la loi d'amour ; en un mot, imitant dans le détail de votre vie les exemples de l'auguste Mère de Dieu, dont la vertu n'avait rien que de naturel, d'aimable et de conforme à la doctrine de son divin Fils.

Quelle sainte vie, quelle vie glorieuse pour Dieu et conforme à celle de Marie à Nazareth, qu'une vie cachée en Jésus, dont les hommes n'aperçoivent et ne remarquent rien, dont même ils ne se doutent pas ! On est au milieu d'eux, et l'on n'en est point connu. On paraît prendre part aux choses qui les occupent ; le cœur se nourrit d'une viande invisible, dont ils n'ont pas l'idée. On fait ses affaires comme si l'on s'y intéressait, et l'on n'a pas d'autre affaire que celle d'adorer et d'aimer Dieu. Tandis que l'on converse avec les personnes que la nécessité ou l'occasion nous présente, on s'entretient intérieurement avec Dieu par une oraison continue. On est recueilli, mais d'un recueillement si aisé et si naturel, qu'il échappe aux yeux les plus attentifs. On est anéanti au dedans, et l'on n'en donne aucun signe au dehors. Il n'est presque pas de moments où l'on ne pratique quelques actes de

vertu ; mais Dieu seul les voit, et on les dérobe soigneusement aux regards des hommes. On se cache, mais sans affectation, évitant plus que toute autre chose de paraître vouloir se cacher. O vie obscure, vie inconnue, vie voilée sous des dehors communs, que tu es précieuse devant Dieu, mais combien tu es rare sur la terre !

Vie cachée, vie passée dans le recueillement, le silence et la retraite, vie qui n'a que les anges pour témoins, que l'on dérobe soigneusement aux autres et à soi-même, que tu es méritoire devant Dieu ! Les hommes ne connaissent pas ton prix, et ils sont incapables de t'estimer ce que tu vaudrais. La piété mal entendue cherche à se produire, sous prétexte d'édifier ; la vraie piété cherche le plus qu'elle peut à se cacher. Si elle se montre, ce n'est que par nécessité, autant que la gloire de Dieu et le bien du prochain l'exigent, et elle disparaît au plus vite.

La vie retirée et cachée vous procurera la paix intérieure, le plus solide et le plus précieux de tous les biens. « Celui qui ne désire point de plaire aux hommes, et qui ne craint point de leur déplaire, jouira d'une grande paix, dit le pieux auteur de *l'Imitation* ; de l'amour déréglé et des vaines craintes naissent l'inquiétude du cœur et la dissipation des sens. » Le monde est comme une mer orageuse, au lieu que la retraite est comme un port et un asile où l'on est à couvert de tous les orages. Qui pourrait dire les douceurs solides que

goûte une âme pieuse, accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner, comme Marie, à cette vie particulière ! Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais, du reste, sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, et de mille événements qui sont pour d'autres une source d'inquiétudes et de chagrins. Et comment s'inquiéterait-elle de ce qui arrive au dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle ? Dès que les choses ne la regardent pas, et qu'il ne s'agit ni de la charité, ni du bien commun de la maison qu'elle habite, elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien. Son attrait est de se cacher et de se confondre dans la foule. Amie des vertus et des pratiques qui ont le moins d'éclat et qui n'en sont que plus solides, elle les préfère à toutes les autres.

C'est l'humble et timide violette qui n'ose se produire au grand jour, et qui se laisse fouler aux pieds sous l'herbe qui la couvre. Mais ce qui console cette âme, c'est la parole de l'Apôtre, qu'elle s'applique elle-même : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* Car, dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte ; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ,

c'est donc une vie comme celle de Marie, toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments.

C'est ainsi que Marie, l'auguste Mère du Sauveur, faisait toutes ses actions, même les plus communes, avec tant de vertu et dans une si parfaite union avec Dieu, qu'elle a plus mérité par la plus petite de ses œuvres que tous les saints ensemble par tous leurs travaux et tous leurs sacrifices. Aussi l'Esprit-Saint, dans le livre des *Cantiques*, dit que « sa bien-aimée est semblable à un jardin d'orangers chargés de fruits et des plus suaves odeurs du Liban », pour montrer que toutes ses actions étaient si accomplies et si parfaites, que, comme des parfums très-exquis, elles embaumaient le ciel et la terre, et comme des grenades, toutes couronnées, jusqu'aux plus petites, elles portaient la couronne de la perfection.

O ma bonne et tendre Mère, je surprends mon cœur dans la tristesse quand je pense à cette opposition continuelle que je vois en moi à l'amour de la vie cachée. Si je jette mes yeux dans le monde, que vois-je ? Hélas ! je m'aperçois que tout se fait par des vues humaines et par le désir de plaire et de paraître. Peut-être n'est-il pas une seule action de ma vie qui n'ait été infectée de ce poison mortel. Combien de fois le préjugé des opinions, la tyrannie de la coutume, la crainte de déplaire, ne m'ont-ils pas fait chercher des tempéraments pour

accorder Jésus-Christ avec Bélial, la piété avec le monde, l'Évangile avec le siècle ! Oh ! apprenez-moi à me faire, à votre exemple, un trésor de vertus cachées, que je réserve pour les yeux de Dieu seul. Que je mette toujours quelque nouvelle richesse dans mon intérieur, que le monde ne connaisse pas ; que sous le voile de l'obscurité de ma vie, je cache les vertus les plus pures, afin de me montrer avec confiance, au grand jour des justices.

### EXEMPLE.

#### *Une mère héroïque.*

Nous voici en présence d'une scène qui rappelle l'héroïsme de la mère des Machabées. C'était le jour du Rosaire. Le matin même, le télégraphe avait apporté les nouvelles les plus alarmantes sur la situation du Saint-Père Pie IX.

Dans une de nos églises de village, une mère était agenouillée entre ses deux fils ; elle avait à la main son livre d'heures, où l'auteur avait réuni, en quelques mots tirés de nos meilleurs écrivains, des considérations pieuses sur chaque fête de l'année. Longtemps les yeux de cette mère en prière s'étaient arrêtés avec une admiration attendrie sur une page de son livre. C'était une magnifique citation du P. Lacordaire, où, à propos de la solennité du Rosaire, instituée en mémoire de la bataille de Lépante, l'illustre dominicain raconte dans son

grand style cette éclatante victoire des armées chrétiennes sur l'impiété musulmane. Des rapprochements de toute sorte se faisaient involontairement dans l'âme de cette généreuse chrétienne et y éveillaient des combats douloureux. Elle regardait son livre, elle regardait ses fils... Tout à coup, par une inspiration soudaine, elle passe le livre à l'un d'eux, en lui disant : « Tiens, mon ami, vois comme c'est beau ! — Bien beau, en effet ! » répond le jeune homme, après avoir parcouru les lignes qui ont ému sa mère ; puis il reste un instant la tête cachée dans ses mains. Que se passait-il en lui ? Dieu le sait. Mais quand il se releva de sa méditation, son visage était enflammé, ses yeux brillaient d'un saint enthousiasme ; son parti était pris.

Le lendemain, il volait à la défense de Pie IX en compagnie de deux ou trois cents nobles enfants de la noble France, jaloux comme lui d'écrire avec leur sang une nouvelle page du *Gesta Dei per Francos*.

C'est en présence de tels dévouements et d'une si sublime abnégation que le Saint-Père, le bon et doux pape Pie IX, laissait échapper des larmes de ses yeux et des paroles d'admiration de ses lèvres, et qu'un rayon de joie venait illuminer ses traits obscurcis par le chagrin. C'est à la vue de ces âmes incomparables qu'il disait devant le général de Lamoricière cette parole, qui m'a doucement remué, et que je redis avec un sentiment profond de consolation et d'espérance :

« Quelles âmes ! quelles chrétiennes ! Non, la France ne périra pas ; il est impossible que la foi catholique s'éteigne dans une nation qui produit de telles saintes ! »

O nobles femmes, ô vraies mères de martyrs, ce n'est donc pas seulement avec un sentiment d'admiration et de respect, mais encore avec une profonde reconnaissance, que nous devons vous saluer et vous bénir ; car vous êtes bien puissantes devant Dieu, et, Pie IX lui-même l'a dit, par le sacrifice de vos enfants, par leur sang qu'ils ont offert et que vous avez offert comme eux avec un si magnanime dévouement, par vos prières, vos larmes et vos vertus, vous êtes les véritables protectrices, l'espoir et le salut de la France.

J. M. J.



XX<sup>e</sup> JOUR.**Vie laborieuse de Marie.**

Lorsque l'Esprit-Saint veut offrir un modèle à toutes les femmes qui sont destinées à vivre au milieu du monde, il ne leur présente pas une femme absorbée dans la contemplation et la prière, mais une femme active et vigilante, cherchant la laine et le lin pour occuper utilement ses mains, apportant de loin le pain nécessaire à la famille, se levant avant le jour pour distribuer à ses domestiques la nourriture, considérant les champs qui entourent son domaine et les achetant, plantant des vignes, ceignant de force ses reins et fortifiant ses bras par le travail, mettant la main aux choses fortes et sachant manier le fuseau, ouvrant ses trésors à l'indigent, garantissant contre le froid tous ses serviteurs par de solides vêtements, se faisant elle-même ceux qui doivent la couvrir, et ne mangeant pas son pain dans l'oïseté : voilà la femme dont l'Esprit-Saint déclare la valeur inappréciable. (*Prov.*, xxxi.)

« Quand Dieu formait le Christ, écrit Tertullien dans un passage célèbre, il avait les yeux sur un type ; il exprimait au dehors et dans le temps l'idéal qu'il avait éternellement quoique très-librement conçu ; et ce type, cet idéal, c'était l'Adam futur,

l'Adam nouveau, l'Adam céleste », Jésus Notre-Seigneur.

En outre, comme Adam préfigurait et annonçait le Christ, Ève issue d'Adam, sa semblable, son épouse et son aide, préfigurait et annonçait Marie, vraie *mère des vivants* ; ce que signifie le nom d'Ève. Et autant Jésus est plus réellement l'*homme* que ne l'était Adam, autant Marie est plus réellement *la femme, la femme virile*, que ne l'était la première Ève.

Ce serait se faire une idée aussi fausse que dangereuse de la vie de la très-sainte Vierge à Nazareth, que de croire que l'unique soin, le seul exercice de sa vie cachée fût la contemplation des vérités éternelles. Si Marie sut donner à l'oraison un temps considérable, ce fut toujours en proportion des exigences de ses devoirs d'état. Les détails de la vie ordinaire et l'intérieur de la famille, tels sont les caractères de la vie cachée de Marie dans son humble retraite. Loin d'elle cette piété molle et oisive qui est le partage de tant de femmes riches, ennemies du travail parce qu'elles n'en ont pas besoin pour vivre. Marie n'avait pas le temps de prier de la sorte ; il fallait qu'elle pourvût à la subsistance et à l'entretien de Jésus et de Joseph, qu'elle eût soin de tout dans la maison ; qu'elle fit tout par elle-même (1).

(1) M<sup>me</sup> de Chantal, si charitable et si généreuse, se levait le matin avant tous ses domestiques, et distribuait a

Il en fut de même à peu près lorsqu'elle demeura avec saint Jean, veillant sur le temporel, tandis qu'il était occupé à ses fonctions apostoliques.

D'après divers auteurs, entre lesquels on peut citer saint Épiphane et saint Jérôme, Marie s'occupait de travaux de lingerie et tissait de la toile ; elle faisait aussi des ouvrages en laine. Ainsi, comme une humble ouvrière, la Mère du Sauveur recevait un modique salaire pour les ouvrages qui lui étaient commandés par les familles aisées de Nazareth.

La laine et le lin étaient dans l'antiquité les principales matières qui servaient au travail des femmes. On en confectionnait presque tous les vêtements ; et non-seulement les femmes façonnaient ces vêtements, mais elles en fabriquaient souvent l'étoffe. Filier, tisser, ajuster et coudre, c'était l'occupation régulière et habituelle de ces illustres femmes des patriarches, si nobles, si saintes, associées à des vies si hautes, confidentes de si grands mystères et personnellement si engagées dans les desseins de Dieu sur Israël et sur l'humanité. Ancêtres prédestinées du Messie et, à ce titre, devancières et figures prophétiques de la très-sainte Vierge, Sara, Rebecca, Rachel, trouvaient simple et glorieux de

chacun ses occupations de la journée ; et, chaque jour, après avoir entendu la messe, elle visitait les cuisines, les cours, quelquefois même les fermes les plus éloignées, et donnait à toute chose ce coup d'œil du maître, qui fait tout prospérer.

manier le fuseau. Ce n'était pas d'ailleurs la coutume des seules femmes de la race d'Héber et de la famille d'Abraham. Les écrits de la gentilité nous montrent les princesses des nations adonnées à tous ces travaux, qu'on n'estimait pas malséants même pour des mains royales. Au fait, Marie, la Reine du ciel et de la terre, Marie divinement marquée pour enfanter au monde la lumière éternelle, Marie dans sa jeunesse au temple, et plus tard, à Nazareth, en Égypte et ailleurs; Marie « a cherché « la laine et le lin et les a travaillés avec des mains « pleines d'intelligence. » Qui ne sait qu'elle tissa pour Jésus cette « tunique sans couture » qu'il garda, dit-on, toute sa vie, qu'il baigna de son sang au jardin des Oliviers, et que les soldats, accomplissant, à leur insu, une prophétie célèbre, tirèrent au sort sur le Calvaire? Je me plais à penser que Jésus ne porta jamais d'autres vêtements que ceux qu'avait fabriqués sa sainte Mère, et je le crois, en particulier, de ceux qui touchaient immédiatement sa chair immaculée. Cette Vierge seule était assez pure pour vêtir de ses mains cet être incomparable et adorable, qui « donne le vêtement au lis » et dont l'essence est la sainteté.

C'est donc, au jugement de Dieu, une chose considérable dans votre vie que le travail des mains. En vous y appliquant dans la mesure requise et avec l'esprit qui convient, vous serez sûres d'obtenir de Dieu un regard favorable, de remplir un devoir, d'acquérir un mérite éternel; sans parler des bé-

nédiction de toute sorte que vous vous assurerez par là dans le temps. Certainement les mœurs présentes ne ressemblent plus aux mœurs antiques ; et quoique dans les premiers âges de notre ère, et même durant les siècles plus rapprochés de nous, ces habitudes de simplicité dans le travail aient été conservées par un bon nombre de femmes chrétiennes, cependant il est manifeste que Dieu ne vous demande pas de suivre littéralement l'exemple qu'on vous propose ici. L'occasion y étant, vous pourrez bien le faire. Saint Jérôme le recommandait aux filles et aux amies de sainte Paule ; sainte Radégonde l'a fait et souvent, et aussi sainte Elisabeth de Hongrie, sans parler des autres. Toutefois, je le répète, vous pouvez, sans que votre conscience prenne sujet de s'en alarmer, ne pas tisser la laine, ni filer le chanvre ou le lin. Il reste néanmoins que vous devez à Dieu le travail et spécialement le travail manuel. A la bonne heure, choisissez-en la forme ; elle variera naturellement selon votre condition sociale, l'ensemble de vos obligations, les besoins de votre famille, la volonté et le goût de votre mari, votre goût à vous-mêmes : en dehors d'un devoir strict et presque toujours accidentel, Dieu vous laisse en ceci la plus grande liberté ; mais j'ose dire que, sous peine de transgresser une loi et de trahir votre vocation, vous devez toutes plus ou moins travailler manuellement ; et par suite c'est une obligation pour vous de faire entrer la science et la pratique de ces tra-

vaux dans l'éducation de vos filles. Cultivez l'âme de vos enfants, formez leur conscience et leur cœur, assouplissez leur volonté, perfectionnez leur caractère, éclairez leur esprit, développez leur jugement, ornez leur mémoire ; mais, dans leur intérêt soit présent, soit futur, soit temporel, soit spirituel, et quels que soient votre désir ou votre pensée touchant leur vocation, n'omettez pas de les dresser au travail des mains, de leur en montrer le prix, la convenance, la nécessité ; de leur en inspirer l'estime, de leur en faire contracter l'habitude. Et pour cela comme pour tout le reste, donnez-leur l'exemple. Une femme est toute dépareillée dans l'assemblée des saintes, elle ment à toute la tradition de sa race, quand elle ignore ces sortes d'ouvrages, et surtout quand elle les dédaigne. Une épouse demeure incomplète aux yeux de son époux humain, si elle n'est pas apte à ces menus labours dont lui-même a si souvent besoin ; ou si, n'y vaquant pas personnellement pour une raison quelconque, elle ne sait ni les commander, ni en surveiller l'exécution.

Ce travail est votre attribution naturelle et sociale. Il tient à ce soin domestique si indispensable, si saint, dont vous êtes spécialement chargées, y étant d'ailleurs merveilleusement propres. Au mari le dehors et la direction générale ; à la femme l'intérieur et le gouvernement des détails. L'un n'importe pas moins que l'autre au bon état d'une maison et à la prospérité d'une famille. Si parfois ces

travaux vous paraissent pénibles, souvenez-vous que, depuis le péché, le travail est aussi une punition, et que nul n'est sauvé si, de telle ou telle manière, en telle ou telle mesure, il n'a fait pénitence, dit l'abbé Gay.

Toute âme solidement pieuse aime le travail ; elle met à profit tous les moments, évitant avec un grand soin toute espèce d'oisiveté et d'inutilité. Le travail nous tire de nous-mêmes ; il tarit la source des réflexions et des raisonnements. Dans le temps des consolations spirituelles, il empêche qu'on ne s'y livre ; dans celui des sécheresses, il nourrit l'âme. Dans les tentations et dans les épreuves, une personne pieuse ne pourrait se soutenir sans le travail ; il faut, autant qu'il est possible, qu'elle sorte d'elle-même par l'action, et qu'elle fasse ainsi diversion à ce qui se passe au dedans. Toute âme intérieure est vive et active de sa nature ; il lui faut toujours quelque occupation, soit d'esprit, soit de corps, et si elle n'en trouve pas suffisamment dans les devoirs de son état, elle est industrieuse à s'en procurer. Cependant elle doit éviter avec le plus grand soin de se jeter sans discrétion dans les bonnes œuvres, et de se porter avec une trop grande activité naturelle à celles qu'elle a embrassées ; cette multiplicité et cet empressement lui feraient perdre la paix intérieure, qui ne peut habiter au milieu de l'agitation d'un cœur bouillant.

Le travail apporte l'ordre dans la vie et la sérénité dans l'esprit ; il est presque une prière. Vous

pouvez en faire plus que cela en l'offrant à Dieu en esprit d'expiation comme un continuel sacrifice à sa gloire.

Le travail sanctifie la vie. Il occupe l'imagination qui ne s'envole pas dans le pays des rêveries, où elle se souillerait.

Il ferme les avenues du cœur et n'y laisse pénétrer aucune de ces pensées lâches et énervantes qui obligent notre ange gardien à pleurer sur notre innocence perdue.

Toujours le travail a été considéré comme le gardien de la vertu, qu'il suppose dans l'âme ou qu'il amène avec lui.

Tous les saints ont été très-actifs, et les âmes imparfaites, mais actives, sont assurées de racheter bien des fautes par leur courageux travail.

Le travail éloigne le démon, qui n'approche, comme un voleur, que pendant le sommeil de l'âme ou de l'esprit.

Le travail, qui est une peine, est aussi un bonheur; il remplit l'existence, il la féconde; on se sent vivre, et l'on est heureux dans la plénitude de cette force vitale. Mais la femme oisive est dans le vide, elle étouffe; ses facultés s'étiolent, en s'énervant, elles font subir une agonie cruelle à cette âme qui s'empoisonne ainsi lentement (1).

(1) Ayez, même au salon, un ouvrage dont vous vous occuperez quand vous n'y serez entourée que de personnes de votre cercle intime. C'est un moyen de ne pas se livrer



Peut-être que dans certaines classes de la société, on dédaigne les occupations domestiques, si nécessaires à la famille. Savoir bien couper une étoffe, en assembler les morceaux, fabriquer des vêtements de diverses sortes, voilà une habileté bien précieuse pour les jeunes personnes de toute condition ; devoir étroit et sacré dans la classe pauvre, et très-souvent entrepris par la bienfaisance dans la classe aisée (1).

Écoutez M<sup>me</sup> de Maintenon sur ce sujet :

« On ne saurait croire à quel point les personnes qui ne savent rien faire sont embarrassantes dans la société. Si on les prie de faire un mémoire ou d'arrêter un compte, elles répondent qu'elles n'ont point appris l'arithmétique; si on a à cœur d'avan-

exclusivement à la conversation et, par l'attention que demande votre travail, vous pouvez prévenir bien des fautes dans vos paroles et prendre le temps d'élever votre cœur vers Dieu.

(1) L'empereur Auguste ne portait point d'autres habits que ceux qu'avaient filés sa femme et sa fille ou ses nièces.

La sœur de saint Louis, Isabelle, fondatrice du monastère de Longchamp, partageait toute sa vie entre la prière, l'aumône et le travail. Un jour son illustre frère, lui voyant achever un chaperon qu'elle avait filé de sa main, la pria de lui en faire présent, en l'assurant qu'il le regarderait comme un gage précieux de son amitié et qu'il s'en servirait pour l'amour d'elle. « Mon frère, répondit-elle, comme c'est le premier ouvrage de cette nature que j'aie encore fait, je le destine à Jésus-Christ : les prémices de toutes choses lui appartiennent. » Le roi le trouva bon, mais il la pria d'en filer un autre pour lui. Elle dit qu'elle le voulait bien ; en même temps elle envoya celui-ci à un pauvre malade dont elle prenait soin.

cer un ouvrage, elles ne peuvent aider parce qu'elles ne savent point faire : ce qui est aussi désagréable pour elles, que pour les personnes qui auraient besoin de leurs services. Personne ne veut se charger de filles inhabiles à tout; on n'en sait que faire (1).

« Les mères qui élèvent leurs filles dans cette incapacité et sans leur apprendre toutes les petites choses qui les peuvent rendre utiles dans la société, sont bien condamnables. Une femme ainsi élevée, qui ne sait rien faire et demeure dans cette indolence, est à charge à son mari et méprisée de tous ses domestiques; on ne se fie pas à elle pour les moindres choses. Si elle a besoin d'une jupe ou d'une paire de gants, il faut qu'elle prie son mari de la lui acheter parce qu'elle n'a le maniement de rien, au lieu que celle qui, par sa capacité autant que par sa sagesse, a su mériter la confiance de son mari, et qui règle elle-même la dépense de sa maison, n'a besoin de personne pour avoir ses nécessités. J'en connais plusieurs de cette sorte : elles sont respectées, bien servies, estimées et admirées de tout le monde, et leurs maris sont si charmés

(1) « Mme de Chantal, dit l'auteur de son histoire, s'efforçait d'établir dans l'âme de ses filles l'amour du travail. Dès qu'elles surent tenir l'aiguille, elle leur apprit à broder des nappes pour les autels, à coudre des habits pour les pauvres, à ne rester jamais oisives. En habituant ainsi ses enfants à une vie très-active et toujours occupée, Mme de Chantal supprimait une partie des dangers qu'ils devaient plus tard rencontrer dans le monde. »

d'elles, qu'ils disent avec admiration : Je trouve tout en ma femme ; elle me sert d'intendant, de maître d'hôtel, et de gouvernante pour mes enfants.

« Voilà, mes enfants, comme je désire que soient celles d'entre vous qui seront engagées dans le monde, et, pour revenir au christianisme, c'est là le personnage d'une femme chrétienne, en y ajoutant les motifs de piété et de religion dont nous parlons si souvent. « La femme, dit le Saint-Esprit « dans les Psaumes, est dans sa maison comme une « vigne abondante. » Il ne la met pas sur le pas de la porte, ni à la fenêtre, encore moins dans la rue, mais dans le fond de sa maison, occupée de son ménage. »

Charlemagne faisait apprendre à ses filles le travail des mains. On lui en demanda la raison ; il répondit : « C'est d'abord pour leur faire éviter l'oisiveté ; et d'ailleurs rien ne pouvant nous garantir des coups du sort, si jamais elles éprouvaient une fortune adverse, elles auraient un moyen de subvenir à leurs nécessités. »

L'illustre et sainte Élisabeth, duchesse de Thuringe, « employait ses loisirs, non pas aux délassements délicats de la richesse, mais... elle filait de la laine avec ses demoiselles d'honneur, et en faisait ensuite, de ses propres mains, des habits pour ses pauvres. » — « Jamais on ne trouvait la baronne de Chantal inoccupée, écrit l'historien de sa vie ; ses doigts ne se reposaient jamais : s'il lui venait

des visites, c'était l'ouvrage en main qu'elle les recevait. Une femme de chambre la priant un jour de se reposer : « Oh non ! dit-elle, si je perdais « du temps inutilement, je croirais faire un vol à « l'Eglise et aux pauvres auxquels je le destine. »

O Marie, mère et modèle des âmes pieuses, daignez recevoir l'hommage de mon cœur ; formez-moi, tendre Mère, à ces vertus et à cette perfection qui sont le caractère des âmes intérieures. Faites-moi produire pendant ce mois des actes continuels d'union, de dévouement, de sacrifice et d'abandon à Dieu, qui forment comme les fondements de cette vie si désirable et si désirée de mon cœur. Faites-moi, à votre exemple, embrasser la vie de renoncement ; apprenez-moi à n'aimer que ce qui plaît à votre divin Fils, et à prendre en dégoût tout ce qui ne tend pas à cette fin, seule digne de lui. Oh ! que je goûte à votre suite l'onction de la croix et le bonheur du sacrifice, que je ne sache plus vivre que d'une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, sûre alors de plaire au Fils et à la Mère, ce qui est et sera toujours la seule ambition de mon cœur. Ainsi soit-il.

### EXEMPLE.

#### *La mère du martyr.*

Il y a plusieurs jours, au séminaire des Missions-Étrangères, avait lieu la touchante cérémonie du

départ des missionnaires. On a décrit bien des fois cette scène si belle dans sa simplicité sublime. Un des témoins de celle qui vient d'avoir lieu, ajoute à son récit ce détail émouvant :

« Lorsque la cérémonie religieuse fut terminée, la foule, qui remplissait la chapelle, s'écoula lentement. La salle des martyrs fut alors ouverte ; chacun put vénérer les reliques de nombreux confesseurs de la foi, et examiner à loisir les différents instruments de supplice, cangues, rotins, chaînes, pinces, etc., etc., tous rougis du sang des martyrs.

« Une sorte de frissonnement s'empara de tous les visiteurs, lorsqu'un jeune prêtre du séminaire, qui doit bientôt partir pour la Chine, relevant le drapeau qui couvrait une belle châsse, nous dit d'une voix qui trahissait l'émotion de son âme : « Voici  
« les ossements d'un missionnaire martyrisé il y a  
« une quinzaine d'années ; sa mère vit encore au-  
« jourd'hui, elle est venue, il y a quelque temps,  
« vénérer ces reliques qui lui sont doublement  
« chères ; elle demanda à baiser tous ces ossements,  
« on ne put lui refuser cette faveur, et lorsqu'elle  
« eut satisfait la dévotion de son cœur, elle pria le  
« directeur du séminaire qui l'accompagnait de  
« chanter en sa présence le *Te Deum*. Voilà les  
« femmes fortes qui donnent sans relâche à la  
« France ses héros et ses martyrs. »

J. M. J.

XXI<sup>e</sup> JOUR.**Marie modèle de la discrétion dans  
les paroles.**

« Jamais, dit saint Bonaventure, on n'a vu dans le monde, jamais il ne paraîtra sur la terre une femme comparable à Marie, sous le rapport de la modestie et surtout de la retenue dans le langage. » En toutes choses la Sainte Vierge est le modèle des personnes de son sexe ; par sa discrétion surtout, elle leur donne une leçon à méditer et un exemple à suivre. « S'il m'en souvient bien, dit saint Bernard, nous ne trouvons dans tout le texte des Évangiles que quatre paroles de la sainte Vierge : la première à l'ange, après que cet envoyé céleste lui eut déjà deux fois adressé la parole ; la seconde à Élisabeth, lorsqu'au son de la voix de Marie, Jean tressaillit de joie dans le sein de sa mère, et qu'en réponse aux louanges de celle-ci l'humble Vierge prononça un cantique à la gloire du Seigneur ; la troisième à son Fils, à l'âge de douze ans, pour lui représenter la douleur dont elle-même et saint Joseph avaient été pénétrés en le cherchant ; la quatrième aux noces de Cana, d'abord à son Fils, ensuite aux serviteurs pour leur

recommander de faire tout ce que son Fils leur dirait (1). »

En s'exprimant ainsi, le saint Abbé de Clairvaux distingue plutôt quatre circonstances dans lesquelles la Sainte Vierge prononça des paroles conservées par les évangélistes que quatre paroles proprement dites. Aussi saint Bonaventure se plaît-il à reconnaître sept paroles de la Sainte Vierge, dont trois s'adressent à Dieu, deux à l'ange et trois aux hommes. « Nous trouvons dans l'Évangile, dit le Docteur séraphique, sept paroles douces comme le miel, coulant des lèvres bénies de la Sainte Vierge, Mère de Dieu. Ce sont, ajoute le même saint docteur, sept gouttes de miel distillées sur la langue de Marie, source d'une infinie douceur. »

« Comment, dit un dévot serviteur de la Vierge, lisons-nous parmi les louanges de Marie que *sa langue fut discrète*, puisqu'elle parla si rarement et si peu ? C'est parce que, répond le même auteur, la sagesse se rencontre rarement dans l'abondance

(1) Dans tout l'Évangile, on ne trouve que sept paroles de Marie, toutes très-brèves et commandées par la circonstance. Elle est muette quand Joseph incline à la soupçonner, muette au Calvaire. Une seule fois elle sort de sa réserve, et elle chante le glorieux *Magnificat*, que saint Ambroise appelle l'extase de son humilité. Bossuet ne l'ose commenter. Ceux qui l'ont osé ont trouvé la matière si vaste, que leur travail ne peut être abrégé ici. Retenons seulement cette parole prophétique : *Toutes les générations me diront bienheureuse*. Dix-neuf siècles se sont inclinés, et tous les siècles s'inclineront et diront *Amen* !

(LOUIS VEUILLOT.)

des paroles ; elle brille, au contraire, dans la réserve et la justesse des propos. »

Le silence modeste qu'observa la Vierge durant sa vie doit donc être compté, au sentiment des saints Pères, parmi les sujets d'éloges de la Mère de Dieu. Semblable à la femme forte de l'Écriture, elle s'applique plus à agir qu'à parler. La modération et l'à-propos de son langage furent un des doux charmes de sa conversation. En mettant un sceau sur ses lèvres, suivant l'expression de nos Livres sacrés, la circonspection de la femme vertueuse et prudente plaira plus qu'un gracieux sourire. Dans un sens opposé, suivant un texte de Salomon, « la langue inconsidérée de la femme fatigue l'homme pacifique autant qu'une montagne sablonneuse lasse les pieds d'un vieillard. »

Avons-nous besoin d'ajouter ici que, si les écrivains inspirés n'ont rapporté que sept paroles de la Sainte Vierge, c'est uniquement pour notre instruction ? « Marie était affable, dit saint Georges de Nicomédie. Elle ne parla jamais sans nécessité ; mais aussi, quand un juste motif la forçait de rompre le silence, elle laissait sortir de son cœur et de ses lèvres les plus douces exhortations, les conseils les plus salutaires, les consolations les plus suaves. » — « Ses paroles, dit saint Antoine de Padoue, étaient de l'huile et du vin sur les blessures ulcérées. » — Enfin, dirons-nous avec saint Ambroise, « sa conversation, comme une rosée féconde, faisait germer et fleurir toutes les vertus. »



Si vous voulez faire quelque progrès dans la vie intérieure, devenir humble et une âme d'oraison, si vous voulez converser familièrement avec Dieu, n'avoir que de saintes pensées et être toujours en état d'entendre les inspirations du ciel, gardez le silence et tenez-vous dans le recueillement, comme Marie, qui n'était jamais moins seule, dit Ambroise, que lorsqu'elle était seule. Dans le monde, il n'est pas aisé d'avoir des heures réglées pour le silence, parce qu'il se présente, lorsqu'on s'y attend le moins, des occasions de parler; mais on le garde lorsqu'on ne parle qu'à propos et dans le besoin, lorsque dans les compagnies, sans affecter une taciturnité déplacée, on aime mieux écouter les autres que parler soi-même, lorsqu'en parlant on ne se livre point à sa vivacité, et qu'on se tient toujours dans une certaine réserve qu'inspire l'esprit de Dieu.

Recueillez ce que dit sur ce sujet une femme bien judicieuse :

Si une vaine pensée est à craindre, à bien plus forte raison une vaine parole, qui est le produit de la pensée. On ne peut guère parler de soi sans que bientôt la vanité se glisse dans les paroles. Prenez la résolution de ne jamais dire un seul mot pour attirer sur vous l'attention des autres. Cachez sans affectation les dons naturels et surnaturels que Dieu vous a accordés, en lui en rapportant fidèlement la gloire. Ne pourrait-il pas un moment vous ôter la mémoire, l'intelligence, tout ce que vous avez acquis par l'étude, l'éducation, l'expérience ?

Qu'il faut peu de chose ! une légère lésion au cerveau peut détruire l'harmonie de nos facultés, et vous n'êtes pas à l'abri de cet accident. Les grâces, les vertus, les bonnes œuvres doivent être un secret entre Dieu, votre directeur et vous. Quand on ouvre la cage d'un oiseau, il s'envole et s'échappe ; quand nous ouvrons la bouche pour parler du bien que nous faisons, il s'envole, et nous le perdons. Nous ne pouvons guère conserver nos mérites qu'en ayant soin de nous taire sur ce qui nous concerne.

Examinez bien tout ce que vous voulez dire, avant que du cœur votre discours passe à la langue ; apportez-y toute la circonspection possible, parce qu'il s'y trouvera toujours beaucoup de choses à supprimer ; et quand même vous aurez choisi ce que vous croyez devoir dire, retranchez-en une partie, car vous trouverez encore à la fin que vous en avez trop dit. Le silence est d'un grand secours dans le combat spirituel, et ceux qui le gardent peuvent se promettre qu'ils remporteront la victoire.

Si vous voulez vous accoutumer à parler peu, taisez-vous lorsque vous avez sujet de parler, pourvu que votre silence ne nuise ni à vous, ni au prochain. Fuyez surtout les conversations profanes ; préférez la compagnie des anges, des saints, de votre Dieu à celle des hommes. Enfin, songez à la guerre que vous avez entreprise, et à peine aurez-vous le temps de respirer, bien loin de pouvoir vous amuser à des entretiens inutiles.

Priez souvent le Seigneur, par l'entremise de Marie, de mettre une garde de circonspection à votre bouche.

O ma tendre Mère, ô Marie, Vierge éminemment prudente, que votre vie silencieuse et recueillie parle éloquemment à mon cœur ! Que de remords légitimes ne me donne pas, sur l'abus que j'ai fait de ma langue, cette prudence admirable qui vous fait garder le silence, alors que mille prétextes spécieux m'eussent persuadé que je devais tout dire et tout révéler ! Désormais, éprise du saint désir de vous imiter, je suivrai autant que ma faiblesse me le permettra, je suivrai vos traces et apprendrai à me taire. O mon Dieu, recevez en expiation des excès que j'ai commis dans mes discours et dans mes rapports avec le prochain, recevez les mérites si précieux du silence de Marie ! C'en est fait, Seigneur, dès ce jour ma bouche ne s'ouvrira plus, à l'exemple de Marie, qu'à la parole du zèle et de la charité, à l'hymne de la reconnaissance et de l'amour. Et vous, ô Marie, soyez encore une fois la garante de mes promesses et la protectrice de mes bons désirs, obtenez-moi la grâce de les mettre fidèlement en pratique !

### EXEMPLE.

#### *Mort édifiante d'une Enfant de Marie.*

La mort est l'écho de la vie, et quand on a vécu saintement, on meurt sans regret, même au milieu

de tout ce que le monde offre de plus enchanteur. En voici un exemple rapporté dans la *Vie du P. de Ravignan* :

Une jeune femme de Paris était citée comme une de ces rares personnes qui réunissent tous les éléments du bonheur qu'on peut imaginer en ce monde : un grand nom et de grandes richesses, l'éclat de la beauté et la supériorité du caractère, enfin toutes les félicités de la famille. Épouse aimée et mère déjà trois fois bénie, à tous ces prestiges de la fortune et aux dons de la nature elle unissait les plus précieuses grâces du ciel : c'était la gloire des Enfants de Marie. Yolande de Polignac, fille du prince ministre de Charles X, née en 1830, tandis que son noble et malheureux père était dans une prison d'État, sous le coup de la peine de mort, avait grandi dans les tristesses de l'exil ; son âme puisa la foi dans les traditions de famille et la force dans l'adversité. Revenue en France, elle se nomma M<sup>me</sup> la comtesse Sosthène de La Rochefoucauld, duchesse de Bisaccia, et devint ainsi par alliance petite-fille de ce duc Mathieu de Montmorency qui, après une vie si chrétienne, avait su si bien mourir.

A cet ensemble de toutes les prospérités d'ici-bas il ne manquait qu'une chose, la suprême garantie qui n'est jamais promise, une assurance contre la mort. Elle vint s'abattre au sein de sa jeune famille ; tous furent blessés, et ceux qui ne succombèrent point ne furent pas les moins à plaindre.

C'était au plus fort de l'hiver; les rues étaient hérissées de frimas. Pendant neuf jours consécutifs, tous les matins, de bonne heure, un équipage à grandes armoiries s'arrêtait devant le portail de Notre-Dame des Victoires; une jeune femme élégante et délicate en descendait et allait prier avec larmes celle qui porte le nom de Consolatrice des affligés. Elle demandait la conservation de son mari, abandonné des médecins. Au dernier jour de la neuvaine, le mourant ressuscité comme par un miracle, rendit la joie à sa famille.

Mais cette alarme n'était qu'un prélude : bientôt la mort dirigea des coups plus sûrs. Tout à coup un mal terrible et contagieux se déclare; tous les enfants en sont atteints à la fois, et l'un d'eux est promptement enlevé. Auprès du berceau où son fils venait d'expirer, la pauvre mère écrit à la duchesse de Montmorency cette lettre vraiment héroïque, dans laquelle, assez maîtresse de sa douleur pour ménager celle des autres, elle amène avec précaution la funeste nouvelle :

« Ma bien-aimée maman,

« Je suis bien tourmentée de mon petit Léopold, le mal empire, et je crains qu'il n'ait une angine, car sa respiration est pénible et sa voix très-altérée. Remettons-nous entre les mains de Dieu; tout ce qu'il fait est bien fait. Si ce cher enfant ne doit pas servir plus tard à la gloire de Dieu, il faut avoir

le courage de lui demander de le prendre aujourd'hui qu'il est pur et bon.

« Les médecins sortent de chez lui. Ma chère maman, j'avais raison, il a une angine maligne ; il n'y a plus d'espoir.

« *Neuf heures du soir.* — Ma chère maman, mon enfant est au ciel ; il vient de mourir sans souffrance, Je viens de l'embrasser et de lui demander de prier pour vous, qui l'aimez, et pour nous tous. J'ai obtenu de Sosthène qu'il n'y entrât pas, car c'est très-contagieux. Il est bien malheureux, mais il va bien du reste ; soyez tranquille, Dieu ne permettra pas qu'il tombe malade, et je vais bien le soigner. Quant à moi, mon déchirement est grand ; mais il n'y a pas d'amertume dans ma douleur. La pensée de son immense bonheur est à peu près la seule qui m'occupe, et je ne puis vraiment pas être tout à fait malheureuse en le sentant si heureux. Dieu m'assiste, je le sens, et je le bénis mille fois, de m'avoir choisie pour la souffrance, et mon enfant pour la gloire et le bonheur. Au revoir, ma chère maman ; répétons sans cesse : Cher petit ange, prie pour nous ! »

L'ange pria sans doute, et la mère alla bientôt rejoindre son enfant. Tandis qu'elle écartait son mari, elle s'approchait elle-même ; elle avait posé ses lèvres sur le front de son fils, et dans ce baiser elle avait aspiré la maladie. Frappée à l'instant, elle se mit sur sa couche et sentit qu'elle allait mourir. Alors commença une autre neuvaine à Notre-Dame.

des Victoires; le mari demandait pour sa femme ce qu'elle avait obtenu pour lui; mais cette fois les vœux du ciel l'emportèrent sur ceux de la terre, et le neuvième jour l'heureuse mère était avec son *petit ange*.

Peu de temps après, dans une réunion des Enfants de Marie pour la fête de saint Joseph, le P. de Ravnian raconta cette sainte mort, dont il avait été le témoin. Son émotion était profonde, et, comme il le dit lui-même, son sujet demandait plutôt des larmes que des paroles. Nous devons conserver ces lignes pour perpétuer l'édifiant souvenir d'une petite famille de Mathieu de Montmorency :

« Quand on voit finir une vie qui présentait ici-bas l'image réalisée du bonheur, il semble que Dieu nous réserve une grande leçon. Cette jeune femme, il ne lui avait rien refusé de tout ce qu'on peut désirer sur la terre : beauté, richesse, affection la plus vive, et tout cela, en un moment Dieu l'efface. La vie n'est donc rien, et nous allons ailleurs. Mais ce qui console, c'est la connaissance de cette foi vive qui conduit au ciel.

« Or dans cette jeune âme que j'ai bien connue, il y avait une foi bien sincère. Quand la maladie qui lui avait enlevé déjà son enfant, vint aussi l'atteindre, elle m'avait fait demander et m'avait dit : « Parlez-moi beaucoup du bonheur du ciel. » Elle m'avait dit aussi : « Je sais que je vais mourir, » et elle demanda elle-même les derniers sacrements. Elle

les reçut dans le calme et avec sérénité. Elle m'avait fait appeler plusieurs fois et avait voulu faire une confession générale de toute sa vie. Quand elle l'eut finie, elle me recommanda ce que j'aurais à faire : « Vous m'appliquerez l'indulgence « plénière, me disait-elle; vous prierez beaucoup « pour moi, vous direz à mon mari de faire beau- « coup prier. »

« Laissez-moi vous dire à vous, Enfants de Marie, que cette enfant avait pour Marie une tendre affection, une immense confiance. Depuis sa première communion, qu'elle avait faite ici même, dans cette sainte maison, elle n'avait pas manqué un seul samedi de réciter le petit office de l'Immaculée Conception ; et dans cette agonie de cinq heures, quand le nom de Marie revenait sur mes lèvres, elle, déjà au sein de la mort, répétait bien des fois et avec un accent touchant : « Marie ! Marie ! « Marie ! »

« La veille de sa mort, elle m'écrivait : « Je vais « mourir ! » Et ces mots étaient tracés de sa main au crayon. Le dernier jour, elle demanda de nouveau le saint Viatique, et, vous le savez, ce jour même, se terminait la neuvaine que vous faisiez pour elle ; elle se terminait par cette grâce prélude de la gloire.

« Enfin, quand il a fallu nous résigner à la voir passer de ce monde, elle seule était calme, elle était affectueuse et compatissante pour les siens, souriante et déjà radieuse pour elle-même. Je lui



avais demandé si quelque chose l'inquiétait ; elle me répondit : « Non, mon Père. » C'était l'heure des adieux ; elle s'adresse à chacun en particulier, à sa mère, à ses frères ; enfin, s'arrêtant à son mari : « Et toi, Sosthène, je t'aime de tout mon cœur. — Yolande, répond celui-ci, Dieu par-dessus tout ! » A ce rappel sublime, la jeune mourante, avec tout l'élan de sa foi, tressaille, et, se soulevant sur sa couche, consomme sa vie dans cet acte de charité parfaite : « Oui, Sosthène, Dieu par-dessus tout ! »

« Ainsi, il n'y a que Dieu qui reste, et Marie, pour aller à Dieu, doit être notre appui. »

J. M. J.

XXII<sup>e</sup> JOUR**Oraisons et lectures spirituelles  
de Marie.**

Quoique confirmée en grâce et éclairée des plus pures lumières de la foi, Marie, malgré les occupations matérielles qui lui prenaient une grande partie de son temps, était très-fidèle à ses exercices de piété.

La prière, dit saint Augustin, est la mesure de l'amour. Selon que nous sommes plus fervents à prier, nous sommes aussi plus élevés dans l'amour divin. Qui aime beaucoup, prie beaucoup ; qui aime peu, prie peu. Celui dont le cœur est uni étroitement à Dieu n'a pas de plus douce consolation que celle de ne perdre point la présence de l'objet qu'il aime ; il goûte un plaisir sensible à pouvoir parler à Dieu, à méditer ses vérités éternelles, à adorer sa grandeur, à admirer sa puissance, à louer sa miséricorde et à s'abandonner à sa Providence.

Ce qui formait d'ordinaire le sujet des hautes et saintes contemplations de Marie, c'étaient les paroles et les actions de l'Homme-Dieu ; Jésus avec ses épreuves, ses triomphes et sa mort, telle était l'occupation intérieure de la bienheureuse Vierge.

Les évangélistes, si sobres de louanges à l'égard de Marie, n'ont pu s'empêcher de dire à sa gloire qu'elle gardait dans son cœur, avec une grande attention, les merveilles qu'elle voyait, les mystères qui se passaient sous ses yeux, avec toutes les circonstances particulières. Assez heureuse pour porter longtemps dans ses bras et sur son cœur le Verbe divin, elle fut toujours fidèle à le porter toute sa vie dans ses affections, conservant en elle-même toutes ses paroles et toutes ses actions, les méditant attentivement et les repassant souvent dans son esprit.

Considérez de quelle manière Marie fait oraison. Elle s'occupe de toutes les choses qui regardent son divin Fils pour les graver au fond de son âme ; elle compare la pauvreté et l'humilité de ce petit Enfant avec la majesté et les trésors infinis de sa divinité, l'étable avec le ciel, les langes avec l'éclat de sa gloire et la magnificence de son empire, la crèche avec le trône divin. Oh ! que de ravissements, que de doux transports, que d'amoureuses extases naissaient de ces considérations ! Avec quelle tendresse son cœur s'écoulait-il dans le cœur de son Fils ! Avec quelle dévotion prenait-elle ce divin Enfant pour l'offrir au Père éternel en odeur de suavité, et pour lui dire avec un profond respect : « Grand Dieu, soyez notre protecteur et regardez la face de votre Christ ! »

Quand vous êtes en oraison, répandez votre âme en présence de Dieu, comme Marie ; ména-

gez ces précieux moments où Dieu n'est, ce semble, appliqué qu'à vous, et où vous ne devez l'être qu'à lui. Dites-lui ce que vous diriez à une personne en qui vous auriez une parfaite confiance ; montrez-lui ce qu'il faut qu'il guérisse ; racontez-lui vos faiblesses, vos infidélités, vos imperfections ; faites-le souvenir de ce qu'il a fait pour vous ; dites-lui les raisons que vous avez d'espérer en sa miséricorde ; convertissez, autant que vous le pourrez, vos réflexions en prières. Voyez ce que vous devriez être, et gémissiez de ne l'être pas. Ne parlez pas seulement en présence de Dieu, mais parlez à lui-même ; qu'il ne soit pas seulement le sujet ou le témoin de vos méditations, mais qu'il y soit comme y prenant part et comme voulant bien être avec vous dans une conversation toute sainte. Que votre foi vous rende Jésus-Christ si présent, que vous croyiez le voir et que vous agissiez à son égard comme vous eussiez fait si vous aviez eu, ainsi que la très-sainte Vierge, le bonheur de le voir et de lui parler lorsqu'il était sur la terre. Enfin, l'oraison va toujours croissant par des vues simples et fixes, en sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets et de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami et mille à lui demander ; mais dans la suite ce détail de conversation s'épuise, sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit, mais sans parler ; on prend plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir que l'on est l'un

auprès de l'autre, à se reposer dans le goût d'une pure et douce amitié ; on se tait, mais dans ce silence on s'entend ; on sait qu'on est d'accord en tout, et que les deux cœurs n'en font qu'un : l'un se verse sans cesse dans l'autre (1).

Considérez enfin les fruits que la bienheureuse Vierge tirait de ce saint exercice : elle animait toutes ses actions extérieures de l'esprit intérieur qu'elle prenait dans l'oraison ; elle croissait continuellement dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ ; enfin elle ramassait dans son cœur une infinité de très-hautes connaissances, et faisait un trésor sacré pour le communiquer, en son temps, aux apôtres et aux disciples. Soyez fidèles à l'attrait intérieur dans l'oraison, à l'exemple de Marie, et vous y trouverez de saintes lumières pour vous-mêmes et pour conduire ceux que la Providence vous a confiés.

À l'exemple de Marie, une mère chrétienne devrait consacrer tous les matins au moins un quart d'heure à l'oraison (2).

(1) L'oraison a droit au mot *ineffable* ; c'est l'heure des effusions qui n'ont pas de mot pour les exprimer, et de ces paroles intérieures qu'on n'articule pas, même quand on les trouve.  
(M<sup>me</sup> SWETCHINE.)

(2) *Rachetez le temps*, dit saint Paul ; ce qui veut dire, selon l'explication de saint Augustin, que pour gagner du temps il faut empiéter sur le temps que vous perdez. Retranchez donc quelques minutes sur un sommeil trop prolongé ; enlevez quelques autres minutes à des conversations frivoles, à des lectures oiseuses, à des visites souvent

L'oraison a des formes multiples ; ces formes varient suivant les âmes, et si chaque plante a sa manière de respirer, chaque âme a aussi son mode de vivre et de respirer en Dieu. Suivez donc votre attrait et les conseils d'hommes expérimentés sur votre genre d'oraison ; mais réservez ! chaque matin, quelques instants à ce saint exercice.

Vivez quelque temps en Dieu, reposez-vous en lui, placez-vous sur son cœur pour vous y fortifier et y puiser à la source de la lumière et de l'amour. Un quart d'heure ainsi passé en la présence du Seigneur donne aux heures de la journée une autre teinte ; elle les éclaire d'une lumière divine, elle fixe la vue des objets, elle communique à l'âme une vigoureuse consistance et une divine immobilité au milieu de la variabilité perpétuelle des choses humaines.

Tous les saints et les docteurs de l'Église sont unanimes pour reconnaître la pratique de la méditation comme la plus nécessaire à l'âme afin de persévérer dans le bien (1). L'oraison et le péché

importunes ; dérobez encore des instants précieux aux soins exagérés que vous donnez à votre toilette, et vous trouverez, en additionnant tous ces temps perdus, une demi-heure que je réclame pour Dieu, dans l'intérêt de votre sanctification, de votre bonheur et de votre gloire future. « Soyez fidèle jusqu'à la mort, dit le Seigneur, et je vous donnerai la couronne de vie. »

*(Manuel des Mères chrétiennes.)*

(1) La mère doit à ses enfants, à son époux, à ses serviteurs et à tous ceux qui l'entourent le touchant spectacle d'une vie riche de patience, de longanimité, de sagesse

ne peuvent demeurer ensemble. « Qu'une âme soit relâchée autant que vous pourrez le supposer, dit sainte Thérèse, si elle persévère dans l'oraison, le Seigneur la conduira au port du salut. L'âme infidèle qui laisse l'oraison mentale n'a pas besoin du démon pour l'entraîner en enfer, car elle s'y précipite elle-même. »

Pour nourrir et conserver cet esprit d'oraison, vous devez faire des lectures solides, qui vous apprennent à vous connaître vous-même, qui vous montrent la grandeur de Dieu et tout ce que vous lui devez. « La lecture, dit saint Bernard, porte, si je puis parler ainsi, la nourriture à la bouche, la méditation la brise et la mâche, l'oraison en reçoit

et de résignation. Mais si l'esprit de prière lui manque, l'irritabilité de sa nature, la violence du caractère, l'activité fiévreuse de l'imagination et la mollesse de l'âme feront de sa demeure la patrie des orages, et de sa vie un supplice.

La femme vraiment chrétienne est un être priant, un ange contemplatif. La prière est le supplément de ses facultés, et c'est par la prière que la femme atteint et surpasse quelquefois le niveau intellectuel de l'homme. La prière a pour une femme sincèrement pieuse des inspirations qui déconcertent toujours la raison la plus confiante en elle-même, quand elles n'ont pour guide que les lueurs vacillantes de ses opinions et de ses doutes. La femme de prière est l'ange protecteur de la famille, la consolatrice de tous ceux qui souffrent autour d'elle, le conseil de ceux que le monde aveugle et que les passions égarent. Et je ne connais pas, chez une mère, de secret plus puissant pour faire de sa maison une image du ciel, que d'y naturaliser, pour ainsi dire, l'élément sacré de la prière.

la saveur, et la contemplation en suce les délices, ce qui réjouit le cœur et le rassure pleinement. »

La lecture spirituelle aide beaucoup à la méditation et à la prière ; elle renouvelle et alimente les saintes pensées et les pieux désirs. On ne peut pas toujours penser par soi-même, ni tirer de son propre fonds ce qu'on doit dire à Dieu ; le bon livre supplée à notre épuisement et à notre incapacité. Sainte Thérèse disait qu'elle n'osait se présenter à l'oraison avant d'avoir fait sa lecture spirituelle (1).

Voilà pourquoi Marie continuait, dans son humble demeure de Nazareth, à lire et à étudier les Livres saints (2), comme elle en avait pris la salutaire habitude dans le temple.

(1) Saint Ambroise rapporte qu'un pauvre paralytique, ne sachant pas lire, avait consacré une partie des aumônes qu'il recueillait à acheter un Évangile ; il le tenait toujours auprès de lui pendant qu'il mendiait à la porte d'une église de Milan, et si un passant lui disait : « Je ne puis rien vous donner. -- Faites-moi une charité plus belle encore ; lisez-moi une page de ce livre, je vous en serai aussi reconnaissant que si vous me donniez une pièce d'or. »

Pour l'amour de Dieu, femmes chrétiennes, et au nom de votre salut, faites donc tous les jours à votre âme la charité d'une lecture spirituelle.

(2) Au rapport de saint Epiphane, Marie avait appris les lettres hébraïques du vivant de son père ; tels furent ses progrès dans la connaissance des divines Écritures, que les docteurs mêmes de la loi étaient étonnés de sa science et de sa pénétration. Comment, en effet, ne se serait-elle pas fait remarquer par un rapide et merveilleux avancement à l'école de l'Esprit-Saint ?



Avec quel bonheur elle se livrait à la douce et consolante étude de la loi et des prophètes ! Figures, histoires, prophéties, promesses, en un mot, toute la doctrine de la sainte Écriture faisait tout à la fois l'objet de son application et la matière de ses plus ravissants entretiens.

Mères chrétiennes, c'est dans l'Évangile que votre divin Maître se montre à vos yeux ; c'est là que vos oreilles entendent ses prédications ; relisez les discours de votre Bien-Aimé, méditez sa doctrine, étudiez ses conseils, ses préceptes, toutes ses paroles. Tout ce qu'il a dit autrefois à ses disciples, il vous le dit à vous-mêmes.

S'il y avait parmi nous une famille assez privilégiée pour posséder seule le dépôt fidèle et authentique de toutes les actions et des paroles de Jésus-Christ, l'expression de ses dernières volontés, consacrée dans un testament sublime, comme elle conserverait précieusement ces pages sacrées ! comme elle les consulterait avec soin dans toutes les circonstances importantes et décisives ! Comme elle en ferait la règle infallible de toute sa conduite (1) !

(1) Toujours et en tout les prémices appartiennent à Dieu. Que le premier usage qu'une mère fera des progrès de son fils dans l'art de lire, soit donc d'ouvrir pour lui le saint Évangile. Qu'elle en ait un relié avec élégance, qu'elle aura le mérite de lui donner la première pour prix de cette lecture ; qu'elle lui dise, avec saint Augustin, que les saintes Écritures sont des lettres pleines de suavité que Dieu notre Père, qui est dans le ciel, a écrites à chacun de nous.

Saint Jérôme raconte de sainte Paule que, dans toutes les circonstances où elle se trouvait en peine, elle se servait de quelque texte de l'Évangile, soit pour ranimer son courage, soit pour résoudre ses doutes ou pour modérer et vaincre ses passions.

Dans les premiers siècles, les disciples de l'Évangile oubliaient dans la lecture des saintes Écritures toute la fureur des persécutions, et, n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils voulaient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les renfermait l'enfermât aussi, afin d'y servir de garant à leurs cendres de l'immortalité qu'il leur avait promise, et pour le présenter, ce me semble, à Jésus-Christ au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnait droit aux biens célestes et aux promesses faites aux justes.

Ne vous contentez pas de lire le texte de l'Évangile, mais méditez-le ; contemplez la lumière divine quand elle brille ; écoutez le Maître intérieur

Pourquoi n'ajouterait-elle pas ce qu'un incrédule a dit de l'Évangile, que c'était le seul livre dont on ne quitte point la lecture sans se sentir meilleur ? Pourquoi ne pas adopter cet ancien usage qui avait lieu dans les familles, de lire chaque jour les Vies des saints, ces véritables annales de la vertu ? Elles intéresseront vivement le plus jeune âge, si l'on en fait l'objet d'un entretien, en demandant à l'enfant ce qui l'a le plus frappé, en lui faisant prendre en note et transcrire sur un cahier distribué par chapitres, dont chaque vertu sera le sujet, le fait qui en montre la pratique facile et douce.

quand il parle. C'est ainsi que Marie et les docteurs de l'Église lisaient les auteurs sacrés, et c'est par ce moyen qu'ils y ont puisé une science divine si vive et si pleine (1).

En général, on sait mal son catéchisme et son Évangile, dit M<sup>sr</sup> Dupanloup, et, par suite, très-mal sa religion. Or cet état d'ignorance, déplorable pour toutes les âmes, l'est bien plus encore,

(1) « Je connais, dit M<sup>me</sup> de Maintenon, une personne de la cour qui vient tout nouvellement de se convertir. C'était une jeune personne fort agréable, et qui était de toutes les parties de plaisir. Elle avait la coutume de lire tous les soirs un chapitre du Nouveau Testament, qu'elle tâchait d'imprimer dans son esprit, et sur lequel elle faisait réflexion en se couchant. Cette lecture lui a été très-salutaire; car, au milieu des spectacles et de tous les autres divertissements qu'elle se permettait, elle se disait à elle-même : « Ce n'est pas là ce que j'ai lu dans l'Évangile; ma vie est bien différente de celle de Jésus, que je suis obligée d'imiter. » Cette réflexion, souvent réitérée, la fit rentrer en elle-même et résoudre de changer de vie. Elle commença par s'excuser de se trouver à une partie de plaisir dont elle était priée; son refus étonna toute la cour, car elle n'avait aucun empêchement. Quelque temps après, nous la vîmes rompre ouvertement avec le monde et faire profession de la dévotion. Elle me conta ensuite que la lecture d'un chapitre du Nouveau Testament, jointe aux réflexions dont je viens de parler, avait été la cause de ce changement. Remarquez en passant que ce ne fut pas la lecture toute seule, quoique excellente, qui la convertit, mais les réflexions solides qu'elle faisait sur ce qu'elle avait lu, en comparant sa vie mondaine avec la vie humble et mortifiée de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il faut que vous vous appliquiez ce que vous entendez et lisez, et faire un sérieux examen sur votre conduite pour y réformer ce que vous remarquez en avoir besoin à mesure qu'il vous est connu. »

*(Entretiens sur l'Éducation.)*

qui ne le sent ? pour les personnes qui ont charge d'âmes, pour les mères de famille.

Sans doute elles pratiquent la religion plus que les hommes ; mais cela suffit-il toujours pour qu'elles aient une véritable instruction religieuse ? Ce serait une erreur de le croire.

Eh bien ! qu'on examine la question devant Dieu, et l'on verra que, pour une femme chrétienne, pour une mère surtout, il n'y a guère de plus rigoureux devoir que celui de s'instruire à fond de sa religion, dans l'intérêt des âmes si chères de son mari et de ses enfants. Il est triste de voir parfois des femmes pieuses ne pas savoir donner, sur un point important de religion, la plus simple explication à un homme du monde qui la leur demande, ou ne pouvoir pas résoudre quelque pauvre objection.

Finissons ce chapitre par les conseils d'un savant évêque :

« Le long du jour, je ne voudrais pas vous savoir sans rafraîchissement : on en a besoin dans les chaleurs du mois d'août ; mais l'âme en a toujours plus besoin que le corps. A une certaine heure du jour, qui serait déterminée par votre genre de vie et aussi quelquefois par les circonstances, faites une petite lecture spirituelle ; ayez un livre de choix, saint François de Sales, *l'Imitation*, ou tel autre ouvrage qui sera selon votre attrait, et dont l'auteur sera à la fois pieux et instruit : ces qualités sont nécessaires. Ouvrez-le et lisez quelques phrases, puis savourez-les ; faites comme ceux qui

ont le goût des bonnes choses ; goûtez, attirez le parfum à l'intérieur, nourrissez-vous de cette substance qui pénètre. Cette lecture ainsi faite lentement et avec réflexion vous fera toujours du bien ; elle renouvellera l'esprit de piété, chassera la torpeur et l'indifférence, et servira à votre âme languissante un aliment plein de force et de vie. »

### EXEMPLE.

#### *Madame de Gontaut-Biron.*

Le 24 février 1869, est morte à Paris M<sup>me</sup> la comtesse de Gontaut-Biron, née Rohan-Chabot. Dans sa condition illustre, elle était le modèle de la vie chrétienne. Les pauvres n'avaient point de servante plus dévouée que cette grande dame ; elle les aidait de sa fortune et de ses mains depuis longues années, depuis sa jeunesse déjà austère ; et sa vieillesse, avancée par de longues maladies, par des deuils multipliés et par d'autres épreuves plus cruelles, n'avait point amorti l'ardeur de sa charité. Sa noble maison était comme le chef-lieu de toutes les bonnes œuvres qui se font à Paris. Il ne se formait point de sainte entreprise qui ne reçût d'elle quelques secours, et plusieurs étaient nées pour ainsi dire à son ombre dans ses salons.

Il serait long de décrire tout le bien que faisait cette femme d'aspect si frêle, presque toujours accablée de quelque souffrance corporelle ou de quel-

que souci intérieur, car son grand cœur était plein de tendresses ardentes et facilement alarmées. Et tout ce que l'on sait n'est pas tout ce qu'elle a fait, et tout ce que l'on a vu n'est pas tout ce qu'elle a souffert ! Elle se taisait d'elle-même, dissimulant ses bienfaits ; et quant aux douleurs de son âme et aux angoisses de son cœur, elle n'en parlait qu'à Dieu. Elle était charitable en tout. Elle avait la grande charité qui tolère, qui pardonne, qui supporte la contradiction, qui s'abstient de juger, surtout de maudire. Très-fermement attachée à des opinions ou plutôt à des sentiments qui faisaient partie intégrante de son âme, et sur lesquels elle ne discutait pas, elle ne jetait point l'anathème à ceux qui s'en écartaient ; très-dévouée à ses amis, elle n'épousait point leurs inimitiés, et tâchait au contraire de les ramener à des mouvements plus doux. Cette conscience, incapable d'un calcul misérable, ne supposait point le concours mauvais de la volonté dans ce qu'elle regardait et déplorait chez autrui comme une erreur.

Son indulgence, qui n'avait rien de contraint, n'avait rien non plus de frivole, et ne ressemblait nullement à la molle indifférence de ceux qui n'ont en vue que leur propre tranquillité. La bonne et douce et humble comtesse de Gontaut-Biron était haute et sévère envers tout ce qui est visiblement le mal, et elle le condamnait d'une pensée et d'une parole aussi fermes et aussi sereines que sa vertu. C'était une vraie patricienne, une de celles dont le

nombre devient douloureusement rare et qui ne pactisent point avec les devoirs de leur ordre. Elle savait qu'elle devait donner l'exemple, et le donna jusqu'au dernier moment avec la piété courageuse qui caractérisa toute sa vie.

Douze jours avant sa mort, qu'elle voyait depuis plusieurs mois arriver, et qu'elle attendait sans crainte, elle voulut recevoir les derniers sacrements. Elle retarda cependant d'un jour, parce que le jour primitivement fixé était celui d'une fête qu'elle avait coutume de donner à ses petits enfants, et elle tenait à ne pas les priver de ce plaisir. La fête eut donc lieu, et le lendemain ou le surlendemain, 12 février, un peu de répit ayant succédé à de grandes souffrances, la sainte mourante appela les dernières consolations et les dernières forces dont elle avait besoin. Toute sa maison était là, ses fils, la bru qui lui reste, femme digne du nom qu'elle lui a donné, et vingt-cinq de ses petits-enfants. Elle avait fait venir aussi ses domestiques. Elle s'adressa à cette nombreuse assistance. Elle leur dit que c'était elle-même qui avait demandé les sacrements, afin de leur laisser un exemple dont ils se souvinssent toujours, particulièrement les gens de sa maison, parce que trop souvent l'ignorance et le préjugé font croire que les derniers sacrements précipitent la mort, tandis qu'au contraire ils apportent la consolation, la force, souvent même la guérison, et toujours la véritable vie.

Elle ajouta quelques mots affectueux pour chacun, et embrassa l'un après l'autre tous ses enfants et petits-enfants. Bien des larmes montèrent aux yeux, mais tous les cœurs se continrent devant cette majesté de la fin chrétienne. Dieu permit que la grandeur même du sacrifice en procurât le courage et en fût la consolation.

Après la réception des sacrements, M<sup>me</sup> de Gontaut fit revenir ses domestiques, leur parla encore, et les pria de lui pardonner les peines qu'elle avait pu leur faire contre son gré.

Ayant ainsi accompli cet acte auguste, elle vécut encore douze jours, dans de grandes douleurs et dans une grande paix. Elle s'occupait de Dieu, demandait des prières et s'y unissait. Elle s'unissait encore à celles de l'agonie. Elle disait : « Je n'ai aucune crainte de la mort ; seulement mon esprit n'est pas assez dans le ciel ! » C'est au milieu de ces préoccupations, dont aucune souffrance ne pouvait la distraire, qu'elle rendit le dernier soupir, entourée de ceux qu'elle aimait et qui voyaient mourir avec elle des choses que la terre ne retrouvera pas de longtemps.

J. M. J.



XXIII<sup>e</sup> JOUR.**Marie modèle des épouses chrétiennes.**

Dieu ayant choisi une nation pour en faire particulièrement son peuple, il a voulu, parmi ce peuple, avoir une famille où s'accomplit le grand ouvrage que sa sagesse avait résolu dans l'éternité, que la puissance de son bras devait exécuter dans la plénitude des temps, et où sa miséricorde et sa justice devaient également paraître. Mais qui la composera, cette famille privilégiée du Très-Haut ? Ce sera, d'un côté, une créature devenue la Mère de son Créateur, une Vierge féconde sans perdre sa pureté angélique, une fille de la tribu de Juda, l'Épouse auguste de l'Esprit adorable, et, de l'autre, un Dieu fait chair et une chair élevée jusqu'à la Divinité, l'Éternel devenu un petit enfant, et un Enfant tout-puissant, malgré la faiblesse de l'enfance. Et c'est Joseph qui est choisi de Dieu pour être le chef de cette sainte famille où éclatent tant de prodiges. C'est à lui que s'adressent les ambassadeurs du ciel ; c'est à lui que les anges portent les ordres de Dieu ; c'est à lui que le Seigneur se communique dans le sommeil pour l'avertir de sauver son Fils de la cruauté d'Hérode ; c'est à lui qu'on déclare le nom qu'on doit donner à ce

divin Enfant. En un mot, Dieu le traite toujours comme le chef de la famille. Marie, Reine du ciel et de la terre, lui rend en toutes choses ses respects et sa soumission la plus entière et reconnaît en lui l'autorité de Dieu. Si saint Joseph veut aller en Égypte ou à Jérusalem, ou bien se retirer en Galilée, Marie le suit, et non-seulement elle ne contredit pas, mais elle juge que ce que son saint époux ordonne est ce qu'il y a de plus parfait; elle regarde sa volonté comme la règle de la sienne, elle reçoit sa parole comme un commandement du ciel. Joseph est la loi extérieure et visible; c'est un oracle vivant pour qui elle a le même respect et la même déférence que pour Dieu dont il tient la place. Celle que les anges et les séraphins révèrent, devant laquelle l'archange Gabriel a fléchi le genou, aux pieds de laquelle l'Église militante et l'Église triomphante se prosternent, la Fille bien-aimée du Père éternel, la très-digne Mère du Fils de Dieu, le sanctuaire inviolable du Saint-Esprit, a honoré Joseph en toute humilité; elle s'est abaissée devant lui et lui a rendu les plus humbles services.

Quel bonheur pour ce saint patriarche d'avoir été choisi de Dieu afin d'être l'époux de sa Mère! Quels trésors de mérites il devait avoir amassés pour s'être trouvé digne d'une union si étroite avec la Reine des cieux! Quelle gloire de voir cette Vierge incomparable soumise à ses volontés, lui dire, dans les mêmes sentiments que Sara le disait

à Abraham : Vous êtes mon époux et mon seigneur : *dominus meus!* O élévation sublime ! s'écrie le pieux Gerson, ô dignité admirable de Joseph, la Mère d'un Dieu, la Reine du ciel, la Souveraine de l'univers n'a pas cru indigne d'elle de l'appeler son seigneur !

Il faut un chef à la famille. Pas d'hésitation sur ce point : l'autorité du mari est nettement établie par l'Écriture ; elle ne permet pas que la femme aspire à une situation qui ne saurait lui convenir ; elle lui montre sa dépendance comme l'idéal auquel elle doit aspirer. Ainsi sont écartés d'emblée tous les mauvais désirs, toutes les ambitions contre nature, tous les conflits que fait naître l'indétermination des pouvoirs. La femme chrétienne ne peut pas même imaginer une interversion de rôle, elle en aurait horreur : la subordination de son mari lui imposerait une souffrance, et, j'ose le dire, une humiliation personnelle.

Allons plus loin : son amour a besoin de respect, il faut qu'elle sente près d'elle une main ferme. La main capable de diriger est la seule qui sache aussi protéger. Lorsque, par malheur, cette énergie virile fait défaut, lorsque le mari est sans volonté et sans décision, tout fléchit autour de lui, tout flotte au hasard, chacun a vaguement la conscience d'un désordre. Seules les situations vraies sont bienfaisantes. Être appuyé, être gouverné, cela est sain. Combien de pauvres femmes auxquelles il n'a manqué que de trouver un chef dans leur mari !

Elles l'auraient mieux aimé, mieux estimé, s'il avait résisté à leurs caprices, redressé leurs idées fausses, exigé le sacrifice des habitudes mauvaises ou périlleuses. Combien d'enfants auxquels il n'a manqué que de trouver un chef dans leur père ! Sa molle tendresse les a perdus, sa vigueur les eût préservés du mal, elle n'eût pas seulement prévenu certains écarts, elle eût gravé au fond de leurs âmes le principe de l'obéissance en leur faisant comprendre le devoir.

Il y a une hiérarchie dans le mariage. C'est au reste, une hiérarchie entre égaux ; l'homme voit dans sa femme *une aide semblable à lui*. Ainsi l'harmonie des devoirs se maintient ; l'autorité est pénétrée d'affection, l'obéissance est unie à la dignité.

Une telle obéissance a sa grandeur. La femme qui la considérerait comme un joug compromettrait à la fois et son propre bonheur et celui de tous les siens. Qu'elle est noble, au contraire, la position de la femme soumise, aimant son rôle, joyeuse d'obéir et d'obéir par amour ! Quelqu'un a dit : « L'amour assujettit notre liberté morale sans la détruire. »

L'union angélique de Joseph et de Marie a été l'œuvre du ciel même. Ils ont été choisis l'un pour l'autre par l'ordre de Dieu, unis l'un à l'autre par l'Esprit de Dieu. Mêmes conseils, mêmes desseins, même élection de genre de vie, même profession de virginité perpétuelle. Ainsi la paix, la justice, la

charité, ont elles-mêmes formé cette heureuse alliance. La soumission de Marie est volontaire, la domination de Joseph est respectueuse; elle l'honore comme chef de famille, il la respecte comme Mère de Dieu. Leur reconnaissance est mutuelle, et tous leurs intérêts sont saints parce qu'ils n'ont qu'un objet, Jésus. Faut-il, pour obéir à l'édit d'un superbe empereur, aller faire profession publique de soumission? ils vont ensemble confondre leurs noms avec les noms de tout l'univers. Perdent-ils Jésus? ils mêlent leurs vœux et leurs larmes; et comme ils ont une même affection, ils ont une même douleur. Apprennent-ils les merveilles de sa sagesse? ils demeurent comme immobiles dans leur commune admiration, semblables à ces chérubins qui regardaient le propitiatoire; toujours unis à Jésus, et ne se séparant jamais l'un de l'autre.

Après Jésus, personne n'a jamais aimé saint Joseph d'un amour plus pur et plus ardent que Marie. Cette Mère du bel amour aimait cet illustre patriarche comme l'angélique époux choisi par Dieu lui-même pour être le témoin inviolable de sa virginité, pour protéger son honneur et celui de son divin Fils. Elle l'aimait comme le représentant du Père éternel et du Saint-Esprit, dont il tenait la place auprès d'elle. Elle l'aimait d'un amour de prédilection, comme le Saint qui portait en lui le plus de traits de ressemblance avec elle et avec son divin Fils.

Les bienheureux dans le ciel s'aiment d'un amour ineffable, parce qu'ils participent tous à la vision de Dieu : ainsi Marie et Joseph, ces deux bienheureux de la terre qui participent à la vue, aux entretiens, aux actions et à la conversation de Jésus, s'aiment à un degré beaucoup plus élevé que les autres saints.

Jamais affection ne fut plus semblable à celle de l'Eglise pour Jésus-Christ que la tendresse dont Marie sentait son cœur tout rempli pour le chaste époux que Dieu lui avait choisi. Cet amour, le plus pur et le plus ardent qui puisse exister entre deux créatures privilégiées, prenait tous les jours de nouveaux accroissements par la communication qu'ils se faisaient de leurs biens, par l'union de leurs volontés et par les services mutuels qu'ils se rendaient.

Le choix que Dieu avait fait de leurs personnes pour les employer à des ministères plus qu'angéliques, la connaissance réciproque de leur sainteté cachée au reste des hommes, les liens si étroits qui les tenaient attachés à Jésus, le centre de leurs affections et le nœud indissoluble de leur cœur, tout cela contribuait à augmenter leur amour à un tel degré, qu'il ne nous est pas possible d'en comprendre et d'en mesurer l'étendue.

Marie aimait certainement son divin Fils mille fois plus que sa propre vie, et en voyant tout ce que Joseph faisait et souffrait pour ce cher Enfant, son amour pour cet angélique époux devenait tous les jours plus grand.

Les rapports continuels, l'intimité, les entretiens font croître l'amour. On voit souvent les enfants élevés ensemble s'aimer plus tendrement que ceux qui sont unis par les liens du sang. Quel amour dut se former entre Marie et Joseph, qui vécurent si longtemps, si étroitement unis et employés à un si sublime ministère!

L'amour de Marie, aussi bien que celui de Jésus, ne tendait qu'à la sanctification de l'âme; on peut dire que la très-sainte Vierge ayant aimé Joseph plus que toutes les autres créatures, elle a désiré sa sainteté et l'a procurée avec une passion plus forte que celle qu'elle a pour les autres bienheureux; et comme les désirs de Marie sont toujours accueillis favorablement auprès de Dieu, à cause du respect qui lui est dû, elle a rendu Joseph aussi parfait que son esprit pouvait le concevoir et que son cœur pouvait le désirer. Marie, cette trésorière des grâces de Dieu, cette sage dispensatrice de tous ses dons, à qui les a-t-elle prodigués avec plus de largesse qu'à son chaste époux, si bien disposé à les recevoir? dit saint Bernardin de Sienne. La très-sainte Vierge est comme un vaste océan rempli de la plénitude de Dieu même, qui se décharge incessamment dans le cœur de Joseph et qui le remplit de bénédictions autant qu'il en est capable.

Supérieur à Marie par l'autorité dont Dieu l'avait revêtu comme son représentant auprès de son Fils, Joseph n'ignorait pas que sa sainte épouse était au-

dessus de lui par les insignes privilèges dont le Seigneur l'avait favorisée. Dans sa profonde humilité, il aimait à adresser ses demandes au divin Sauveur par l'entremise de l'auguste Vierge, et Marie était heureuse d'employer sa médiation en faveur d'un époux si digne de son amour et de sa vénération.

Marie dirigeait Joseph, elle l'éclairait, elle l'animait par ses bons exemples, et, docile aux leçons de son épouse immaculée, il apprenait à voir les choses comme elle les voyait, à mépriser ce qu'elle méprisait, à aimer ce qu'elle aimait, à agir en tout comme elle agissait elle-même (1).

Ne craignez pas néanmoins que, dans l'exercice de son zèle, Marie ait oublié les égards dus à son époux et à son maître. Quelque liberté que lui donnassent l'union parfaite qui régnait entre eux et la vénération dont saint Joseph se plaisait à l'honorer comme l'auguste Mère de son Dieu, le zèle de cette Vierge humble et prudente était toujours accompagné d'une simplicité et d'une modestie qui

(1) Marie, toujours attentive à tout ce qui pouvait rendre Joseph heureux et le dédommager de tous les sacrifices qu'il avait faits pour elle, au lieu de dire : Mon Fils, en parlant de Jésus, disait sans doute et à dessein : Notre Fils. Il l'était en effet, non certainement par nature, mais par adoption et par amour. Or, avec une foi aussi vive que celle de Joseph, qui lui faisait si bien apprécier l'excellence d'un tel Fils, on comprend facilement l'effet que cette parole produisait en son âme si noble et si sensible. Son bonheur était si grand, dit saint Jean Chrysostome, que sans un miracle il en serait mort.



le rendaient aussi aimable qu'efficace. Marie l'instruisait en conversant, elle l'exhortait en agissant : mais elle le faisait d'un ton si modeste, avec tant de déférence et de tact, qu'elle ne semblait nullement lui faire la leçon ; on eût dit qu'elle cherchait elle-même à s'instruire avec Joseph plutôt qu'à l'éclairer de ses sages conseils. Bel exemple pour les femmes chrétiennes qui se trouvent dans l'obligation de faire part aux autres de leurs lumières ou de leur expérience : circonstances toujours fort délicates et souvent nuisibles à l'humilité.

Heureuse l'épouse fidèle qui marche sur les traces de Joseph et de Marie : elle est comme l'ange tutélaire de sa famille : elle règne dans sa maison, non pour y établir son propre règne, mais pour y faire advenir celui de Dieu. Ses paroles, toujours imprégnées du céleste parfum qui remplit son âme, portent le calme et la joie dans celle des autres ; son regard, toujours serein, toujours bienveillant, retient dans le respect ceux qui l'entourent. Ses avertissements, toujours charitables, sont bien reçus de ceux qu'elle veut reprendre, et ses reproches eux-mêmes, toujours mêlés d'indulgence et de compassion, augmentent dans l'âme de ceux qui les reçoivent le respect et la confiance qu'elle leur avait inspirés.

Dans la vraie piété, il y a une grâce communicative qui commande le respect, il y a des charmes auxquels personne ne résiste ; et tous les esprits sérieux s'inclinent devant la mère ornée de sa

dignité ; tous ressentent le charme des vertus évangéliques qui resplendissent sur son front comme une étoile d'honneur. La piété chrétienne, sous quelques aspects qu'elle se montre, est pleine d'attraits ; elle ne se s'impose pas, mais elle persuade, elle excite l'émulation, purifie les mœurs, transfigure le foyer ; elle exerce l'empire de la douceur, elle règne par l'amour ; et c'est aux heureux enfants de la mère pieuse qu'on peut appliquer avec vérité ces mots de saint Paul : *Omnes vos filii lucis estis* : « Vous tous, vous êtes les fils de la lumière. »

Que fallait-il de plus pour une âme aussi bien disposée que celle de saint Joseph ? que fallait-il de plus pour cet époux déjà si saint, et qui, désirant de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la perfection, observait toutes les actions de Marie, recueillait toutes ses paroles afin de les méditer dans son cœur, et n'oubliait rien pour découvrir les trésors qu'elle désirait partager avec lui ?

Que dirons-nous après cela de la prédication du bon exemple, mille fois plus éloquente et plus conforme à la modestie de la plus humble des vierges ? Il est certain qu'on ne saurait demeurer plusieurs heures avec une personne remplie de l'Esprit de Dieu sans se trouver en quelque sorte changé et tout pénétré de la bonne odeur de sa piété.

Saint Vincent de Paul regardait la prédication du bon exemple comme la plus éloquente et la plus efficace. « Ce que l'œil voit, disait-il, nous touche

bien plus que ce que l'oreille entend, et nous croyons plutôt à un bien que nous voyons qu'à celui que nous entendons. Et quoique la foi entre par l'oreille, *fides ex auditu*, néanmoins les vertus dont nous voyons la pratique, font plus d'impression en nous que celles qu'on nous enseigne.

« Il y a des personnes si remplies de Dieu, que je ne les regarde jamais sans en être touché. Les peintres, dans les images des saints, nous les représentent environnés de rayons; c'est que les justes qui vivent saintement sur la terre, répandent une certaine lumière au dehors qui n'est propre qu'à eux. Il paraissait tant de grâce et de modestie en la sainte Vierge, qu'elle imprimait de la révérence et de la dévotion en ceux qui avaient le bonheur de la voir; et en Notre-Seigneur, il en paraissait encore plus; il en est de même par proportion des autres saints. Tout cela vous fait voir que si vous travaillez à l'acquisition des vertus, si vous vous remplissez des choses divines, et si chacun en particulier a une tendance continuelle à sa perfection, quand vous n'auriez aucun talent extérieur pour faire le bien, Dieu fera que votre seule présence portera des lumières en l'entendement du prochain, et qu'elle échauffera sa volonté pour la rendre meilleure. »

Mais comme Marie était remplie de trop bas sentiments d'elle-même pour compter sur ses exemples afin de sanctifier Joseph, le moyen le plus ordinaire qu'elle ait employé en sa faveur, c'est le

crédit dont elle jouit auprès de Dieu, et qui rend ses prières toutes-puissantes : *omnipotentia supplex*.

Quelles grâces Marie n'a-t-elle point demandées pour Joseph ! et, à sa prière, quelles faveurs Jésus-Christ n'a-t-il pas répandues sur un saint si cher à son cœur et dont il recevait des services si affectueux !

### EXEMPLE.

#### *L'apostolat du bon exemple.*

Un vieux et brave général du premier Empire, était devenu, sur la fin de sa vie, très-religieux, très-pieux, d'une édification peu commune ; il avait coutume de communier plusieurs fois chaque semaine. Un de ses amis lui en témoignait un jour son étonnement et lui demandait comment un homme comme lui, qui avait passé sa vie dans les camps, avait pu arriver à cette délicatesse de vertu, à cette tendresse de dévotion qui faisait l'admiration de tous.

Il répondit avec la franchise du soldat :

« Mon ami, je me suis trouvé ainsi changé sans entendre la parole d'un prêtre, sans mettre le pied dans une église. Après mes campagnes, Dieu m'a donné une femme pieuse, dont je respectais la foi sans la partager. Elle faisait, jeune fille, partie de toutes les congrégations de sa paroisse et sa signa-

ture était suivie de ce titre : *Enfant de Marie...* Jamais sa timidité ne lui permit de me dire un mot sur Dieu, mais je lisais sa pensée sur son visage. Quand elle priait, sous mes yeux, chaque matin et chaque soir, les traits enluminés par la foi et l'amour, quand elle revenait de l'église où elle avait communié, avec un calme, une douceur, une patience qui avait quelque chose de la sérénité des cieux, c'était un ange. Quand elle me prodiguait ses soins, quand elle pensait mes plaies, c'était une sœur de charité. Tout à coup, moi aussi, je fus pris du désir d'aimer le Dieu que ma femme aimait si bien, et qui lui inspirait les douces vertus qui faisaient le charme de ma vie et le dévouement dont mes vieux jours avaient besoin. Un jour, moi qui naguère encore n'avais pas de foi, moi si étranger aux pratiques de la religion, si éloigné des sacrements, je lui dis : Conduis-moi à ton confesseur ! Par le ministère de cet homme de Dieu et par la grâce divine je suis devenu ce que je suis si heureux d'être. »

J. M. J.

XXIV<sup>e</sup> JOUR.**Marie assiste saint Joseph dans sa dernière maladie et à sa mort.**

Les voyages, les peines de cœur, les travaux et les privations de tout genre avaient épuisé avant le temps les forces de saint Joseph. On dit que, pendant ses dernières années, il n'eut plus qu'un reste de vie languissante et éprouva de fréquentes maladies. Dieu le permit ainsi pour mettre le sceau à ses mérites et augmenter sa gloire.

Marie, que l'Église nomme si justement la Consolatrice des affligés, le Salut des infirmes, redoubla de soins et de tendresse pour son angélique époux, quand les souffrances et les infirmités ne lui permirent plus de se livrer à ses travaux ordinaires. Quel spectacle touchant, digne de l'admiration des anges et des hommes ! Joseph n'a plus qu'un reste de vigueur qui ne suffit pas pour le soutenir : Jésus, le Fils unique de Dieu, devenu son propre Fils, et Marie, son angélique épouse, aident l'auguste vieillard à marcher : appuyé sur leurs bras, il peut encore aller respirer un air vivifiant et réchauffer aux rayons du soleil ses membres engourdis.

Sachez aussi, femmes chrétiennes, vous faire vieux avec les vieux, avec vos parents qui ont été

si bons pour vous, qui se sont faits petits alors que vous étiez enfants ; sachez, quand ils reviennent peut-être à une seconde enfance, vous faire à toutes leurs exigences. Que la jeune femme sache prendre le bras du vieillard, refuser une partie de plaisir pour lui tenir compagnie (la charité est l'excuse de ces petits détails, pour elle rien n'est vulgaire) ; qu'elle sacrifie tout, afin de le distraire par une bonne lecture, ou pour l'endormir doucement et rester près de lui comme un bon ange, pour veiller afin que rien ne vienne troubler son sommeil réparateur.

Sachez mesurer votre pas à celui du vieillard, il a un si lourd fardeau d'années à supporter sur ses épaules !

On ne rencontre jamais sans attendrissement deux époux déjà avancés en âge marchant, appuyés l'un sur l'autre, au milieu de la bruyante population qui se presse dans nos rues ; leur dos voûté, leur démarche chancelante, le secours que se prête leur faiblesse, cette union dans l'incapacité, touchent le cœur et disposent au respect. Quand la foi leur sert de bâton ; quand il y a derrière eux tout un passé de tendresse, de travail à la gloire de Dieu, d'épreuves supportées en commun ; quand il y a devant eux les ombres d'une dernière séparation, mais des ombres dont la jaillissante lumière de l'éternité argente les contours, la rencontre est plus émouvante, elle donne plus à penser.

Unis à la fin comme au commencement du voyage, les deux vieillards laissent errer leurs regards sur le chemin déjà parcouru, puis ils les reportent avec ravissement vers le but qu'ils vont atteindre. Ils ont souffert, ils ont combattu, ils ont vaincu ensemble; ensemble ils ont vu les joies terrestres se dissiper, le bruit et les intérêts de la vie les fuir, ses fleurs se faner, eux-mêmes se flétrir. Ensemble ils ont vu la mort étendre vers eux ses doigts glacés; longtemps d'avance ils en ont senti les atteintes, et bien des facultés sont tombées sous son attouchement. Mais si le cercle de l'action et des jouissances extérieures s'est rétréci pour eux, le monde intérieur, le monde où agit l'amour avec la foi, s'agrandissait en raison inverse. Si le vieillard a sondé la vanité de beaucoup d'affections, la pauvreté de beaucoup de richesses, il possède près de lui une tendresse *plus forte que la mort*; il possède les trésors d'un amour chrétien, d'une conviction solide, qui vont s'accroissant au voisinage de l'éternité.

« L'amitié ne peut jamais être véritable qu'elle ne se montre bientôt tout entière, et elle n'a jamais plus de peine que lorsqu'elle se voit cachée.

« Toutefois il faut avouer que, dans le temps qu'il faut dire adieu, la douleur que la séparation lui fait ressentir lui donne je ne sais quoi de si vif et de si pressant pour se faire voir dans son naturel, que jamais elle ne se découvre avec plus de



force. C'est pourquoi les derniers adieux que l'on dit aux personnes que l'on a aimées, saisissent de pitié les cœurs les plus durs ; chacun tâche dans ces rencontres de laisser des marques de son souvenir, » dit Bossuet.

Aussi, qui pourrait dire les touchantes sollicitudes dont Marie entoura son angélique époux dans sa dernière maladie ? Elle aimait à retourner elle-même sa couche afin de lui procurer quelque soulagement dans ses souffrances. Elle essayait son front, et elle lui donnait autant d'adoucissements que sa pauvreté pouvait le lui permettre. Quand Joseph se trouvait plus fatigué, Marie passait la nuit auprès du saint patriarche, l'entourant des attentions d'une délicatesse et d'une tendresse ineffables.

Pendant ses heures d'insomnie, Joseph entendait les prières brûlantes qui sortaient du cœur de Marie ; son âme en était vivement impressionnée, et il s'unissait à toutes les oraisons de son auguste épouse.

Femme chrétienne, imitez Marie ; ne vous affligez pas avec excès des peines de tout genre que vous éprouvez de la part de celui que le ciel, pour son salut et le vôtre, confie à vos soins ; tâchez de vous consoler en considérant avec esprit de foi l'honneur et le prix attachés à la mission que vous remplissez auprès de lui. En servant un malade, vous servez Jésus-Christ même. Les peines qui résultent de vos soins, par la bizarrerie de son humeur, sont

autant de parcelles de la vraie croix et d'épines détachées de la couronne ensanglantée que Jésus-Christ a portée. Quel dommage de perdre un si riche trésor, qui fait de vous une personne privilégiée sur la terre et vraiment digne d'envie !

Ajoutez à ces pensées que vous partagez auprès de ce lit de douleur la mission de l'ange gardien de cet homme, mission remplie auprès de vous par l'ange qui veille à votre destinée et qui vous bénit en vous voyant transformée en petite Sœur de charité. Que peut-il y avoir de plus glorieux et de plus avantageux pour vous que d'appartenir devant Dieu à cette céleste légion ? Quoi de plus consolant que d'être, par les services que vous rendez à un membre souffrant de Jésus-Christ, en société habituelle avec les anges prosternés devant sa sainte humanité ? Qu'y aurait-il de plus affligeant que d'en dédaigner les occupations et de vous rendre indigne des bienfaits que vous vaudraient ces actes de charité ?

L'Église dans ses hymnes et antiennes aussi bien que dans l'*Ave Maria*, nous fait recourir à Marie comme à la patronne par excellence de la bonne mort. Les révélations des saints, l'enseignement des livres de piété et le sentiment général des fidèles proclament d'une voix unanime cette consolante vérité. En effet, plus nous faisons de progrès dans l'amour de Marie, plus aussi nous sentons grandir en nous l'espérance d'être consolés et protégés à l'heure de notre mort par cette bonne

Mère, pleine de tendresse et de compassion pour ses enfants (1).

Mais, il faut le dire, jamais aucun serviteur de Dieu n'eut autant de droits que saint Joseph à recevoir l'assistance de Marie.

Pleine de reconnaissance pour les services importants que son époux lui avait prodigués avec tant de zèle et d'amour pendant trente ans, cette auguste Vierge redoubla de tendresse pour lui dans ses derniers jours; elle le servait de ses propres mains, le soulageait avec une charité digne de la Mère de Dieu; elle suppléait aux secours que son indigence ne lui permettait pas de lui donner par des soins affectueux, par des gages de tendresse qui ravissaient les anges d'admiration.

Saint Bernardin de Sienne, considérant l'heureux trépas de Joseph assisté par ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et sur la terre, par Jésus et Marie, ne sait comment expliquer les consolations, les

(1) On a remarqué avec raison que les serviteurs de Dieu et les saints les plus dévots à Marie ont eu aussi la mort la plus douce. Le disciple bien-aimé de Jésus occupe la première place parmi ces heureux enfants de Marie.

La mort de saint Jean a été le sujet de plusieurs révélations fort intéressantes. Une, entre autres, est rapportée par sainte Brigitte (liv. IV, ch. 1) : « Après la Mère de Dieu, dit le saint apôtre lui-même, je passai de ce monde à l'autre on ne peut plus doucement, parce que j'avais été son gardien. » Dans un autre endroit (même livre. ch. xxiii), c'est la sainte Vierge qui dit à saint Jean : « Dieu vous a tiré de ce monde par la mort la plus douce après la mienne, *quia Virgo virgini fuit commendatus.* »

douceurs, les lumières, les langueurs, les flammes d'amour qui agitaient délicieusement cette âme bénie entre toutes les âmes.

O Marie, si vous avez tant de fois, dans la suite des siècles, changé, pour vos pieux serviteurs, les ombres de la mort en un jour pur et serein, quelles suavités, quels charmes inexprimables votre présence sanctifiante ne répandit-elle pas sur les derniers instants de Joseph, votre auguste époux, que vous aimiez de tout votre cœur !

Voulant donner à Joseph l'occasion de pratiquer les vertus les plus héroïques et d'acquérir les plus grands mérites, Marie n'aura pas manqué, sans doute, comme elle devait le faire plus tard pour ses fidèles serviteurs, d'avertir ce saint patriarche de l'heure de sa mort.

D'ailleurs, la sainte Famille était destinée à servir de parfait modèle à toutes les maisons chrétiennes, dans lesquelles les parents, animés d'un grand esprit de foi, ne craignent pas, poussés par une fausse et cruelle tendresse, d'avertir ceux de leurs membres qui vont bientôt paraître devant Dieu.

Femmes pieuses, quand vous voyez près de vous une personne atteinte d'une maladie, quel que soit le nom dont l'appelle le médecin, du moment qu'elle est *grave*, introduisez un prêtre auprès de votre malade, quand même celui-ci ne soupçonnerait pas la gravité de son état. Vous vous exposeriez à d'horribles angoisses, si vous différiez à aborder la

solennelle question de la réception des derniers sacrements. Quel signe d'une faible foi que de considérer comme une cruelle mission l'avertissement qu'un chrétien doit recevoir avec une joie mêlée de reconnaissance ! Vous ne voudriez pas *mourir sans le savoir*, et auriez-vous la cruauté de laisser ignorer aux vôtres ce que vous regardez comme important de ne point ignorer vous-mêmes ? Craindre de proposer au malade de communier, de peur de l'effrayer et d'aggraver sa maladie, c'est manquer de foi dans la puissance et la bonté de Notre-Seigneur ; c'est exposer ceux qu'on aime à trouver comme juge sévère celui qu'on hésite à leur faire recevoir comme Sauveur. Qui avez-vous jamais vu souffrir d'avoir retrouvé la paix de l'âme et puisé dans la visite de Jésus-Christ l'espérance du ciel, la force de faire le sacrifice de la vie, la consolation de se sentir uni déjà au Dieu qui nous attend pour nous faire régner avec lui ?

Surtout ne laissez pas, dans votre maison, regarder le prêtre comme un *messenger de mort* ; et pour en bannir jusqu'à la pensée, dès que vous êtes vous-même sérieusement indisposée, faites demander votre confesseur, et priez-le de revenir de temps en temps jusqu'à votre guérison. On ne s'étonnera point alors de vous voir agir de même à l'égard des autres malades.

Jésus et Marie adoucirent à Joseph, par leur présence, les rigueurs de l'agonie. Éclairés par ces deux célestes lumières, les derniers instants de ce

saint patriarche ressemblaient moins au déclin de la vie qu'à la belle aurore d'un jour naissant. Ce fut au milieu de leurs caresses que Joseph s'endormit du sommeil de paix. Il reçut doucement le coup de mort entre les bras de l'Auteur de la vie, sans angoisse et sans la moindre douleur. Marie versa des larmes abondantes qui témoignaient de son amour pour son époux, et elle lui rendit les derniers devoirs.

Le droit, l'obligation d'une femme chrétienne, droit, obligation que nul ne peut lui ravir, dont nul ne peut la relever, c'est de demeurer fidèle auprès d'un époux, c'est de lui rendre les premiers et les derniers soins. Ne nous imaginons pas, dit une femme distinguée, qu'un autre puisse nous suppléer dans ces circonstances : si nous avons souffert nous-mêmes, nous savons quel besoin on éprouve alors de se mettre sous la garde d'une affection connue ; nous savons à quel point le sentiment de l'abandon est amer, et combien vite il se glisse dans le cœur.

Les forces humaines ont une limite ; nous ne prétendons pas imposer à l'épouse des soins impossibles ; nous dirons seulement que sa place est près du lit de celui qu'elle promet d'aimer et de servir jusqu'au bout.

Pendant la maladie de son époux, la femme chrétienne doit consacrer les grâces de son esprit, la douceur de son caractère, la fermeté de ses croyances, à soulager celui que Dieu a confié à son cœur.

Dans l'agonie, elle est forte de la force que Dieu lui prête, priant sans cesse, recueillant un mot, un regard, devinant le doute et le combattant par la foi, devinant la crainte et lui opposant les promesses, elle est là, accompagnant au travers du défilé ténébreux l'âme qui va partir, et se faisant constamment sentir à elle, comme la main d'un ami, au milieu des horreurs d'une nuit orageuse.

Auprès du corps inanimé, de ce corps qui n'offre plus aux gens du monde qu'une désolante image du néant; auprès de ce corps qu'ils fuient avec épouvante, dont parfois ils se font une dernière idole à laquelle ils se cramponnent avec une insensée ténacité, la femme chrétienne demeure accablée, mais fortifiée par la foi aux promesses de l'Évangile. Elle sait qu'il renferme le germe de l'immortalité; elle sait qu'au jour de la résurrection une forme glorieuse se lèvera là où l'on n'avait déposé qu'un cadavre; et le respect, et l'amour et l'espérance dans la douleur soutiennent son âme. Elle n'abandonne pas à d'autres les derniers soins; elle veut jusqu'à la fin exercer ses *droits*, accomplir ses *obligations*; elle veut, tant qu'il y aura une preuve de tendresse à donner, un témoignage à rendre à sa foi, elle veut se montrer fidèle; elle veut que la puissance de Dieu se manifeste dans sa faiblesse.

La mort put bien ravir Joseph à l'amour si pur de Marie, mais rien ne fut capable d'altérer dans

son cœur le pieux souvenir de l'angélique époux qui avait partagé toutes ses sollicitudes pour Jésus.

Après avoir été le modèle des épouses, l'auguste Vierge devint le modèle des veuves chrétiennes.

Dieu nous garde de porter un jugement sur les motifs si graves, si multipliés, si respectables quelquefois, qui conduisent aux secondes noces. Mais conservons cependant toute notre admiration aux veuvages fidèles. Le veuf est bien malheureux ; il est pourtant dans la vie des hommes une excitation extérieure inévitable qui allège un peu pour eux le poids du temps. La veuve a tout perdu, elle est plus seule, et la langue ne se trompe pas dans ses délicatesses quand elle réserve je ne sais quel accent plus émouvant au nom de veuve qu'à celui de veuf.

On frissonne à la vue d'une femme enveloppée de longs voiles de deuil, et l'on se découvre devant cette solitaire aux yeux baissés. La veuve fidèle ne regarde plus, elle est tout à l'absent ; ce n'est pas lui qui est mort, c'est le monde, il a changé d'aspect, il est devenu tout obscur.

### EXEMPLE.

#### *Puissance du nom de Marie.*

Un officier supérieur, se trouvant dans l'Algérie avec sa famille, fut rapporté blessé dans sa maison,



à la suite d'un violent combat, et bientôt son état parut désespéré. Son fils, un des médecins de l'armée, s'empessa de lui prodiguer tous les secours de son art, bornant là sa sollicitude ; mais sa mère et sa sœur, ne quittant pas le chevet du malade, formaient les vœux les plus ardents pour sa conversion. En vain elles conjurèrent le jeune médecin d'avertir son père du danger où il se trouvait, et de lui proposer un prêtre ; elles ne purent rien obtenir ; il était retenu par le respect humain.

Pendant qu'ils étaient tous tristement réunis, une douleur aiguë survient tout à coup au blessé et lui fait pousser les hauts cris. Les deux dames, tremblant que ce ne soit sa dernière heure, se jettent à genoux en invoquant le nom de Marie. Le jeune homme entraîné lui-même par ce mouvement spontané, se prosterne et s'écrie aussi : « Marie ! Marie ! » A ce moment, les douleurs du malade s'étant calmées, il porte sur son fils un regard étonné et lui dit : « Quel nom viens-tu de prononcer ? » Aussitôt il découvre sa poitrine, et montre à sa famille une médaille de la sainte Vierge. « Je la porte, dit-il, depuis ma première communion ; mon curé, en me la donnant, me fit promettre de ne jamais la quitter. Engagé bientôt après dans les armées de l'Empire, je courus de grands dangers. Un jour, dans une bataille, j'entendais siffler les balles tout autour de moi, et je voyais à chaque instant tomber un de mes compagnons. Effrayé du péril, je promis à la sainte Vierge

que, si j'échappais, j'accorderais la première demande qui me serait faite en son nom. Depuis ce jour, il ne s'est présenté aucune occasion de remplir ma promesse ; mais je viens de l'entendre prononcer le nom de Marie. Mon fils, aurais-tu formé quelque demande ? — Oui, s'écria le jeune homme touché jusqu'au fond de l'âme, je vous conjure de vous réconcilier avec Dieu, devant qui vous paraîtrez bientôt peut-être. » Les deux dames s'empressent de faire venir un prêtre ; le malade se confesse en versant un torrent de larmes, et il meurt quelques jours après en donnant tous les signes de la prédestination. Quant au fils, Dieu le récompensa amplement de cet acte de charité, il entra dans la Compagnie de Jésus et mourut dans les missions d'Amérique.

J. M. J.

XXV<sup>e</sup> JOUR.**Marie aux noces de Cana.**

Jésus venait à peine de sortir de l'obscurité de son humble retraite, lorsqu'au début de sa vie publique, on fit des noces à Cana, en Galilée ; il y assista avec sa Mère et ses disciples. Ainsi le Seigneur voulut-il sanctifier par sa présence ces réunions innocentes, ces festins de réjouissances où tout est pur, les convives, les époux, les causeries, les jeux et les ris. O mon Dieu, où se font aujourd'hui les noces auxquelles Jésus pourrait encore prendre part à la joie commune ? Ne faut-il pas déplorer cet abus révoltant par lequel ces jours, consacrés par un légitime usage à une honnête réjouissance, ont été changés en des jours de licence et de corruption ?

Remarquez bien, dit Ericius, que toutes les fois que le Fils de Dieu est allé dîner quelque part, ou il y a donné une grande leçon, ou il y a révélé un grand mystère, ou il y a opéré un grand miracle ; (*Expos. X in Luc.*). Ainsi, c'est par un prodige et par l'appel de l'époux à l'apostolat que se termina le banquet des noces de Cana (*Joan. II*). Celui qui eut lieu dans la maison de Matthieu (*Matth.*) et de Zachée (*Luc.*) se termina par leur conversion. Le

repas auquel le Seigneur assista chez le prince des Pharisiens (*Luc.*) fut suivi de la guérison de l'hydropique et de la divine doctrine sur l'humilité, et ainsi des autres. En sorte que, vous le voyez, ajoute l'Emissène, Jésus-Christ, en assistant à des repas destinés à restaurer les corps, les a toujours fait tourner au profit des âmes (*Exposit.*)

Invitez Jésus et Marie à vos festins, et priez-les d'y assister spirituellement. Les repas qu'on fait pour se réunir ne sont pas défendus ; il est même des circonstances où Dieu les autorise. Il les bénira et répandra parmi les convives une joie douce et innocente, si la crainte de Dieu, la pureté de conscience, la tempérance et la décence les accompagnent.

Qui n'enviera le sort des heureux commensaux de Jésus et de Marie ? Qui ne sent combien dut être édifiant et saint ce festin de noces où Jésus et Marie assistèrent ? Que les vôtres soient tels, qu'ils méritent d'être honorés de leur présence, et que tout s'y passe comme sous leurs yeux. Les repas destinés à rapprocher les hommes sont une des circonstances de la vie où la charité et la cordialité doivent éclater davantage. Les vrais chrétiens s'y font aisément distinguer ; ils s'y comportent avec une sainte liberté qui n'a rien de déplacé, avec une ouverture de cœur et une gaieté modeste qui rendent la piété aimable et sont le fruit de leur union avec Dieu et de la paix intime dont ils jouissent.

Bossuet disait du corps : « Soutien nécessaire,

ami dangereux avec lequel je ne puis avoir ni guerre ni paix, parce qu'à chaque instant il faut s'accorder et à chaque instant il faut rompre. »

C'est surtout dans les repas que l'âme doit exercer sur le corps une surveillance sévère; car c'est là qu'il est le plus exigeant, et qu'il est le plus difficile d'ailleurs de se soustraire à son empire. Il est pour ainsi dire sur son terrain; il a des droits légitimes à faire valoir, et l'âme la plus noble et la plus indépendante en est réduite à la nécessité d'un compromis et d'une transaction. C'est là ce qui arrachait à saint Augustin ces plaintes touchantes d'une grande âme humiliée à la vue de ses besoins: « Délivré des autres tentations, s'écrie-t-il, je lutte encore contre la concupiscence du boire et du manger. Où est l'homme qui a su s'en affranchir? Quel qu'il soit, il est grand; qu'il glorifie donc votre nom. Pour moi, je n'en suis pas encore là, parce que je suis un pécheur. »

Toutefois, il faut éviter les mortifications exagérées, qui vous exposeraient à manquer de forces suffisantes pour bien remplir les devoirs de votre état. On doit surtout se montrer large à ce sujet quand il s'agit du prochain. L'auguste Mère de Dieu nous fournit encore dans cette occasion un beau modèle.

Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus lui dit: *Ils n'ont plus de vin.* Qui n'est ému à ce simple récit, et qui n'admire la bienveillante attention de Marie et la vigilance pleine de sollicitude

de sa charité ? Elle s'aperçoit que le vin manque aux convives, et, pour épargner aux époux une sorte de honte qui devait naturellement leur en revenir, elle en avertit son Fils, qui, par sa toute-puissance, était en état de suppléer à ce défaut. C'était en effet un miracle qu'elle lui demandait, et elle ne pouvait témoigner son désir avec plus de réserve. Jésus savait bien, avant que Marie l'avertît, que le vin manquait, et ce n'était pas non plus pour l'en prévenir qu'elle le lui disait. Il savait aussi, avant qu'elle ouvrît la bouche, quel était son désir, puisque lui-même le lui avait mis au cœur, et qu'elle ne lui demandait pas un miracle sans une inspiration particulière. Il savait enfin qu'il ferait ce miracle et qu'il accèderait à la prière de sa Mère.

Le divin Sauveur, pour récompenser la foi et la charité de Marie, changea l'eau en vin ; ainsi rien ne manqua à ce festin des noces, et tous purent se livrer à une douce et sainte joie.

« La modération dans le manger, dit saint Ambroise, est sœur de la virginité et ennemie du vice, pendant que l'excès de la nourriture bannit la chasteté et alimente les passions. »

*La modération dans le boire fait la santé de l'âme et du corps*, dit l'Esprit-Saint. « Que votre fille, écrivait encore saint Jérôme à Læta, s'accoutume autant que possible à se priver de vin : cepen-

dant, si la nécessité l'exige, qu'elle en boive un peu, de temps en temps, mêlé avec beaucoup d'eau. » Les conseils de ce saint docteur sont aujourd'hui observés à la lettre dans beaucoup de familles chrétiennes. L'usage immodéré du vin et des liqueurs est souverainement funeste à la santé, en même temps qu'il excite et fomenté les passions, surtout la colère et la luxure, comme l'Esprit-Saint a soin de nous l'apprendre.

« Boire du vin, dit saint Jérôme, c'est attiser le feu de la concupiscence, » qui de nos jours est malheureusement trop ardent, même parmi l'enfance.

Ce n'est pas seulement ni principalement la santé de notre corps que Dieu a eue en vue en nous donnant le vin, mais c'est surtout le bon état de notre âme, et c'est dans cette même vue que vous devez en user.

Saint Paul conseille à son disciple Timothée de boire un peu de vin pour fortifier son estomac affaibli. Il ne faut pas oublier que c'est un remède, et qu'on ne doit pas s'accoutumer aux remèdes ; on leur ôterait presque toute leur vertu par l'habitude, on ne les prend avec succès qu'autant qu'on les prend à propos pour le vrai besoin. »

*Que les justes, dit le Prophète royal, fassent des festins et se réjouissent en la présence de Dieu. Qu'ils boivent, qu'ils mangent et qu'ils y prennent plaisir, à la bonne heure, pourvu que ce soit devant Dieu, et qu'il n'y ait rien en tout cela qui soit indigne de sa divine présence. Il y a certains*

moments du repas, où la première faim fait qu'on parle peu : alors on peut, en mangeant, penser à Dieu ; mais tout cela ne doit se faire qu'à mesure que la vue et le goût en viennent sans se gêner.

Une femme chrétienne doit répéter souvent à ses enfants ces paroles de nos saints Livres : *Lorsque vous mangerez, et que vous serez rassasiés, gardez-vous bien d'oublier le Seigneur votre Dieu.* Elle ne manquera pas de leur donner l'exemple de la prière, avant et après le repas. Le chien caresse le maître qui lui jette un morceau de pain ; et, chose triste à dire, il est des familles dont tous les membres prennent la nourriture que Dieu leur accorde, sans donner à ce bon Maître la moindre marque de reconnaissance.

Arnobe nous apprend que les païens consacraient leurs tables aux dieux, afin de s'imposer par là une obligation particulière de n'en approcher jamais qu'avec circonspection, persuadés que toute action trop libre où ils se laisseraient aller serait une espèce de sacrilège.

Quelle leçon pour nous ! Des infidèles étaient touchés de la présence extérieure d'une idole ; et nous, avec les lumières de la foi, nous n'aurions nul égard à la présence intérieure du Seigneur ! « Que Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostome, assiste à tous vos repas ; c'est-à-dire, portez-y le souvenir de Dieu (1). »

(1) Les journaux anglais ont rendu compte d'un grand banquet donné à Londres, le 22 juillet par le lord maire.



Marie, en assistant aux noces de Cana, vous apprend, disent les maîtres de la vie spirituelle, qu'il y a des situations où l'on doit aller dans le monde. Toutes les femmes ne peuvent pas fuir le monde, mais toutes peuvent le maîtriser. Que celles qui ont ces périlleuses nécessités ne pactisent jamais avec l'esprit mondain ; qu'elles se plient aux légitimes exigences du devoir, et ne franchissent point la barrière d'une noble et gracieuse modestie ; que leur attitude soit chrétienne, et qu'elles ne se compromettent jamais avec ces enlacements et ces tourbillons que les mondains eux-mêmes trouvent imprudents ou coupables (1).

Nous leur empruntons le récit du cérémonial religieux qui a été observé dans ces repas officiels.

« Lorsque les convives eurent pris place, M. Herker, maître des cérémonies, cria d'une voix forte :

« Milords, ladys et gentlemen, le lord maire vous invite « à vous lever pour dire les actions de grâces. »

« Alors est apparu, en costume ecclésiastique, le chapelain de sa seigneurie, qui a dit la prière, et dix chantres de la chapelle Saint-Paul ont exécuté un chœur d'un admirable effet.

« Le lord maire était debout, les mains jointes, les yeux baissés, et tous les convives se tenaient dans cette religieuse attitude.

« Les actions de grâces étant dites, le repas a commencé. »

(1) « Comprenez ces choses, Mesdames. Allez dans le monde le cœur plein de l'amour de Dieu, de l'amour du devoir, de l'amour de la famille. J'aime cette chrétienne qui va dans le monde en donnant à sa parure une mesure légitime, qui sait qu'elle doit être surtout ornée de modestie, que c'est là la plus gracieuse élégance de sa personne ; cette chrétienne qui, avant de se rendre dans le monde, s'agenouille, prie pour son enfant, invoque son ange gardien,

J'abrite ma parole, dit M<sup>sr</sup> Mermillod, sous deux grandes autorités qui permettent d'aller dans le monde. Laissez-moi vous les citer : « En effet, dit Bourdaloue, pour ne rien exagérer, il y a un certain monde dont la société peut être innocente, et avec qui vous pouvez converser. Dieu s'est réservé partout des serviteurs, et au milieu des eaux qui inondèrent la terre, il y avait une famille sainte et une assemblée de justes. Ainsi, jusque dans le siècle, il y a un monde fidèle, un monde réglé, un monde, si je puis m'exprimer de la sorte, qui n'est point monde. Dès que vous vous en tiendrez là, et que, du reste, vous garderez toute la modération nécessaire, c'est-à-dire, que vous ne passerez point les bornes d'une bienséance raisonnable, d'une amitié honnête, et, si vous voulez, d'une réjouissance modeste et chrétienne, j'y consentirai. »

« Vous me demandez, disait saint François de Sales, si ceux qui désirent vivre avec quelque perfection peuvent tant voir le monde. La perfection ne consiste pas à ne pas voir le monde, mais à ne

fait le signe de la croix devant son berceau, et ne s'en sépare qu'avec la pensée de porter pour quelques instants à une amie le concours de sa présence sympathique.

« Heureuse d'un devoir accompli, elle rentre de bonne heure, elle ne s'attarde pas; elle n'a pas été peinée de voir des diamants plus beaux que les siens, des sourires qui ne s'adressaient pas à elle; elle n'a pas été meurtrie par le poison de la jalousie qui torture tant l'existence des femmes; elle revient sans douleur à son foyer. »

(M<sup>sr</sup> MERMILLOD.)

point le goûter. Tout ce que la vue nous apporte, c'est le danger, car qui le voit est en quelque péril de l'aimer ; mais à qui est bien résolu et déterminé, la vue ne nuit point. »

Marie, en accompagnant son divin Fils aux noces de Cana, apprend aux mères chrétiennes à ne pas laisser leurs enfants, surtout leurs filles, aller seules dans le monde (1). Voici à ce sujet d'excellentes réflexions d'un judicieux écrivain :

« Une mère ne doit laisser à personne le soin de conduire sa fille dans le monde. Comment elle qui a guidé avec tant de tendresse ses pas chance-lants, qui l'a protégée avec tant de dévouement contre les dangers du premier âge, pourrait-elle l'abandonner à l'entrée d'une voie si périlleuse, sur un terrain si glissant et tout bordé de précipices ? Ce n'est, certes, pas trop de toute la sollicitude

(1) Veillez surtout sur les filles, parce que, comme le remarque un auteur, la faiblesse de leur sexe les rend plus faciles à se laisser entraîner au mal. Voilà pourquoi saint Jérôme écrivait à une dame romaine : « Qu'elles ne sortent jamais seules, jamais sans leur mère. » Et à Læta : « Ah ! veillez à ce que les lèvres de votre fille ne s'approchent jamais de la coupe d'or de la Babylone corrompue. Qu'elle n'imité pas l'imprudence de Dina (fille de Jacob), qui sortit pour voir les filles d'un autre pays, et qui perdit son honneur. Veillez à ce qu'elle ne paraisse jamais sans vous dans un endroit public. Les jours de fête, elle ne doit pas même aller à l'église ou au tombeau des martyrs sans sa mère. Il faut qu'elle ne sache pas, qu'elle ne puisse même pas vivre loin de vous et sans vous, et qu'elle redoute de se voir seule livrée à elle-même. »

maternelle, pour la conduire à travers tant de chemins tortueux. Qui pourrait d'ailleurs, comme une mère, obliger une jeune fille à se renfermer dans les limites d'une sage modération et contenir à propos son élan indiscret ? Qui pourrait, comme elle, la prémunir contre les désirs immodérés de plaire, et la défendre efficacement contre des ennemis qui ne l'attaquent qu'avec des éloges et des compliments ? Qui pourrait la soustraire plus sûrement aux propos insidieux, si capables d'exalter son imagination et d'ébranler son cœur ? Qui enfin, si ce n'est l'œil vigilant d'une mère, pourrait suivre cette intéressante créature sans la perdre un seul instant de vue, dans les mille replis, dans les mille détours de ce dédale, et la préserver de tous les pièges qui y sont tendus à son innocence ?

« Le devoir d'une mère ne se borne pas à accompagner et à diriger sa fille dans le monde ; elle doit encore, au retour, lui faire apprécier ce qu'elle y a vu, ce qu'elle y a entendu ; elle doit redresser ses jugements, et réduire à sa juste valeur ce que son inexpérience a pu lui présenter sous un jour trop favorable. »

Terminons ce chapitre par ces belles paroles d'un moraliste :

La femme est dans le monde sans être du monde lorsque, forcée par les convenances de sa position de vivre au milieu de lui, elle sait se faire une vertu de la nécessité à laquelle elle doit obéir ; lorsque, forcée de prendre part à ses fêtes et à ses

plaisirs, elle y porte le règne de Dieu qui est au-dedans d'elle, et cet esprit de sagesse et de modération chrétienne qui retient l'âme dans de justes bornes, et l'empêche de se livrer sans discernement à l'attrait du plaisir. Elle n'est pas du monde, lorsqu'elle est dans le monde comme n'y étant pas, usant du monde comme n'en usant pas; lorsqu'elle le considère, selon le conseil de l'apôtre saint Paul, comme une apparence ou une ombre fugitive qui passe avec rapidité sans laisser de traces après elle; lorsqu'elle préfère aux plaisirs frivoles, les joies bien plus suaves de la famille, ou les saintes consolations de la solitude et de la prière; lorsqu'elle sait sacrifier ses lois arbitraires et ses convenances factices aux exigences du devoir et de la religion; lorsqu'elle est avant tout une femme pieuse et soumise, une mère vigilante et attentive, une fille tendre et obéissante, une sœur généreuse et dévouée, une amie fidèle et sincère; lorsqu'elle sait porter au milieu des fêtes où la conduit une impérieuse nécessité, cette bonne odeur de Jésus-Christ, dont le parfum réjouit tous ceux qui l'entourent et fait monter à leur cœur de saintes pensées et de pieuses résolutions; enfin, lorsqu'au lieu d'attirer les autres vers elle par un secret instinct de vanité, pour les atteler à son char, elle ne songe qu'à les attirer vers Dieu, en leur inspirant le désir et l'amour du bien, et en s'inclinant vers eux par le mouvement d'une charité sincère et désintéressée.

## EXEMPLE.

*Bonne Leçon à des mondaines.*

Le P. de Ravignan était l'homme incomparable des retraites ; on avait vu éclater à Notre-Dame cette supériorité spirituelle, on la vit aussi au Sacré-Cœur. Le serviteur de Dieu y prêchait chaque année, dans les derniers temps de sa vie, une retraite pour laquelle les dames du faubourg Saint-Germain se disputaient les places.

Après la retraite de 1850, le P. de Ravignan écrivait à un ami : « La retraite des dames au Sacré-Cœur paraît avoir été bénie de Dieu. »

En 1851, l'état des esprits, le débordement des passions, les incertitudes de l'avenir avaient mis des nuages dans son âme ; il regardait avec tristesse l'insouciance à côté de périls menaçants ; les devoirs essentiels lui paraissaient négligés ; il savait avec certitude des faits qui ne prouvaient pas un bon gouvernement de la vie intérieure. Le P. de Ravignan résolut de frapper un grand coup pour mettre un terme à d'affligeants écarts. Dans cette chapelle du Sacré-Cœur où le moindre petit espace était occupé, au milieu d'une assemblée de femmes du plus haut rang, il tint en 1851 un langage que nul autre que lui n'aurait pu faire entendre. On n'a pas oublié son instruction du 16 mars. Il parlait

aux dames de l'emploi de leur temps, de leurs toilettes, de leurs dépenses, de la manière dont elles élevaient leurs filles. Des lectures frivoles ou mauvaises, des visites où les riens succèdent aux riens quand on ne s'abandonne pas au triste plaisir de médire, ainsi se passent les journées qu'il importerait de remplir de choses utiles ; il en sera demandé compte, car le temps nous a été donné pour mériter devant Dieu. Et les toilettes ! avec quel accent d'un cœur contristé, l'homme de Dieu reprochait aux dames leur luxe et leur mise dans les réunions du soir, au milieu des fêtes de la terre ! Avec quelle délicatesse d'expression il savait tout leur dire ! « Mesdames, comment êtes-vous vêtues ? comment ? vous le dirai-je ? Vous êtes vêtues... comme la Vérité ! » Il dénonça avec horreur des danses qui eussent convenu aux mœurs du paganisme, mais qui sont indignes d'un peuple chrétien. « Croyez-vous, mesdames, que lorsque les bouquets de vos filles sont fanés après ces danses, le lis de leur cœur ne l'est pas aussi ? »

Le saint religieux n'épargnait pas les mères, gardiennes si peu vigilantes de la foi et de l'innocence de leurs filles, et bien des fronts se baissaient. Passant à d'autres sujets, il montrait l'abîme que les femmes creusaient sous leurs pieds par leurs dépenses insensées. Quel effet il produisit en leur adressant ces mots : « Mesdames, payez-vous vos dettes ? » Le P. de Ravignan touchait à des plaies cachées, mais vives et profondes ; peignait des

situations où l'on pouvait se reconnaître, et soulevait des voiles pour laisser voir des causes de honte et de ruine. De terribles retours se faisaient au fond des âmes.

Le P. de Ravignan, dans cette mémorable instruction du 16 mars 1851, mêlait à son langage apostolique des sévérités qui allaient droit au côté faible de son auditoire ; il frappait, il terrassait. Le frisson gagna la chapelle ; la rougeur était sur les visages. On sortit très-ému. Les impressions étaient diverses ; il y eut dans le monde quelques murmures ; le plus grand nombre disait : « Le P. de Ravignan a bien fait. » Plusieurs jeunes femmes d'un grand nom, et qui pouvaient donner le ton dans la société du faubourg Saint-Germain, vinrent s'offrir à l'homme de Dieu pour l'aider à commencer une réforme ; le pieux jésuite aima mieux laisser à sa parole le temps de produire doucement son effet.

Seulement, on vit tout à coup apparaître le soir, dans le monde, des fichus qu'on appelait des *ravignans*. Près de deux siècles auparavant, la pudeur avertie et corrigée avait ainsi imaginé des *bourdalous*. (*Le P. de Ravignan*, par M. Poujoulat.) Cette jalouse émulation de parure, créée par le luxe et la vanité, est une source de discorde dans les familles, d'envie, de médisances. Tout ce que vous feriez pour autre motif que de plaire à votre mari en vue de Dieu, est une tache sur votre âme et un nuage amassé sur le bonheur de votre intérieur.



Loin de dépenser à votre toilette la pension qui vous est assignée, d'obtenir, par ruse ou par sollicitation, des présents qui alimentent votre luxe, retranchez le superflu en pourvoyant largement au nécessaire des pauvres.

Revêtez-vous de Jésus-Christ au dedans et au dehors. « Mesdames, disait Bossuet, prêchant à l'hôtel de la duchesse de Longueville, Mesdames, en vérité, êtes-vous revêtues de Jésus-Christ, de sa modestie dans votre luxe? de sa sincérité dans vos artifices par lesquels vous détruisez et falsifiez tout jusqu'à votre visage, jusqu'à vous-mêmes?... » Ce reproche du grand évêque ne trouverait-il plus aujourd'hui son application ?

Quand vous faites votre toilette pour aller dans le monde, rappelez-vous qu'au jour de votre baptême, on vous a demandé si vous renonciez à ses pompes; et on a répondu en votre nom : j'y renonce de grand cœur. Voici le moment de tenir votre parole, et de prouver que le monde est crucifié pour vous, et que vous êtes crucifiée au monde.

J. M. J.

XXVI<sup>e</sup> JOUR.**Marie au Calvaire. — Le prix des souffrances.**

Marie est justement nommée la Reine des martyrs. Nulle femme, nulle créature n'a souffert comme elle.

La Mère de Dieu est un idéal de souffrance ; on dirait que Dieu s'est plu à inventer des trésors de douleurs pour Marie, qu'il a accablée de grandeurs dans la dignité maternelle. Aux deux extrémités de la vie d'un fils, à sa naissance et à sa mort, la mère trouve au moins la consolation dans ses sympathies ; mais à la naissance de Jésus comme à sa mort, Marie a été écrasée sous le poids des angoisses. A sa naissance, elle ne rencontre pas même l'abri de la mansarde du pauvre, elle est réduite à la plus rude indigence. Elle tendra la main sur le chemin de l'exil, dans sa fuite en Egypte. Elle est là, à la crèche, comme elle sera au Calvaire ; la paille où gît le nouveau-né ne lui appartient pas plus que ne lui appartiendra le bois de son supplice ; elle a à peine quelques pauvres langes pour couvrir la nudité de Celui qui tendit les cieus comme un pavillon. Quand Marie place l'Enfant Jésus dans les bras de Siméon, elle entend

l'annonce de la douleur qui doit briser son âme et déchirer son cœur.

Au pied de la croix elle aura sa place, et l'Évangile dit, avec la sécheresse d'un procès-verbal : Elle était là debout, *stabat juxta crucem*.

Quel spectacle vraiment digne de Dieu, des anges et des hommes, n'offrit pas au ciel et à la terre l'incompréhensible courage de Marie, qui, placée au pied de la croix, arrosée du sang de son Fils, entendit toutes ses plaintes, et reçut enfin son dernier soupir ! La loi de Moïse ordonnait d'éloigner la brebis lorsqu'on devait immoler l'agneau, et le plus aimable des fils expire aux yeux de sa Mère ; il meurt accablé d'injures, de blasphèmes et d'imprécations. Elle l'entend se plaindre à son Père de cet affreux délaissement qu'il a peine à supporter, et, forte de la force de Dieu même, elle demeure debout au milieu des blasphémateurs et des bourreaux de son Fils mort innocent.

Le visage de Jésus est meurtri, son corps n'est plus qu'une plaie. Marie voudrait le prendre sur la croix, le saisir, le mettre dans son cœur ; elle ne le peut pas. Et tandis que la pauvre pécheresse réhabilitée par le repentir se tord dans la désolation et dans la douleur, Marie est là, debout ; comme le prêtre à l'autel, comme le pontife du Dieu vivant, devant l'humanité elle prend la Victime, elle l'immole, elle consent dans son âme à ce sacrifice ; elle dit : *Fiat !* Qu'il en soit ainsi !

Ce *Fiat*, Marie l'a dit pour engendrer le Sauveur

dans son sein ; elle le répète pour donner au monde le Rédempteur dans les douleurs sanglantes de sa passion.

C'est le dernier mot du sacrifice : la Mère a sacrifié son Fils, le Fils sacrifie sa Mère.

Prodige de souffrance, Marie est broyée comme femme, comme mère, comme épouse ; il n'est pas une fibre de son cœur qui n'ait été déchirée. Toujours debout, elle est allée jusqu'aux extrémités les plus lointaines de la souffrance.

Le divin Sauveur a voulu que Marie, le modèle et la consolatrice des mères affligées, prit une large part aux souffrances inexprimables de sa douloureuse Passion. Voici comment un auteur, déjà cité, explique ce touchant mystère.

Lorsque la douleur atteint celui qu'on aime, qu'on aime infiniment plus que soi, lorsqu'elle ne l'atteint pas seulement, mais qu'elle l'enserme, le presse, le pénètre, l'inonde, le brûle, le dévaste, le désole et finit par le tuer, défendre à l'amour de souffrir, supposé que ce fût possible, ce serait le pousser à un état si violent et lui infliger un tel supplice, que les souffrances les plus atroces empruntées à l'objet aimé sembleraient à côté un rafraîchissement et une délivrance.

Vous n'êtes point Marie, vous toutes à qui je parle : vos enfants ne sont point Jésus. Malgré cela, n'est-il pas vrai que si vos enfants sont plongés dans la peine, demeurer dans la joie vous devient comme intolérable ?

Tel est l'amour, ou il n'est pas.

Jésus le savait et le sentait, et mieux encore que sa sainte Mère ; car son amour à lui dépassait en tous sens celui qu'elle lui portait. C'est pourquoi, encore que dans ces secrets et inénarrables entretiens qu'elle eut avec son Fils durant les trente années de leur vie cachée et intime, elle lui ait très-probablement adressé de pieuses et tendres supplications touchant la part qu'elle pourrait prendre à cette phase capitale de sa vie et de son œuvre qui est son sacrifice, Jésus n'avait pas attendu l'expression de ce désir, et il demeurait réglé entre lui et son Père céleste que Marie, son unique à lui, comme il est l'unique de Dieu ; cette créature en qui, toute proportion gardée, il vivait comme Dieu vit en lui ; cette épouse si aimante, cette associée si fidèle, cette aide si laborieuse et si dévouée, partagerait même ses douleurs ; qu'en lui disant : « Tout ce qui est à moi est à vous, » il n'excepterait rien ; qu'elle le suivrait partout, mais surtout au Calvaire, et qu'enfin, de même qu'il aurait sa passion, elle aurait sa compassion.

Une mère sans larmes à côté de ce Fils tout en sang n'était, ni pour Dieu, ni pour nous, une conception recevable. Quelque chose eût éternellement manqué à la gloire, à la dignité, à la beauté morale de Marie, si Jésus l'avait complètement soustraite à cette immolation par laquelle il rachète le monde. Il eût paru que, l'aimant tant, et à tant de titres, il ne l'aurait alors ni assez estimée, ni assez honorée,

et ne l'aurait même point aimée jusqu'au dernier possible de l'amour. Ce qui est dit de lui au regard de sa chère Église, que « ayant aimé les siens qui « étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin, » ne se trouverait pas clairement vérifié dans sa mère, reine de cette Église. Il semble qu'elle aurait eu, dans ce cas, quelque droit de se plaindre, et nous aussi peut-être après elle.

Enfin, vous le savez, vous le comprenez, la Passion était incontestablement ce que j'oserai nommer le meilleur de Jésus. C'est là qu'il achevait de déclarer son amour pour son Père en achevant de se dépenser pour lui ; c'est là qu'il finissait de détruire le péché, de ruiner l'empire de Satan, de triompher de la mort, de révéler sa divinité, de prêcher l'Évangile, de fonder la nouvelle alliance et de sauver le genre humain. C'est là qu'il méritait l'exaltation de son humanité personnelle et les gloires de son corps mystique. C'était le terme de sa course, le comble de ses désirs, la paix terrestre de son cœur, le suprême et éternel honneur de sa vie. Quelle apparence donc que, résolu de tout donner à Marie, il voulût précisément en exclure ce qui avait plus de prix que tout le reste ! Il n'était pas possible ; et telle est la raison pour laquelle le Père et le Fils, dans l'unité de leur commun Esprit, convinrent, de toute éternité, que Marie souffrirait sur la terre ; qu'elle souffrirait avec Jésus, comme Jésus et de toutes les douleurs de Jésus. La Passion fut ainsi un festin où le Fils et la mère s'assirent

de compagnie, mangeant ensemble jusqu'à la satiété, buvant ensemble jusqu'à l'ivresse.

C'est le comble de la vérité qu'à raison de cet amour sans nom, Marie vivait en Jésus plutôt qu'en elle-même, se fondant, se perdant incessamment en lui par une donation actuelle et totale, par un sacrifice toujours renouvelé et toujours consommé.

Eh bien ! au jour où Jésus tout entier ne fut plus qu'une douleur, au jour où l'enfer et la terre et le ciel même, conjurés contre lui, se ruèrent sur lui ensemble, le cernant de toutes parts, le flagellant à l'envi, le perçant de traits, l'accablant de coups, le chargeant d'anathèmes, l'enveloppant d'infamie, le saturant d'opprobres, broyant son corps, désolant son âme et presque la damnant, en ce jour, que croyez-vous que sentit et souffrit sa sainte Mère, sa mère qui voyait tout, qui pénétrait partout, qui embrassait tout sans exception, sans distraction, sans division, sans défaillance ? Que dire ? Mieux vaut se taire et prier que parler. Le discours qui, d'ordinaire, aide et dirige l'intelligence, ne sert ici qu'à l'offusquer et à gêner son mouvement. En somme, Jésus, victime universelle, accomplit au Calvaire un sacrifice universel : il porte toute l'iniquité, il expie tous les crimes, il solde toutes les dettes, absorbant pour cela tout ce qu'une créature substantiellement unie à une personne divine et plongeant par toutes ses racines dans la divinité, peut

attirer à elle, contenir en elle et subir de douleur. Marie a ce sacrifice sous les yeux, les yeux divinement ouverts et divinement clairvoyants de son corps et de son cœur ; et Marie est la mère de Jésus (1).

La femme forte, c'est la femme patiente ; et la femme patiente, c'est celle qui porte volontairement sa croix, comme Marie.

La patience est le génie de la mère chrétienne ; elle ajoute le courage à la douleur, la magnanimité à la résignation ; elle perfectionne tous les sentiments nobles, elle élève toutes les puissances de l'âme.

Où est la mère qui ne trouve autour d'elle les instruments de la passion ? Il n'y a pas une fibre dans son cœur qui ne rende un gémissement douloureux. Elle souffre parce qu'elle aime, et elle souffre démesurément, parce que souvent elle aime sans mesure.

Qu'elle se garde de chercher sa consolation

(1) Un ange révéla à sainte Brigitte que ce sacrifice fut pour Marie une peine plus intolérable que tous les martyres réunis. Cette divine mère se plaignait elle-même à sainte Brigitte de ce que « très-peu de personnes compatissaient à ses douleurs, la plupart des hommes vivant et mourant sans y avoir jamais sérieusement songé. » Notre-Seigneur, qui se plaît à voir honorer sa divine Mère, dit un jour à la bienheureuse Véronique de Binasco : « Ma fille, les larmes que l'on répand en l'honneur de ma passion me sont précieuses ; mais comme j'aime ma Mère d'un amour immense, la méditation des douleurs qu'elle souffrit à ma mort m'est bien chère aussi. »



ailleurs que dans la croix ! Si elle en accepte sans résistance les rigueurs, elle en recueillera de précieuses bénédictions. Les plaies que la croix ouvre dans le cœur maternel, attirent le baume de la divine miséricorde, et deviennent des sources de grâces pour les enfants de douleur. Ah ! sans doute, elle est le glaive du sacrifice ; elle fait couler bien des larmes ; mais elle est aussi l'instrument des consolations divines, et elle renoue admirablement dans la région de la grâce des liens qu'elle a rompus dans l'ordre de la nature.

Dans les moments d'épreuve, à l'exemple de Marie, dites : Mon Dieu, je l'accepte, je la veux, c'est un moyen de vous plaire, de vous prouver mon amour, je suis heureuse, je vous bénis. — Le matin, offrez votre cœur à Dieu et acceptez tout ce qui pourra le resserrer, l'affliger, le blesser, le percer. Quand la peine est vive, on peut prendre son crucifix, le presser contre son cœur et dire : Mon Dieu, je souffre avec vous, pour vous ; cette peine me rapproche de vous, quel bonheur ! Ne me quittez pas ; plus je me sentirai seule, plus vous me serrerez contre votre sein paternel où je me perds.

Un regard sur Notre-Dame des Douleurs fait beaucoup de bien. Rappelez-vous Marie par les souffrances, vous en êtes si éloignée par les vertus ! « Mères chrétiennes, vous semblez faites pour la douleur, s'écrie un éloquent évêque, vous souffrez toujours, votre âme est toujours inquiète ; cela

vient de cette malédiction que Dieu a jetée sur Ève : « Vous enfanterez dans les larmes. » Vous avez été cause de la première chute, vous serez la première expiation. Vous êtes plus fortes que l'homme pour souffrir : remarquez comme il est faible dans la maladie ; et s'il a un chagrin cruel à supporter, il a besoin de fuir le foyer, de se distraire par les affaires extérieures. Mais vous, vous restez en face de vos souffrances ; c'est que votre mission est d'être les anges visibles de la maison, dans la joie et dans le deuil. »

La famille, comme le monde, a besoin d'un Calvaire, réclame une victime ; ne faut-il pas qu'un seul expie pour tous ? La femme est ordinairement réservée à ce douloureux et sanglant honneur ; ne le fuyez pas. Soyez fermes devant la croix ; vos larmes sont, comme le sang du Maître, fécondes pour votre époux, vos fils et vos frères. N'oubliez pas que la devise de votre vie est entière dans ces paroles : *Stabat Mater dolorosa*. Votre cœur de femme doit toujours être une image du cœur incomparable de la Vierge Marie ; une couronne d'épines l'entoure, tout est là pour vous : la souffrance dans la tendresse, le sacrifice dans l'amour.

Le cœur de Marie est percé du glaive de Jésus-Christ ! Puissent ainsi les douleurs qui déchirent le vôtre, être toujours les douleurs de Jésus ! Puissiez-vous toujours les considérer comme venant de sa main bénie, les accepter à ce titre et, les supportant avec résignation et amour, les

rendre vraiment des douleurs dignes d'être unies aux douleurs du Calvaire ! De telle sorte qu'en vous voyant blessée, meurtrie, déchirée, on dise de vous : Elle est frappée du même glaive que Jésus et Marie !

La douleur est un attribut inséparable de notre nature, et lorsqu'on nous propose d'honorer Dieu par ce côté-là, nous sentons que nous avons en nous-mêmes tout ce qu'il nous faut. Honorer Dieu par l'aumône, par la parole, par les œuvres extérieures, tout le monde ne le peut pas. Mais l'honorer par la souffrance, combien cela est facile et à la portée de tous ! Si la souffrance patiemment supportée a produit en vous quelque mérite, offrez ce mérite pour la conversion et le salut des vôtres, cela est à la portée de tous.

Faites-vous une douce obligation de méditer de temps en temps les douleurs de Marie ; récitez quelquefois le *Stabat*, cette hymne d'un cœur si profondément touché de l'agonie de Marie au pied de la croix. Il fut révélé à sainte Élisabeth, religieuse bénédictine, que le Sauveur a promis quatre grâces spéciales à ceux qui se montrent dévots aux douleurs de sa Mère : 1° celui qui l'invoquera par ces douleurs méritera de faire pénitence avant de mourir ; 2° le Seigneur le consolera dans ses tribulations, surtout dans celles de la mort ; 3° Jésus imprimera sa passion dans sa mémoire et dans son cœur ; 4° Marie elle-même lui obtiendra toutes les grâces qu'il souhaitera.

## EXEMPLE.

*L'Humilité de sainte Élisabeth de Hongrie.*

Quoique sur le trône et ornée des plus belles qualités du corps et de l'esprit, elle n'avait que de bas sentiments d'elle-même, et se regardait comme la plus indigne et la dernière des femmes. Elle avait en horreur tout ce qui sent la recherche et la vanité. Obligée par son rang de se revêtir d'habits riches et précieux, elle ne les portait qu'avec répugnance et s'en dépouillait dès qu'elle pouvait le faire sans inconvénient. Tous les jours elle visitait les hôpitaux, et, arrivée dans ces asiles de la souffrance et de la misère, elle se faisait la servante des pauvres ; elle allait de lit en lit, demandait aux malades ce qu'ils désiraient, et leur rendait les services les plus rebutants. Elle s'attachait de préférence à ceux dont les maladies étaient les plus dégoûtantes ; elle les nourrissait de ses mains royales, faisait elle-même leurs lits, les soulevait et les portait sur d'autres lits, essuyait leur visage, leur nez et leur bouche, et tout cela avec une gaieté, une aménité que rien ne pouvait altérer. Les lépreux étaient surtout l'objet de sa sollicitude et de sa prédilection.

Elle s'asseyait à leurs côtés, leur lavait les pieds et les mains, puis, se prosternant devant eux, baisait humblement leurs plaies et leurs ulcères. Un

jour qu'elle lavait les pieds et les mains à un pauvre malheureux, elle en éprouva un tel dégoût, qu'elle en frissonna; mais aussitôt, pour dompter sa répugnance, elle avala tout d'un trait l'eau dont elle venait de se servir, en disant : « O mon Jésus, quand vous étiez sur la croix, vous avez bien bu le vinaigre et le fiel; je ne suis pas digne d'une telle boisson, aidez-moi à devenir meilleure. » Elle supportait avec une humble résignation les insultes et les outrages. Après la mort du duc son époux, ayant été dépouillée de ses États, chassée de son palais, réduite à la dernière misère, au lieu de maudire ses persécuteurs, elle fit au contraire chanter un *Te Deum* en action de grâces. Un jour qu'elle traversait un ruisseau bourbeux, elle rencontra une vieille mendicante à laquelle elle avait prodigué toutes sortes de secours et de soins, et qui, loin de lui témoigner de la reconnaissance, la repoussa rudement et la fit tomber de tout son long dans cette eau infecte et fangeuse, puis, ajoutant la dérision à cette brutale ingratitude, lui cria : « Te voilà maintenant couchée dans la boue; tant mieux ! Ce n'est pas moi qui te ramasserai. » Élisabeth, toujours humble et patiente, ne fit que rire de sa propre chute, se releva comme elle put, et alla laver ses vêtements souillés dans une eau voisine. La sainte Vierge lui apparut pour l'encourager à persévérer dans cette vie mortifiée.

J. M. J.

XXVII<sup>e</sup> JOUR.**Dévotion de Marie à l'Eucharistie.**

Si nous avons le saint Sacrement, c'est à Marie, après Dieu, que nous le devons, non-seulement parce qu'elle est Mère du Dieu de l'Eucharistie, mais encore parce que l'Eucharistie a été instituée spécialement et principalement pour Marie. Le trésor eucharistique nous a été ouvert surtout à cause de Marie.

Aussi tous les auteurs mystiques s'accordent à dire que Marie est la première qui ait reçu la sainte communion, soit qu'elle ait été présente à la Cène, soit que Jésus ou un ange lui ait porté ce même soir le saint Sacrement. De telle sorte que l'Eucharistie, comme le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, aurait d'abord été pour Marie, puis pour l'Église.

En toutes choses, en effet, Dieu choisit la plus noble fin ; il va d'abord à l'objet le plus digne de son amour. Or, au-dessous de lui-même et de la sainte humanité, rien n'est plus digne, rien n'est plus aimé, rien ne peut être plus digne ni plus aimé de Dieu que Marie.

Suarez, le grand théologien de Marie, a émis et prouvé ce principe :

« Marie est plus aimée de Jésus que l'Église entière, et tout ce que Dieu a fait pour le genre humain, il l'a fait en premier lieu et principalement pour Marie : 1° parce que Marie en était la plus digne ; 2° parce que Marie était la plus capable d'en profiter et de lui rendre en retour une action de grâces qui approchât du bienfait. »

« Le Verbe, dit saint Bernardin, s'est plus incarné pour Marie que pour le genre humain tout entier, » *plus venit pro ipsa redimenda quam pro omni alia creatura*. De même, il a plus créé le monde pour Marie que pour l'ensemble des autres créatures. Et cela se comprend, puisqu'il trouvait en Marie le chef-d'œuvre de ses mains, la plus belle fleur de la terre et du ciel, la moisson la plus digne de son sang.

Ce que nous disons des œuvres de Dieu en général doit s'appliquer à l'Eucharistie surtout. L'Eucharistie n'est-elle pas l'œuvre suprême de Dieu, l'extension et le couronnement de l'Incarnation, l'abrégé des merveilles divines ?

L'Eucharistie est la source des grâces. Saint Thomas dit même que toutes les grâces ne sont données à l'homme que par rapport à l'Eucharistie. Or Marie est l'océan et la mère de la grâce.

L'Eucharistie est la continuation de la Rédemption. Or l'Immaculée Conception, la croissance en grâce, l'Assomption sont les plus merveilleuses roses que le sang du Calvaire et de l'autel fera jamais éclore.

L'Eucharistie est la communion intime avec Dieu, or Marie est la plus digne de cette intimité.

L'Eucharistie est le gage de la vie éternelle. Or la vie éternelle et la résurrection glorieuse conviennent surtout à Marie, qui nous offre dans son assomption l'idéal des effets eucharistiques.

Mais Marie n'est pas seulement la cause finale et passive du saint Sacrement, elle en est la cause méritoire. Suarez, appuyé sur saint Thomas, prouve que les saints de l'ancienne loi méritèrent par leurs prières, leurs désirs, leurs vertus, non l'Incarnation qui, étant la cause et le fondement de toute grâce, ne saurait être méritée, mais l'exécution et quelques-unes des circonstances iniséricordieuses de l'Incarnation. Or Marie les surpasse tous. L'Église proclame qu'elle avait préparé en son sein un tabernacle digne du Fils de Dieu.

Plusieurs auteurs admettent qu'elle connut dès sa jeunesse le sacrement de nos autels. La manne du tabernacle, les pains de proposition, les divers sacrifices, l'Agneau pascal, la lecture des prophètes étaient pour elle des figures dont elle pressentait la réalisation. Elle entrevoyait le saint Sacrement. Ces lumières grandirent avec sa maternité divine.

« La Mère de Jésus, dit le P. de Machault, a su que l'un des principaux moyens que le Christ emploierait pour notre salut, serait de se faire le pain de nos âmes, et c'est pour cela qu'il choisissait pour venir au monde la *maison de pain*, Bethléem. »



Elle le comprit mieux encore lorsqu'elle vit son Fils devancer l'heure des décrets éternels pour accomplir en sa faveur, à Cana, un miracle qui était la figure de l'Eucharistie, lorsqu'elle entendit cette promesse accompagnée de la merveilleuse multiplication des pains : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair. »

Dès lors, ses désirs, ses prières, son amour montèrent vers Dieu et en firent descendre la merveille des merveilles. Le ciel entier put dire à Dieu : *Parata sedes tua ex tunc*, « ô mon Dieu, votre tabernacle est prêt. L'heure est venue. La terre a produit sa fleur la plus belle. L'autel est tout orné. Si vous avez résolu de donner au monde votre grande grâce, voyez le cœur le plus capable de vous la rendre, comme le brillant diamant renvoie au soleil tous ses rayons. Oui, l'Eucharistie a besoin de Marie ; mais voici Marie, que l'Eucharistie soit donnée au monde ! »

Et Dieu la contemplant a pu répondre : « J'ai désiré ardemment manger cette Pâque avec les hommes. Sans doute, les hommes en sont indignes, mais j'ai trouvé le tabernacle de mes délices. »

Retirée dans la maison du disciple bien-aimé que le Sauveur lui avait recommandé sur la croix, Marie se dédommageait de ne pouvoir plus jouir de la présence sensible de son divin Fils en le possédant dans l'adorable sacrement de l'autel, sous les apparences eucharistiques. Quel sujet ravissant

de contemplation ! L'apôtre saint Jean avait dressé un modeste autel dans l'endroit le plus convenable de son humble demeure, afin d'y offrir tous les matins l'adorable Victime du Calvaire, en présence de sa divine Mère.

Qui pourrait dire avec quel esprit de foi Marie préparait tout ce qui était nécessaire au saint sacrifice ? Les ornements, les linges sacrés, qu'elle faisait elle-même, lui rappelaient les langes dont elle avait enveloppé, dans la crèche, l'Enfant Jésus, et de douces larmes remplissaient ses yeux.

L'Eucharistie est à la fois un sacrement et un sacrifice. Or, écoutons sur ce sujet le vénérable M. Olier : « Le Fils de Dieu, dit-il, qui voulait, après sa mort, confier à sa mère l'établissement et la conduite de l'Église, n'eut pas de moyen plus propre à l'exécution de ses desseins que de lui mettre entre les mains le sacrifice adorable. Mais comme cette divine Mère, quoique remplie de la plénitude de l'esprit du sacerdoce, n'en avait pas le caractère, et, par conséquent, ne pouvait pas en exercer les fonctions, le Sauveur lui donna saint Jean au Calvaire, non-seulement pour qu'il lui tint lieu de Fils, mais encore pour lui donner, par les saints mystères qu'il célébrait pour Elle et selon ses intentions, le moyen de satisfaire aux désirs ardents de son cœur, c'est-à-dire de rendre au Père éternel des hommages dignes de lui, et de faire passer dans le sein et dans les membres de l'Église le fruit du sacerdoce de Jésus-Christ son Fils. »

Avec quelle vive émotion Marie, s'unissant à saint Jean, retrouvait dans l'auguste sacrifice toutes les circonstances de la passion de Jésus, trahi par Judas, abandonné par Pilate, élevé sur la croix (1)!

Comme elle entrait dans les fins du saint sacrifice, heureuse de pouvoir offrir à Dieu une action de grâces digne de lui et égalant les faveurs qu'elle avait reçues de sa libéralité infinie !

Grand Dieu, vous m'avez aimée jusqu'à me donner votre Fils, et moi je vous aime jusqu'à vous donner ce même Fils ; et comme vous ne vous êtes pas contenté de créer pour moi le ciel et la terre, de même je ne me contente pas de vous présenter le ciel et la terre et le monde entier, je passe jusqu'à l'infini ; et le même amour que vous avez exercé envers moi dans le mystère de l'Incarnation, en me donnant votre Fils unique, je l'exerce envers vous en vous offrant le même Fils. Vous me l'avez donné comme le prix de la rançon du genre humain, je vous le rends environné de gloire comme un objet de vos complaisances. De mes mains il revient dans les vôtres ; et s'il est d'un mérite infini quand vous me le donnez, il n'est pas d'un moindre mérite quand je vous le rends.

(1) Nous lisons dans la Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie de la Visitation, qui a été favorisée de tant de révélations, « que Notre-Seigneur lui-même lui enseigna à entendre la sainte Messe avec les dispositions du cœur de Marie au pied de la croix, offrant au Père éternel la passion et les souffrances de son Fils pour obtenir la conversion des cœurs infidèles et endurcis. »

Marie, toujours en union avec l'Église naissante, offrait aussi cet auguste sacrifice pour la rémission des péchés, non-seulement de tout le peuple chrétien en général, mais encore de chaque chrétien en particulier qui a besoin de cette *propitiation divine*, afin de rentrer en grâce avec le Dieu dont il a violé les lois.

Quel moyen plus efficace d'apaiser Dieu et de nous le rendre propice que de lui offrir continuellement la même Victime par laquelle il a été apaisé une fois sur le Calvaire ?

Quelle offrande pouvons-nous faire à Dieu qui soit plus capable de nous le rendre propice et de nous obtenir le pardon de nos péchés, que la même offrande que le vrai Agneau immaculé, son divin Fils, lui fit de lui-même sur la croix pour les fautes de tous les hommes, et dont *le sang efface les péchés du monde* ?

La très-sainte Vierge, afin d'attirer sur les Apôtres et sur l'Église naissante des grâces plus abondantes, unissait ses prières à celles de la divine Victime.

En effet, où Jésus-Christ fait-il d'une manière plus particulière l'office de médiateur entre Dieu et nous, si ce n'est dans le saint sacrifice ? Il exerce sans interruption les fonctions de son sacerdoce ; il présente tous les jours à son Père le sang qu'il a répandu pour nous sur la croix ; placé entre Dieu et les hommes, il porte au ciel nos prières et nous rapporte les grâces et les bénédictions du ciel. Il

est sur nos autels comme le commun ambassadeur et l'Ange du grand conseil, qui présente à Dieu nos besoins, nos infirmités, nos demandes, et nous annonce l'heureuse nouvelle des miséricordes qui nous sont accordées en son nom et par ses mérites.

Le saint sacrifice de la Messe est parmi les exercices de piété, dit saint François de Sales, ce que le soleil est parmi les astres ; car il est véritablement l'âme de la piété et le centre de la religion chrétienne, auquel tous ses mystères et toutes ses lois se rapportent. C'est le mystère ineffable de la divine charité, par lequel Jésus-Christ, se donnant réellement à nous, nous comble de ses grâces d'une manière également aimable et magnifique.

La sainte Messe est l'exercice qui fait le caractère distinctif du vrai fidèle, le trésor le plus précieux de l'Église, l'acte de religion le plus recommandé pour remplir le précepte de la sanctification du jour consacré au Seigneur.

Notre Sauveur nous a promis, dans l'Évangile, que toutes les prières que nous ferons à son Père en son nom seront écoutées favorablement ; or nous ne demandons jamais plus véritablement en son nom que lorsque nous le présentons lui-même à son Père pour être notre prière, quand son corps adorable et son précieux sang sont présents sur l'autel dans une posture humiliée et suppliante, et que nous faisons parler pour nous ce sang dont la vertu est infinie, et dont la voix est toute-puissante pour obtenir tout ce qu'il demande.

Puisque la foi vous enseigne que Dieu, dans sa toute-puissance, ne saurait établir une pratique qui lui procure plus de gloire et vous obtienne plus de grâces que le saint sacrifice de l'autel, soyez fidèles à y assister tous les jours avec piété. Si le roi se donnait la peine de venir chaque jour à votre porte pour vous entretenir familièrement, pour vous prodiguer ses bienfaits et vous accorder toutes les faveurs que vous pourriez lui demander, auriez-vous le triste courage de refuser de quitter la moindre de vos occupations pour le recevoir, pour jouir de l'honneur de son entretien et pour profiter de ses grâces ? Et voilà Jésus-Christ, votre Roi et votre Dieu, qui descend tous les jours du ciel dans une église, qui est à votre porte ; il vous en fait prévenir par le son de la cloche ; il vient à vous le cœur brûlant d'amour et les mains pleines de grâces pour les répandre sur vous, et vous ne sauriez prendre quelques instants sur vos occupations, sur vos loisirs ou vos ennuis pour jouir d'un si grand bienfait ! Quelle journée peut être heureuse pour une âme chrétienne, si elle n'a pas commencé par une action si sainte ? Faites dans le reste du jour tout le bien qu'il vous sera possible, vous ne pourrez réparer cette grande perte, puisque toutes les bonnes œuvres des saints ne sont rien en comparaison de cet adorable sacrifice que vous avez omis de présenter à Dieu (1).

(1) Napoléon I<sup>er</sup>, visitant le pensionnat d'Ecouen, dirigé par M<sup>me</sup> Campan, voulut connaître tout ce qui concernait

Entendre la sainte Messe tous les jours, est une des habitudes les plus précieuses à contracter ; il ne s'agit que de l'essayer durant quelque temps. Le bien-être intérieur qu'on en ressent fait que cet acte pieux devient un besoin du cœur ; on s'en priverait avec peine, l'expérience le prouve.

Prenez donc la résolution de ne laisser jamais passer aucun jour de votre vie sans assister à la sainte Messe, et si vos devoirs d'état ne vous permettent pas de faire un autre bien dans cette journée, elle ne laissera pas de paraître pleine de mérites devant Dieu et de vous valoir la vie éternelle.

### EXEMPLE.

#### *Dévotion de sainte Monique à la Passion.*

Sainte Monique assistait chaque matin à la sainte Messe, à laquelle elle communiait avec un profond respect et une grande tendresse ; et, soit à la sainte Table, soit dans ses oraisons, Dieu la comblait des grâces les plus privilégiées. Elle avait le don des larmes. Souvent elle était ravie en extase, surtout

l'ameublement, le régime, l'ordre de la maison, l'éducation des élèves. Les règlements intérieurs lui furent soumis. Un des projets rédigés par M<sup>me</sup> Campan portait que les penssionnaires entendraient la messe les dimanches et les jeudis. Napoléon écrivit de sa main à la marge : *Tous les jours.*

aux jours où l'Église célèbre le souvenir des grands anniversaires de notre salut. Mais, entre tous les mystères, celui qui avait le pouvoir d'élever son âme le plus haut et de l'attendrir davantage, c'était le mystère de la Passion de Notre-Seigneur. Elle ne pouvait soutenir la vue d'un crucifix sans pleurer.

Un jour, en particulier, qu'elle contemplait à l'église le mystère de la Rédemption, et qu'elle essayait de comprendre l'immensité des bienfaits qui découlent de la croix, Dieu remplit son âme d'une si grande abondance de lumière et d'amour, et elle sentit monter à ses yeux de tels flots de larmes, que, près de défaillir, voulant cacher cette grâce, elle sortit à la hâte de l'église. Mais il n'était plus temps; ses larmes coulaient à flots. On s'empressa autour d'elle, cherchant à la consoler, car on croyait que c'étaient des larmes de douleur; mais que peuvent les créatures dans des moments pareils? Son cœur venait de recevoir une de ces profondes blessures que l'amour de Dieu fait quelquefois aux âmes dignes de les recevoir, et ses larmes coulaient toujours et ne tarissaient plus.

La messe est une source de grâces qui vous est ouverte chaque matin; allez puiser à cette source. Le sacrifice de l'autel est la représentation du sacrifice de la croix, et les plaies du Sauveur y sont comme autant de fontaines, où vous puiserez avec joie les eaux du salut.

J. M. J.



XXVIII<sup>e</sup> JOUR.**Les Communions de Marie.**

L'Église appelle Marie un *vase admirable*, parce qu'elle a recueilli le Verbe sortant du sein de son Père *comme un baume délicieux qui se répand*, selon l'expression de l'Écriture, et parce que le Saint-Esprit a distillé dans son sein l'humanité que Jésus-Christ a reçue d'elle dans le mystère de l'Incarnation. Mais Jésus-Christ ne se laisse point vaincre en générosité ; il rend à Marie par la communion tout ce que Marie lui avait donné. Par l'Eucharistie, il devient un *vase admirable* pour recueillir le cœur de sa Mère qui s'écoule dans le sien, en sorte que, durant les précieux moments de la communion, il se faisait un perpétuel flux et reflux de ces aimables cœurs si proches l'un de l'autre : le cœur maternel de Marie s'écoulait dans le Cœur de Jésus, son divin Fils, et le Cœur de Jésus s'écoulait dans le cœur de Marie, sa tendre Mère.

Oh ! avec quels transports d'amour Marie ne peut-elle donc pas s'écrier, alors qu'elle repose si délicieusement sur le cœur de son Fils : « Que puis-je désirer sur la terre ; que puis-je désirer dans le ciel qui puisse me donner plus de bonheur ?

Ma chair et mon sang se consomment d'amour. Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour le temps et pour l'éternité. Qu'ils sont aimables vos tabernacles, Seigneur, Dieu des vertus ! Le passereau trouve une demeure, et la tourterelle un nid pour ses petits ; vos autels, ô mon Jésus, vos autels, ô mon Roi et mon Dieu, vos autels sont le centre de mon bonheur ! »

Que j'aime à contempler Marie dans la maison du Disciple bien-aimé, se consolant de l'absence de son divin Fils en le recevant tous les jours dans l'adorable Eucharistie ! Le fils adoptif rend à sa Mère son propre Fils.

L'âme de Marie se dilatait dans ces communions quotidiennes, qui lui rappelaient le bonheur de sa maternité divine ; elle ne tenait plus à la terre que par ce lien de charité. Plongée dans la contemplation de ce prodige de la puissance et de l'amour de son Fils, elle le voyait merveilleusement présent sous la forme du pain, lui qui tant de fois, sur son sein, avait répondu à son sourire et à ses caresses maternelles ; elle croyait que les douces jouissances de ces heureuses années lui étaient rendues à d'autres conditions, mais avec un égal mérite.

Oh ! quelles communions ferventes ! « C'est lui, c'est mon Jésus ! disait-elle, je le reconnais dans la fraction du pain ; c'est lui que j'ai nourri de mon lait et couvert si souvent de mes baisers et de mes caresses. — Oui, c'est lui, répondait l'Apôtre bien-aimé, et je le reconnais moi aussi ; c'est bien lui

sur la poitrine adorable duquel j'ai tant aimé à reposer. »

Heureux disciple ! il avait choisi sa demeure entre le lis et l'arbre chargé de fruits, entre Marie et l'Eucharistie.

O lis pur, ô arbre divin, ô Jésus, ô Marie, vous ne sauriez fleurir ni porter des fruits l'un sans l'autre ; mon cœur ne vous séparera jamais. L'Eucharistie me fera toujours souvenir de Marie, et Marie, à son tour, m'apprendra à mieux aimer l'Eucharistie. Vous serez comme les deux limites qui circonscriront toute ma vie ; mon horizon s'étendra de l'une à l'autre ; et quand mon amour languira, quand mon cœur craindra de défaillir, je vous dirai avec l'Épouse des Cantiques : « Laissez-moi m'appuyer sur vos fleurs et sur vos fruits, et je vous aimerai davantage. »

L'intérieur de Marie est un sanctuaire inaccessible à toutes les pensées des hommes et même des esprits angéliques. Dieu seul peut comprendre les ineffables merveilles qu'il a opérées en elle. Le pieux Gerson écrivait à ce sujet : « O Vierge sainte, ô tendre Mère de Jésus, vous qui, après votre divin Fils, avez le mieux compris les excellences et les grandeurs de l'Eucharistie, découvrez-nous quelles étaient les pensées de votre esprit, alors que vous contempriez, ravie en extase, ce mystère inénarrable d'amour voilé à nos yeux mortels. »

Au moment de la consécration, Marie voyait les cieux s'ouvrir, et son divin Fils descendre sur l'au-

tel, accompagné d'une multitude d'esprits-angéliques qui lui faisaient cortège ; les chérubins étaient là pour le contempler et l'adorer, les séraphins pour l'aimer. Elle entendait les patriarches soupirer après ce Pain de vie ; elle écoutait les prophètes qui l'annonçaient ; elle voyait les figures qui le représentaient ; son âme tressaillait d'allégresse à la pensée que les apôtres le prêchaient par toute la terre, que les prêtres le perpétuaient par l'oblation du saint sacrifice, et que les fidèles s'empressaient à venir s'asseoir à cet auguste festin, où leur est distribué le vrai froment des élus et ce vin précieux qui fait germer les vierges.

Marie admirait comment, lorsque son Fils prenait possession de son cœur par la communion, le Père et le Saint-Esprit descendaient en elle pour y établir leur sanctuaire et y demeurer d'une manière nouvelle, renouvelant ainsi en son cœur les merveilles qu'ils avaient autrefois opérées en son sein.

Alors, le cœur de Marie surabondait de joie en voyant que ce même Jésus que ses yeux avaient contemplé comme son fils, que ses mains avaient servi, que ses bras avaient porté, que sa bouche avait embrassé, que son sein avait allaité, reposait dans son cœur comme un père qui la nourrissait de sa divine substance.

Marie était transportée d'admiration à la vue de l'incompréhensible charité de son divin Fils, dans ce sacrement qui fait le ravissement du ciel et de

la terre, et où Jésus-Christ épuise toutes les richesses de sa sagesse, de sa puissance et de son amour ; elle contemplait la patience invincible de son Fils, qui souffre avec tant de douceur, dans ce sacrement d'amour, les sacrilèges des impies, les blasphèmes des hérétiques, les mépris, les profanations de ses enfants, leurs refus de participer à sa Table sacrée.

Tels étaient les objets de la contemplation de Marie après la sainte communion, tandis que Jésus reposait dans son sein ; qui pourra jamais comprendre quels ravissements ils causaient à son esprit, quelles extases ils excitaient dans son âme, de quelles ardeurs ils embrasaient sa volonté, de quelles flammes d'amour ils consumaient son cœur ?

Mères chrétiennes, fidèles enfants de Marie, incapables de recevoir dignement dans un cœur aussi pauvre que le vôtre le corps adorable de notre Sauveur, recourez à cette Vierge sainte afin de suppléer à votre indigence par ses richesses ; unissez-vous aux ineffables dispositions de pureté parfaite, de foi vive, de désir brûlant, d'humilité profonde, d'abandon entier, mais surtout d'amour tendre, généreux, embrasé, avec lesquels Marie recevait son divin Fils dans la sainte communion, pendant les si longues années qu'il lui plut de la laisser encore sur la terre.

Votre cœur virginal, ô Marie, était pour Jésus comme un ciel terrestre, où il prenait ses plus

douces complaisances. Le regard lumineux de votre foi, perçant les ombres du sacrement, vous rendait présent à ce mystère votre Jésus glorieux et tout resplendissant de clartés comme au jour de sa résurrection, quand il vous apparut à Jérusalem. Le désir ardent qui vous faisait soupirer après ses visites eucharistiques ne se peut comparer qu'à celui que vous ressentiez d'aller vous réunir à lui dans la gloire ; et toutefois, quelque profond que fût l'ennui de votre pèlerinage ici-bas, vous vous abandonniez à ses desseins sans nulle réserve, consentant à demeurer en ce triste exil aussi longtemps qu'il lui plairait pour servir à l'édification de l'Église. Le Fils de Dieu vous respectait comme sa Mère, et vous vous anéantissiez devant lui comme sa servante. Mais quelle langue humaine pourrait dire, ou quel esprit angélique concevoir, les ardeurs brûlantes de votre cœur envers Celui que vous aimiez du double amour de la plus pure des créatures pour son Dieu, et de la plus tendre des mères pour son fils ? C'est à ces saintes dispositions et à toutes vos autres dispositions inconnues, ô Vierge incomparable, que je m'unis ; faites-moi la grâce, autant que ma pauvreté en est capable, d'y participer, ou plutôt venez, ô divine Marie, recevoir votre Fils, puisqu'il n'y a que vous seule qui soyez une demeure digne de lui.

Quand vous le pourrez, mères chrétiennes, assistez chaque semaine au saint sacrifice de la Messe. Vous le savez, la Messe est le mémorial de

la Passion, c'est le plus auguste des sacrifices, c'est la plus solennelle des prières. Vous vous seriez fait une douce obligation d'accompagner Notre-Seigneur au Calvaire; eh bien ! notre bon Maître recommence tous les jours, d'une manière mystique, cette ascension d'amour. Venez avec lui; vous recevrez quelques gouttes de ce sang divin : ce sera le meilleur baume pour les plaies de votre âme et de votre cœur, qui se renouvellent si souvent dans la vie ! Alors même que vous ne communiez pas sacramentellement, vous désirerez recevoir le divin Sauveur, son esprit, ses vertus, son amour ! vous vous incorporerez toutes les bienheureuses propriétés du sang de Jésus-Christ, et quand vous rentrerez dans votre intérieur, il se sera fait en vous une sorte de transfiguration divine ; tout le monde le remarquera ; vous serez douces, humbles, patientes, bonnes, affectueuses et dévouées ; mais vous aurez une manière de pratiquer ces vertus qui ne sera pas de la terre : ce sera quelque chose d'humainement divin, vous serez la douce image de Jésus-Christ, et c'est l'effet que devrait toujours produire en vous l'assistance au saint sacrifice.

Mères chrétiennes, allez souvent répandre votre âme devant le tabernacle où Jésus réside. « Il y a un baume pour les âmes affligées ; il essuie les larmes de ceux qui pleurent ; il apaise les inquiétudes, adoucit les peines de l'âme, réchauffe la sève de la charité. Si vous êtes tristes, allez dépo-

ser le poids qui vous accable au pied du saint autel. Êtes-vous dans la joie, rendez vos actions de grâces au Père de toute consolation. Où donc trouverez-vous plus sûrement des conseils, des forces, des lumières, si ce n'est dans le sein de votre Dieu ? Vous avez besoin de pleurer, ici on pleure ; vous avez besoin de repos, ici on se repose ; vous avez besoin d'aimer et d'être aimées, ici on aime et l'on est aimé ; ici est l'école du véritable amour, dit le P. Ratisbonne.

« L'autel sacré doit être le principal refuge de la mère chrétienne, l'asile de son cœur, le sanctuaire de son espérance. C'est là qu'elle prie pour tous les êtres qui lui sont chers ; elle demande, et elle obtient ; elle cherche, et elle trouve ; elle frappe, et l'on ouvre. Elle sait que devant l'autel, il faut donner pour recevoir ; mais on reçoit infiniment plus qu'on ne donne, pourvu que l'âme soit ouverte et disposée à correspondre à la grâce. »

Oh ! *si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quel est Celui qui vous appelle*, qui vous presse de lui demander ses bénédictions, avec quelle ardeur vous répondriez aux invitations de son amour ! Venez à Jésus, vous qui souffrez et que le monde afflige ; venez, il bénira vos larmes, il les essuiera de sa main compatissante. Son âme est toute tendresse et commisération. *Il a porté nos infirmités et connu nos langueurs.*

Ah ! ne fermez plus l'oreille de votre cœur à l'invitation si amoureuse qu'il vous adresse du fond



de son tabernacle. Venez à moi, vous qui travaillez et qui pliez sous le faix des douleurs humaines. Hélas ! qui n'a pas son fardeau, sa croix à porter, sa part au trésor commun d'infirmités et de misères qui sont le partage des enfants d'Adam ? Toute créature est en travail, la vie entière n'est qu'une longue plainte. Que d'espérances trompées ! que d'infidélités dans les amis ! Que de mécomptes sur les hommes et sur les événements ! Allez donc avec confiance à ce trône de miséricorde, et vous y trouverez, avec le pardon de vos erreurs, ce repos dont votre âme a besoin et qu'elle réclame comme son aliment : *Et invenietis requiem animabus vestris*. Dans ces moments de découragement et de dégoût où les forces semblent vous manquer, où vous êtes comme entraînées par le poids de la nature, allez à la source des grâces retremper votre âme dans cet océan d'amour. Ami compatissant, tendre consolateur, guide sûr, conseiller fidèle, Jésus dans son sacrement se dévoue et se dépense tout entier au service de nos besoins et de nos souffrances, et, quelle que soit la nature ou la diversité de nos maux, il en est le remède.

### EXEMPLE.

#### *La chapelle de M<sup>me</sup> Swetchine.*

M<sup>me</sup> Swetchine, fille et femme de grands dignitaires russes, passa à la cour sceptique et licen-

cieuse de Saint-Pétersbourg une jeunesse pure, grave, et même un peu triste. Elle fut élevée dans le culte grec et fort imbue des idées philosophiques du siècle dernier. Elle se convertit tardivement au catholicisme. A la suite de cette abjuration mal vue de la cour, elle dut, par prudence autant que par goût, quitter sa patrie pour venir habiter Paris, où elle a vécu quarante années, jouissant dans la haute société d'un ascendant qui s'étendait au lieu de s'ébranler par nos diverses révolutions.

Elle avait obtenu de M<sup>sr</sup> de Quélen l'autorisation d'élever une chapelle dans son appartement. Au retour de son dernier voyage en Russie, elle voulut donner à ce petit sanctuaire une décoration qui répondît mieux encore à son ardent sentiment d'action de grâces.

Le 20 mars 1833 est une des grandes dates de la vie de M<sup>me</sup> Swetchine. C'est le jour qu'elle commença à posséder chez elle un trésor que son humilité n'avait pas ambitionné, mais dont son cœur et sa foi sentaient le prix inestimable. Elle avait obtenu le privilège d'avoir, dans l'hôtel qu'elle occupait, un oratoire domestique.

M<sup>me</sup> Swetchine avait fait faire, entre autres, un ciboire en vermeil incrusté de cornalines, destiné à contenir les saintes Hosties pour la communion des personnes qui assisteraient à la bénédiction de la chapelle. M<sup>sr</sup> de Quélen, qui professait une haute estime pour M<sup>me</sup> Swetchine, avait voulu récompenser sa piété en faisant lui-même la cérémonie, pour laquelle il eût pu déléguer un de ses vicaires

généraux. Il y dit la première messe. Cette messe fut servie par l'abbé Lacordaire, alors au début de ses Conférences de Notre-Dame. Mais le prélat garda un profond secret sur la faveur dont il voulait gratifier le nouveau sanctuaire.

La bénédiction étant terminée, comme on préparait tout pour le saint sacrifice, il dit en particulier au prêtre qui plaçait dans le ciboire les hosties pour la communion, d'en ajouter quelques unes, et il commença la messe. M<sup>me</sup> Swetchine ne s'aperçut de rien; mais lorsque, la communion ayant été administrée, elle vit l'archevêque ouvrir le tabernacle et y renfermer le ciboire, elle comprit que sa chapelle allait être non plus seulement un oratoire où l'on célébrerait la messe de temps en temps, mais le séjour permanent du Fils de Dieu au saint Sacrement. Jamais elle ne s'était flattée d'un tel honneur, ni n'avait aspiré aux joies dont une telle possession allait être la source pour elle. Ses pleurs coulèrent abondamment; mais lorsque, au sortir de la chapelle, elle voulut témoigner au prélat sa reconnaissance pour un bienfait si inattendu, les sanglots étouffèrent sa voix. Elle ferma ensuite avec le plus grand respect la porte de la chapelle, en prit la clef et la cacha dans ses vêtements, sur sa poitrine. Durant le splendide déjeuner qui suivit, ses larmes ne cessèrent pas, pour ainsi dire, de couler, et l'archevêque, en se retirant, put se féliciter d'avoir accordé le plus grand des bienfaits à une âme qui saurait le reconnaître.

A partir de ce jour, la maison de M<sup>me</sup> Swetchine

changea d'aspect à ses yeux ; elle ne la considéra plus que comme la demeure où son Dieu était venu s'abriter près d'elle, et le sentiment de reconnaissance qu'elle en ressentit ne s'attiédit jamais par l'habitude. Elle se laissait aller au charme de cette vie dont la présence du divin mystère, placé sous sa garde, augmentait au centuple les jouissances. Son horizon en ce monde se bornait désormais à cet hôtel de la rue Saint-Dominique, où toutes les préparations providentielles de sa vie semblaient avoir trouvé leur dénouement.

M<sup>me</sup> Swetchine, malgré ce privilège et ses souffrances, demeurait une paroissienne exemplaire de Saint-Thomas d'Aquin. Il était rare qu'elle n'allât pas y entendre une messe très-matinal ; elle s'accordait par surcroît la messe dans sa chapelle, aux jours et aux heures qui convenaient à ses amis, avec lesquels elle célébrait leurs douloureux ou leurs heureux anniversaires. Assez souvent aussi elle y réunissait tout ce que l'étroite enceinte pouvait contenir, pour y entendre quelques paroles promotrices d'une œuvre ou d'une fondation nouvelle.

J. M. J.

XXIX<sup>e</sup> JOUR.**Les dernières années de Marie. Devoirs  
de la veuve chrétienne.**

Notre divin Maître, en quittant la terre, voulut y laisser sa sainte Mère après lui, afin qu'elle servît de conseil à l'Église naissante, et que les premiers chrétiens pussent recourir à elle et apprendre la pratique de toutes les vertus évangéliques. Les fidèles la consultaient comme leur Maîtresse et l'oracle vivant de l'Église, et cette divine Mère s'efforçait de dissiper leurs doutes, de les instruire et de leur communiquer les trésors de sagesse et de science, qu'elle avait puisés dans ses entretiens avec son Fils. Dans leurs difficultés et leurs perplexités, quelle ne devait pas être pour eux l'autorité de la Mère de leur divin Maître ! quelle vivante image de ses sentiments et de ses pensées ! quelles merveilles elle devait leur communiquer de la vie cachée de Jésus pendant les trente années qu'il avait passées auprès d'elle ! combien leur cœur devait être embrasé quand elle leur parlait ! — Adressons-nous à Marie avec une vive confiance, prions-la de nous éclairer, de nous diriger, de nous conduire, elle nous obtiendra les lumières et les grâces dont nous avons besoin.

La modestie, l'humilité, la charité, la dévotion, la ferveur, toutes les vertus paraissaient avec éclat dans la Mère de Dieu. Sa vie entière était un modèle parfait de sainteté, une leçon universelle pour les personnes de tout âge et de tout état. Les premiers fidèles admiraient sans cesse en elle cette réunion de vertus et de qualités aimables, et ils réglèrent en toute occasion leur conduite sur la sienne. Profitez de même des exemples de votre sainte Mère, imitez ses vertus et marchez sur ses traces. Si vous étudiez constamment sa vie et ses sentiments, vous apprendrez à être fidèles à Dieu, à être charitables envers le prochain, à aimer la pureté, à vivre dans une grande innocence ; vous apprendrez à aimer Dieu par-dessus toutes choses, à vous haïr saintement vous-mêmes, à être humbles, modestes, ferventes et fidèles à tous vos devoirs.

C'est une vérité fondée sur la sainte tradition, que les Apôtres et les Évangélistes eux-mêmes ont eu Marie pour institutrice et pour conseillère. Parmi cent autres témoignages de l'antiquité, entendez celui du grand archevêque de Tolède, saint Ildephonse : « La Vierge Mère de Dieu était la noble contubernale des Apôtres, elle vivait dans leur société habituelle ; et, parce qu'elle connaissait avec plus d'étendue et d'exactitude que personne les actes et les paroles du Verbe fait chair, elle en conférait sans cesse avec eux pour les en instruire avec plus de vérité et dans un plus grand détail. »

« En remontant vers son Père, dit à son tour saint Thomas de Villeneuve, le divin Maître a légué son école et sa chaire à Marie ; non pas afin que Marie gouvernât l'Église, ce qui appartenait à Pierre, mais afin qu'elle enseignât aux disciples la céleste sagesse qu'elle avait apprise dès le commencement. » Par suite de cela, « quoi d'étonnant, observe saint Ambroise, que saint Jean ait excellé sur tous les autres à énoncer les divins mystères, lui qui pouvait consulter à toute heure le dépôt vivant des secrets éternels ? » « C'est de la bouche de Marie, nous dit un autre saint personnage, que l'évangéliste saint Luc a recueilli tant de particularités que lui seul nous a transmises sur la naissance et sur l'enfance du Christ. » Assurément les apôtres et les écrivains sacrés étaient instruits par le Saint-Esprit. « Mais, s'écrie le docte abbé Rupert, parce que le Saint-Esprit les enseignait, n'avaient-ils donc aucun besoin de l'enseignement magistral de votre voix, ô Vierge sainte ? Ah ! bien plutôt votre voix fut pour eux la voix de l'Esprit-Saint. »

La sainte Vierge était le refuge des premiers chrétiens. Dans leurs afflictions particulières, dans les persécutions publiques, dans toutes leurs nécessités, les fidèles avaient recours à la Mère de Dieu ; ils savaient qu'elle était toute-puissante auprès de son divin Fils, et que sa bonté lui faisait employer son pouvoir pour les secourir. « Marie, dit Bossuet, voyait son Fils dans tous

ses membres ; son cœur s'insinuait dans le cœur de tous ceux qui gémissaient. Elle agissait dans tous les apôtres pour annoncer l'Évangile, dans tous les martyrs pour le sceller de leur sang. » Tandis que Pierre sera le chef, la tête de l'Église, pour la gouverner avec une entière puissance, Marie sera le cœur de cette même Église. Son apostolat est celui de la prière, du sacrifice et de l'amour. De même que le cœur est caché, et que néanmoins il est le principe de la vie qu'il conserve, qu'il alimente, de même Marie, cachée aux yeux du monde, conservera, perpétuera la vie de l'Église par la prière, le sacrifice et l'amour.

L'Église a toujours singulièrement aimé et honoré la sainte viduité, qui lui apparaît comme une sorte de retour aux gloires de la virginité dans une parfaite continence, et aux facilités qu'elle donne à la femme chrétienne d'être tout entière à Dieu et à la pratique des bonnes œuvres. S'il n'est peut-être pas un Père de l'Église qui n'ait voué sa plume à un éloge spécial de l'angélique virginité, il en est bien peu parmi eux qui ne se soient pas donné la joie d'écrire quelques pages sur la sainte viduité ! C'est par suite de cette estime pour les veuves chrétiennes, que l'Église, dans les premiers siècles, les employait comme des auxiliaires pour les prêtres ; mais elle exigeait des conditions que l'Apôtre lui-même nous a signalées, et qui deviennent une grande leçon pour les



veuves, qui ont dû se préparer, dans le mariage, les honneurs d'une réputation telle que saint Paul la leur souhaite. « Il faut, dit ce grand Apôtre, qu'elle n'ait été mariée qu'une fois, et que l'opinion publique rende témoignage de ses vertus et de sa belle conduite dans les longues années d'une existence toute chrétienne; qu'elle ait bien élevé ses enfants, exercé l'hospitalité, secouru les affligés, et qu'elle se soit appliquée à toutes sortes de bonnes œuvres. »

Voilà ce que l'Église voulait rencontrer dans ses veuves, pour leur confier les emplois honorables qui servaient alors d'exercice à leur zèle. La discipline extérieure s'est modifiée, l'esprit est resté le même; car il ne change pas plus que la foi, dont il est l'âme.

Les élus servent nuit et jour l'Éternel; la veuve chrétienne s'unit à eux dans ce doux concert. La triste indépendance que lui crée la mort d'un époux lui permet de se consacrer d'une manière plus spéciale au Seigneur. Après les soins donnés à ses enfants, à sa famille, toutes les œuvres que suscitent les convictions évangéliques, exercent un droit sacré sur son temps. Elle recherche activement dans la *Vie des Saints* les traits qui caractérisent les saintes veuves. Cette modestie, cet amour des pauvres, ce soin des disciples du Seigneur, cette préoccupation des intérêts éternels, s'offrent incessamment à elle comme le but de tous ses désirs; c'est là le rideau qu'elle tire entre elle

et le monde ; ce sont les mille liens qui assurent une mystérieuse et solide union entre l'époux au ciel et l'épouse sur la terre : l'un dans le repos, l'autre dans la lutte ; l'un dans la joie éternelle, l'autre dans une passagère douleur, mais tous deux dans l'obéissance et dans l'amour.

Que la veuve chrétienne, dit l'Apôtre, persévère jour et nuit dans la prière et l'oraison. La confiance, en effet, doit se traduire ainsi et se manifester par un recours continuel à Dieu. Partout où nous voyons de saintes veuves, dans l'Écriture et ailleurs, elles nous apparaissent cherchant leur consolation et leur force dans ce saint exercice. Voyez Judith, comme elle prie, comme elle invite les autres à prier, comme elle est pleine de confiance dans son religieux regard vers Dieu ! Voyez, dans le temple, Anne la prophétesse, continuellement appliquée à ce saint exercice. Lisez, dans saint Augustin, le tableau qu'il a fait des prières, des larmes, de la confiance héroïque de sa mère devenue veuve et demandant toujours la conversion de son fils.

Une veuve chrétienne doit édifier par le sérieux et le charme de ses conversations. Elle parlera de ce qu'elle aime, et aujourd'hui ses affections, qui ne sont plus partagées, dit saint Paul, se portent plus largement sur le Dieu de son cœur, qui deviendra l'objet le plus ordinaire de ses entretiens. Cette veuve, qui paraît au mystère de la Présentation du Sauveur au temple, « parlait de Dieu à

tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. »  
Voilà un beau modèle.

La veuve chrétienne doit être ordinairement la première à paraître sur le terrain de la charité évangélique, et se montrer partout, sans affectation, sans éclat vaniteux, mais avec un zèle ardent et soutenu, à la tête de toutes les bonnes œuvres, la liberté dont elle jouit dans sa position lui permettant de devenir un instrument aussi précieux que facile pour toute espèce de bien.

Saint François de Sales compare la veuve chrétienne à une petite violette (1).

(1) Voici ce délicieux passage de saint François de Sales :

« Les veuves sont comparées aux violettes, fleurs petites et basses, de couleur peu éclatante, d'odeur peu piquante, mais douce à merveille. Oh ! que c'est une belle fleur que la veuve chrétienne, petite et basse par l'humilité ! Elle n'est guère éclatante aux yeux du monde, car elle les fuit, et ne se pare plus pour les attirer à soi. Et pourquoi désirerait-elle les yeux de ceux de qui elle ne désire plus le cœur ? »

« L'Apôtre commande à son cher disciple (*1 Tim.*, v, 3) d'honorer les veuves qui sont vraiment veuves. Et qui sont les veuves vraiment veuves, sinon celles qui le sont de cœur et d'esprit, c'est-à-dire qui n'ont leur cœur marié avec aucune créature ? Notre-Seigneur ne dit pas : Bienheureux ceux qui sont purs de corps, mais de cœur (*Matth.*, v), et ne loue pas les pauvres, mais les pauvres d'esprit.

« Les veuves sont honorables, quand elles sont veuves de cœur et d'esprit. Qu'est-ce à dire veuve, sinon destituée et privée, c'est-à-dire misérable, pauvre et petite ? Celles donc qui sont pauvres, misérables et petites en leur esprit et en leur cœur, sont louables. Tout cela veut dire celles qui sont humbles, desquelles Notre-Seigneur est le protecteur. »

Voyez comme la couleur de cette fleur est modeste, obscure ; c'est une sorte de demi-deuil. Elle se cache sous ses propres feuilles, et sous le gazon des jardins et l'herbe des bosquets. Mais sa délicieuse odeur ne manque jamais de révéler sa présence, et elle embaume véritablement tout ce qui l'entoure. La veuve se cache ainsi sous des habits peu éclatants ; elle aime le foyer domestique et paraît rarement dans les réunions publiques et surtout dans les assemblées de plaisir. Mais sa vertu si pure, si solide, répand abondamment autour d'elle ce que saint Paul nomme, avec tant de grâce, la bonne odeur de Jésus-Christ. Son parfum la trahit, et sa seule présence est un bienfait.

Voyez Judith dans son veuvage ; elle est jeune, belle, riche, entourée d'une domesticité nombreuse, mais elle est plus célèbre encore par sa piété aussi sévère qu'aimable, et personne, dit le texte sacré, ne disait de mal d'elle : *de illa nemo male loquebatur.*

Considérez avec quelle résignation, quel saint courage, l'Église voit son divin Époux prendre son vol vers le ciel, au jour de l'Ascension. Sans doute il reste avec elle dans le tabernacle, il y reste par son assistance et sa protection ; mais sa présence sensible, l'Église ne l'a plus ; elle ne jouit plus de ses entretiens si doux, de ses exemples si puissants, et il faut, pour rentrer en rapport avec

lui, que, selon le mot de saint Paul, sa conversation désormais soit dans le ciel. N'est-ce pas là comme un veuvage ? Cherchez dans ce souvenir, veuve chrétienne, la lumière et les consolations dont vous avez besoin.

Voyez comme l'Église pense à son Époux, parle de son Époux, cherche à plaire à son Époux, suit fidèlement les ordres de son Époux, et se console dans l'espérance de le revoir un jour et de partager ses éternelles destinées. Voilà votre modèle par rapport à l'époux que vous avez perdu.

Oui, pensez à votre époux, mais d'une manière utile pour lui et pour vous : utile pour lui, en offrant à Dieu des prières et des œuvres pies, qui pourront satisfaire à la justice de Dieu pour les fautes qui lui restent peut-être encore à expier ; utile pour vous, en nourrissant votre âme du souvenir de ses qualités précieuses, de ses bonnes œuvres, de tous les souvenirs chrétiens qu'il a pu vous laisser.

Marie aimait à rappeler le souvenir de Joseph, et les services qu'elle en avait reçus ainsi que son divin Fils. A l'exemple de Marie, veuve chrétienne, aimez à parler de votre époux, et soyez heureuse chaque fois qu'on fait devant vous son éloge et qu'on bénit son souvenir. S'il a été vraiment chrétien, vous avez une riche matière à la louange, et, comme il n'a plus rien à redouter du côté de l'amour-propre, vous pouvez ne la lui point épargner.

Mais cet époux dont vous êtes séparée, il n'est pas perdu pour toujours. La mort est un départ, le ciel une patrie où l'on se retrouve. Cherchez donc souvent dans le sein de Dieu, où ses vertus ont dû le mettre, cet époux si chrétien, et voyez auprès de lui, votre place dans le séjour céleste. Espérez en effet, car la miséricorde de Dieu est infinie, et elle a des secrets qui dépassent toutes nos pensées. Les sacrements ont une si grande puissance, et la mort a des lumières si vives, que vous pouvez toujours espérer quand, par vos soins, la mort de votre époux a paru chrétienne, et même peut-être quand elle ne l'a pas assez paru, mais qu'enfin il y a eu un instant pour le repentir, instant qui peut toujours, avec la grâce, suffire au *peccavi* de David et au *memento mei* du bon larron.

A l'exemple d'Anne, fille de Phanuel, veuves chrétiennes, attendez en paix le jour du Seigneur.

« Qu'est-ce qu'attendre, dit une femme distinguée, quand c'est Dieu qu'on attend sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude ; si ce n'est apercevoir, à travers un crépuscule doré, l'éclat de la lumière incréée ; si ce n'est les délices d'apprendre et en même temps de savoir ; si ce n'est bondir de joie à chaque pas qu'on fait ; se recueillir pour jouir, se parer pour plaire, appeler en se sentant répondre ?

« *Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, je souperai avec lui et lui avec moi.* Que la vieillesse se réjouisse : c'est pour souper et non pour un repas pris au milieu du jour, dominé par le bruit et le mouvement ; c'est pour souper avec nous, que viendra le Seigneur, à la fin de notre journée lourde, fatiguée et laborieuse, à l'heure des interminables et douces causeries, où l'intimité se fait plus grande, où l'affection coule à pleins bords, à la nuit close, où les cœurs se rapprochent, se confondent et ne songent plus qu'à bénir et sanctifier le repos qui va suivre.

« Je me recueille, ô mon Dieu, à la fin de ma vie comme à la fin d'une journée, pour vous apporter les pensées de ma foi et de mon amour. Les dernières pensées d'un cœur qui vous aime ressemblent aux derniers rayons plus intenses et plus colorés avant de disparaître. Vous avez voulu, ô mon Dieu, que la vie fût belle jusqu'au bout. Faites-moi croître, reverdir, monter comme la plante qui dresse encore une fois sa tête vers vous, avant de donner sa graine et de mourir. »

### EXEMPLE.

*M<sup>me</sup> de miramion, modèle des veuves.*

« La vraie veuve, a dit saint François de Sales, est en l'Église une petite violette de mars qui répand une suavité non pareille par l'odeur de sa

dévotion, et se tient presque toujours cachée sous les larges feuilles de son abjection.

« Elle vient dans les lieux frais et non cultivés, ne voulant pas être pressée de la conversation des mondains, afin de mieux conserver la fraîcheur de son cœur contre toutes les chaleurs que lui pourrait apporter le désir des biens, des honneurs ou même des amours. »

Telle était madame de Miramion dans son veuvage, ainsi s'écoulait désormais toute sa vie ; toujours solitaire, toujours cachée aux yeux du monde, et ne lui révélant sa présence que par le parfum de ses vertus ; de son rang, de ses richesses, ne conservant pour toute parure que la simplicité, et pour tout ornement que la modestie, renonçant à tous les divertissements et à tous les jeux, même les plus innocents, pour ne suivre que les lois austères de la pénitence chrétienne.

Que le monde voit peu de ces veuves qui, selon les préceptes de saint Paul, « vraiment veuves et désolées, mettent leur espérance en Dieu et passent les nuits et les jours dans la prière ! » Combien cet état est oublié parmi nous ! Madame de Miramion, cependant, devait le pratiquer dans toute sa sévérité, se détachant chaque jour davantage du monde tout en continuant d'en faire partie, et consacrant toute l'activité de sa vie à la charité et tout l'élan de son âme à la prière, afin de ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu.



On comprend tout ce que madame de Miramion, au milieu d'une société si éprise de pompes et d'éclat, dut avoir à supporter de blâmes et de railleries au sujet de la simplicité de son costume et de la sévérité de sa conduite.

Ses parents, qui avaient longtemps craint de la voir se faire religieuse, et qui n'avaient qu'un désir, celui de la conserver au milieu d'eux, lui laissèrent une entière liberté. Le premier usage qu'elle en fit fut d'exercer continuellement la charité.

Elle passait les matins chez les pauvres honteux de sa paroisse, pensait les blessés et les teigneux. Souvent, les après-dînées, elle allait à l'Hôtel-Dieu visiter les malades et les assister.

Ses soirées étaient consacrées à son grand-père, M. de Choisy, qui était devenu veuf pendant le séjour qu'elle avait fait chez M<sup>lle</sup> Legras, et dont l'âge avancé demandait beaucoup de soins. En ajoutant à ces charitables occupations les heures qu'elle donnait à sa fille et celles qu'elle consacrait à la prière, on aura l'emploi régulier de chacune des journées de cette laborieuse existence.

J. M. J.

XXX<sup>e</sup> JOUR.**Sainte mort de Marie.**

Jésus, en montant au ciel, avait emporté l'âme tout entière de sa sainte Mère, et, depuis le jour de la glorieuse Ascension, Marie souhaitait ardemment de le rejoindre. La pensée de son Fils triomphant exaltait son cœur, la plongeait dans le ravissement et souvent dans la douleur de la séparation. Qui saurait comprendre les mérites et les saintes extases de Marie pendant son pèlerinage prolongé, dans le lieu de son exil ? Quel séraphin embrasé d'amour pourrait dignement expliquer avec quelle rapidité Marie était attirée vers son Bien-Aimé, et quelle violence éprouvait son cœur dans cet éloignement ? Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les divines bénédictions sur les âmes, quel océan de grâces n'avait point, pour ainsi dire, inondé celle de Marie ? Comment décrire l'impétuosité de cet amour mutuel, auquel concourait tout ce que la nature a de tendre et tout ce que la grâce a d'efficace ? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa Mère ; cette sainte Mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique Bien-Aimé. Elle ne demandait d'autre faveur à son Fils, sinon de l'aimer

toujours davantage, et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces.

Il ne nous est pas donné de concevoir quelle était l'ardeur, quelle était la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus allaient déborder sur Marie, et de Marie retournaient continuellement à Jésus. Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Si le grand apôtre saint Paul veut rompre incontinent les liens du corps pour aller chercher son Maître à la droite de son Père, quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! et quels regrets Marie ne ressentait-elle pas de se voir si longtemps séparée d'un Fils qu'elle aimait uniquement ! Hélas ! disait-elle quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde, par exemple saint Etienne, et ainsi des autres, mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais ? et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? J'ai vu dans le temple le saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter bientôt cette vie, tant il est doux de jouir, même un moment, de votre présence ; et moi, je ne souhaiterais point de mourir pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ! Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel pour me

transporter à vous, en qui seule je vis..... Ah ! si jamais il y eut une âme pénétrée du désir de la croix et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son Bien-Aimé avec une angoisse mortelle. C'est en vain que son Fils lui dit : *Encore un peu, et vous me verrez*. Car que dites-vous, ô Jésus ? Songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si pénible ? Lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités ; car vous êtes l'éternité même, et l'on ne compte plus les moments quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité.

Le divin amour, qui régnait dans le cœur de Marie sans aucun obstacle et occupait toutes ses pensées, s'augmentait de jour en jour par son action, se perfectionnait par ses désirs, se multipliait par soi-même ; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Cet amour était si ardent, si fort et si enflammé ! il ne poussait pas un soupir qui ne pût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Aussi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour. Alors la divine Vierge rendit, sans peine

et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette âme bénie pour être tout d'un coup transportée au ciel. Ainsi mourut la divine Marie ; par un élan de l'amour divin, son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. C'est ce qui fait dire aux saints anges : *Qui est Celle-ci qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ?* Belle et admirable comparaison, qui nous explique parfaitement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfum, n'est pas arrachée par force ni poussée dehors avec violence ; une chaleur douce et tempérée la détache délicatement et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été doucement détachée du corps par une divine chaleur, qui l'a élevée à son Bien-Aimé sur une nuée des saints désirs.

La grâce d'une sainte mort est certainement, de tous les avantages de la vie intérieure, le plus précieux et le plus désirable. Quelle douce consolation pour une âme fidèle de voir le temps des épreuves fini ! Quel bonheur de sortir enfin d'une terre où

elle avait été si longtemps retenue étrangère et captive, pour s'envoler dans un séjour de joie, de paix et de sérénité, où l'on n'a d'autre occupation que de jouir de Dieu, sans craindre de le perdre jamais ! Elle ferme les yeux avec joie à toutes les créatures, et s'en retourne paisiblement dans le sein de son Créateur d'où elle était sortie. C'est le vol de la colombe qui, délivrée des liens de sa captivité, s'envole et se repose dans la solitude ; c'est le bruit défaillant d'un ruisseau qui se perd dans un lac paisible. « Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir », répétait à son lit de mort le pieux Suarez, si dévot à Marie qu'il aurait donné toute sa vaste science pour le mérite d'un simple *Ave Maria*.

La pensée de la mort est douce à ceux qui vous aiment, Seigneur, et l'horreur qu'elle inspire est moins forte dans leur esprit que l'espérance qu'elle leur donne de s'unir à vous.

Qu'est-ce que mourir pour ceux qui savent ce que c'est que la vie ici-bas, et qui n'ont jamais passé un jour sans mourir à quelque chose ?

Quand le fruit est mûr, il se détache sans effort de la branche qui le supporte ; ainsi l'âme, quand la chaleur bienfaisante de votre grâce lui a donné la maturité, se détache sans regret du corps qui l'enveloppe.

Pourquoi, Seigneur, regretterais-je cette vie si pleine d'écueils, et ce corps, réceptacle de tant de misères ?

Soyez béni, mon Dieu, de nous avoir préparé dans la mort un remède à tous nos maux, et un moyen de sortir de nous-mêmes pour aller à vous, ô souverain bien de nos âmes !

Et puisque vous avez établi un ange pour détacher les âmes des corps qui les renferment, et pour les porter dans votre sein, je veux aimer d'un amour particulier ce bienheureux esprit, qui nous délivre de la prison où nous gémissons pendant les jours de notre vie mortelle, et de cette corruption que le péché a introduite dans le monde.

Qu'elle est profonde et vraie cette parole de votre apôtre : *Qui me délivrera du corps de cette mort ?* Qui n'en a savouré souvent dans sa vie le sens et la vérité ? Comment se fait-il que l'homme oublie si facilement et si vite les choses qui l'ont le plus frappé, dans ces moments heureux où aucun nuage ne vient se placer entre Dieu et son cœur ? Pourquoi tant d'hommes dans un seul homme ? Pourquoi tant de vies dans une seule vie ? Pourquoi tant de diversités et d'oppositions dans une seule nature ?

Bien des fois, Seigneur, touchée par votre grâce, et effrayée de toutes les misères que recèle ma chair, je suis entrée dans une sainte horreur contre elle. La mort alors me paraissait douce, parce qu'elle détruit cet édifice de boue et de corruption. J'abandonnais volontiers alors cette enveloppe, je la livrais moi-même à ces vers dont elle doit être un jour la pâture...

Demandez à Marie, tous les jours de votre vie, de vous assister à l'heure dernière afin que, fortifiée par les Sacrements, vous ayez le bonheur de mourir comme elle dans le baiser du Seigneur.

La grâce du Christ est dans l'onction dont on oint les malades ; il est lui-même, vous le savez, substantiellement dans la divine Eucharistie. Vous ne devez pas « voir la mort » sans que vos yeux contemplent là votre Sauveur. Vous ne le contemplez pas seulement alors, vous le recevrez. Siméon l'a reçu et tenu dans ses bras ; vous, vous le recevrez et le garderez dans votre cœur. Mais ne mourez pas sans cela ; de grâce, au nom du ciel et de votre propre salut, ne mourez pas, ne laissez mourir personne autour de vous sans cette onction sacrée, sans ce divin viatique, dit le pieux auteur des *Conférences aux mères*.

Regardez Jésus médecin avant d'avoir à le regarder comme juge ; contemplez-le dérobé sous ses ombres avant de soutenir le redoutable éclat de sa face. Laissez-le venir vous préparer lui-même à cette rencontre inévitable, émouvante, décisive, qui se fait de l'âme avec lui de l'autre côté du temps. Lui, l'ami tout-puissant, le Sauveur et le Dieu, n'est pas de trop pour une telle œuvre. Siméon prit Jésus dans ses bras ; vous aurez, vous, à passer par ses mains, ces mains dont saint Paul a écrit : « C'est une chose à faire frissonner que de tomber dans les mains du Dieu vivant. » Il ne dit pas de s'y jeter, de s'y abandonner comme font



les fidèles ; il dit d'y « tomber », ce qui est le sort des révoltés. Pour une phase si divine munissez-vous divinement. Qui méprisera, qui négligera, et dans un tel moment, des moyens que Dieu même fournit, déclarant qu'ils sont nécessaires, et les ayant payés et formés de son sang ? Est-ce pour nous faire peur ? Et peur de quoi, grand Dieu ? Peur de la force, quand toute vigueur nous abandonne, et qu'on est de tout point défaillant ! Peur de la paix, quand l'ennemi nous assiège et fait tout pour nous perdre ou du moins nous troubler ! Peur de la lumière qui ne s'éteint jamais, quand nos yeux vont se fermer aux clartés passagères ! Peur de la vie quand on va mourir ! Peur de Celui qui est tout, quand tout ce qui n'est pas lui nous délaisse et nous quitte ! Peur de Dieu, quand on va à Dieu ! Oh ! non, n'ayez pas peur. Jésus disait aux siens : « Ne craignez pas, c'est moi. » Méditez ces deux mots : *c'est moi*. Le ciel y est en substance ; et aucun cœur, s'il les a compris, n'y saurait résister. Ils sont, non pour bannir toute crainte seulement, mais pour enflammer tous les désirs et faire qu'on se précipite dans le sein de celui qui les dit.

N'éloignez donc pas de vous ces grâces inestimables et de l'extrême-onction et du divin viatique, que, s'il les fallait acheter, tout l'or du monde ne les payerait point. Ne les retardez pas : l'extrême-onction n'est pas le sacrement des moribonds, mais des malades ; n'attendez pas, pour la demander,

que vous sachiez à peine ce que vous faites en la recevant. Défendez-vous de toutes ces absurdes illusions et de ces odieuses timidités du monde qui, sous le voile de la compassion, cachent de vraies barbaries, et où la malice et la ruse de l'enfer ont beaucoup plus de place que la faiblesse de la chair et du sang. Défiez-vous en ceci des médecins, des parents, des amis, des serviteurs, de vous-même. N'écoutez que l'Église et votre foi, et l'Esprit qui, j'espère, est en vous, et s'y trouvera encore à ces heures suprêmes. La prudence suffirait ici à défaut de l'amour. Mais vous aimez votre Sauveur ; vous l'aimerez de plus en plus ; et votre premier besoin, votre plus ardent désir, dès que le Saint-Esprit vous dira qu'il approche, ce sera de vous « rencontrer » avec lui, et de « ne pas mourir « sans le voir. » Tant de fois, durant votre vie, l'Église, votre Mère, a demandé pour vous cette grâce, et vous l'avez sans nul doute demandée avec l'Église ! Vous vous en souvenez : quand Jésus sort de son tabernacle pour bénir les foules assemblées, on lui chante cette douce prière : « Quand viendra le passage, le combat, la crise de « la mort, pieux Jésus, doux Jésus, Jésus fils de « Marie, soyez mon festin, ma force et mes délices ! » Vous l'appellerez donc, et il viendra. Comme les vierges sages de l'Évangile, « vous irez au-devant « de lui ; » vous le rencontrerez ; et alors, l'heure venue, l'heure du soir, l'heure des complies de votre journée terrestre, ayant Jésus en vous,

nourries de lui, remplies de lui, vous sourirez à votre Père céleste et le bénirez en disant : « Main-  
« tenant, ô mon Seigneur, laissez aller en paix  
« votre servante, car ses yeux ont vu votre salut. »

### EXEMPLE.

#### *La Médaille de l'Archiconfrérie et le pieux valet de chambre.*

Au mois de mai 1864, dans un des quartiers les plus opulents de Paris, une jeune dame se mourait : elle était atteinte d'une de ces maladies devant lesquelles la science médicale, après avoir épuisé en vain toutes ses ressources, est obligée de confesser son impuissance. Depuis douze ou treize ans, la pauvre dame ne s'était pas approchée des sacrements. L'indifférence religieuse de ceux au milieu desquels elle se trouvait, et l'entraînement d'une vie toute mondaine, bien plus que la méchanceté de son cœur, l'avaient éloignée de Dieu. Des ordres sévères étaient donnés à tous les domestiques de ne laisser pénétrer aucun prêtre auprès de la malade : il fallait, avait-on dit, lui éviter toute émotion. Cependant on priait à Notre-Dame des Victoires pour le retour à Dieu de cette pauvre âme. Plusieurs fois son valet de chambre, vieux domestique de la maison, qui l'avait vue naître et qui lui portait un respectueux et presque

paternel intérêt, l'avait recommandée aux prières de l'archiconfrérie. « Elle ne saurait périr pour l'éternité, se disait-il, si Notre-Dame des Victoires la prend sous sa protection. »

Quelques jours avant la Pentecôte, un mardi, je crois, une nouvelle garde-malade fut appelée auprès de la jeune dame. Bien entendu, les ordres précédemment donnés aux domestiques furent intimes à la garde-malade. La pauvre femme baissa la tête en recevant ces ordres ; elle, chrétienne, comprit qu'elle se trouvait dans une de ces maisons d'où la religion est bannie jusqu'au milieu des douleurs, et déjà elle appréhendait d'avoir à assister à une de ces morts, hélas ! trop fréquentes dans nos grandes villes, qui glacent d'effroi une âme pieuse et semblent révéler d'avance les vengeances de Dieu.

Sur le soir, l'excellent valet de chambre vint trouver la garde-malade. « Notre jeune maîtresse est condamnée, lui dit-il ; demain, dans la journée, une opération bien douloureuse doit avoir lieu : elle ne pourra la supporter. Il faudrait bien l'inviter à se confesser. Je ne puis me permettre de lui en parler ; ne le pourriez-vous pas ? »

La garde-malade répondit que, malgré son désir, plus que tout autre elle devait s'imposer une juste réserve ; qu'elle était depuis quelques heures seulement dans la maison, sans autorité par conséquent auprès de la malade ; que, d'ailleurs, on lui avait recommandé de ne pas lui parler de religion.

« Mais au moins, ajouta le pieux domestique, ne pourriez-vous pas lui mettre au cou ou placer près d'elle cette médaille de Notre-Dame des Victoires que je viens de me procurer ? — Pour cela, oui, » répondit la garde-malade. Quelques instants après elle déposait sous l'oreiller de la jeune dame la précieuse médaille, portant d'un côté l'image miraculeuse de l'Immaculée Conception, et de l'autre Notre-Dame des Victoires.

La nuit se passa pour la malade dans une grande agitation et une insomnie presque constante. Vers trois heures du matin, elle appela la garde-malade, et d'une voix tout affaiblie : « Je voudrais bien me confesser, » lui dit-elle.

La garde-malade n'osait croire qu'elle avait bien entendu, tant la demande l'étonnait. Elle hasarda de répondre : « Ce serait une bien bonne chose que madame ferait ; elle y trouverait une grande consolation. — Mais, reprit tout aussitôt la malade avec un accent de mélancolique désespoir, c'est impossible ; on ne laissera pas arriver le prêtre jusqu'à moi. — Peut-être, madame, dit avec une sainte hardiesse la garde-malade. Si vous m'en croyez, j'arrangerai tout. Vous savez qu'on a dit, hier soir, qu'on vous laisserait seule jusqu'à neuf ou dix heures ; on n'entrera pas auparavant dans votre chambre. Dès six heures, j'irai à l'église voisine, je vous amènerai un prêtre ; vous vous confesserez et pourrez recevoir les sacrements. »

La jeune dame fit un signe de tête pour indi-

quer qu'elle consentait à tout et se recueillit profondément. Vers six heures et demie, un des vicaires de la paroisse de Saint-\*\*\* entra dans l'appartement de la malade. Après l'avoir confessée, il allait à l'église et rapportait avec lui le saint Viatique. Avant huit heures, la pieuse cérémonie était terminée. Une douce joie brillait sur le visage de la jeune dame ; jusqu'à onze heures, on la vit occupée à prier Dieu. A onze heures, elle fut prise d'un évanouissement ; quelques instants après elle expirait en élevant ses regards vers le ciel.

Cette touchante histoire, avec tous les détails qu'on vient de lire, a été racontée par la garde-malade elle-même, qui l'a vue s'accomplir sous ses yeux. Ajoutons que le prêtre qui a été l'instrument de la miséricorde de Dieu pour cette âme prédestinée nous est bien connu. (*L'Echo de Notre-Dame des Victoires.*)

J. M. J.

XXXI<sup>e</sup> JOUR.**Assomption de Marie. — Confiance des mères chrétiennes en son intercession (1).**

(MÉDITATION DU MATIN.)

L'âme sainte de Marie attire après elle son corps par une résurrection anticipée; car, encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la très-sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison, mais nous voyons des terres si bien préparées, qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux, et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Par votre puissance, ô mon Dieu, vous avez ressuscité tant de morts, et vous n'auriez pas

(1) Les exercices de ce dernier jour du Mois de Marie seront divisés en deux parties. Cette première méditation aura lieu avant la sainte Messe, et la seconde le soir avant la consécration à son Cœur immaculé.

ressuscité votre Mère ! Pouviez-vous attendre la fin des siècles pour lui témoigner votre reconnaissance de la vie mortelle qu'elle vous avait donnée ? Pouviez-vous laisser plus longtemps sur la terre l'arche de sanctification ? Marie ne passera que peu de jours dans le tombeau, comme le tabernacle d'Israël dans le désert ; car le véritable David se hâtera de l'introduire avec pompe dans la Jérusalem céleste. Mais si, d'après le témoignage du grand Apôtre ravi au troisième ciel, l'œil de l'homme n'a jamais vu, son oreille n'a jamais entendu et son intelligence ne peut comprendre le bonheur réservé au dernier des prédestinés, comment se faire une juste idée de la récompense préparée à Marie qui, selon la pensée de saint Denis, forme une hiérarchie à part, la plus sublime de toutes et la première après Dieu ? Jésus vint au-devant de sa Mère, accompagné de tous les bienheureux, des anges, des patriarches et des prophètes, des apôtres et des martyrs, des confesseurs et des vierges qui l'approchent de plus près. C'est au milieu de ce magnifique cortège que Marie entra dans la Jérusalem céleste ; les chérubins la portaient sur leurs ailes, son Fils glorieux la soutenait avec amour, et les chœurs des anges disaient, ravis d'admiration : *Quelle est Celle qui monte du désert, inondée de délices et appuyée sur son Bien-Aimé ?* Quelle est cette femme qui, de la basse région des humains, vient faire la joie de la cité permanente ? Quelle est cette Mère pri-



vilégiée qui, du plus haut degré de la grâce, s'élève tout à coup au plus haut degré de la gloire ? Du fond de ces contrées arides qu'éclaire le soleil, peut-il s'élever une créature si pleine de grâce, de puissance et de vertu ?

Pour vous faire une plus juste idée de la gloire de la Mère de Dieu dans la splendeur des saints, rappelez-vous que Marie est la première dans l'ordre des prédestinations, la première dans l'ordre de la grâce, la première dans l'ordre des vertus, dans l'ordre des fonctions, dans l'ordre des mérites.

Voici à ce sujet de sublimes considérations de l'éminent auteur des *Conférences aux Mères chrétiennes* :

Au temps divinement marqué, cette « unique » de Dieu vient au monde ; et à l'instant même où elle y entre, elle s'y trouve d'emblée la première dans l'ordre de la grâce. Être tirée du néant et posséder cette primauté, pour Marie c'est tout un. Tous les dons naturels répandus avec profusion dans le reste des créatures, Dieu les a d'abord amassés en elle selon qu'ils lui conviennent : de sorte qu'elle est pour lui comme la fleur, la couronne, la somme de sa création et le chef de tous ses ouvrages. Mais, de plus et incontinent, il verse en cette nature déjà parfaite l'océan tout entier de ses dons surnaturels. Hormis la grâce de l'union hypostatique réservée à l'humanité sainte, et dont

Marie ne reçoit que des rejaillissements, elle a tout, Dieu lui livre tout. C'est ce que l'Archange veut dire quand, la saluant plus tard, il l'appelle « pleine de grâce (1) », et ce que nous devons vouloir dire lorsque nous la saluons après lui. Jamais le moindre souffle impur n'effleurera son être; jamais l'ombre d'une ombre n'en ternira l'éclat. Elle est intègre, intacte, immaculée; et non-seulement dans sa conception, mais dans sa vie entière. Selon toute l'étendue et selon tous les sens de ce mot elle est vierge : vierge est son corps; vierge est son âme; vierges sont ses puissances; vierges sont ses pensées, ses amours et ses actes. Mais cette grâce, dont elle est remplie, ne la tient pas seulement éloignée du mal et comme inaccessible à la moindre souillure; elle la fait participer positivement, et dans un degré de perfection inouï, à la candeur, à la simplicité, à l'inviolabilité, à la pureté ineffable, à la sainteté naturelle de cette Trinité adorable qui est notre vrai et unique Dieu. Telle est d'ailleurs, même en son début, cette grâce qui la sanctifie, qu'elle dépasse en excellence la grâce consommée des plus grands saints. C'est l'enseignement certain de la théologie catholique. Oui, « la cité de Dieu », dit David, cette ville vivante, forte, sacrée, où Dieu fixera son séjour, « elle a ses fondements sur le sommet des montagnes saintes. Où elles ont leur tête, elle a ses

(1) Luc, 1, 28.

« pieds. Oui, dans les derniers jours », continue Isaïe, en ces temps mille fois bénis de la suprême alliance, « la montagne préparée pour l'habitation  
« du Seigneur sera assise sur la cime des monts  
« les plus élevés. » Vous entendez aussi que la grâce de Marie dominant celle des autres, elle les suppose et les contient. Cette Vierge les a donc toutes. Vertus théologiques, morales, intellectuelles; dons de l'Esprit-Saint, fruits qu'il produit dans l'âme des justes, béatitudes qu'il crée déjà en eux; formes multiples, nuances variées, énergies diverses de l'union avec Jésus, puissances et opérations différentes qui en résultent, grâces fondant les états, grâces fondant ou accompagnant les missions, rien ne lui manque, ou plutôt tout abonde en elle. En principe, en droit, et déjà en toute vérité, sa grâce première est une grâce *capitale*, une grâce de souveraine, une grâce universelle, et, pour tout dire d'un mot, une grâce de mère de Dieu. C'est ce qui fait qu'elle dit sous la figure de la Sagesse : « En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité », des voyageurs et des parvenus, des saints de la terre et des saints du ciel; « en moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu. » Croyez donc que dès que cette enfant fut conçue dans le sein de la bienheureuse Anne, les anges se levèrent devant elle, et lui dirent, ou plutôt lui chantèrent : « La multitude des créatures possède  
« des amas de richesses; mais vous, vous les avez  
« toutes et d'emblée surpassées. » Et qu'est notre

fête de l'Immaculée-Conception, sinon l'écho de cette première acclamation céleste?

Mais cette primauté de grâce était pour fonder en Marie une vraie primauté de vertu. Vous l'avez remarqué : il n'est pas dit seulement de la femme forte qu'elle a possédé de grands biens ; il est dit qu'elle les « a amassés » : car c'est aussi dans ce savoir, dans cette activité, dans ces vertus, d'où naît l'accroissement des fortunes, qu'elle a dépassé toutes ces femmes auxquelles on la compare. Ainsi, dans l'ordre spirituel, en va-t-il de la Très-Sainte Vierge. Sa richesse, qui est le don de Dieu, est donc aussi son œuvre à elle. Maîtresse d'elle-même et assistée d'en haut, Marie n'a pas cessé un seul instant de correspondre totalement à la totalité de sa grâce, et d'acquérir par là des mérites sans nombre et sans prix. Dieu n'a pas déposé en elle un seul germe qui n'ait produit toute la moisson qu'il en attendait. Il ne lui a rien demandé qu'elle ne lui ait immédiatement et complètement donné ; rien conseillé qu'elle ne se soit hâtée de choisir et de faire ; rien inspiré, qu'elle n'ait cru et accompli. Elle n'est pas sortie une seconde de sa pensée, de sa volonté, de son désir, de son regard. Elle ne lui a pas soustrait une seule joie qu'elle lui pût causer ; elle ne l'a pas frustré d'une seule gloire qui lui pût venir d'elle. Elle ne lui a été qu'un miroir reflétant ses desseins ; un sourire accueillant ses moindres bons plaisirs ; un parfum s'exhalant à mesure qu'il le respirait ; un firmament sans nuage dont les

innombrables étoiles, donnant toute leurs splendeur et gravitant invariablement dans leur ordre, lui formaient un concert tranquille, ininterrompu, délicieux. Elle a été un être à ses usages, un être à sa merci. Elle a suivi en tout son mouvement, et tout entière, et jusqu'au bout. En toutes choses et toujours elle lui a été absolument docile, absolument livrée, et avec l'amour le plus parfait dont elle fût actuellement capable. En toute rencontre elle a pratiqué simultanément, et dans leur plus haut degré, toutes les vertus dont le courant de sa vie lui apportait l'occasion : je dis le courant de sa vie extérieure que nous connaissons en partie, et qui donne déjà lieu à un héroïsme de sainteté continuel ; mais surtout le courant de sa vie intérieure dont l'incompréhensible sublimité fait le secret presque exclusif de Dieu et de Jésus.

Puis, la grâce augmentant sans cesse en proportion des fruits que, sans cesse aussi, elle produisait, rendait cette Vierge elle-même incessamment capable d'œuvres plus merveilleuses encore ; ces œuvres donnaient ouverture à des surcroîts nouveaux de grâce sanctifiante et actuelle, principes à leur tour d'états plus éminents et de nouvelles opérations dépassant toutes les précédentes : de sorte que Marie ressemblait à une atmosphère immense qui se dilaterait de moment en moment sous l'action d'un soleil infini, lequel, la trouvant toujours et plus vaste et plus pure, verserait perpétuellement en elle des torrents de clartés plus

impétueux et plus brillants. Cette progression de grâces et de vertus s'enchaînant l'une l'autre ; ce développement continu, harmonique, plénier, et de cette créature en Dieu, et de l'opération sanctifiante de Dieu dans cette créature, échappent à toute estimation humaine ; et nous ne les pouvons honorer que comme nous honorons les perfections divines, par l'éblouissement et le silence. C'est pourtant en contemplant cette ascension ineffable, que les voyants du Cantique s'écriaient : « Qui est « celle-ci qui monte du désert, inondée de délices, « et appuyée sur son Bien-Aimé (1) ? »

Et que dire, après cela, de la primauté de Marie dans l'ordre des fonctions, des mandats, des ministères ? Ne suffit-il pas de rappeler qu'elle est la Mère du Christ ? « Marie de qui est né Jésus, qui est appelé le Christ, » dit l'Évangile. On peut lui décerner mille titres, découvrir en elle mille emplois, lui attribuer très-justement mille œuvres, mille dons, mille influences : tout se résume en ceci qu'étant la mère du Christ, une mère qui librement a consenti à l'être, sachant ce qu'elle faisait et pourquoi elle le faisait, elle a d'office et par état, comme aussi avec une foi, une religion, une piété, une charité sans bornes, donné le Christ à Dieu d'abord et puis au monde.

Elle a donné, elle donne le Christ à Dieu, c'est-à-dire qu'elle lui donne cet adorateur parfait « en

(1) *Cant.* VIII, 5.

« esprit et en vérité » qu'il cherchait, sans le trouver, depuis l'origine des choses. Elle lui donne ce vrai serviteur qui étant seul à savoir l'étendue, la sainteté, l'amabilité infinie de ses droits, avait seul la puissance de les confesser et de les honorer par une obéissance équivalente. Elle donne le Christ à Dieu, c'est-à-dire qu'elle lui donne ici-bas le seul fils tout à fait digne de sa majestueuse et toute aimante paternité, le seul être en qui il se puisse pleinement satisfaire, parce que, s'unissant à lui en personne et substantiellement, il se donne à lui autant qu'il se puisse donner au dehors ; le seul être, par là même, qui, ayant la connaissance complète des dons divins, soit capable d'y répondre par une suffisante action de grâces. Elle donne à Dieu son Christ, c'est-à-dire qu'elle lui donne son témoin infailible, son organe assorti, son signe auguste pour être reconnu par les hommes, sa forme extérieure pleine d'attraits, sa voix sensible pleine de charmes. Elle lui donne sa victime que sa justice réclame...

O Marie ! très-sainte Mère de Dieu, qui osera-t-on jamais vous comparer ?

Centre de toute joie et source de toute consolation, Marie est plongée dans les douceurs et les transports d'un continuel ravissement, savourant cette aimable parole : *C'est ici le lieu de mon repos pour tous les siècles, et où j'habiterai éternellement, parce que c'est la demeure que j'ai choisie. O Dieu,*

*qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que puis-je encore désirer de vous sur la terre ? Ah ! vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.* Marie est, après l'adorable Trinité, la clarté la plus ravissante de la céleste cour ; elle en est l'allégresse et la joie. Aucun saint n'approche aussi près de la Divinité et ne pénètre plus avant dans les profondeurs de sa gloire. Elle est cette femme forte revêtue du soleil et couronnée des plus belles étoiles du ciel. Reine des saints, Marie est assise à la droite du Verbe comme le Verbe réside à la droite du Père éternel ; Jésus-Christ est la splendeur du Très-Haut, Marie est la splendeur de son Fils. Elle participe à la puissance, à la sagesse et à l'amour des trois Personnes ; elle est comblée d'honneur et de gloire par la très-auguste Trinité. Le Père la reconnaît pour sa Fille bien-aimée, le Verbe pour sa divine Mère, le Saint-Esprit pour sa chaste Épouse, et son immortel diadème rayonne de tous les dons de Dieu.

Après les tristesses et les épreuves de l'exil, les douleurs de l'âme pieuse, comme celle de Marie, sont changées en joies, ses humiliations en glorieux triomphes. Représentez-vous un état de pureté que ne pourra plus altérer aucun spectacle ni aucun souvenir, un repos mis à l'abri de toutes les atteintes, une lumière et une sagesse qui pénétreront toutes les merveilles de Dieu, une ferveur sans relâche et qui s'alimentera de Dieu lui-même, un amour complet, sans réserve, sans



bornes, le ciel pour séjour, les saints et les anges pour frères, la sainte Vierge pour reine, Dieu seul pour amour.

Goûtez cette espérance, plongez-y votre cœur, revenez-y dans les tristesses, dans les chutes, dans les peines, dans le paisible contentement des bonnes œuvres, dans les ravissements de la sainte communion ; qu'elle s'augmente de toutes vos joies, de toutes vos douleurs. Sachez ce qu'en ont dit tous les saints, imaginez, s'il se peut, quelque chose au delà, et vous ne saurez pas encore ce que c'est que la gloire éternelle et le bonheur des cieux : Dieu seul pouvait le créer, Dieu seul nous le fera connaître quand le jour en sera venu.

A la vue des souffrances que Dieu réserve à ceux qu'il aime le plus, gardez-vous de perdre courage ; car il est écrit : *Dieu essuiera toute larme*. Que ces mots disent de choses, et qu'ils expliquent bien ceux-ci : *Bienheureux ceux qui pleurent !* Les larmes, ce sang de l'âme, triste privilège de l'homme, tribut fatal d'une malédiction héréditaire, expression commune de toutes les souffrances ; les larmes, qui entrent pour une si large part dans le lot de la vertu, et qui coulent si souvent inconsolées, incomprises, insultées. Oh ! qui voudra ne pas en avoir versé de ces larmes, le jour où ce sera la main de Dieu qui les essuiera ? Cette main qui porte le monde et qui pèse terrible sur l'enfer, elle se changera en la main du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation ;

elle fera son occupation d'essuyer les larmes, *toute larme* : c'est-à-dire qu'il n'y a pas *une larme* de tant de larmes, quelque obscure, quelque méconnue, quelque perdue qu'elle ait été, que cette main qui peut tout n'aille chercher, n'aille recueillir, n'aille essuyer. Sous quelle figure plus parfaite pouvait-on nous faire entrevoir les consolations ineffables réservées aux âmes éprouvées, qui auront marché sur les traces de Marie dans la voie royale de la croix ?

Dans vos heures d'angoisse, répétez ces paroles du prophète : *Satiabor cum apparuerit gloria tua*, « Seigneur, je serai rassasiée lorsque vous m'aurez manifesté votre gloire. »

« Quelles que soient les longueurs du chemin, marchez, chers voyageurs ; car, je vous le dis en vérité, les visions de la patrie valent toute la peine qu'elles coûtent. Songez à cette Eglise du ciel, où les solennités ne seront plus, comme celles-ci, enveloppées de mystères ; où, les voiles tombant, Celui qui est la vérité et la vie se montrera lui-même et ravira les regards de votre âme. O moments bienheureux ! ô moments éternels ! Voir ! voir ! voir ! Comprendre, voir, non pas à la dérobée, à peine, d'un regard furtif et découragé, mais pleinement, et regarder Dieu même, objet éternel de la vision, vérité certaine, complète, dévoilée ; se rassasier de cette connaissance avec le don bienheureux de ne s'en lasser jamais. »

## MÉDITATION DU SOIR.

*Clôture du Mois de Marie.*

Un jour, un des sept esprits qui se tiennent debout devant le Très-Haut, est député pour annoncer à l'humble Vierge de Nazareth qu'elle a été choisie par l'adorable Trinité pour être la mère du Fils de Dieu. Marie, en donnant son consentement à la parole de l'ange, conçoit dans ses chastes entrailles le Verbe fait chair, et devient avec lui la corédemptrice du genre humain.

Plus tard, nous la contemplons, debout sur la montagne sainte, offrant au pied de la croix le véritable Isaac, et devenant réellement, non pas à la parole d'un ange, mais à la parole même de Jésus-Christ, la Mère de tous les chrétiens qu'elle enfante dans la plus vive douleur.

Cette double maternité de Marie répand sur notre vie je ne sais quel charme, quelle grâce ineffable qui dilate notre cœur et le porte à la confiance. Nous aimons à penser que nous avons auprès de Dieu une médiatrice qui est notre Mère, qui a vécu comme nous dans cette vallée de larmes, dont le sang est le même que celui qui coule dans nos veines, dont la nature purement humaine la rapproche de notre faiblesse, et dont la maternité divine lui donne une espèce d'empire sur le Tout-Puissant lui-même. En un mot, nous aimons à

voir Marie pressant sur son cœur de mère Dieu et l'homme, et les appelant tous les deux : Mes enfants. Cette double maternité de Marie que nous allons méditer est le motif le plus doux et le plus puissant de notre confiance. Mère de Dieu, elle est toute-puissante dans le ciel ; Mère des hommes, elle est pleine de miséricorde et de compassion pour nos misères. La grandeur est la main qui puise, la bonté est la main qui répand.

Marie surpasse en perfection et en puissance tout ce qui n'est pas Dieu. Par son titre de Mère de Jésus, elle est devenue la dispensatrice de tous les trésors célestes qu'il nous a mérités par sa mort.

Cette touchante vérité doit relever nos espérances et remplir nos esprits et nos cœurs d'une douce et sainte joie. Puisque Marie est la Mère de Jésus, sa propre Mère, elle a donc sur le cœur de ce Fils, le plus tendre et le plus reconnaissant qui fut jamais, tout le pouvoir que doit avoir sur un bon fils la meilleure et la plus parfaite des mères. Un enfant bien né pourrait-il refuser quelque chose à sa mère, à celle qui lui a donné le jour, qui l'a nourri de sa propre substance, qui a veillé sur son existence avec tant d'amour et de sollicitude ? Ah ! il y a dans le regard qui le premier s'est reposé sur nous, dans la voix qui la première a murmuré à notre oreille des paroles de tendresse et d'amour, une puissance à laquelle les âmes bien faites ne résistent guère. Une mère ! c'est après Dieu ce que nous savons le mieux aimer et bénir : c'est sur elle

que se reposent nos affections les plus vives et les plus pures.

Le cœur immaculé de Marie fut le premier berceau de Jésus; c'est dans ce cœur si pur qu'il a pris le sang qu'il devait répandre pour la rédemption du monde. Le premier regard, le premier sourire de Jésus fut pour sa Mère; son nom est le premier qu'ont bégayé ses lèvres divines. C'est à Marie que s'adressent ses premières caresses, à elle qu'il donne son premier amour. Comment le cœur de Jésus si bon, qui se montre reconnaissant des plus légères marques d'affection, et qui ne laisse aucun bon désir sans récompense, pourrait-il refuser quelque chose à Marie, qui l'a nourri de son lait virginal, l'a bercé dans ses bras, l'a entouré pendant sa vie de la plus vive et de la plus tendre sollicitude? Ah! si jamais aucune mère n'aima son fils comme Marie aime le sien, jamais aucune mère ne fut aimée comme elle. Jésus fut toujours un fils soumis et respectueux. L'obéissance est douce quand le cœur la commande. Sur trente-trois ans que le Sauveur a vécu sur la terre, il en a passé trente avec sa Mère; tandis qu'il n'en a donné que trois à sa mission divine. Le toit maternel était cher à son cœur, l'humble demeure de sa Mère était pour lui un sanctuaire où il se plaisait à résider. L'amour de sa Mère lui donna les seules joies terrestres qu'il ait voulu connaître, parce que seules elles sont assez pures pour qu'il ne les ait pas rejetées.

:

Saint Antonin n'a pas craint d'assurer qu'en invoquant Marie nous sommes quelquefois plus certains d'être promptement exaucés qu'en invoquant Jésus lui-même : *Velocior est nonnunquam salus nostra invocato nomine Mariæ quam invocato nomine Jesu* (*De Excell. Virg.*, c. vi). C'est que nos vœux, en passant par Marie, acquièrent de son entremise une force qui leur manque, deviennent ses propres prières, et que les prières d'une Mère chérie sont plus puissantes que les nôtres.

L'histoire profane rapporte qu'Antipater ayant écrit à Alexandre le Grand une longue lettre d'accusation contre Olympias sa mère, celui-ci lui répondit : « Antipater ignore-t-il encore qu'une seule larme de ma mère suffit pour effacer un million de lettres d'accusation ? » Quand l'auguste Marie intercède pour nous auprès de son divin Fils, si le prince des ténèbres vient nous accuser auprès de lui, Jésus lui répond : Lucifer ignore-t-il qu'une seule prière de ma Mère en faveur d'un pauvre pécheur qui a recours à elle suffit pour me faire oublier tous les péchés dont on peut l'accuser ?

Pour mieux comprendre la tendresse maternelle de Marie pour nous et l'assistance qu'elle nous prête dans l'ordre du salut, considérons le rôle si touchant de la mère au sein de la famille chrétienne.

C'est la mère qui la première découvre et révèle à son enfant quel est son père, fait agréer et goûter

au père les tendres caresses, l'innocent sourire de son petit enfant. C'est la mère qui encourage la faiblesse à rechercher la force, à s'en approcher sans crainte, et incline la force jusqu'à rechercher la faiblesse et à s'accommoder doucement à elle.

C'est la mère qui inspire et fait naître la confiance entre le père et le fils; c'est elle encore qui ranime si elle vient à se refroidir et la renouvelle si elle s'est éteinte. C'est la mère qui excuse, défend et protège l'enfant coupable devant le père irrité, qui calme l'indignation de celui-ci, en tempère la rigueur, détourne le châtement et en obtient indulgence et pardon. C'est la mère qui fait valoir les droits, les raisons, l'autorité du père offensé auprès d'un enfant prévaricateur, qui obtient la soumission de celui-ci, le sollicite au repentir et le lui persuade. Elle ne goûte ni paix ni repos avant d'avoir obtenu un rapprochement entre le père et le fils, et rétabli l'ancienne harmonie qui régnait entre eux. C'est ainsi que la mère est dans la famille la médiatrice naturelle de la réconciliation, la messagère du pardon, l'arbitre de la paix.

Toutes les fonctions confiées à la mère sont en rapport avec les sentiments de son cœur; Dieu, en la formant, lui communiqua une inépuisable tendresse. L'instinct maternel supplée à ce qui peut manquer à son esprit moins étendu que celui de l'homme; elle comprend moins, mais elle sent

davantage ; elle fait beaucoup parce qu'elle aime beaucoup, et parce que tout son ministère se réduit à aimer. Ah ! qui pourra nous dire dans le langage de la terre ce que c'est qu'une mère ? Il est des choses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre, et que son cœur suffit à peine pour sentir. Les yeux d'un enfant se mouillent involontairement de larmes quand il pense à sa mère, parce que la vie de sa mère pour lui est une vie de sacrifices. Cherchez sur la terre un amour plus tendre et tout à la fois plus énergique, plus solide et plus affectueux. Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils ? Où trouver une immolation de soi-même plus complète, une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances ? Tout autre amour naturel cède en certaines circonstances, l'amour maternel seul ne cède jamais, jamais il ne se décourage ; jamais il ne se lasse ; seul il triomphe de tout, il est à l'épreuve de tout ; il tire des forces de ses propres peines ; plus il est attristé, affligé, plus il devient actif et énergique.

Ce doux nom de mère renferme toutes les tendresses, réveille les plus touchants souvenirs, fait naître les plus chères espérances. Le ministère de la mère étant uniquement un ministère de bonté, de paix, de miséricorde et d'amour, le nom de mère est aussi le symbole de l'indulgence et de l'amour. Aussi Dieu, dans l'Écriture, quand il veut nous donner une idée de sa tendresse, emprunte



sans cesse cette image de la maternité : « Une mère, dit-il aux Juifs, pourrait-elle oublier l'enfant de ses entrailles ? » Un exemple vous en dira plus que toutes les considérations. Contemplez l'empressement d'une pauvre mère que l'Évangile nous représente, je veux parler de la Chananéenne dont la fille est tourmentée du démon ; regardez-la aux pieds du Sauveur, entendez ses gémissements, et voyez si vous pouvez comprendre qui souffre plus d'elle ou de sa fille ; « Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est tourmentée du démon. » Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille, mais : « Ayez, dit-elle, pitié de moi. » Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, elle parle de ceux de sa fille ; il lui semble qu'elle la porte encore dans son sein, car, dès qu'elle est agitée, toutes ses entrailles de mère sont aussitôt émues, et les souffrances de sa fille pénètrent son âme. Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive des sentiments maternels.

Un pieux auteur fait à ce sujet ces touchantes réflexions :

Cet amour est si admirable, il a quelque chose de si profond, de si divin, il découle si sensiblement du cœur de Dieu même et des entrailles de son infinie bonté, qu'on peut dire sans exagération que le cœur des mères est le plus bel ouvrage de ses mains ; du moins Dieu semble n'avoir pu trouver dans toute la nature une plus douce, une plus vive

image de son amour pour nous. Voyez, quand il veut attirer à lui les âmes égarées : *Venez à moi, dit-il ; comme une mère caresse et console son jeune et unique enfant, je vous consolerais, je vous porterais, je vous allaiterais dans mon sein, sur mes genoux, comme une mère.*

Le Créateur a tant fait pour le cœur des mères, qu'il a craint, si j'ose le dire, qu'on ne s'y trompât, une sorte de jalousie s'est emparée de lui, et il a affirmé plusieurs fois qu'il était encore meilleur que la plus tendre mère. Et de là l'expression suprême de sa tendresse et le dernier effort de son amour pour nous persuader : *J'aurais compassion de vous plus qu'une mère.*

Ou plutôt l'amour des mères est tellement le dernier terme ici-bas de l'amour fini, qu'au delà c'est le divin qui commence ; en sorte que quand Dieu veut nous faire entendre l'infinité de son amour envers nous, il ne nous l'explique pas autrement qu'en nous disant qu'il nous aime plus qu'une mère.

Mais si l'amour maternel est le chef-d'œuvre de la toute-puissance du Créateur, une copie fidèle de sa bonté providentielle, le cœur de Marie est le chef-d'œuvre de la grâce, l'expression la plus parfaite de la charité divine, et autant la tendresse maternelle l'emporte sur toutes les affections humaines, autant l'amour de Marie surpasse l'amour de toutes les mères ensemble, et, comme l'on dit avec juste raison qu'il faudrait avoir le cœur d'une

mère pour bien comprendre son amour, je dis aussi qu'il faudrait avoir le cœur de la très-sainte Vierge afin de bien concevoir toute l'étendue de sa charité pour nous.

Il est donc vrai, ô Marie, que, dans l'excès de votre miséricorde, vous avez voulu devenir ma Mère. Oh ! c'est trop d'amour de votre part, c'est trop de bonheur et de joie pour moi ! Ah ! je le redirai, oui, tous les jours et à toutes les créatures : Marie est ma Mère, ma bonne Mère ; je le redirai à toutes les époques de ma vie, je le redirai sur le seuil des éternités, et de mes lèvres mourantes tombera cette dernière parole : Marie est ma Mère ! Ce mot dit tout, et saint Louis de Gonzague, lorsqu'on lui demandait s'il aimait la sainte Vierge, ne savait répondre autre chose, sinon : « Elle est ma Mère. » Qu'aurait-il pu ajouter en effet ? Lorsqu'on y pense, on est tout saisi d'un transport d'amour pour Dieu, qui nous fit cette grâce. Les anges n'ont dans le ciel qu'une Reine, mais nous, nous y avons une Mère, et cette Mère est Marie.

Puisque toutes les créatures du ciel et de la terre, dans un concert unanime, proclament sa clémence et sa douceur, ah ! ne mettez plus de bornes à votre confiance. Au milieu de vos peines et de vos épreuves, élevez vos regards vers Marie, prononcez son nom avec amour. Parlez de son ineffable miséricorde aux pauvres pécheurs qui s'égarèrent dans les voies de l'iniquité. Priez-la

pour tous ceux qui vous sont chers, et Marie sera propice à vos vœux. Elle les protégera, pauvres mères, ceux que votre sollicitude ne se lasse pas de poursuivre, et vos enfants prodigues reviendront un jour. Elle les protégera, femmes chrétiennes, ceux que le monde a pu séduire et qu'il retient dans ses voies mauvaises; confiance en Marie, bientôt ils vous seront rendus, et vous ne prierez plus seules. Elle les protégera, enfants pieux, ceux que vous aimez tant sur la terre et que vous voudriez aimer toujours dans le ciel; oh! à vous surtout confiance. Elle protégera, elle sauvera les pécheurs, la main douce et puissante qui s'étend dans tous les lieux où il y a des aveugles à éclairer, des larmes à essuyer, des douleurs à consoler, des morts à rappeler à la vie. Dieu, qui par elle a déjà sauvé le monde, semble vouloir par elle encore le sauver de nouveau; les jours où nous sommes tout resplendissants des miracles de Marie, et l'on ne saurait dire le nombre d'âmes qu'elle se plaît à retirer de la fange du péché où on les croyait perdues.

Mères chrétiennes, ne l'oubliez jamais : vos fils sont comme vous les enfants de cette Vierge, et ce dogme est pour vous la source d'une consolation infinie. Marie l'Immaculée, Marie la femme aux sept douleurs, Marie la Mère de Dieu, Marie l'aide officielle de Jésus-Christ dans l'œuvre de la rédemption du monde, Marie dont la beauté est sans

mesure et le pouvoir sans bornes, Marie qui, mieux que tous les anges ensemble, « voit dans le ciel la face du Père », Marie qui est comme la main de ce Père étendue au dehors et sur nous, main toujours pleine et toujours ouverte : pleine parce qu'elle est toute sainte, ouverte parce qu'elle est toute aimante; pleine parce qu'elle est Vierge, ouverte parce qu'elle est mère, Marie est véritablement la mère de vos enfants. Je dis la vraie mère : autrement que vous, sans doute, mais plus que vous, croyez-le bien. Elle ne les a pas, comme vous, portés dans ses entrailles; mais elle les a tous conçus et portés dans son cœur. Elle ne les a pas, comme vous, mis au jour incertain et troublé de ce monde : elle les a enfantés à une lumière sans ombre, qui jamais ne s'éclipse et ne connaît point de déclin. Elle ne leur a point, comme vous, transmis une vie fragile et mortelle; elle leur a donné une vie sur laquelle ni la mort ni le temps n'ont d'empire, une vie inamissible, souveraine, la vie éternelle, la vie en Dieu, la vie de Dieu, la vie qui est Dieu. Elle ne leur a pas, comme vous, fait boire le lait de ses mamelles : mais par suite de son consentement libre à l'Incarnation et à la Rédemption, consentement toujours actuel et toujours efficace, elle leur donne ce lait tout céleste dont les petits du bon Dieu s'abreuvent sur la terre, et qui est la chair et le sang de Jésus sous les espèces du pain et du vin. Oh ! que cette maternité de Marie est profonde ! qu'elle est vaste, qu'elle est sûre, qu'elle

est opulente, qu'elle est délicieuse ! Dieu lui-même l'a créée, et il n'y a que lui qui pût la faire ; et l'ayant faite il la conserve. Comme la terre et les cieux, elle est née de la parole divine ; elle y a son assiette en même temps qu'elle y puise sa séve ; et toutes nos plantes seront flétries, et tous les astres auront pâli, et tout ce que nous voyons aura passé, que cette maternité vivra encore, toujours jeune, toujours neuve, toujours vierge, immortelle enfin et immuable. Il n'y a au-dessus d'elle, en fait d'amour fidèle, dévoué, puissant, que cette paternité du Père céleste d'où toutes les autres dérivent ; car s'il est vrai qu'en ceci le cœur de Jésus est plus parfait encore que celui de Marie, cependant, en la faisant asseoir à sa droite, il élève miséricordieusement au niveau du sien le cœur de cette mère qui est la sienne et la nôtre. Et si ceux qui s'aiment tendrement ici-bas disent si volontiers qu'ils n'ont plus qu'un seul et même cœur, combien plus Jésus et Marie ont-ils droit de le dire ? s'écrie un pieux auteur déjà cité.

On raconte de certaines mères d'enfants qui furent des saints, qu'elles virent briller je ne sais quelle splendeur céleste au-dessus du berceau de leurs fils. Ah ! vous n'avez pas besoin que Dieu fasse pour les vôtres un tel miracle. Au-dessus et autour du berceau où ils dorment, la foi vous met en mesure de contempler la splendeur ineffable de la maternité de Marie. Ils ne naissent pas seulement dans cette clarté auguste ; ils y vivent et y

vivront jusqu'à leur dernier souffle. Mieux que la nuée qui guidait Israël, elle les dirige, les protège, les défend. Car cette maternité, vous le savez, est autre chose encore qu'une compassion, autre chose qu'une clément et inépuisable indulgence ; elle est une force, un secours, un bienfait. Votre sollicitude, si éveillée pourtant et si vive, ne saurait égaler celle de cette Mère divine. Où vous ne pouvez plus rien, elle peut tout. Elle désire, comme vous ne le désirez jamais, le vrai bien de ces créatures ; elle le demande à Dieu comme vous êtes incapables de le demander, appuyée sur des titres dont vous n'avez même pas l'apparence, avec des supplications qui vous sont inconnues, et qui, si vous les soupçonniez, seraient encore pour vous impossibles. Ses sourires ont une vertu qui n'est point dans vos larmes. Dès qu'elle parle, le ciel se tait, et l'adorable Trinité écoute. Les péchés de vos enfants auraient poussé votre âme jusqu'aux confins du désespoir ; elle n'aurait point cessé de représenter à Dieu que Jésus, son Fils et le sien, est mort en croix pour ces obstinés. Ah ! le salut de ces pécheurs lui a coûté trop cher pour qu'elle n'y tienne point immensément. Au sein de la béatitude elle n'oublie aucune des angoisses par lesquelles elle les a enfantés, et elle entend toujours Jésus lui dire, en les lui désignant : « Femme, voilà tes fils. » Aussi, jusqu'à ce que le Christ soit revenu, assis, formé en eux, jusqu'à ce qu'il les possède assez pour qu'eux-mêmes le possèdent, elle n'estimera

point sa tâche finie et ne suspendra point son labeur. Oh! non! vous ne saurez qu'en paradis ce que c'est que d'avoir Marie pour mère, ce que cela vaut, ce que cela donne, et ce que vous y devez fonder d'espoir. Tâchez de vous en pénétrer si bien, que, de votre âme, ce sentiment, cette conviction, cette science, cette sainte confiance passent dans le cœur de vos enfants; et vous verrez pour eux comme pour vous cet oracle des saints s'accomplir : « Un vrai fils de Marie ne périra jamais. »

---

### CONSÉCRATION A MARIE.

Déjà le beau mois de Marie, si délicieux pour des âmes fidèles, est sur le point de finir : tout dans ce monde, jusqu'au bonheur le plus pur, s'écoule avec une effrayante rapidité, pour nous laisser de nouveau retomber sur nous-mêmes. Notre âme, exilée dans cette vallée de larmes, gémit de toutes ces vicissitudes qui composent son existence, jusqu'à ce que nous ayons déposé le fardeau des terrestres vertus sur le seuil de la Jérusalem céleste, où brille un soleil nouveau, un soleil fixe qui ne fait qu'un seul jour, mais un jour éternel, un jour qui n'ira jamais se perdre ni dans les ténèbres de la nuit, ni dans les ombres de la mort. Assis sur le bord des fleuves de Baby-



lone, comme les Israélites fidèles, éloignés de la patrie, nous redirons tristement le psaume de l'exil, jusqu'à ce qu'il nous soit donné d'entonner, dans un saint transport, le cantique de la délivrance.

Si Marie paraît de nouveau se dérober à votre amour et quitter la terre pour s'envoler vers les cieux, que vos cœurs l'accompagnent pour se placer autour de son trône.. Et « comme le serviteur tient ses regards attachés sur son maître, « l'humble servante sur sa maîtresse, » afin d'accomplir ses volontés, ainsi vos yeux doivent habituellement être élevés vers Marie, pour deviner ses désirs, connaître ce qui lui est agréable, et attirer sur vous les grâces si nécessaires à votre faiblesse. Pour fruit de ces saints exercices, promettez à Marie de ne rien faire, de ne rien entreprendre d'important pour le temps ou pour l'éternité, sans l'avoir consultée dans une humble prière et sans avoir déposé vos succès à ses pieds sacrés, afin de lui témoigner votre entier dévouement et votre filial abandon. Que les sublimes mystères de sa vie divine deviennent la plus douce occupation de vos pensées, et qu'ils soient désormais le triple objet de votre étude, de votre imitation et de votre amour; que ses belles fêtes soient le délassement le plus pur de vos fatigues et la joie de votre âme; que toute votre ambition soit de croître en son saint amour et de lui gagner de fidèles serviteurs.

Renouvez, en présence de Dieu et de votre bon Ange, les saintes résolutions que vous avez déposées, pendant ce beau mois, aux pieds de sa divine Mère, l'engagement solennel que vous avez pris avec bonheur, de l'aimer toujours et de l'honorer par de pieux et sincères hommages.

Afin d'assurer votre persévérance dans le service de la meilleure des mères, soyez fidèles tous les samedis de l'année à renouveler vos résolutions, à examiner si vous les avez bien observées, à réparer par une fervente protestation de douleur et de fidélité les manquements de la semaine, et à vous unir fortement à Jésus et à Marie en vous consacrant de nouveau, sans réserve, à leur amour.

O Marie, nous venons de méditer pendant ce mois, avec autant de respect que d'amour, la suite admirable de vos divines vertus ; et toutes les puissances de notre âme sont captivées par l'éclat de tant de grâce et de beauté. Ah ! que n'est-il donné à nos cœurs de sentir et à notre esprit de comprendre tout ce qu'il y a encore de perfections en vous que les Anges, éclairés des plus vives lumières, peuvent seuls pénétrer. Nous voulons désormais nous appliquer à modeler notre vie sur la vôtre. Si notre dévotion a trouvé grâce devant vous, Vierge sainte, ne laissez pas les pensées inutiles et profanes reprendre sur nous leur funeste empire, et les bruits du monde

troubler le recueillement qui nous était si doux, quand nos journées s'écoulaient en votre aimable présence, à l'ombre de votre modeste autel. C'est du mois de Marie que nous voulons désormais dater notre renouvellement spirituel. Vous êtes notre bonne Mère, et aux divines consolations que nous avons goûtées pendant ces pieux exercices, nous avons vu que nous étions vos enfants. Chacun de nos jours portera l'empreinte d'une des grâces dont vous aurez récompensé nos prières. Nous nous efforcerons de mériter tous votre bonté par nos vertus, et vous nous pardonnerez, si tout leur éclat ne peut rien ajouter à la splendeur de votre gloire.

Mères chrétiennes, avant de quitter le saint autel de Marie, demandez-lui sa bénédiction pour vous et pour tous ceux que vous aimez ; consacrez-vous à jamais à son service, et animées de la plus vive confiance en sa puissance et en sa bienveillante miséricorde, promettez-lui une fidélité éternelle.

---

#### ACTE DE CONSÉCRATION.

Prosternée devant vous, ô Marie, je vous honore avec le plus profond respect dont mon âme est capable ; je vous remercie des sentiments de miséricorde et d'amour dont vous avez été si souvent

touchée à la vue de mes misères ; je vous rends grâces des bienfaits que j'ai reçus de votre maternelle bonté ; je m'unis à toutes les âmes pures qui trouvent leurs délices et leur consolation à vous honorer, à vous louer et à vous aimer. Vous serez la voie par où j'irai à mon Sauveur ; vous serez mon refuge dans mes afflictions, ma consolation dans mes peines, et mon secours dans tous mes besoins.

N'abandonnez pas, ô Marie, votre pauvre enfant que la grâce et l'amour poussent à vous faire une consécration filiale de tout ce qu'elle possède. Je vous consacre mon âme, afin que, la considérant comme votre propriété, vous vous intéressiez plus que jamais à sa sanctification et à son salut. Je vous consacre ma mémoire, afin que vous la remplissiez uniquement de Dieu et de ses bienfaits, de votre délicieux souvenir et de celui des infortunés qui peuvent réclamer mon zèle. Je vous consacre mon intelligence, afin que vous la prépariez, par la méditation assidue de la loi divine, à la contemplation éternelle de l'Être divin. Je vous consacre mon cœur, non pour que vous le remplissiez d'un amour constamment sensible, mais pour que vous le trempiez, s'il est nécessaire, dans les eaux vives de ces tribulations d'où les saints sortent plus forts et plus généreux. Je vous consacre mon corps, afin que vous en fassiez une victime de pénitence, par un vif attrait pour la mortification, ou du moins par une résignation

entière à tous les maux qui pourront le rendre semblable à vous. Je vous consacre mon époux et tous mes enfants. Ah ! ne permettez pas, ma bonne Mère, qu'aucun de nous ait le malheur d'être séparé de vous pendant l'éternité. Je vous consacre ma vie tout entière avec les angoisses ou la paix qui peuvent l'accompagner. Je vous consacre mon éternité, j'espère l'employer à vous louer et à vous aimer avec le cœur des plus brûlants Séraphins qui ne cessent de bénir la puissance infinie de Dieu qui vous a faite si sainte, si aimable et si digne de l'amour des cieux.

Ainsi soit-il.

---

## CHOIX DE PRIÈRES A MARIE.

PRIÈRE PLEINE DE CONFIANCE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, CONSIDÉRÉE COMME MÈRE.

Je vous salue, très-douce Vierge Marie, Mère de Dieu, et vous choisis pour ma très-chère Mère ; je vous supplie de m'accepter pour votre fille et servante ; je ne veux plus avoir d'autre mère et maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne, gracieuse et douce Mère, qu'il vous plaise vous souvenir que je suis votre fille, que vous êtes très-puissante, et que je suis une pauvre créature, vile et faible. Je vous supplie aussi, très-douce et chère Mère, de me gouverner et de me défendre en toutes mes actions ; car, hélas ! je suis une pauvre nécessiteuse et mendiante qui ai besoin de votre sainte aide et protection. Eh bien donc ! très-sainte Vierge, ma douce Mère, de grâce, faites-moi participante de vos biens et de vos vertus, principalement de votre sainte humilité, de votre excellente pureté et fervente charité ; mais accordez-moi surtout... Ne me dites pas, gracieuse Vierge, que vous ne pouvez pas ; car votre bien-aimé Fils vous a donné toute puissance, tant au ciel que sur la terre. Vous n'alléguerez pas non plus que vous ne devez pas ; car

vous êtes la Mère commune de tous les pauvres enfants d'Adam, et singulièrement la mienne. Puisque donc, très-douce Vierge, vous êtes ma Mère et que vous êtes très-puissante, qu'est-ce qui pourrait vous excuser, si vous ne me prêtiez votre assistance? Voyez, ma Mère, voyez que vous êtes contrainte de m'accorder ce que je vous demande et d'acquiescer à mes gémissements. Soyez donc exaltée sous les cieux, et, par votre intercession, faites-moi présent de tous les biens et de toutes les grâces qui plaisent à la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, l'objet de tout mon amour pour le temps présent et pour la *grande éternité*.

Ainsi soit-il.

---

PRIÈRE D'UNE FEMME CHRÉTIENNE A MARIE.

Auguste Vierge, mère très-sainte, ma chère Dame et unique maîtresse, qui êtes l'unique honneur des femmes, recevez en votre protection et dans le giron maternel de votre incomparable suavité mes désirs et supplications, afin qu'il plaise à la miséricord ed evotre Fils de les exaucer; je le vous requiers, ô la plus aimable de toutes les créatures, vous en conjurant par l'amour virginal que vous portâtes à votre très-cher époux saint

Joseph, par l'infini mérite de la naissance de votre fils, par les très-saintes entrailles qui l'ont porté et par les sacrées mamelles qui l'ont allaité.

(*Saint François de Sales.*)

---

PRIÈRE D'UNE MÈRE POUR SES ENFANTS.

O Marie, je vous confie mes enfants. Je sais que Dieu ne les appelle pas seulement à vivre de cette vie naturelle que je leur ai donnée, mais qu'ils ont une vie spirituelle, une vie surnaturelle qui doit les conduire au Ciel. C'est à vous, ô Marie, ô la plus sainte et la plus généreuse des mères, c'est à vous à leur donner cette vie, à la faire croître dans leurs jeunes âmes, à les préserver de la contagion du siècle et des mauvaises sociétés qui ont déjà perdu tant de pauvres enfants. O Marie, prenez les miens sous votre garde, et ne les laissez pas périr; du moins, s'ils tombent, relevez-les; s'ils chancellent, soutenez-les; s'ils s'égarent, ramenez-les dans le droit sentier de la vertu. Enfin, rendez-les vraiment et toujours des enfants chrétiens, pour ma consolation et la vôtre, ô Marie, et pour leur bonheur en ce monde et en l'autre.



## LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

Seigneur, ayez pitié de nous.  
 Christ, ayez pitié de nous.  
 Seigneur, ayez pitié de nous.  
 Christ, écoutez-nous.  
 Christ, exaucez-nous.  
 Dieu le Père, des cieux où vous êtes assis,  
 Dieu le Fils, rédempteur du monde,  
 Dieu le Saint-Esprit,  
 Trinité sainte, un seul Dieu,  
 Sainte Marie, priez pour nous.  
 Sainte Mère de Dieu,  
 Sainte Vierge des vierges,  
 Mère de Jésus-Christ,  
 Mère de l'Auteur de la grâce,  
 Mère très-pure,  
 Mère très-chaste,  
 Mère d'une virginité inviolable,  
 Mère d'une vertu sans tache,  
 Mère tout aimable,  
 Mère tout admirable,  
 Mère du Créateur,  
 Mère du Sauveur,  
 Vierge douée d'une haute prudence,  
 Vierge digne de toute vénération,  
 Vierge digne de toute louange,  
 Vierge très-puissante auprès de Dieu,  
 Vierge pleine de bonté et de clémence,  
 Vierge toujours fidèle à Dieu,  
 Modèle de sainteté,

Ayez pitié  
de nous.

Priez pour nous.

Trône de la sagesse divine,  
 Source de notre joie,  
 Vase orné des dons du Saint-Esprit,  
 Vase d'honneur et de gloire,  
 Vase précieux de la plus tendre piété,  
 Rose, pleine de l'odeur des vertus,  
 Tour de David, inaccessible aux ennemis,  
 Tour d'ivoire, d'une pureté éclatante,  
 Temple brillant de l'or de la charité,  
 Arche de la nouvelle alliance,  
 Porte du Ciel,  
 Etoile du matin,  
 Salut des infirmes,  
 Refuge des pécheurs,  
 Consolatrice des affligés,  
 Auxiliatrice des chrétiens,  
 Reine des Anges,  
 Reine des Patriarches,  
 Reine des Prophètes,  
 Reine des Apôtres,  
 Reine des Martyrs,  
 Reine des Confesseurs,  
 Reine des Vierges,  
 Reine de tous les Saints,  
 Marie conçue sans péché,  
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.  
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.  
 Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, faites-nous miséricorde, Seigneur.  
 Christ, écoutez-nous.  
 Christ, exaucez-nous.  
 † Sainte Mère de Dieu, priez pour nous,  
 † Afin que nous devenions dignes des biens que Jésus-Christ nous a promis.

Priez pour nous.

Priez pour nous.

## PRIONS.

Nous vous prions, Seigneur, de répandre votre grâce dans nos âmes, afin qu'après avoir connu, par la voix de l'Ange, l'Incarnation de votre Fils, nous puissions, par les mérites de sa Passion et de sa Croix, parvenir à la gloire de sa Résurrection ; par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Ainsi soit-il.

Les Souverains Pontifes eurent à cœur d'exciter les fidèles, toujours de plus en plus, à recourir à la très-sainte Vierge Marie, afin qu'elle priât Dieu pour nous, et en même temps afin que nous l'honorions. Sixte V leur accorda deux cents jours d'indulgence, chaque fois qu'ils réciteront lesdites litanies avec dévotion et avec un cœur contrit. Benoît XIII, par un décret de la sacrée Congrégation des Indulgences du 12 janvier 1728, confirma cette indulgence, et Pie VII, tout en la ratifiant de nouveau par un décret de la même sacrée Congrégation du 30 septembre 1817, l'éleva à trois cents jours.

Le même Pontife accorda de plus, à tous ceux qui les réciteront chaque jour, l'indulgence plénière aux cinq fêtes de précepte de la bienheureuse Vierge suivant le calendrier romain, je veux dire l'Immaculée Conception, la Nativité, l'Annonciation, la Purification et l'Assomption.

---

## APPENDICE

---

Nous avons renvoyé ces notes à la fin du volume pour ne pas rendre trop longues les lectures de chaque jour du *Mois de Marie*.

*Note 1 de la page 66.*

Lorsque Marie, le modèle de toutes les femmes, conçut dans son sein le Verbe de vie, ce fut un ange qui lui annonça le mystère qui allait s'opérer en elle. Aux paroles de l'ange elle ne sut répondre que ces paroles : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ?* Et ce ne fut qu'après que l'ange l'eut rassurée, en lui disant que la vertu du Très-Haut produirait seule en elle le mystère auguste de la maternité, qu'elle répondit : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*

Puissent toutes les femmes comprendre ce que leur enseigne ce récit dans sa merveilleuse simplicité ! Puissent-elles, lorsque Dieu les appelle au sublime honneur de la maternité, sentir en leur âme comme un contre-coup des chastes frayeurs que ressentit l'âme de Marie ! Puissent-elles, dans leur candide ignorance, avoir besoin, comme Marie, d'être rassurées ! Puissent-elles trouver un époux qui, respectant leur innocence et leur candeur, ne leur fasse pas oublier la sainte présence de leur ange ! Puisse l'auguste mystère de la maternité s'accomplir en elles comme un acte religieux et saint, dans les pensées de la foi et les aspirations de la prière, et comme sous l'ombrage de la vertu du Très-Haut !

Elles pourront alors espérer que ce qui naîtra d'elles deviendra saint un jour et grand devant Dieu. Puissent-elles comprendre et trouver un mari qui comprenne avec elles que la femme doit, en un certain sens, réunir, à l'exemple de Marie, le don précieux de la virginité et les sublimes fonctions de la maternité, parce que la femme est, comme Marie, appelée à être vierge et mère à la fois, en ce sens que son titre de mère ne doit point ôter à son cœur le chaste voile d'innocence qui en protège les pensées et les désirs.

Comprenez bien votre dignité et vos devoirs, ô vous qui portez dans votre sein un être que Dieu a racheté de son sang sur la croix du Calvaire ! Sachez vous élever au-dessus de toutes les considérations de la nature, et considérez votre état et vos devoirs non avec les yeux de l'imagination et les couleurs de la poésie, mais avec le regard bien plus sûr de la foi. Votre corps est vraiment le temple du Saint-Esprit, et dans ce temple habite une âme qui doit, selon la belle expression de saint Pierre, *croître pour l'augmentation de Dieu*.

Votre sein est comme une plante à laquelle Dieu a attaché un fruit qu'il en détachera plus tard. Prenez bien garde de troubler par votre imprudence, par des mouvements corporels trop violents, par des impressions ou des commotions trop fortes, le travail qui s'opère en vous, car c'est le travail de Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles ; de Dieu, qui développe et les organes du fruit qu'il a formé en vous, et les facultés de l'âme, dont ils doivent être les instruments. Ce fruit, jusqu'à ce que Dieu le détache de la tige où il tient, vil de votre vie ; tous les mouvements de votre corps se font sentir dans le sien ; toutes les impressions de votre âme retentissent dans la sienne. Prenez bien garde de ne pas préparer à son corps une organisation frêle et débile, et à son âme une constitution molle et sans énergie.

Qu'un exercice régulier et salutaire favorise le développement de ses organes. N'écoutez à cet égard ni les inspirations de la paresse, ni les craintes exagérées d'une tendresse

aveugle. Mais veillez surtout sur votre âme, afin qu'aucune passion trop violente n'en ébranle les profondeurs. Allez souvent présenter à Dieu, dans son temple, l'enfant que vous portez en votre sein, et offrez-lui avec une prière fervente et son âme et son corps, comme une victime dévouée à son service. Que le sang de Celui qui purifie nos cœurs et nos corps coule souvent dans votre âme par la sainte communion. Respectez votre corps, respectez votre âme, respectez le corps et l'âme qui se forment en vous, et marchez toujours en la présence de Dieu et de ses anges.

Puis, lorsque Dieu vous aura délivrée du précieux fardeau qu'il avait déposé dans votre sein, ne vous abandonnez point à une joie immodérée, mais envisagez avec calme les nouveaux devoirs qui vous sont imposés. Hâtez-vous de régénérer dans les eaux du baptême l'enfant qui n'a reçu encore que la vie corporelle, et dont les gémissements, à son entrée dans le monde, vous indiquent que cette vie serait pour lui un triste présent, si elle ne devait lui servir de support pour la vie supérieure de la grâce et de l'esprit.

Voici, sur ce sujet, un passage bien remarquable du grand évêque de Meaux :

« On ne peut assez admirer, dit Bossuet, les moyens dont la nature se sert pour unir les mères avec leurs enfants ; car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose : il est aisé de le remarquer dans l'ordre de ses ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères ? Elle veut que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux ; ils courent les mêmes périls ; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite, mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants, en venant au monde, rompent le nœud de cette union. Non, ne le croyez pas : nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié : sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place ;

elle forme d'autres liens, qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfants d'une autre façon, et ils ne sont pas plutôt sortis des entrailles, qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de Celui qui la gouverne; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants et empêcher qu'elles ne s'en détachent : l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte ; rien ne les leur peut arracher du cœur ; la liaison est toujours si ferme, qu'aussitôt que les enfants sont agités, les entrailles des mères sont encore émues, et elles sentent tous leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées (1). »

---

*Note 2 de la page 116.*

Nous l'avons déjà dit : hors le cas d'infirmité et d'impuissance absolue, le devoir pour les mères de nourrir elles-mêmes est indubitable. Quelque spécieux prétextes qu'allèguent les femmes mondaines, plus soigneuses de leurs aises et de leurs plaisirs que de leurs obligations, elles ne peuvent se dispenser de celle-ci sans se rendre coupables, sans faire le plus grand tort à leurs enfants et à elles-mêmes. Combien d'enfants périssent et qui auraient vécu s'ils avaient sucé le lait de leur mère ! Femmes mondaines, vous ne pouvez empêcher vos entrailles d'être émues à cette pensée. Mais vous voulez éviter la gêne et la contrainte. Vous outragez la nature, et souvent vous en êtes punies. Combien de maladies sont la suite de votre mollesse ! Vous avez craint de vous incommoder en nourrissant ; vous avez préféré à votre devoir la liberté de vous répandre dans le

(1) Bossuet, 1<sup>er</sup> Sermon sur la Compassion de la sainte Vierge, 1<sup>re</sup> partie.

monde. Vous ne mènerez dans la suite qu'une vie languissante; vous n'aurez plus de santé pour avoir trop voulu la conserver.

Ce qui seul devrait ôter à toute femme qui n'est pas dénaturée la volonté de faire nourrir son enfant, c'est qu'en souffrant qu'il doive à une autre sa première nourriture, elle partage le droit de mère, ou plutôt elle l'aliène, et voit son enfant aimer une autre femme et plus qu'elle. Ce motif agissait si puissamment sur la mère de saint Louis, la vertueuse Blanche, que non-seulement elle voulut le nourrir de son propre lait, mais qu'elle s'acquitta de ce devoir sacré avec un soin et une tendresse qu'elle portait jusqu'à la jalousie. Elle fut attaquée d'une fièvre qui dura quelque temps; une dame de la cour, qui, à son exemple, nourrissait aussi son fils, donna son sein au petit prince, qui le saisit avidement. Blanche, revenue de son accès, demanda son enfant et lui présenta le sein; mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause. Celle qui avait rendu cet office s'étant nommée, la reine, au lieu de la remercier, la regarda d'un air indigné, mit le doigt dans la bouche du petit prince et lui fit rejeter le lait qu'il avait pris. Comme cette action un peu violente étonnait ceux qui se trouvaient présents : *Hé quoi! leur dit-elle, souffrirai-je qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu et de la nature?*

« La mère qui remplit le devoir de nourrice, dit M. l'abbé Combalot, doit prendre, pendant cette période, un soin scrupuleux de sa santé corporelle. Qu'elle ne s'écarte jamais des lois de l'Évangile dans ses paroles, dans ses pensées et dans ses actions. Qu'elle tienne son âme et son cœur dans une grande paix avec Dieu, avec le prochain et avec elle-même. La santé qui lui est nécessaire pour transmettre à son enfant un sang substantiel, riche de végétation et de vie, dépend autant et plus peut-être de sa piété et de l'accomplissement de tous les devoirs que la piété lui impose, qu'elle ne dépend des soins purement corporels dont elle a besoin dans l'intérêt de l'existence et de la vigueur qu'elle ambitionne pour son enfant. »



On a souvent, dit l'*Argus*, attiré l'attention publique sur l'effrayante mortalité des enfants en nourrice.

On nous signale aujourd'hui un fait qui ajoute un nom de plus à la liste si longue de ces petits êtres que la mort ravit, au berceau même, à l'affection de leurs parents. Un ménage parisien avait confié son nouveau-né à une femme de Vic-sur-Aisne, qui a deux enfants, l'un de trois ans et demi, et un autre de six mois.

Vendredi, cette femme quitta son domicile pour aller laver à la rivière pendant plusieurs heures ; à son retour, elle s'aperçut que son nourrisson ne donnait plus signe de vie. Un médecin, appelé à la hâte, constata que l'enfant était mort étouffé. Il ressort des explications données par le fils aîné de la nourrice — un enfant de trois ans et demi, comme nous le disons plus haut — que pour calmer les pleurs du nourrisson il l'avait pris dans ses bras et placé sur son lit, la figure cachée dans l'oreiller, « pour qu'il ne dise plus rien, » selon ses propres expressions. En effet, quelques minutes plus tard, le pauvre petit se taisait, hélas ! pour toujours. (1876.)

*Note 3 de la page 126.*

L'usage des parrains et marraines a toujours été mis en pratique dans l'Eglise. Saint Augustin en parle dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Tertullien en fait mention dans son livre *Du Baptême*, et saint Denis en rapporte l'origine aux Apôtres.

Saint Pierre compare ceux qui viennent de recevoir le baptême à des nouveaux-nés à qui l'on doit donner du lait pour nourriture.

De même qu'un enfant a besoin d'une nourrice et des leçons d'un maître, ainsi celui qui est baptisé réclame la sollicitude d'un précepteur pour lui donner la nourriture spirituelle dont il a besoin. Voilà pourquoi on donne aussi des parrains et des marraines aux adultes, parce qu'ils sont enfants dans la foi et la vie chrétienne.

Les devoirs des parrains et marraines sont : 1° d'aider avec une tendresse toute chrétienne leurs filleuls ; 2° de prier pour eux d'une manière spéciale ; 3° de veiller avec le plus grand soin à ce qu'ils soient instruits et élevés dans la foi chrétienne, et, dans le cas où les parents négligeraient l'accomplissement de cet important devoir ou viendraient à mourir, de les remplacer près des enfants ; 4° d'avoir soin qu'ils reçoivent le sacrement de confirmation en temps opportun ; 5° de ne rien négliger pour qu'ils comprennent la gravité et l'étendue des obligations qu'ils ont contractées pour eux au moment de leur baptême, et surtout pour qu'ils les remplissent avec fidélité. Les parrains et marraines sont tenus d'accomplir ces devoirs sous peine de péché mortel, non-seulement à titre de charité, mais encore à titre de justice. Non, non, ils ne remplissent pas seulement l'office de simples témoins d'une cérémonie religieuse quelconque, comme on le croit communément, tant on a perdu le sens des vérités chrétiennes.

Il est aussi ordonné aux prêtres de ne pas souffrir qu'on impose aucun nom profane, absurde ou ridicule, mais seulement le nom d'un saint ou d'une sainte qui soit pour l'enfant un avocat dans le ciel et un modèle sur la terre. Il ne convient pas de donner le nom d'une sainte à un garçon, et le nom d'un saint à une fille, si ce n'est le nom de Marie et celui de Joseph ou Joséphine ; encore est-il convenable d'en ajouter un autre. Mais laissez, je vous prie, ces noms bizarres ou au moins fort étranges qui ne sont d'aucun saint ni d'aucune sainte connus. Pourquoi rejetez-vous les noms des apôtres, Pierre, Paul, Philippe, Thomas, Jacques et Jean, et ces autres, Basile, Ambroise, Augustin, Nicolas, Martin, Bernard, François ou Dominique ? Pourquoi n'acceptez-vous plus ceux-ci : Lucie, Agnès, Cécile, Agathe, Françoise, Jeanne, Catherine, Marguerite ? C'est sans doute parce qu'ils sont trop communs, qu'ils sont portés par la plupart des paysans, des domestiques et des servantes. Il vous faut donc des noms plus rares, des noms d'une consonnance musicale et poétique. Hélas ! quel pitoyable

amour-propre! Et vous ne voyez pas que les noms que je vous ai cités ne sont si communs que parce qu'ils sont populaires, et qu'ils ne sont populaires que parce qu'ils ont été portés par les personnages les plus illustres? Qu'y a-t-il donc de plus noble, de plus grand, de plus puissant auprès de Dieu que les Apôtres, les Martyrs, les Pères et les Docteurs de l'Eglise? Qu'y a-t-il de plus beau, de plus grand que ces vierges et saintes femmes dont je vous ai cité les noms? Donnez-les donc à vos enfants, ces noms si populaires et si communs, et apprenez-leur à les porter aussi noblement que leurs patrons. C'est ainsi qu'ils seront votre gloire sur la terre et votre couronne dans le ciel.

(L'abbé GRIDEL.)

---

*Note 4 de la page 136.*

M<sup>me</sup> la princesse Albert de Broglie a écrit d'excellentes pages sur l'éducation des enfants. En voici un extrait :

« Quand un enfant vient au monde, sa mère le reçoit dans ses bras, l'enveloppe de langes, le couche dans un berceau, le nourrit de son lait, et prend soin à chaque instant de la nuit, de cette frêle créature que le ciel lui envoie. Bientôt elle lui apprendra à se tenir debout, à marcher, à balbutier, à parler; puis elle lui enseignera l'usage des choses qui l'entourent; elle lui apprendra à se servir des unes, à craindre l'effet des autres; elle lui fera voir où il y a du danger pour lui, mais elle voudra qu'il exerce ses membres, qu'il coure, qu'il joue en liberté; elle veillera à ce que son esprit se développe sain et fort, et elle fera pour cela tous les sacrifices, n'épargnant aucune peine, aucun souci. Elle sait que son enfant a besoin d'un corps robuste, de l'usage de tous ses membres pour apprendre un état, gagner sa vie, être indépendant et capable de se servir lui-même et de servir l'État.

« De même qu'elle se croit chargée de préparer l'avenir de son enfant en prenant soin de ses premiers jours et en

lui apprenant la vie matérielle, de même elle se sent chargée de lui apprendre à connaître Dieu ; elle sait qu'elle doit aussi lui donner les moyens de vivre d'une vie spirituelle aussi bien que d'une vie corporelle. Aussi, dès qu'il montrera quelques signes d'intelligence, elle prendra sa petite main et lui fera faire le signe du salut, le signe de la croix ; puis, lui montrant le ciel, elle lui répétera que c'est là la demeure du bon Dieu. Dès qu'il parlera et comprendra ce qu'on lui demandera, elle fera ployer ses petits genoux et lui apprendra ses prières. Là s'arrêtent trop souvent ses soins, et cependant n'a-t-elle rien de plus à faire pour préparer le cœur et l'esprit de son enfant à devenir chrétien dans la vie, comme elle a préparé son corps à devenir apte à tous les devoirs de l'humanité ! Non, sans doute, elle n'en restera pas là ; elle a une science religieuse comme elle a une science morale à sa portée, qu'elle cherchera à faire entrer dans son esprit. Bien des mères se contentent d'apprendre à leurs enfants à prier Dieu. Le catéchisme, l'école, voilà les deux maîtres qu'elles invoquent et qu'elles chargeront de tout faire. Passe encore pour l'instruction ; mais l'amour du devoir, l'amour du bien, qui le leur apprendra, si ce n'est la mère ? C'est elle qui a la vraie autorité, c'est elle qui inspirera les sentiments, c'est elle qui a la confiance. Ses leçons pleines d'amour se gravent dans le cœur ; elles entrent dans la moelle des os. Rien, non, rien ne peut valoir, ne peut remplacer les leçons d'une mère, et cette inquiétude fiévreuse, cette ardeur et ce trouble avec lesquels elle cherche à assurer la vie de l'âme de son enfant, son avancement et son perfectionnement. »

— Nous trouvons dans les lettres de Frédéric Ozanam un passage charmant dans lequel il raconte à un de ses amis la joie qu'il a éprouvée à la naissance de son premier-né :

« Un bienfait nouveau est venu me faire connaître la plus grande joie probablement qu'on puisse éprouver ici-bas : je suis père.

« Nous avons beaucoup prié, nous faisons prier encore ; jamais nous n'avons plus senti le besoin d'une assistance divine.

« Nous avons été exaucés au-delà de nos espérances. Ah ! monsieur, quel moment que celui où j'ai entendu le premier cri de mon enfant, où j'ai vu cette petite créature, mais cette créature immortelle que Dieu remettait entre mes mains, qui m'apportait tant de douceur et aussi tant d'obligations ! Avec quelle impatience j'ai vu venir l'heure de son baptême ! Nous lui avons donné le nom de Marie qui était celui de ma mère, et en mémoire de la puissante patronne à l'intercession de laquelle nous attribuons cette heureuse naissance. Maintenant la mère, à peu près rétablie, a la consolation d'allaiter son enfant ; c'est un plaisir bien laborieux, mais bien vif. Ainsi nous ne perdons pas les premiers sourires de notre petit ange. Nous commencerons son éducation de bonne heure, en même temps qu'il recommencera la nôtre ; car je m'aperçois que le ciel nous l'envoie pour nous apprendre beaucoup et pour nous rendre meilleurs. Je ne puis voir cette douce figure, toute pleine d'innocence et de pureté, sans y trouver l'empreinte sacrée du Créateur, moins effacée qu'en nous. Je ne puis songer à cette âme impérissable dont j'aurai à rendre compte, sans que je me sente plus pénétré de mes devoirs. Comment pourrai-je lui donner des leçons, si je ne les pratique ? Dieu pourrait-il prendre un moyen plus aimable de m'instruire, de me corriger et de me mettre dans le chemin du ciel ?

« Vous donc, monsieur et cher ami, qui exercez saintement ces grandes fonctions de père, souvenez-vous de moi devant Dieu, et demandez-lui pour votre jeune ami les lumières, les inspirations, les forces qu'il lui faut. Souvenez-vous aussi de mon enfant, qui un jour vous le rendra, je l'espère, et n'oubliez pas non plus sa mère, qui vous est, vous le savez, bien attachée. Elle me charge de vous dire combien elle tient à un *Ave Maria* dans votre chapelle, quand vous y prierez en famille.

« Je ne sais rien de plus doux sur la terre que de trouver, en rentrant chez moi, ma femme bien-aimée avec ma chère enfant dans ses bras. Je fais alors la troisième figure du groupe, et je demeurerais volontiers des heures entières

dans l'admiration, si tôt ou tard des cris ne venaient me rappeler que la pauvre nature humaine est bien fragile, que sur cette petite tête bien des périls sont suspendus, et que toutes les joies de la paternité ne sont données que pour en adoucir les devoirs. »

---

*Note 5 de la page 186.*

Un écrivain de nos jours a rappelé dans un de ses ouvrages comment sa mère, fervente chrétienne, s'y prenait pour lui inspirer dans son enfance l'amour de la prière. On lira, avec un intérêt qui en fera oublier la longueur, les touchantes pages consacrées au pieux souvenir de sa mère :

« Ce qui l'occupait par-dessus tout, c'était de tourner sans cesse mes pensées vers Dieu, et de vivifier tellement ces pensées par la présence et par le sentiment continu de Dieu dans mon âme, que ma religion devint un plaisir et ma foi un entretien avec l'invisible. Il était difficile qu'elle n'y réussît pas, car sa piété avait le caractère de la tendresse comme toutes ses hautes vertus.

« Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle. A cela encore elle réussissait sans systèmes et sans efforts, et avec cette merveilleuse habileté de la nature qu'aucun artifice ne peut égaler. Sa piété, qui découlait de chacune de ses inspirations, de chacun de ses actes, de chacun de ses gestes, nous enveloppait, pour ainsi dire, d'une atmosphère du ciel ici-bas. Nous croyions que Dieu était derrière elle et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir et converser avec lui à chaque heure du jour. Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous ; il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenions pas de ne l'avoir pas connu ; il n'y avait pas un premier jour où l'on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers avec notre mère et nous ; son

nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel, nous avions appris à parler en le balbutiant. A mesure que nous avions grandi, les actes qui le rendent présent et même sensible à l'âme s'étaient accomplis vingt fois par jour sous nos yeux. Le matin, le soir, avant, après nos repas, on nous avait fait faire de courtes prières. Les genoux de notre mère avaient été longtemps notre autel familial; sa figure rayonnante était toujours voilée à ce moment d'un recueillement respectueux et un peu solennel qui nous avait imprimé à nous-mêmes le sentiment de la gravité de l'acte qu'elle nous inspirait. Quand elle avait prié avec nous et sur nous, son beau visage devenait plus doux et plus attendri encore. Nous sentions qu'elle avait communiqué avec sa force et avec sa joie pour nous en inonder davantage.

« Toutes nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuse devant nous et avec nous. La perpétuelle effusion d'amour, d'adoration et de reconnaissance qui s'échappait de son âme était sa seule prédication. La prière, mais la prière rapide, lyrique, ailée, était associée aux moindres actes de notre journée; elle s'y mêlait si à propos, qu'elle était toujours un plaisir et un rafraîchissement, au lieu d'être une obligation et une fatigue. Notre vie était entre les mains de cette femme un *sursum corda* perpétuel; elle s'élevait aussi naturellement à la pensée de Dieu que la plante s'élève à l'air et à la lumière. Notre mère, pour cela, faisait le contraire de ce qu'on fait ordinairement. Au lieu de nous commander une dévotion chagrine qui arrache les enfants à leurs jeux ou à leur sommeil pour les forcer à prier Dieu, et souvent à travers leur répugnance et leurs larmes, elle faisait pour nous une fête de l'âme de ces courtes invocations auxquelles elle nous conviait en souriant. Elle ne mêlait pas la prière à nos larmes, mais à tous les petits événements heureux qui nous survenaient pendant la journée. Ainsi, quand nous étions réveillés dans nos petits lits, que le soleil si gai du matin étincelait sur nos fenêtres, que les oiseaux chantaient sur nos rosiers ou dans leurs cages, que les pas des serviteurs résonnaient depuis longtemps dans la

maison, et que nous l'attendions elle-même impatientement pour nous lever, elle montait, elle entraît, le visage rayonnant de bonté, de tendresse et de douce joie ; elle nous embrassait dans nos lits, elle nous aidait à nous habiller ; elle écoutait ce joyeux petit ramage d'enfant dont l'imagination rafraîchie gazouille au réveil comme un nid d'hirondelles gazouille sur le toit quand la mère approche ; puis elle nous disait : « A qui devons-nous ce bonheur dont nous allons « jouir ensemble ? C'est à Dieu, c'est à notre Père céleste. « Sans lui ce soleil ne se serait pas levé, ces arbres au- « raient perdu leurs feuilles, les gais oiseaux seraient morts « de faim et de froid sur la terre, et vous, mes pauvres « enfants, vous n'auriez ni lit, ni maison, ni jardin, ni mère « pour vous abriter et vous nourrir, vous réjouir toute « votre saison. Il est bien juste de le remercier pour tout « ce qu'il vous donne avec ce jour, de le prier de nous « donner beaucoup d'autres jours pareils. » Alors elle se mettait à genoux devant notre lit, elle joignait nos petites mains, et souvent les baisant dans les siennes, elle faisait lentement et à demi-voix la courte prière du matin que nous répétions avec ses inflexions et ses paroles.

« Le soir, elle n'attendait pas que nos yeux, appesantis par le sommeil, fussent à demi fermés pour nous faire balbutier, comme en rêve, les paroles qui retardaient péniblement pour nous l'heure du repos. Elle réunissait au salon, aussitôt après le souper, les domestiques et même les paysans des hameaux les plus voisins et les plus amis de la maison. Elle prenait un livre de pieuses instructions chrétiennes pour le peuple ; elle en lisait quelques courts passages à son rustique auditoire. Cette lecture était suivie de la prière, qu'elle lisait elle-même à haute voix, ou que mes jeunes sœurs disaient à sa place quand elles furent plus âgées. J'entends d'ici le refrain de ces litanies monotones qui roulaient sourdement sous les poutres, et qui ressemblaient au flux et au reflux régulier des vagues du cœur venant battre les bords de la vie et les oreilles de Dieu.

« L'un de nous était toujours chargé de dire à son tour



une petite prière pour les voyageurs, pour les pauvres, pour les malades, pour quelque besoin particulier du village ou de la maison. En nous donnant ainsi un petit rôle dans l'acte sérieux de la prière, elle nous y intéressait en nous y associant, et nous empêchait de la prendre en froide habitude, en vaine cérémonie ou même en dégoût. Outre ces deux prières presque publiques, le reste de notre journée avait encore de fréquentes et irrégulières élévations de nos âmes d'enfant vers Dieu. Mais ces prières, nées de la circonstance dans le cœur et sur les lèvres de notre mère, n'étaient que des inspirations du moment; elles n'avaient rien de régulier ni de fatigant pour nous; au contraire, elles complétaient et consacraient, pour ainsi dire, chacune de nos impressions et de nos jouissances.

« Ainsi, quand un frugal repas, mais délicieux pour nous, était servi sur la table, notre mère, avant de s'asseoir et de rompre le pain, nous faisait un petit signe que nous comprenions. Nous suspendions une demi-minute l'impatience de notre appétit pour prier Dieu de bénir la nourriture qu'il nous donnait. Après le repas et avant d'aller jouer, nous lui rendions grâces en quelques mots. Si nous partions pour une promenade lointaine et vivement désirée, par une belle matinée d'été, notre mère, en partant, nous faisait faire tout bas et sans qu'on s'en aperçût, une courte invocation intérieure à Dieu, pour qu'il bénît cette grande joie et nous préservât de tout accident. Si la course nous conduisait devant quelque spectacle sublime ou gracieux de la nature, nouveau pour nous, dans quelque grande et sombre forêt de sapins, où la solennité des ténèbres, les jaillissements de clarté à travers les rameaux ébranlaient nos jeunes imaginations, devant une belle nappe d'eau roulant en cascade et nous éblouissant d'écume, de mouvement et de bruit; si un beau soleil couchant groupait sur la montagne des nuages d'une forme et d'un éclat inusités, et faisait, en pénétrant sous l'horizon, de magnifiques adieux à ce petit coin du globe qu'il venait d'illuminer, notre mère manquait rarement de profiter de la grandeur ou de la nouveauté de

nos impressions pour nous faire élever notre âme à l'Auteur de toutes ces merveilles, et pour nous mettre en communication avec lui par quelques soupirs lyriques de sa perpétuelle adoration.

« Combien de fois, les soirs d'été, en se promenant avec nous dans la campagne, où nous ramassions des fleurs, des insectes, des cailloux brillants dans le lit des ruisseaux de Milly, ne nous faisait-elle pas asseoir à côté d'elle, au pied d'un saule, et, le cœur débordant de son pieux enthousiasme, ne nous entretenait-elle pas un moment du sens religieux et caché de cette belle création qui ravissait nos yeux et nos cœurs!

« Quand nous étions bien attendris par ces sublimes commentaires, et que nos yeux commençaient à se mouiller d'admiration, elle ne laissait pas s'évaporer ces douces larmes au souffle des distractions légères et des pensées mobiles : elle se hâtait de tourner cet enthousiasme de la contemplation en tendresse. Quelques versets des Psaumes qu'elle savait par cœur, appropriés aux impressions de la scène, tombaient avec componction de ses lèvres ; ils donnaient un sens pieux à toute la terre et une parole divine à tous nos sentiments. »

---

*Note 6 de la page 267.*

L'intimité n'est point chose qui puisse se créer : il faut toute la puissance de la religion pour commander l'amour ; mais commander l'intimité ! On peut aimer qui ne vous aime pas ; on ne peut être intime avec qui n'est pas intime avec vous ; l'intimité naît du double amour ; elle naît de la foi commune, surtout quand la foi commune se manifeste, se réalise, se vivifie par des actes communs et des consolations communes. Alors, en effet, « l'Église a approuvé le contrat, l'oblation l'a ratifié, la bénédiction y a mis le sceau, les anges l'ont porté au Père céleste, qui l'a confirmé. Alors, deux personnes portent le même joug ; elles ne sont qu'une chair et qu'une âme ; elles s'exhortent mutuellement à la

vertu ; elles prient, jeûnent, vont ensemble à l'église et à la Table du Seigneur ; elles ne se cachent rien l'une à l'autre ; elles visitent les malades, ramassent des aumônes sans contrainte, assistent à l'office divin sans interruption, chantent ensemble des psaumes et des hymnes, et s'entr'excitent à louer Dieu. » (Tertull., *ad Uxorem*, 11, *in fine.*) Ceux que la prière réunit au pied du même autel, qui ensemble peuvent contempler les saintes splendeurs de l'Eglise, ensemble prendre part à ses chants, ensemble recevoir le pain de la parole divine, qui, purifiés tous deux par le baptême de la pénitence, sont conviés tous deux à la table des anges dans cette réelle union avec Dieu, où Dieu lui-même se fait le lien de leurs âmes ; ceux-là peuvent bien, tandis qu'ils mêlent ensemble les larmes du divin amour, laisser échapper du fond de leur cœur cet admirable cri de l'Apôtre : « Oui, nous ne sommes plus qu'un seul corps, puisque nous participons à un même pain. »

Voilà sur quels appuis la femme marchera en paix dans le Seigneur, humble, mais confiante, heureuse quoique éprouvée, libre quoique soumise, « non pas molle et remise, mais douce et suave. » (Saint François de Sales.) Elle sera douce, parce que la joie de Dieu est en elle et surabonde dans ses paroles et sur son visage, parce qu'elle se sent heureuse de porter le joug du Christ, « ce joug qui est doux et ce fardeau qui est léger. » Elle sera douce, mais en même temps plus forte et plus courageuse, d'autant qu'elle aura plus de douceur au fond de son âme. La piété, qui donne à chacun ce qui lui manque, a pour premier effet d'adoucir l'homme et de fortifier la femme. A l'homme, qui, sans elle, est brusque et dur, elle enseigne la délicatesse du cœur, la suavité du langage, les larmes de l'affection et de la prière. A la femme, qui, sans elle, est pusillanime, pleine de puériles inquiétudes, de préoccupations personnelles, de ces superstitions qui sont les pires de toutes, parce qu'elles sont sans foi, la piété enseigne, quand il en est besoin, un courage et une force, je ne dirai pas virile, mais angélique, une abnégation de soi-même, une hauteur

d'esprit et de cœur, une intelligence et une acceptation du devoir, qui nous laisse, tous tant que nous sommes, bien au-dessous d'elle. Rien ne me frappe comme ce courage surnaturel de la femme chrétienne, qui en fait véritablement la femme forte des Ecritures, qui la raffermi, elle naturellement tremblante et faible, contre la crainte de la mort, persuadée qu'elle est, « comme dit la bienheureuse mère Thérèse, que ce lui sera une grande consolation à l'heure de la mort d'être fille de la sainte Eglise. » (Saint François de Sales, lettre du 19 avril 1617.) Ce n'est pas des hommes, ce n'est pas des héros, ce n'est pas des saints, c'est de la femme, de la femme simple et pieuse, qui veille sur sa maison et distribue la tâche à ses serviteurs, que les Ecritures ont dit qu'elle sourira à son dernier jour, *ridebit in die novissimo*. (Prov. XXI, 25.)

---

C'est la mère chrétienne qui est le premier apôtre de l'enfance ; Dieu lui impose ce grand devoir en lui confiant une âme rachetée par son sang précieux, sanctifiée par sa grâce et destinée à la posséder un jour. C'est à elle de graver dans l'esprit et dans le cœur de ses enfants baptisés, la connaissance et l'amour de Dieu et de sa loi sainte ; c'est à elle, et à elle seulement, dit le Père Ventura, qu'il appartient de les instruire de bonne heure dans les éléments de la religion, de leur apprendre les principaux mystères de la foi, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu, les Sacrements et les lois de l'Église.

Et ne dites pas que vous vous reposez de ce soin sur d'autres, et que vous enverrez vos enfants au catéchisme. Sans doute, après avoir jeté dans ces jeunes âmes les premières semences de la vérité, après les avoir instruites selon la mesure de votre temps et de vos forces, vous ne pouvez mieux faire que de les donner à l'Église pour étendre, perfectionner, compléter leur instruction religieuse ; le Prêtre sera toujours l'organe officiel de la Révélation dans le monde ; mais vous en êtes, vous, les premiers échos : C'est le vœu sacré de la nature, disait un pieux cardinal, c'est la loi de la religion, c'est l'ordre de la Providence, c'est la volonté de Dieu, aussi juste qu'aimable : Entendez plutôt l'Esprit-Saint, vous raconterez ces choses à l'oreille de vos enfants et de vos petits-enfants.

FIN.

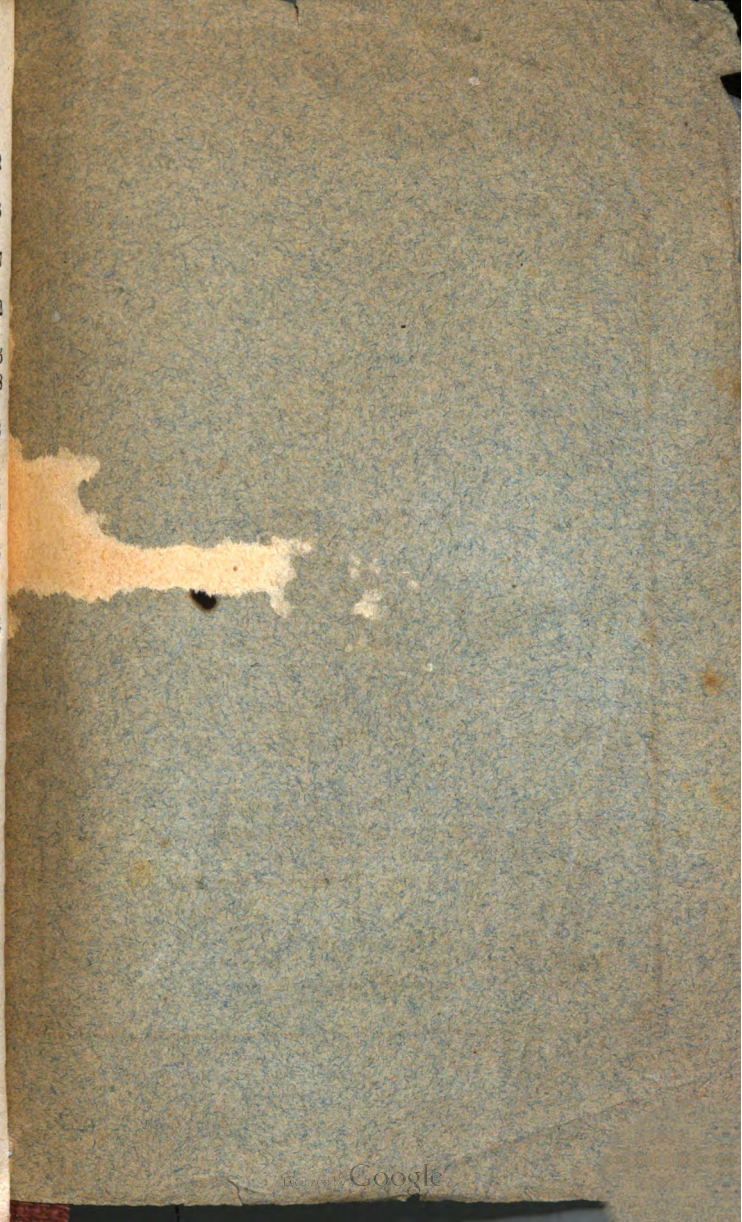
## TABLE DES MATIÈRES

---

<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>v</b>
<b>PREMIER JOUR. — Immaculée Conception de Marie...</b>	<b>1</b>
<b>DEUXIÈME JOUR. — Naissance de la très-sainte Vierge.</b>	
Vertu du nom de Marie.....	13
<b>TROISIÈME JOUR. — La Présentation de Marie au Temple.</b>	<b>22</b>
<b>QUATRIÈME JOUR. — Mariage de la très-sainte Vierge.</b>	<b>31</b>
<b>CINQUIÈME JOUR. — L'Annonciation.....</b>	<b>46</b>
<b>SIXIÈME JOUR. — Marie, Mère de Dieu.....</b>	<b>58</b>
<b>SEPTIÈME JOUR. — La Visitation.....</b>	<b>69</b>
<b>HUITIÈME JOUR. — Séjour de Marie chez Élisabeth...</b>	<b>80</b>
<b>NEUVIÈME JOUR. — Bénédiction répandues par Marie</b>	<b>90</b>
<b>DIXIÈME JOUR. — Les sollicitudes de la Mère de Jésus</b>	<b>100</b>
<b>ONZIÈME JOUR. — Marie nourrit son divin Fils de son</b>	
lait virginal.....	110
<b>DOUZIÈME JOUR. — La Circoncision de Jésus. — Le</b>	
baptême des enfants.....	122
<b>TREIZIÈME JOUR. — Soins respectueux de Marie pour</b>	
Jésus.....	131
<b>QUATORZIÈME JOUR. — La Purification de Marie.....</b>	<b>142</b>
<b>QUINZIÈME JOUR. — Marie sacrifie son Fils unique pour</b>	
le salut du monde.....	153
<b>SEIZIÈME JOUR. — La première parole de l'Enfant Jésus.</b>	<b>164</b>
<b>DIX-SEPTIÈME JOUR. — Une Mère chrétienne doit prier</b>	
pour son enfant.....	177
<b>DIX-HUITIÈME JOUR. — Les Épreuves du cœur de Marie</b>	<b>191</b>
<b>DIX-NEUVIÈME JOUR. — Vie commune de Marie à Na-</b>	
zareth.....	207

VINGTIÈME JOUR. — Vie laborieuse de Marie.....	222
VINGTIÈME ET UNIÈME JOUR. — Marie, modèle de la discrétion dans les paroles.....	235
VINGT-DEUXIÈME JOUR. — Oraisons et lectures spirituelles de Marie.....	247
VINGT-TROISIÈME JOUR. — Marie, modèle des épouses chrétiennes.....	262
VINGT-QUATRIÈME JOUR. — Marie assiste saint Joseph dans sa dernière maladie et à sa mort.....	275
VINGT-CINQUIÈME JOUR. — Marie aux noces de Cana.	288
VINGT-SIXIÈME JOUR. — Marie au Calvaire. — Le prix des souffrances.....	303
VINGT-SEPTIÈME JOUR. — Dévotion de Marie à l'Eucharistie.....	315
VINGT-HUITIÈME JOUR. — Les Communions de Marie.	326
VINGT-NEUVIÈME JOUR. — Les dernières années de Marie. — Devoirs de la veuve chrétienne.....	338
TRENTIÈME JOUR. — Mort et Assomption de Marie...	351
TRENTE ET UNIÈME JOUR. — De la Confiance des mères chrétiennes en Marie.....	364
CLOTURE DU MOIS DE MARIE.....	376
PRIÈRE pleine de confiance de saint François de Sales à la bienheureuse Vierge Marie, considérée comme Mère.....	395
PRIÈRE d'une mère pour ses enfants.....	397
LITANIES de la sainte Vierge.....	398
APPENDICE.....	401

FIN DE LA TABLE.





SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE.

**La Vierge Marie**, nouveau *Mois de Marie* d'après saint FRANÇOIS DE SALES, par M. l'abbé H. CHAUMONT. 1 beau vol. in-16, elzévirien..... 3 fr. »  
 Edition populaire. 1 beau vol. in-18..... » 75

Plusieurs auteurs de *Mois de Marie* ont emprunté au pieux Evêque de Genève un grand nombre de ses belles pages sur la Sainte Vierge; mais nul n'a eu grâce et patience pour recueillir et coordonner ces choses comme l'auteur des *Directions spirituelles*: aussi exprimait-on le désir qu'il choisit pour sujet de l'un de ses ouvrages *la Vierge Marie*. Nous sommes heureux d'annoncer que ce travail est terminé. Dans son vrai style, la tendre piété de saint François de Sales y apparaît tout entière; les conseils les plus pratiques s'y rencontrent à tout propos, et l'on ne saurait signaler à l'attention des personnes chrétiennes et des communautés religieuses une lecture plus instructive ni plus charmante pour le mois consacré à la Sainte Vierge.

**Le plus ancien Mois de Marie**, publié à Dillingen en 1721, trente-quatre ans avant celui du P. Lalomia, par le R. P. JACOLET, de la Compagnie de Jésus, traduction soigneusement corrigée par le P. BLOT. 4<sup>e</sup> édition enrichie d'exemples nouveaux pour chaque jour du mois. 1 vol. in-32 de xxvii-476 pages..... 1 fr. 50

**Mois de Marie de Notre-Dame de Lourdes**, par Henri LASSERRE. 37<sup>e</sup> édition. 1 v. in-12 de iv-352 p. 2 fr. »  
*Franco* par la poste..... 2 50  
 Edition format paroissien, toile anglaise, tranche rouge.

**Mois de Marie des Pèlerinages**, par ALFRED DE PERROIS. Edition populaire, 1 v. in-12 de 347 p. 2 fr. »  
*Franco* par la poste..... 2 50  
*Le même*, édition illustrée, avec gravures..... 4 »

Ce **Mois de Marie**, approuvé par plusieurs évêques, est arrivé en trois années à sa 8<sup>e</sup> édition.....

**Mois de Marie des Madonnes de Pie IX**, par M. l'abbé DURAND, du diocèse de Grenoble. 1 beau vol. in-12 de 332 pages, orné du portrait de Sa Sainteté et de 31 gravures représentant les madones que Pie IX a recommandé d'invoquer. — Prix : broché..... 4 r. »  
 — Relié toile anglaise, tranche rouge..... 5 »